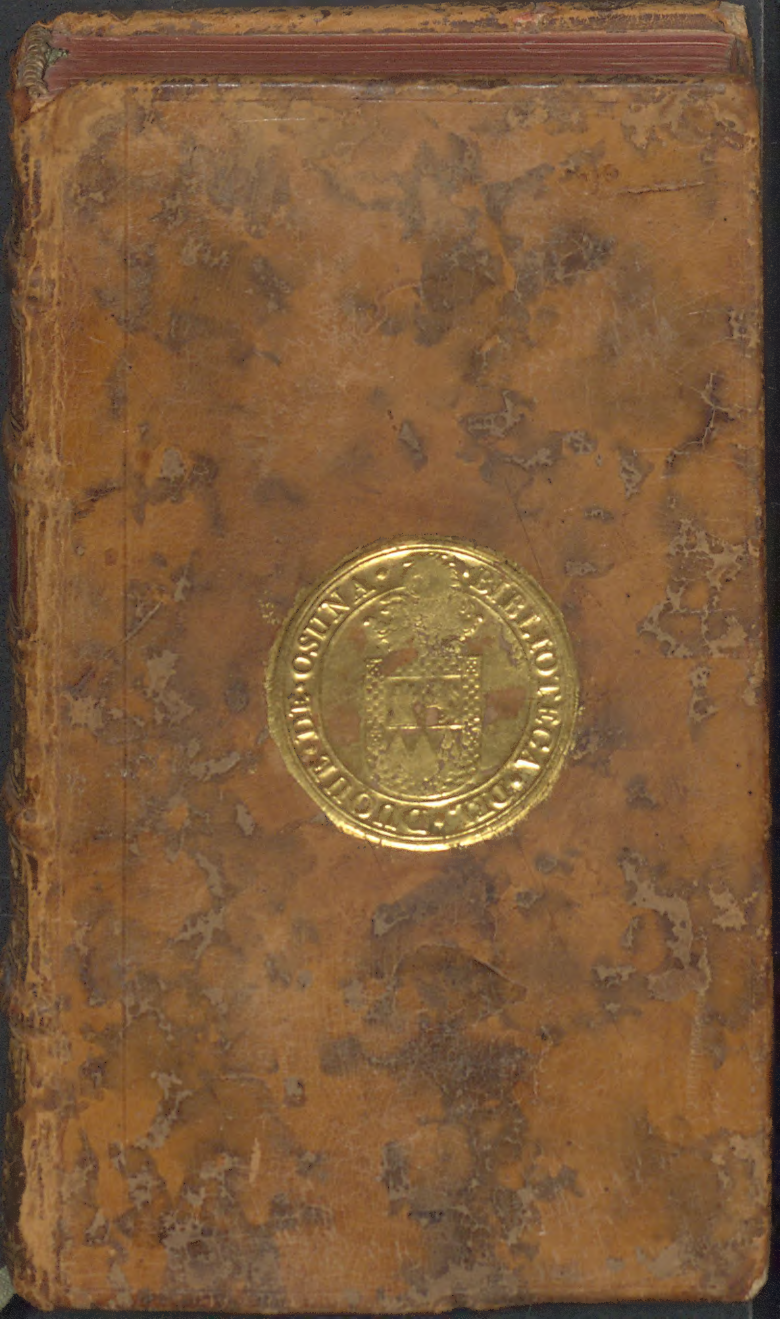
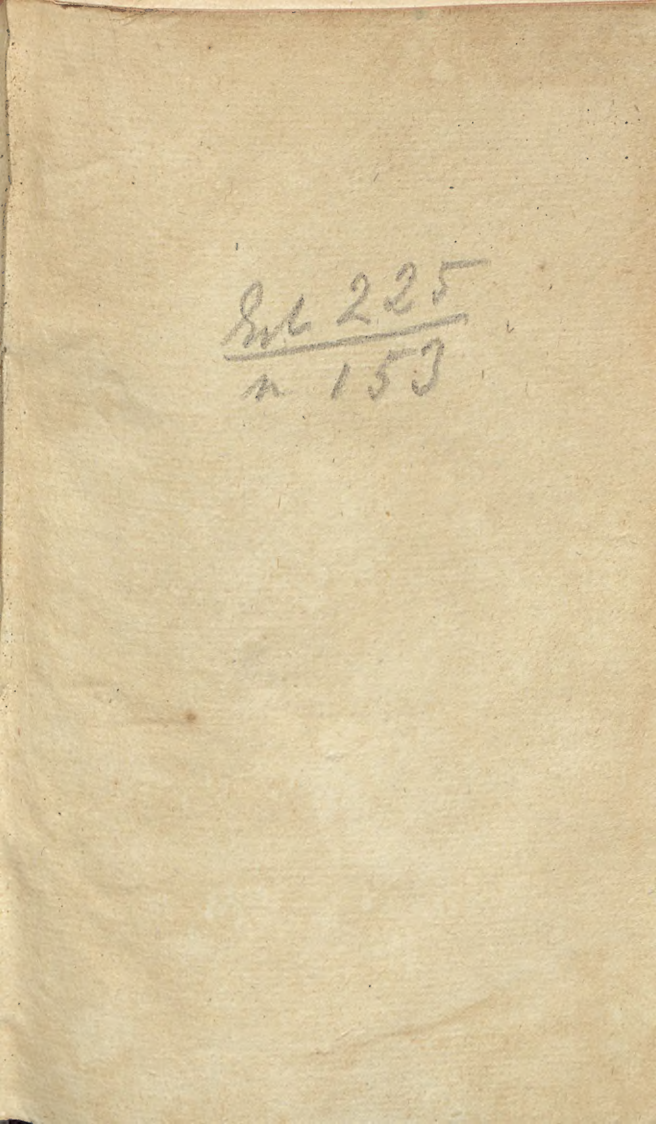

BIBLIOTECA·DEL·DUQUE·DE·OSUNA







LETTRES CABALISTIQUES,

TOME SECOND.






JEAN BATISTE DE BOYER
Marquis d'Argens
Né le 24.e Juin 1704.
Theod. van Pee, pinxit.
J. v. Schley sculp. 1740.

LETTRES
CABALISTIQUES,
OU
CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elementaires, & le Seigneur Astaroth.

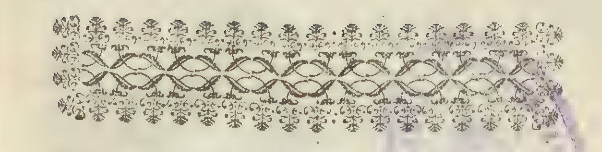
NOUVELLE EDITION, AUGMENTÉE de LXXX. Nouvelles Lettres, de Quantité de Remarques, & de plusieurs Figures.

TOME SECOND,

DEPUIS LA XXXI. JUSQU'À LA LXV.



A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XLI.



A U
SEIGNEUR
ASTAROTH.

JE ne crois pas que jusques à ce jour, personne se soit jamais avisé de dédier un Livre à un Diable, pas même au fameux Asmodée, votre Confrere le Diable Boiteux. *Mais je vous ai de si grandes obligations, Seigneur* ASTAROTH, *qu'en vérité je serois le plus ingrat des hommes, si je ne vous témoignois ma reconnois-*

noiſſance. Vous m'avez ſervi ſi utilement, & vous avez ſi bien figuré dans mon Ouvrage, que beaucoup de gens prétendent que vous en êtes le perſonnage le plus intéreſſant.

VOUS *voiez ſans doute qu'il ne faut pas mettre dans ce nombre ceux, ſur le compte deſquels vous vous êtes tant ſoit peu égaïé. Loin d'être contens de vous, je vous aſſûre qu'ils voudroient vous voir, ainſi que moi, à tous les Diables; & que s'ils pouvoient vous forcer à demeurer tranquille dans votre ancien Séjour, ils n'épargneroient rien pour cela. Au reſte, je vous avertis de prendre garde de ne tomber jamais dans leurs mains; vous pouvez compter qu'ils agiroient avec vous de Turc à Maure, & qu'ils vous noïeroient dans un ſeau d'Eau benite. Je*

ne penſe pas qu'on puiſſe faire mourir plus cruellement un Diable. Quant à moi, ils me traiteroient encore plus mal; & ſi j'étois malheureuſement au pouvoir du plus petit Inquiſiteur, il vaudroit cent fois mieux que je fuſſe à celui du plus méchant de vos Confreres.

Tenez-*vous donc ſur vos gardes, Seigneur* Astaroth, *& défiez-vous ſans ceſſe des piéges & des ruſes du Saint Office. Imitez mon exemple, fuïez les païs où tout Moine caffard eſt revêtu d'une autorité deſpotique; & à l'abri de toutes les attaques de vos Ennemis, moquez-vous, ainſi que moi, de leurs vaines clameurs. Laiſſez-les crier, clabauder, & allez votre chemin. Soions toujours, vous un fort honnête Diable, & moi un ga-*

galant homme. Conſervons le reſpect que nous devons aux Princes & aux Magiſtrats, ne publions jamais aucune maxime pernicieuſe aux bonnes mœurs & à la Société. Appliquons-nous à démaſquer l'hypocriſie, à couvrir les vicieux de confuſion, & rions de l'impuiſſante haine de tous les Inquiſiteurs de l'Univers, & des impertinentes Critiques de quelques fades Barbouilleurs de papier.

JE *ſuis entiérement à vous, Seigneur* ASTAROTH. *Je m'explique*; à vous, *pour travailler en commun à faire des* Lettres Cabaliſtiques; *mais pour autre choſe, non. Cette diſtinction me paroît néceſſaire; car quelqu'un pourroit bien dire, ſans cela, que je me ſuis donné au Diable.*

CETTE *accuſation ſeroit auſ-*

ſi fondée que le reproche de Déïſme que m'ont fait les Journaliſtes de Trevoux. En vérité, Seigneur ASTAROTH, *ne trouvez-vous pas plaiſant que les Jéſuites veuillent que dorénavant le Chriſtianiſme conſiſte dans la croiance aux vertus de la pantoufle du Pape, & à celles du croupion de Saint Ignace? Quiconque refuſe de recevoir ces deux points de doctrine, eſt un Déïſte, au jugement de ces Réverends Peres. Vous connoiſſez mieux qu'un autre, Seigneur* ASTAROTH, *combien cette déciſion eſt fauſſe, voiant arriver tous les jours dans les Enfers beaucoup plus de Chrétiens qui ſe ſont fiés aux vertus des Indulgences & des* Agnus, *que de ceux, qui, comme moi, ont penſé que les meilleurs paſſeports pour l'autre Monde é-*

toient la probité, & l'obéïssance aux ordres de la Divinité.

Serviteur, Seigneur ASTAROTH.
Je suis,

Votre Valet,

Le Traducteur des

LETTRES CABALISTIQUES.

PRE-



PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

LE fort des *Lettres Cabalistiques* eſt en quelque manière ſi conforme à celui des *Lettres Juives*, & ces deux Ouvrages ont eu juſques ici un fort ſi reſſemblant, que je dois eſperer que les Volumes ſuivans de cet Ouvrage, (ſi tant eſt que ma ſanté qui eſt exceſſivement affoiblie, me permette de le continuer,) ſeront également bien reçus du Public.

LORSQUE je publiai le premier

 mier

mier Tome des *Lettres Juives*, on fit de vains efforts pour les décrier. Elles ont été chaque jour reçues plus favorablement, & le Public a eu la complaiſance d'approuver les ſoins que j'avois pris pour lui plaire. La même choſe eſt arrivée aux *Lettres Cabaliſtiques*. Le débit du ſecond Volume a été beaucoup plus prompt que celui du premier. La Cabale de quelques envieux n'a ſervi qu'à me perſuader que les gens de goût ne ſe laiſſent jamais prévenir; auſſi n'oublierai-je rien pour continuer à mériter leur eſtime.

Selon toutes les apparences, je ſerai forcé de renoncer bientôt à continuer d'écrire; mon état foible, & ma complexion délicate & uſée de trop d'applica-

plication, demandent abſolument du repos & de la tranquillité. Je tâcherai cependant d'achever & de perfectionner les Ouvrages que j'ai entrepris. Le Public les a reçus juſqu'ici avec trop de bonté, & j'ôſe dire avec trop d'empreſſement, pour vouloir les laiſſer imparfaits; mais je doute que de quelques années j'en commence de nouveaux, du moins juſques à ce que ma ſanté ſoit entiérement rétablie. Ceux que je continue actuellement, & qui dureront encore quelques mois, ne me donnent que trop d'occupation. Plus on a plû, & plus on veut plaire; on n'obtient pas l'accompliſſement de ce ſouhait ſans peine & ſans travaux.

Comme j'ai réſolu de ne plus

faire aucune attention à toutes les attaques réïterées d'une foule de grimauds Littéraires, je ne dirai rien ici d'un grand nombre de Piéces qui journaliérement paroiſſent contre moi de tous côtés. J'aurois tort de me plaindre d'avoir le même ſort que tous les grands hommes, je ne parle même qu'en paſſant, dans la Préface de la *nouvelle Edition* des *Lettres Juives*, de tous ces Ecrits morts-nés; ce ſeroit en vérité leur faire trop d'honneur, & le Public me venge aſſez hautement.

Au reſte, un de ces Ecrivains m'accuſe de ne louër les Nations que ſelon le beſoin que j'ai d'elles; il cite les Hollandois pour exemple. Comme je ſerois au déſeſpoir qu'on pût m'ac-

m'accuſer d'une flatterie auſſi déplacée dans un Philoſophe, & que je ſerois encore plus fâché que le portrait véritable & ſincère que j'ai fait d'une des plus reſpectables Nations de l'Europe, paſſât pour fardé & pour déguiſé, je déclare que je n'ai jamais eu aucune obligation perſonnelle aux Hollandois. J'ai reſté, il eſt vrai, deux ans dans leur païs, renfermé dans une ſolitude, au milieu de mes Livres; mais pourquoi m'auroient-ils refuſé de demeurer chez eux? Parce que j'ai joüi du même privilège que deux mille Moines échappés de leurs Couvens, moi, qui ſortois de France librement & ſans aucun ſujet, ai-je dû loüer mal-à-propos les Hol-

Hollandois ? J'ai rendu justice à leur mérite, à leur sagesse, à leur prudence, & aux grands hommes qu'ils ont parmi eux. J'ai fait ce que la probité exigeoit de moi. Avois-je besoin des Anglois & des Allemands ? Ils ont été si contens des *Lettres Juives*, qu'elles ont déjà été imprimées deux ou trois fois chez chacun d'eux.

Je le repete encore, & le repete hautement, j'ai loüé, & je loüerai toute ma vie les Hollandois, parce que leurs vertus surpassent infiniment leurs défauts. Dans un tems où j'étois encore en France, n'avois-je pas dit que la Hollande étoit la patrie des Philosophes ? N'avois-je pas relevé toutes les excellen-

tes

tes qualités de ſes habitans? Je ſuis charmé de trouver une occaſion de montrer une fois pour toutes que je n'ai jamais loüé, ou blâmé perſonne par aucune vûe d'intérêt. Je paſſerai mes jours deſormais dans un païs bien éloigné de la Hollande : mais comme en vivant loin autrefois des Anglois, des Allemands & des François, j'ai toujours rendu juſtice à leurs vertus en condamnant leurs défauts; de même je loüerai éternellement les excellentes qualités des Hollandois, ſans adopter pourtant les fautes qu'ils peuvent commettre. Ils ſont hommes, & ont, comme les autres, leurs imperfections; mais dût-on m'accuſer de flatterie,

je

je foutiendrai toujours qu'elles font bien legères, eu égard à celles de certains peuples.



LET-



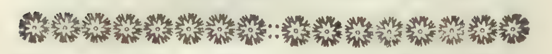
LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elementaires, & le Seigneur Astaroth.



LETTRE TRENTE-UNIEME.

Le Cabaliste Abukibak, *à* ben Kiber.

J'AVOIS prévû depuis quelque tems, infortuné ben Kiber, que tu te dégouterois bien-tôt des recherches Chimiques. Tes doutes, tes incertitudes, tes impatiences, tout cela me faisoit connoî-

tre combien peu tu étois attaché à l'étude de la pierre Philoſophale. Eſt-il permis, mon cher Enfant, que tu n'aies point aſſez de conſtance pour perfectionner ce que tu avois commencé, & que tu aies mieux aimé perdre les ſoins que tu as pris, que de les voir récompenſés dignement après un peu de peine ?

JE ſuis auſſi étonné que tu ôſes dire que tu regardes l'exiſtence des Eſprits élementaires comme une chimère, que de te voir abandonner tes fourneaux. Hé quoi ! ne t'ai-je pas montré vingt fois les Lettres que je reçois du Silphe Oromaſis & du Gnome Salmankar ? Penſes-tu que ce ſoit moi qui compoſe ces Lettres, & que je m'en ſerve à vouloir te tromper ? Serois-tu aſſez injuſte & aſſez prévenu pour croire une choſe auſſi éloignée de ma probité & de ma ſincérité ? Non, je ne puis me figurer que tu me rendes ſi peu de juſtice. Je vois ce qui te fait prendre le parti que tu viens d'embraſſer. La Nature t'a donné un tempérament enclin à l'amour. Tu ne peus te paſſer du commerce des femmes, & dans la crainte de n'avoir que très tard le bonheur d'épouſer une Silphide, tu aimes mieux te perſuader que les peuples élementaires n'exiſtent point, que d'avoir à te reprocher d'avoir perdu pour toujours un bonheur qui t'attendoit par trop d'impatience. Mais enfin, mon cher ben Kiber, de quelque manière que tu penſes, je te chéris toujours tendrement.

ment. J'aurois voulu te rendre un parfait Cabaliste, un Philosophe heureux: tu refuses de te prêter à mes desseins, tu veux te contenter des Sciences ordinaires, suivre le train du commun des Savans, & bien, mon Fils, je consens que tu contentes tes desirs. Je ne veux point violenter ton inclination, pourvû que tu sois toujours vertueux, que tu sois fermement attaché à l'honneur & à la probité. Je t'aimois Cabaliste, je t'aimerai simple Physicien. Je ne desapprouve pas même ton mariage, & dès que ton tempérament exige que tu sois uni à une femme, je croirois faire un crime de t'empêcher de te mettre à l'abri des tentations impudiques.

LES Philosophes & les plus grands Saints ont prescrit le mariage; ils l'ont même ordonné comme le plus grand remède qu'il y eût pour éteindre la concupiscence, & pour éviter la fornication. Puisque ce n'est que dans une sainte union qu'il est permis de gouter les plaisirs de l'amour, & que les plaisirs sont, à ce que tu dis, si nécessaires à ta santé & à ton contentement, maries-toi, mon cher ben Kiber. J'aime beaucoup mieux ne pas te voir Cabaliste, & que tu sois dans un état sain & tranquille: mais en attendant le jour de ton mariage, puisque tu me parois si échauffé & si enclin à l'amour, observes les sages préceptes d'Avicenne;

ne manges ni raiſin, ni veau, ni œufs *. Ces alimens diſpoſent & incitent les hommes à la concupiſcence. La chair de chevreuil eſt auſſi ſéverement défendue à ceux qui veulent vivre chaſtement. Prens donc garde qu'avant la conſommation de ton mariage, preſſé par ta paſſion, tu ne t'abandonnes à des actions criminelles. Lors même que tu ſeras uni par des nœuds légitimes à ton épouſe, il faut dans tes embraſſemens avoir grand ſoin de diriger ton intention, & te ſouvenir toujours, au milieu des plaiſirs de la joüiſſance, que le mariage n'eſt pas fait pour ſe ſatisfaire; mais pour procréer des enfans †.

Un ſavant Médecin a eu grand ſoin d'inſérer cet avis utile dans ſes Ouvrages. Il en eſt d'autant plus loüable, que rarement les Médecins s'érigent en ſcrupuleux Ca-

* *Ex adjuvantibus ad coitum ſunt quæcunque ſumuntur ex cibis calidis, acutis, aut inflativis, ſicut ſunt cicera & uvæ, & vitellus ovi, & alia quæ aggregant utramque rem, ſicut erucæ & vinum novum, in quo eſt proprietas generandi ſperma. Et meliores ad ſperma cibi ſunt, qui fiunt ex carne bædi pinguis maſculi, & carne ovina, cicere & cepe.* Avicenna, *XX. Tertii, Cap. XXI.*

† *Majori parti hominum in appetendo coitu delectationis cauſa proponitur, paucorum vero finis & propoſitum eſt liberorum productio.* Hali, VI. *Theoria, Cap. XX.*

Casuistes ; cependant celui-ci l'est presque autant que Saint Augustin. Il est vrai qu'il ne décide pas formellement, comme ce Pere, que le manque d'intention est un péché *. Je sais, ben Kiber, que le sentiment de Saint Augustin te paroîtra bien rigide, que tu trouveras qu'il est très incommode d'être obligé de songer à faire des enfans dans des momens où l'on s'oublie souvent dans l'excès des plaisirs, & où l'on doute si l'on est encore au nombre des mortels: mais enfin tel est le sort des humains, il leur est défendu de se livrer entiérement à leurs plaisirs, & ceux qu'on prend dans les bras d'une chere épouse, doivent être diminués par une pénible direction d'intention. Saint Augustin l'a décidé de même. Qui sera le téméraire, qui ôsera soutenir le contraire? *Quis hoc propugnet, nisi gens impia & ignara?*

SOUVIENS-toi donc, mon cher ben Kiber, d'avoir toujours dans ton imagination l'idée de la procréation des enfans profondément gravée: & de crainte qu'elle ne s'efface, ou qu'elle ne s'éclipse la première nuit des nôces, mets quelque marque dans quelques parties essentielles à

* *Conjugalis concubitus generandi gratia non habet culpam, concupiscentiæ vero satiandæ, sed tamen cum conjuge, propter fidem tori venialem habet culpam.* August. *Lib. de Bono Conjugali, Cap. VI.*

à la conclusion du mariage ; en sorte que dans les transports les plus vifs tu sois nécessairement averti que tu dois songer que tu ne travailles que pour avoir, ou des garçons, ou des filles, car les Peres de l'Eglise n'ont pas décidé si l'on devoit précisément diriger son intention à la formation des mâles. Je pense qu'on peut également l'appliquer à celle des femelles, & que la volonté est libre, *actus ad libitum*, jusques à ce que le cas ait été décidé autrement par quelque savant Théologien moderne. Or, je ne sache pas qu'aucun Révérend Pere Jésuite Espagnol ait jamais agité cette matière. C'est dommage que Sanchès, l'illustre Sanchès, dans son *Traité du Mariage*, n'ait pas voulu prononcer définitivement sur une question aussi belle & aussi importante. Il l'eût fait sans doute avec la même sagesse & la même prudence, qu'il décide qu'un homme marié ne péche point en se servant de la voïe Florentine, s'il ne peut en suivant l'autre route, se mettre en état de procréer des enfans *. Cet habile Théologien permet donc

* La raison qu'il apporte est précisément la même. Quoique j'aie moins de pudeur que le chaste Sanchès, je n'ôse cependant traduire ce passage. *Rogabis forsan qualis culpa sit, si vir volens legitime uxori copulari, quo se excitet, vel majoris voluptatis captandæ gratia inchoet copulam cum ea sodomiticam, non animo consummandi, nisi intra*

donc qu'on prélude à l'Italienne, pourvû qu'on finiſſe à la Françoiſe, & qu'après s'être égaré du bon chemin, on le reprenne avant la fin du voïage, *licet modo ejaculatio fiat in vaſe licito.*

IL

intra vas legitimum, nec cum periculo effuſionis extra illud. Quæſtionem hanc tetigit Navar. *L.* 5. *Conſ.* in utraque Editione, *tit. de* Pœnit & Remiſſ. Conſ. 7. *& facile ſe ab ea expedivit, dicens tantum reperiri peccatum tactus cujuſdam illiciti, nec teneri virum confiteri circumſtantiam Sodomiæ. Quare aperte ſolam venialem culpam in eo actu agnoſcit, nullamque reddit rationem. Et huic ſent. favere videtur* Ovandus 4. d. 31. q. un. propos. 3. *ubi ait omnem coitum libidinoſum excuſari inter conjuges, modo non ſit periculum extraordinariæ pollutionis, atque probari poteſt, quia quidquid conjuges efficiunt ſervato ordine legitimo, non excedit veniale crimen (ut diximus Diſp. præc. p. 4.). Vas autem ſervari dicitur, quoties extra illud non effunditur ſemen, ut contingit in præſenti. Secundo, quia tactus hic, inſtar tactuum membri virilis cum manibus, aut uxoris cruribus, reliquiſque partibus poteſt ad copulam conjugalem referri, nimirum, ut vir ea delectatione excitetur, aptiorque ad eam efficiatur; & eſto ad ſolam voluptatem referretur, eſſet culpa venialis, quales ſunt cæteri tactus ita relati ad voluptatem.* R. Patris Thomæ Sanchez, *Cordubenſis, e Societate Jeſu, de Sancto Matrimonii Sacramento, Diſputationum Tomi tres &c. de Debito Conjugali, Diſputat.* XVII. *Tom.* 3. *Lib.* IX. *pag.* 217. *Edit. Norimberg.*, MDCC. VI.

Il faut avoüer, mon cher ben Kiber, que des Docteurs qui ont le mérite & la pénétration de Sanchès, ſont bien utiles à la Société! Combien de gens n'y a-t-il pas qui ſont redevables à la ſage déciſion de ce Caſuiſte d'une nombreuſe famille, qu'ils n'auroient peut-être jamais eue ſans la prudente permiſſion qu'ils ont reçue de ſe provoquer *ad actum finalem*? Il eſt vrai, mon cher ben Kiber, qu'il reſte encore une difficulté, qui doit faire de la peine à bien des gens; c'eſt qu'il peut arriver qu'un homme, qui ne ſera pas accoutumé à faire les changemens de main ordonnés par Sanchès, & qui ſera fort mauvais écuïer, fournira entiérement la carrière, ſans pouvoir détourner ſon courſier. En ce cas, je ne ſais s'il y a quelque autre Réverend Pere Jéſuite qui ait décidé que la volonté ſuffit, & que l'intention juſtifie. Puiſque la Société eſt ſi attentive à tranquilliſer les conſciences, & à prévenir toutes les difficultés qui peuvent les troubler par des ſcrupules, elle devroit donner quelque déciſion ſur un cas qui a autant de rapport avec celui que Sanchès a éclairci d'une manière ſi prudente & ſi édifiante.

Je ſais, mon cher ben Kiber, que de mauvais plaiſans, qui condamnent tout ce qui n'eſt pas de leur goût, ont voulu critiquer le ſentiment de cet habile Jéſuite: ils ont tâché de le rendre ridicule, & ils n'ont

n'ont pû en venir à bout ; car enfin la procréation des enfans étant le seul but & la fin unique du mariage, de quelque manière qu'un mari s'y prenne pour parvenir à cette fin, il est toujours loüable. *Mais*, dit-on, *pourquoi agiter une question pareille, & propre à scandaliser les esprits foibles?* A cela je reponds que Sanchès n'a écrit que pour des Confesseurs, sur-tout pour des Jésuites qui doivent posséder à fond ces matières-là, & en connoître le fort & le foible. Sans cela, lorsqu'un penitent viendra se confesser de certaines fautes; comment pourront-ils en juger, & les punir selon qu'elles sont plus ou moins considérables? Feront-ils comme cet ignorant Janséniste, qui refusoit nettement l'absolution pour une chose qui n'est pas même un péché veniel? Cette histoire, que je vais te rapporter, te convaincra entiérement, mon cher ben Kiber, de la nécessité où sont les Casuistes d'éclaircir tous les cas qui peuvent embarrasser les Directeurs, & justifiera pleinement Sanchès des reproches qu'on lui fait.

Un fort honnête bourgeois de Florence, se trouvant à Paris, voulut y prendre femme. Il choisit une jeune Beauté, qui jusqu'alors avoit été élevée dans le fond d'un Couvent; elle étoit aussi novice que belle. Le vicieux Italien fut tenté de profiter de son innocence. Il avoit lû plusieurs fois la sage décision du Jésuite Sanchès. *Je puis* disoit-il, *en sûreté de con-*

science allier le goût Florentin à celui du païs que j'habite. Le grand desir que j'ai d'avoir des enfans est une excuse légitime. J'ai pris dans mon païs une coutume, qui ne me permet point de changer tout-à-coup entiérement de méthode. Aiant raisonné sur des principes aussi sensés, le Florentin commençoit toujours son travail matrimonial à l'Italienne, & le finissoit à la Françoise. Cela dura pendant plus de deux ans ; mais enfin il lui vint certains scrupules qui lui faisoient de la peine. Il entendoit dire à Paris que de Chaufour avoit été bien & dûement brulé en Place de Greve, malgré les décisions de Sanchès ; il apprenoit tous les jours que les Hollandois punissoient sévérement & sans espoir de pardon, les gens qui étoient convaincus de suivre les coutumes & les maximes Gomorriennes. *Il se pourroit bien faire*, dit-il, *que je fusse dans l'erreur, que le Casuiste Espagnol se fût trompé, & qu'il ne seroit jamais permis, sous quelque prétexte que ce soit, de s'écarter de la voïe commune. Je veux, pour tranquilliser ma conscience, m'éclaircir du fait. Que sait-on? Peut-être ce qui n'est regardé en Italie que comme une pécadille, devient en France un peché mortel, & très-mortel. Un homme de sens doit s'accoutumer aux coutumes & aux loix des païs qu'il habite*, Quando eris Romæ, Romano vivito more. *Si je suis jamais à Rome, je reprendrai mon ancien train; mais je veux savoir ce que je dois faire à Paris.*

LE sensé Florentin crut ne pouvoir pas mieux choisir, pour éclaircir ses doutes, qu'un Pere de l'Oratoire de ses amis & des parens de sa femme. Il va le trouver, & le prie de l'écouter en confession. A peine a-t-il expliqué son cas au rigide Janséniste, que celui-ci, entrant en convulsion, s'écrie d'un ton colère: *Allez, Tison d'Enfer! Retirez-vous. Fuiez loin de ces lieux. Je crains que vous n'empestiez l'air que je respire. Il n'est aucun espoir pour votre salut, si par des torrens de larmes vous n'expiez vos crimes. N'attendez pas que je vous donne l'absolution, il faut auparavant des années entières de pénitence & de repentir.*

LE pauvre Italien fut excessivement surpris du courroux de l'Oratorien; peu s'en fallut qu'il n'entrât dans le désespoir, & ne se précipitât dans l'impenitence finale. Considéres, mon cher ben Kiber, combien un Casuiste, qui n'est pas au fait de certaines matières, peut causer de maux. Heureusement l'Italien s'avisa d'aller consulter un habile Jésuite, qui possédoit son Sanchès sur le bout du doigt. Il confessa sa faute en tremblant, le Confesseur l'écouta d'une manière tranquille, & comme il convient à un Directeur d'entendre un pénitent. *Mon Fils*, lui dit-il ensuite d'un ton doux & pieux, *je crains que vous n'aiez commis un grand péché; car vous ne me dites point si la fin de votre action s'est terminée* ad actum generationis. *Re-*

pondez sincérement. En commençant illicitement, avez-vous fini licitement, & de façon à esperer de procréer des enfans? Oui, *mon très Réverend Pere*, répondit le Florentin. *A telles enseignes que mon épouse est enceinte. Ho, ho!* repliqua le Jésuite. *Cela commence à prendre une autre face. Dites-moi. La coutume, dont vous usez, vous est-elle absolument nécessaire pour accomplir les fonctions du mariage? Est-ce une habitude, dont vous ne puissiez vous défaire? Elle m'est aussi commune*, repartit le Florentin, *que le vin aux Allemands, & le genevre aux Hollandois. Cela étant ainsi*, dit le Casuiste, *continuez toujours de même. Mais, mon Pere*, repliqua l'Italien, *le Pere St. Sarnin de l'Oratoire, auquel j'ai été me confesser l'autre jour, m'assûra que je serois damné, si je persistois dans cette habitude. Ha, vraiment!* reprit le Jésuite, *voilà une décision à l'Oratorienne! Allez, allez: dites au Pere St. Sarnin qu'il lise Sanchès, & qu'il apprenne à faire des enfans, avant de vouloir se mêler de confesser.* Ego te absolvo, tantum quantum possum, & tu indiges.

Le Florentin, comme tu le juges bien, mon cher ben Kiber, remercia le Jésuite dans les termes les plus vifs & les plus expressifs. *Je vous dois mon salut*, lui dit-il, *mon Pere, & ma tranquillité: sans vous, je serois tombé dans le désespoir. Puisse naître dans votre Société une foule de Casuistes, dont les décisions soient aussi utiles & aussi profitables*

bles au bien de la Société & à la tranquillité des consciences!

JE pense de la même manière que ce Florentin. Je ne trouve rien de plus respectable qu'un Casuiste, qui mesure d'une manière juste & exacte les bornes du crime & ceux de la vertu. Que les Jansénistes & les Protestans, ennemis mortels des Jésuites, disent tout ce qu'ils voudront de la prétendue indécence qu'ils reprochent à certains Théologiens de la Société; l'expérience nous apprend qu'il est très utile, pour le bonheur des hommes, qu'ils bravent cette scrupuleuse retenue qu'on exige d'eux. Que seroit devenu le pauvre Florentin, si Sanchès n'eût pas fait la sage distinction qui mit sa conscience en sûreté? Peut-être auroit-il resté dix ans de suite sans se confesser, peut-être aussi auroit-il fait pis, & n'eût plus dit tous les jours, ni l'*Angelus*, ni le Rosaire. O *Tempora*! O *Mores*! On se déchaîne tous les jours contre les gens qu'on devroit le plus respecter.

JE te salue, mon cher ben Kiber.



LETTRE TRENTE-DEUXIEME.

Ben Kiber *au ſage Cabâliſte* Abukibak.

LA Lettre que tu m'as écrite, ſage & ſavant Abukibak, m'a fait un plaiſir infini. J'ai vû avec beaucoup de ſatisfaction que tu ne me jugeois point indigne de ton amitié, quoique j'aie abandonné l'étude des Sciences Cabaliſtiques. Quant aux doutes que je t'ai témoignés ſur leur utilité, l'exemple des plus grands hommes juſtifie ma défiance; ils ont preſque tous été incertains, & ils ont cru qu'on ne pouvoit s'aſſûrer de la réalité que de bien peu de choſes.

PHERECIDE, le pere des Philoſophes, écrivoit peu de tems avant ſa mort, à Thalès ſon diſciple, qu'il y avoit peu de connoiſſances certaines, & qu'il n'avoit jamais pû s'aſſûrer de rien *.

PY-

* *Bene moriaris cum tibi fatalis dies ſupervenerit. Morbus me invaſerat cum tuas accepi literas, pediculis operiebar, & febri quatiebar totus. Mandavi itaque quibuſdam ex familiaribus, ut cum me ſepelierint, ad te perferant quæ ſcripſi: tu autem, ſi quidem ea probaveris cum ſapientibus reliquis, ita legen-*

PYTHAGORE étoit presque aussi incertain que Phérecide: il ne voulut jamais prendre le fastueux titre de Sage, il soutint avec raison qu'il n'y avoit que Dieu qui le fût véritablement *.

EM-

legenda demum trades; sin autem improbaveris, nolito edere. Mihi certe necdum satis placebant, est ibi quidem non certa rerum fides, neque enim id recepi, nec quid sit verum me scire professus sum. Laert. Diogen., *de Vita & Moribus Philosophorum, Libri X. &c. Lib. I. Vita.* Pherec. *pag.* 5. 9. *Edit. Antuerp., ex officina Christ. Plantin.* cIɔ. Iɔ. LXVI.

* Dans un long entretien qu'il eut avec le Prince Léon, il lui parla avec tant d'éloquence & de sagesse, que Léon, étonné & ravi., lui demanda enfin quel étoit son art? Pythagore lui repondit qu'il n'avoit aucun art, mais qu'il étoit Philosophe. Le Prince fut surpris de la nouveauté de ce nom, qu'il n'avoit jamais entendu; car c'étoit Pythagore lui-même, qui, choqué de l'arrogance du titre que ceux de cette profession se donnoient avant lui en s'appellant Sages, & sachant qu'il n'y a de Sage que Dieu, changea ce nom trop superbe en un nom plus doux, plus humble, en s'appellant Philosophe, c'est-à-dire amateur de la sagesse. *La Vie de Pythagore, ses Simboles, ses Vers dorés, & la Vie d'Hiérocles, par Mr.* Dacier. *&c. Tom. I. pag.* 103. C'est à l'occasion de cette reponse que Cicéron a dit que les Philosophes étoient plûtôt dévoüés par leurs mœurs, que par leur savoir, à la souveraine Directrice de l'art de bien vivre. *Hanc amplissam omnium artium*

EMPEDOCLE avoüa naturellement que les voïes qui conduisoient à la vérité, étoient si étroites, qu'il étoit, pour ainsi dire, impossible de parvenir jusqu'à elle *.

XENOPHANE poussa l'incertitude encore plus loin. Il prétendit que toutes les choses ne dépendoient que de l'opinion, & qu'elles n'étoient point sujettes à aucune règle, ni déterminées par une vérité fixe & stable †.

PARMENIDE disoit qu'il n'y avoit que des gens insensés, ou enyvrés par l'amour propre, qui pussent se figurer de connoître parfaitement quelque chose, les hommes ne pouvant jamais acquérir aucune science parfaite ‡.

XE-

tium bene vivendi disciplinam, vita magis quam literis persecuti sunt. Cicer. Tusc. *Quæst. Lib. IV. Cap.* 3.

* *Accepit id Empedocles à Doctore Pythagora, & tenuit, & angustas esse ad veritatem percipiendam sensuum semitas conquestus est.* Huetius *de Imbecillitate Mentis Humanæ, Libr. I. Cap. XIV. pag.* 72.

† *Acute quoque vidit eadem Xenophanes, qui inter Pythagoricos ponitur, firme comprehendi animo nihil posse, veritatis regulam esse nullam, non rationem, non sensus, ex opinione omnia pendere; atque hæc tam aperte prædicavit, ut primus doctrinæ hujus, falso licet, auctor creditus sit.* Huetius, *ibid. pag.* 73.

‡ *Parmenides ille, qui magnus cognomento perhibetur*

XENIADE le Corinthien foutenoit que tout ce qu'on voioit n'étoit que des illusions, & qu'il n'y avoit aucune réalité dans les opinions qui paroiffoient les plus probables *.

ANAXAGORAS avoüoit que tout étoit enveloppé de ténebres †.

DE'MOCRITE feignoit que la vérité étoit dans le fond d'un puits, & nioit qu'on pût prouver qu'il y eût rien de véritable; ou que s'il y avoit quelque chofe, on pût le démontrer ‡.

PROTAGORAS, difciple de Démocrite, n'admettoit aucune réalité dans toutes les fciences, & difputoit également pour, ou contre les queftions qu'on lui propofoit §.

So-

betur a Platone, temerarios appellabat & arrogantes qui tribuerent fibi fcientiam, quam homo confequi non poffit. Huet. *ibid. pag.* 74.

* *Omne detraxit criterium Xeniades Corinthius, falfaque dixit effe omnia, falfa vifa, opiniones falfas.* Huet. *ibid. pag.* 75.

† *Anaxagoras . . . . . circumfufa tenebris effe omnia definivit.* Huet. *ibid.*

‡ *Ignorari rerum caufas ftatuebat Democritus; negabat effe veri quicquam, aut fi verum effet aliquid, negabat id nobis notum effe, negabat fe fcire fciret ne aliquid, an nihil fciret, effet ne aliquid, an nihil effet. Tollebat omnem demonftrandi rationem; ac fertur illud ejus imprimis, veritatem in profundo effe demerfam.* Huet. *ibid. pag.* 76.

§ *Democriti auditor Protagoras, cognomine Sa-*

 pien-

SOCRATE, le ſage Socrate, diſoit qu'il ne ſavoit qu'une ſeule choſe; c'eſt qu'il ne ſavoit rien *.

PLATON, diſciple de ce grand homme, fut auſſi incertain que lui; il ſuivit les maximes modeſtes de ſon maître. Ciceron l'accuſe d'avoir vacillé ſans ceſſe ſur la nature des Dieux †.

PYRRHON pouſſa ſes doutes juſqu'à l'excès. Il fut incertain de ſon exiſtence, & n'admit aucune diſtinction réelle entre le bien & le mal ‡.

CI-

pientia dictus, nullam eſſe dixit veritatis regulam, nihil verum aut falſum: hominem homini plurimum intereſſe; neque quod huic videatur, idem alteri videri; neque rem ullam eſſe magis talem quam tatem: cumque de rebus ſingulis contraria & pugnantia diſſeri poſſe deprehendiſſet, ac de ipſa quoque re, an utrimque eſſet diſputabilis, illum in utramque partem diſputandi modum primus invexit. Huet. *ibid. pag.* 76.

* *Nihil ſe ſcire dicebat, niſi id ipſum.* Cicer. *Acad. Quæſt. Lib. I. Cap. IV.*

† *De Platonis inconſtantia longum eſt dicere, qui in* Timæo, *Patrem hujus Mundi nominari neget poſſe, in* Legum *autem Libris quid ſit omnino Deus inquiri oportere non cenſeat. . . . . Idem & in* Timæo *dicit & in* Legibus, *& Mundum Deum eſſe, & Cœlum, & Aſtra, & Terram, & Animos, & eos, quos majorum Inſtitutis accepimus.* Cicero, *de Nat. Deorum, Lib. I. Cap. XII.*

‡ *Unde & nobiliſſime Philoſophiam tractare videtur,*

CICERON, ainsi que tous les Académiciens de la Secte, desquels il étoit, pousfoit également les objections contraires en agitant une question, & la laissoit très souvent indécise *.

PLUTARQUE soutient alternativement dans différens de ses Ouvrages, les sentimens de presque tous les Philosophes †.

SENEQUE, quoiqu'attaché à la Secte des

detur, commentus modum quo de omnibus nihil decerneret, neque quicquam comprehendi posse diceret, ut Scanius Abderites *auctor est. Negabat enim quicquam turpe esse, aut honestum, justum vel injustum, eadem ratione & in omnibus nihil veri esse, ceterum lege atque consuetudine cuncta homines facere.* Diogen. Laert. *de Vita & Moribus Philosophorum Libri X. in Vita Pyrrh. Lib. IX. pag.* 385.

* *Omnes pene Veteres nihil cognosci, nihil sciri posse discerunt, angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ.* Cicer. *Quæst. Acad. Lib. I.* Ce grand homme ne croioit pas être plus éclairé que les Anciens; car dans un autre endroit il avertit qu'on ne doit exiger de lui que des choses probables & vraisemblables. *Ut si probabilia dicantur, nihil ultra requiratis.* Cicer. Tusc. *Quæst. Lib. I.* Ciceron pensoit n'être point assez instruit pour décider de la nature des choses : aujourd'hui le plus simple pedant se vante de résoudre les plus épineuses difficultés.

† Voiez les Oeuvres Philosophiques de Plutarque.

des Stoïciens, doute ſouvent de bien de leurs opinions.

St. Augustin a cru que le deſir de ſavoir n'étoit qu'une vaine curioſité *.

St. Thomas a été vacillant dans pluſieurs choſes.

Albert le Grand, ſon maître, laiſſa bien des queſtions indéterminées.

Scot n'a pas adopté pluſieurs ſentimens parce qu'il en étoit perſuadé; mais pour avoir le plaiſir de contrarier St. Thomas, & d'être d'une opinion différente de la ſienne.

Montagne, ce ſage & éloquent Ecrivain, a ſoutenu preſque hautement le Pyrrhoniſme. *Je conſeillois*, dit-il, *en Italie à quelqu'un qui étoit en peine de parler Italien, que pourvû qu'il ne cherchât qu'à ſe faire entendre ſans y vouloir autrement exceller, qu'il employât ſeulement les premiers mots qui lui viendroient à la bouche, Latins, François, Eſpagnols, ou Gaſcons; & qu'en y adjoutant la terminaiſon Italienne, il ne faudroit jamais à*

* *Garriebam plane quaſi peritus, & niſi in Chriſto Salvatore noſtro viam tuam quærerem, non peritus, ſed periturus eſſem. Jam enim cœperam velle videri ſapiens, plenus pœna mea; & non flebam inſuper, & inflabar ſcientia.* August. *Confeſſ. Lib. VII. Cap. XX.*

à rencontrer quelque idiome du païs, ou Toscan, ou Romain, ou Vénitien, ou Piémontois, ou Napolitain, & de se joindre à quelqu'une de tant de formes. Je dis de même de la Philosophie. Elle a tant de visages & de varietés, que tous nos songes & réveries s'y trouvent. L'humaine fantaisie ne peut rien concevoir en bien & en mal, qui n'y soit. Nihil tam absurde dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum. *Et j'en laisse plus librement aller mes caprices en public, d'autant que bien qu'ils soient nés chez moi & sans patron, je sais qu'ils trouveront leur rélation à quelque humeur ancienne, & ne faudra quelqu'un de dire,* Voilà d'où il le print *.

GASSENDI n'a pas soutenu le Pyrrhonisme aussi ouvertement que Montagne; mais il n'a pas laissé que de lui fournir des armes redoutables dans la plûpart de ses Ouvrages †. Ce Savant ne pouvoit souffrir

* Essais de Michel de Montagne, *Liv. II. Chap. XII.*

† Gassendi reproche avec raison à Descartes d'avoir eu recours à la supposition d'un Esprit malin, qui pouvoit l'avoir trompé dans tout ce qu'il avoit apperçu. *Pourquoi*, dit-il à ce Philosophe, *avoir fait intervenir une Divinité trompeuse? La foiblesse de l'esprit humain & les ténébres dont la Nature l'a entouré, suffisoient assez pour fonder tous vos doutes*, Et vide ut necesse fuerit quo tibi ipsi faceres fidem, fingere Deum

frir qu'on voulût décider hardiment ; il croioit que l'on devoit toujours propofer les queftions d'une manière modefte, & qui montrât qu'on fentoit que les chofes qu'on foutenoit, étoient vraifemblables, & non pas évidentes *.

Bernier, difciple de ce grand homme, après avoir philofophé pendant quarante ans, avoüoit qu'il doutoit de bien de chofes, & qu'il y en avoit plufieurs dont il ne doutoit plus, parce qu'il défefperoit de pouvoir jamais y rien comprendre †.

Le fameux Huet, Evêque d'Avranches, Prélat auffi illuftre par fa fcience que par fa

Deum deceptorem, aut nefcio quem malum genium deluforem, cum vifum fuiffet fufficere humanæ mentis caliginem, folamve Naturæ imbecillitatem caufari. *Objeƈt. quint. in Medit.* Renat. Cartes. *p. pet. Gaffend. pag.* 4. *Edit. Amftelodam. ex typographia Blaviana*, M. DC. LXXXV.

* Gaffendi, *Operum Tom. I. pag.* 4. *& varia alia loca.*

† *Plus on fpécule fur les chofes naturelles, plus on découvre qu'on y eft ignorant. Il y a trente à quarante ans que je philofophe, fort perfuadé de certaines chofes ; & voilà que je commence d'en douter. Bien pis, il y en a dont je ne doute plus, défefperé de pouvoir y rien comprendre.* Abrégé de la Philofophie de Gaffendi, *&c. par Mr.* Bernier, *Tom.* 7. *pag.* 1. Ce dernier Tome contient les doutes de Bernier.

ſa piété, a fait un Ouvrage excellent pour prouver uniquement l'incertitude des connoiſſances humaines *. Il l'a diviſé en trois parties. Dans la I. il ſoutient qu'il eſt impoſſible que l'eſprit humain puiſſe être aſſûré d'une manière évidente, de la vérité. Dans la II il examine quelle eſt la façon la plus ſaine d'étudier & de s'appliquer à la Philoſophie. Dans la III. il réfute les Savans qui ont voulu décider avec trop de hauteur.

LA MOTHE-LE-VAYER a adopté ouvertement le Pyrrhoniſme. Il n'eſt rien de ſi ſenſé que les raiſons qu'il apporte pour autoriſer ſon ſentiment, il les fonde même ſur les principes du Chriſtianiſme. „ La Sceptique Chrétienne, dit-il, „ me donne des défiances de tout ce qui „ ſe propoſe en Phyſique, & tant s'en „ faut que j'y veuille paſſer pour un grand „ maître ès arts, que rien ne me paroît „ plus vain que ce titre, quand je conſidére qu'à peine ſe trouve-t-il un homme qu'on puiſſe juſtement nommer maître

* *Ne temere vagaretur hæc Diſputatio, certiſque concludatur terminis, trifaria diſtribuenda eſt, ac probandum ante omnia veritatem ab humana mente firmiſſime, clariſſime, cognoſci poſſe, accurate deinde explicandum quænam tutiſſima videatur ac legitima philoſophandi ratio, refellenda demum argumenta Adverſariorum.* Huet. *de Imbecillitate Mentis Humanæ, Præf. pag.* 8.

„ tre en une seule profession. La mien-
„ ne est de tâcher à m'instruire en propo-
„ sant mes doutes, & non pas mes réso-
„ lutions. Vous savez que l'inscription
„ du Temple, consacré au Dieu de la Scien-
„ ce, étoit toute Sceptique, puisque cet
„ . . ., qu'on y lisoit, est une particule
„ qui nourrit nos défiances, qui marque
„ notre incertitude, & qui ne conclud
„ jamais avec détermination. C'étoit sans
„ doute pour nous apprendre que rien ne
„ peut être plus agréable au Ciel de la
„ part des hommes, que leurs doutes
„ Philosophiques, leur ignorance raison-
„ née, & leur modestie à ne rien déci-
„ der de ce que l'esprit humain a droit de
„ contester. En effet, y a-t-il chose aucu-
„ ne si appertemment fausse, qu'on ne puis-
„ se revêtir de quelque vraisemblance?
„ Je viens de considérer avec horreur un
„ lieu de Plutarque, rempli de blasphême,
„ où il s'est imaginé avoir fort bien démon-
„ tré que toute la Religion des Juifs n'é-
„ toit rien que des Bacchanales. Avoüons-
„ le franchement, il n'y a que les vérités
„ révelées, comme sont celles de notre
„ Croiance, qui doivent captiver notre
„ esprit, & que nous devions embrasser
„ inébranlablement. Tout le reste est su-
„ jet à tromperie, & notre raison, ajou-
„ tant à l'erreur des sens sur lesquels el-
„ le se fonde, sa mauvaise façon de dis-
„ courir & de tirer des conséquences, ne
„ nous

„ nous peut rien donner de bien conſtant.
„ Mais puiſque j'ai touché ce mot de l'in-
„ fidélité & du mauvais rapport de nos
„ ſens, qui compoſent les principaux
„ moïens de l'époque, permettez-moi
„ que je vous récite en riant ce que j'ai
„ lû de même derniérement dans le ſe-
„ cond des Livres que Pétrarque a faits
„ touchant les *Remèdes contre l'une & l'au-*
„ *tre Fortune.* Il aſſûre qu'un homme de
„ ſon tems, ne pouvant ſouffrir le chant
„ des roſſignols, ſe levoit la nuit pour
„ les chaſſer avec des gaules & des pier-
„ res. Il dit qu'il faiſoit même attacher
„ les arbres où ſe retiroient ces aimables
„ oiſeaux, pour les éloigner de ſa demeu-
„ re; & ce qui eſt encore plus extrava-
„ gant & plus digne de conſidération, ce
„ même homme, dit Pétrarque, ne trou-
„ voit point de Muſique ſi agréable que
„ le chant des grenouilles, qu'il entendoit
„ avec grand plaiſir au bord d'un étang
„ où il s'étoit logé. En vérité, cet exem-
„ ple de la bizarrerie de nos ſens & de la
„ diverſité de nos ſentimens, dont nous
„ ſommes tous également jaloux & idolâ-
„ tres, eſt trop illuſtre pour n'en pas
„ orner notre Sceptique, & je crois mê-
„ me que je ne puis finir cette Lettre par
„ un plus bel endroit. Il faut pourtant
„ que j'y ajoute qu'en des ſujets pareils
„ à celui qui nous vient d'entretenir,
„ nous n'avoüons pas aſſez ingénûment
„ notre foibleſſe. Nous voulons paroître

„ ſavans par-tout, & nous maintiendrions, „ s'il nous étoit poſſible, que la Nature „ n'a point de plus grande étendue en ſes „ effets, qu'eſt celle de notre petite con- „ noiſſance. O! que le génie de Socrate „ étoit bien différent de celui qui nous „ poſſede! Il le détournoit ſeulement, „ diſent tous les Anciens, & jamais ne „ l'incitoit à rien entreprendre; c'eſt-à- „ dire qu'il lui donnoit aſſez de mouve- „ mens & de lumières pour nier à pro- „ pos, mais que jamais il ne lui inſpiroit „ la hardieſſe d'aſſûrer ſes penſées, ni „ d'établir ſes opinions avec trop d'affir- „ mation. Auſſi dit-on que ce même gé- „ nie étoit Saturnien, & non pas Mar- „ tial; ce qui ſignifie qu'il portoit vé- „ ritablement Socrate à la contemplation „ des choſes, ſans pourtant les lui faire „ défendre avec cette conteſtation & cet- „ te opiniâtreté qui accompagne toujours „ les Dogmatiques *. „

DESCARTES, le reſtaurateur de la bonne Philoſophie, le deſtructeur des chimères ſcholaſtiques, a fondé toute ſa Philoſophie ſur le doute. Il connoiſſoit ſi parfaitement combien de fauſſetés il avoit regardé pendant un tems comme des vérités évidentes, qu'il crut ne pouvoir venir à bout de découvrir le vrai, qu'en com-

* La Mothe le Vayer, *Oeuvres*, *Tom. II. pag.* 666. *de l'Edit. in fol.*

commençant par douter de tout. Il poussa le Pyrrhonisme presque aussi loin que Pyrrhon même ; & si dans la suite il se détermina en faveur de certaines opinions avec un peu trop d'attachement, ce fut un défaut dans lequel le jetta l'esprit systématique qu'il avoit reçu du Ciel, & qui brille même dans les endroits où il a donné dans l'erreur *.

LOCKE, le plus grand, le plus sage & le plus modeste des Philosophes, conseille à ceux qui veulent faire quelque progrès dans les Sciences, de ne point chercher à connoître bien des choses, que l'on voit être, après les avoir examinées, au-dessus de la conception humaine. *Si nous en usions de la sorte*, dit-il, *nous ne serions peut-être pas si empressés par un vain desir de connoître toutes choses, à exciter incessamment de nouvelles questions, à nous embarrasser nous-mêmes, & à engager les autres dans des disputes sur des sujets qui sont tout-à-fait disproportionnés à notre entendement, & dont nous ne saurions nous former des idées clai-*

* *Animadverti jam ante aliquot annos quam multa ineunte ætate falsa pro veris admiserim, & quam dubia sint quæcunque istis postea super exstruxi, ac proinde funditus omnia semel invita esse evertenda, atque a primis fundamentis denuo inchoandum, si quid aliquando firmum & mansurum cupiam in scientiis stabilire; sed ingens opus esse videbatur.* Renati Descartes *Meditat. de prima Philosophia, &c. Medit. I. pag.* 5.

claires & distinctes ; ou même (ce que peut-être n'est arrivé que trop souvent) dont nous n'avons absolument aucune idée *.

PUISQUE les plus grands génies que l'Univers ait produits, ont eu si peu de certitude & ont témoigné tant de doute, peus-tu me condamner, sage & savant Abukibak, de suspendre mon jugement, même dans les choses qui me paroissoient les plus claires ? Le faux sait si bien prendre la figure du vrai, & le vrai la ressemblance du faux, qu'il est presque impossible d'être sûr de connoître la vérité. Les préjugés de l'éducation, les fausses préventions, l'amour propre, le zèle de la Religion, la superstition, la crainte, l'amitié, enfin toutes les passions, semblent à l'envi les unes des autres s'empresser à nous séduire.

FOIBLES mortels que nous sommes, nous voulons décider hardiment les questions les plus épineuses, & nous ne refléchissons pas que dans les actions les plus simples où nous croions être le plus autorisés, d'autres mortels, aussi vains que nous, nous condamnent hautement, & sont condamnés par d'autres à leur tour! Quels sont ceux des trois qui ont rai-

* Locke, *Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, Avant-Propos, pag.* 3.

raiſon? Tous également en appellent au bon ſens, à la lumière naturelle, à la Tradition, & même à la Révelation. Un Jéſuite à Rome encenſe une ſtatue ſur un Autel, un Proteſtant à Geneve briſe & détruit toutes les images, un Luthérien à Strasbourg les condamne tous les deux, & il tient un milieu entre eux. Il a des images dans ſon Egliſe; mais il ne les encenſe pas. Un Anabaptiſte de ſon côté, ſe moque de ces trois premiers. Et pourquoi ne croirois-je pas qu'ils ſe trompent peut-être tous les quatre, puiſqu'ils prétendent avoir également pour eux la raiſon, la Révelation & la Tradition? Eſt-ce que j'ai reçu des talens au-deſſus des autres hommes, pour pouvoir diſtinguer les choſes beaucoup plus clairement qu'eux? Si je n'ai pas plus de lumières qu'eux, en vertu de quoi prétendrois-je être leur Juge?

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.



LETTRE TRENTE-TROISIEME.

* Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

IL me paroît, ſage & ſavant Abukibak, que les hommes abuſent du nom de la fortune, & qu'ils l'emploient ordinairement mal à propos ; il ſemble qu'ils veuillent imputer au hazard la plûpart des choſes qui arrivent. Je crois qu'on devroit être très réſervé à ſe ſervir de certaines expreſſions qui tendent à diminuer & à ſupprimer en quelque manière la liberté que Dieu a accordée à tous les hommes.

L'ERREUR qui établit la fortune comme *un être réel, qui pouſſe & détermine les évenemens indépendamment d'aucune cauſe primitive & intelligente*, n'eſt pas nouvelle. Les Anciens croioient que le concours & la diſpoſition des circonſtances qui occaſionnoient néceſſairement certains accidens, étoient indépendans des ordres du Ciel ; c'eſt-là ce qu'ils appelloient *Fortune*, *Deſtin*, *Sort*, &c. Tous ces mots étoient ſynonimes, &

* Dans la Lettre ſuivante on verra la réfutation de celle-ci.

& ſignifioient à peu près la même choſe. Virgile ſoumet Jupiter aux deſtinées. *Ne craignez rien* *, dit ce Dieu à Vénus, *le ſort de votre Fils & des Troïens eſt immuable.* Tout le pouvoir qu'avoit Jupiter, c'étoit de connoître la deſtinée des hommes, c'eſt-à-dire, s'ils ſeroient heureux ou malheureux ; mais il ne pouvoit changer leur ſort : auſſi n'offre-t-il à Vénus que de † *lui réveler les ſecrets des deſtinées.* Juvenal s'explique auſſi clairement, & d'une manière encore plus forte au ſujet de la fortune. *Si elle veut* ‡, dit-il, *elle ſera un Conſul d'un Rhéteur, & un Rhéteur d'un Conſul. Qu'étoit Ventidius ? Tullius qu'étoit-il devenu ? Peut-on s'empêcher après cela, de conſidérer avec étonnement les miracles cachés du deſtin ?*

LES

* *Parce metu, Cytherea : manent immota tuorum*
Fata tibi, cernes urbem & promiſſa Lavini
Mœnia, ſublimemque feres ad ſidera cœli
Magnanimum Æneam. . . . .
Virgil. *Æneid. Lib. I.*

† *Hic tibi favor enim quando hæc te cura remordet :*
Longius & volvens fatorum arcana movebo.
Id. *ibid.*

‡ *Si fortuna volet, fies de Rhetore Conſul ;*
Si volet hæc eadem, fies de Conſule Rhetor.
Ventidius quid enim ? Quid Tullius ? anne aliud quam
Sidus & occulti miranda potentia fati.
Juven. Sat. VII.

Les Historiens les plus illustres n'avoient pas des idées plus saines & plus orthodoxes que les Poëtes. Tacite dit * *que la fortune sert souvent autant que la prudence aux Généraux.* Dans un autre endroit il la représente comme indéterminée sur le parti qu'elle prendra entre Galba & Vitellius; il semble qu'il veuille insinuer que le sort des plus grands Princes dépend de ses caprices. Paterculus va encore plus Loin. La prévoiance la plus sage est inutile, lorsqu'elle n'est pas secondée par la fortune; elle aveugle ceux qu'elle veut rendre malheureux, & c'est vainement qu'on cherche à éviter le sort qu'elle nous réserve. *Les Dévins*, dit cet Historien †, *avoient averti César de se garentir des dangers qui le menaçoient le jour des Ides de Mars. Son épouse Calpurnia, épou-*

* *Vix quieto agmine nunc eluctantibus patuit quantum discriminis ad eundum foret, ni Vitellium retro fortuna vertisset. Quæ Flavianis ducibus non minus sæpe quam ratio affuit.* Tacit. *Histor. Lib.* 3. *Cap. LIX. pag.* 370. *Edit. Lips.* 1715.

† *Nam & Haruspices præmonuerant, ut diligentissime Iduum Martiarum caveret diem, & uxor Calpurnia, territa nocturno visu, ut ea die domi subsisteret, orabat, & libelli conjurationem nuntiantes dilati ab eo, neque protinus lecti erant. Sed profecto ineluctabilis fatorum vis cujuscumque fortunam mutare constituit, consilia corrumpit.* Velletii Paterculi *Hist. Roman. Lib.* 2. *pag.* 262. & 263. *Edit. Lips.* 1712.

épouvantée par des ſonges, le prioit inſtamment de reſter pendant cette journée renfermé chez lui. Tous ces avis furent inutiles, on ne ſauroit réſiſter au deſtin, ni changer la fortune; elle prive du jugement les perſonnes qu'elle veut perdre.

PLUSIEURS Modernes ont adopté en partie les ſentimens des Anciens; ils ont regardé la fortune comme l'arbitre du bien & du mal qui arrive à tous les hommes. Les Spinoſiſtes ſuivent tous cette opinion: ſelon eux, la volonté * ne peut point être appellée une cauſe libre, mais ſeulement néceſſaire, parce que la volonté n'eſt qu'un mode de la penſée, qu'une pen-

* *Voluntas non poteſt vocari cauſa libera, ſed tantum neceſſaria.*

Demonſtratio.

Voluntas certus tantum cogitandi modus eſt, ſicuti intellectus, adeoque (per prop. 28.) unaquæque volitio non poteſt exiſtere, neque ad operandum determinari, niſi ab alia cauſa determinetur, & hæc rurſus ab alia, & ſic porro in infinitum. Quod ſi voluntas infinita ſupponatur, debet etiam ad exiſtendum & operandum determinari a Deo, non quatenus ſubſtantia abſolute infinita eſt, ſed quatenus attributum habet, quod infinitam & æternam cogitationis eſſentiam exprimit (per prop. 23.). Quocumque igitur modo, ſive finita, ſive infinita concipiatur, cauſam requirit, a qua ad exiſtendum & operandum determinetur; adeoque (per definit. 7.) non poteſt dici cauſa libera, ſed tantum neceſſaria vel coacta.

penſée eſt toujours déterminée par une autre, & qu'il faut donc qu'une première cauſe détermine néceſſairement toute la ſuite de nos idées.

LEIBNITZ n'a pas été fort éloigné de ce ſentiment, & un ſavant Phyſicien de nos jours l'a ſoutenu fortement, quoiqu'il ait taché d'adoucir ſes expreſſions le plus qu'il a pû. *Il eſt queſtion*, dit-il *, *de choiſir entre A. & B & vous dites que toutes choſes miſes à part, vous êtes le maître de choiſir l'un ou l'autre. Il vous plait de choiſir A. D'où vient? C'eſt que je le veux, répondez-vous. Mais par quelle*

* *Inter A. & B. tibi eligendum eſt. Dices te, ſepoſitis omnibus, poſſe eligere unum aut alterum. Eligis A., quare? Quia volo, refers. Sed quare vis A. & non vis B.? Iterum reſpondes, quia volo; Deus mihi dedit facultatem hanc. Sed quid hoc ſignificat, volo me velle, aut volo quia volo? nihil præter hoc, volo A. Sed quæſtioni nondum ſatisfactum eſt; quare non vis B? Quia habeo facultatem me determinandi ut libet. Sed facultas indeterminata eſt: quare tibi placet hanc determinare ad A. non ad B.? an ſine ulla ratione rejicis B? Si dicas mihi placet A. quia placet, aut omnino hoc nihil ſignificat, aut ita intelligi debet, mihi placet, quia datur ratio me ita determinandi; aliter nihil eſſet cauſa effectus. Ad quam concluſionem reducuntur ii qui hanc ſententiam defendunt.* G. J. 's Graveſande *Introductio ad Philoſophiam, Metaphyſicam & Logicam continens, Cap. XII. pag.* 58.

le raiſon prenez-vous A. & non pas B.? Vous repliquez : C'eſt que Dieu m'a accordé la faculté de choiſir à ma volonté, & que je le veux ainſi. Mais apprenez-nous, je vous prie, ce que ſignifie Je veux parce que je veux. *Ces mots ne diſent autre choſe, ſi ce n'eſt je veux A. Mais vous ne repondez point à ma demande. D'où vient ne voulez-vous point B.? Parce que je ſuis libre de me déterminer pour A. & non point pour B. Eſt-ce ſans raiſon que vous vous refuſez B.? Si à cette dernière queſtion vous repondez, A. me plait parce qu'il me plait, cela ne ſignifiera rien. On doit dire certainement A. me plait, à cauſe de quelque raiſon qui me le fait paroître préférable à B. Sans cela, le néant produiroit un effet, & votre détermination ſeroit cauſée par lui: cela eſt abſurde, il faut que tout effet doive avoir ſa cauſe; vous n'avez donc point une liberté d'indifférence.*

EN rapportant le ſentiment de ce Phyſicien ſur la liberté, je ſuis bien éloigné de ſoupçonner qu'il ait penſé à favoriſer l'irréligion. Pour connoître ſa probité & ſa vertu, il ne faut que lire ſes Ouvrages; le caractère de l'honnête homme s'y découvre par-tout. Mais la matière de la fatalité, ou ſi l'on veut, de la détermination abſolue, eſt ſi épineuſe, que bien de grands hommes ont donné à ce ſujet dans des opinions erronées, & n'ont pas examiné toutes les conſéquences qu'on pou-

pouvoit tirer du principe qu'ils admettoient ; car enfin, ſi l'homme eſt abſolument déterminé, ſi toute ſa prudence doit céder à ce que lui réſerve la fortune, ſi ſon ſort dépend d'une cauſe primitive, s'il n'a pas la liberté entière, ſi malgré l'équilibre apparent dont il joüit, un poids dont il ignore la nature, le fait néceſſairement pencher d'un côté, tous les crimes ne doivent plus être imputés qu'à la cauſe primitive de ſa détermination. Son deſtin étoit d'être voleur, il ſuit les ordres de ſa prédeſtination, il ne ſauroit ſurmonter la fortune qui lui étoit réſervée; & pour me ſervir des termes du ſavant Phyſicien que j'ai cité ſeulement, *dans chacune* * *de ces déterminations le contraire étoit impoſſible.* Ainſi, on ne doit point le punir d'un crime, qu'une force majeure l'a contraint de commettre; ſes forfaits ſont ceux de la fortune, & non pas les ſiens.

QUELS deſordres n'entraine point une pareille opinion ? Outre qu'elle eſt contraire au bien de la Société, elle détruit entiérement la bonté de Dieu, elle fait un tyran de cet Etre miſéricordieux, &

* *Neceſſitatem tamen in determinationibus voluntatis humanæ dari affirmo, non quidem abſolutam aut fatalem, ſed talem ut in ſingulis determinationibus contrarium impoſſible ſit.* 's Graveſ. *ibid. pag.* 59.

& ravale les hommes jusqu'à les égaler à de simples machines, déterminées dans tous leurs mouvemens par le Moteur absolu de leurs méchaniques ressorts. Permets que je place ici, sage & savant Abukibak, les magnifiques vers de Voltaire.

* *Ha! sans la liberté que seroient donc nos ames?*
Mobiles agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être en un mot rien ne seroit à nous.
D'un Artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans, mûs par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.
Comment sans liberté serions-nous ses images?
Que lui reviendroit-il de ses brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser,
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.

* Voltaire, *Epître sur la Liberté*, pag. 15. Edit. d'*Amsterd.* 1738.

Dans les cieux, ſur la terre il n'eſt plus de juſtice,
Caton fut ſans vertu, Catilina ſans vice,
Le deſtin nous entraine à nos débordemens,
Et ce cahos du Monde eſt fait pour les méchans.
L'oppreſſeur inſolent, l'uſurpateur avare,
Cartouche, Mirivis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux le calomniateur,
Dira: Je n'ai rien fait, Dieu ſeul en eſt l'auteur;
Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brule, viole.
C'eſt ainſi que le Dieu de juſtice & de paix
Seroit l'auteur du trouble & le Dieu des forfaits.
Les triſtes partiſans de ce dogme effroiable
Diroient-ils rien de pis, s'ils adoroient le Diable?

LA connoiſſance que la Révelation nous a donnée de la nature de Dieu, rend le dogme de la fatalité, ou ſi l'on aime mieux, de la determination abſolue, encore plus odieux. Car enfin les Païens, en faiſant la fortune auteur de tous les maux qui arrivoient dans le Monde, n'outrageoient qu'un Etre aveugle; ils n'im-

n'imputoient tant d'actions barbares & cruelles, tant de vols, tant de meurtres, tant de pillages, tant d'adultères, tant de mensonges, tant de folies & d'impiétés, qu'à un concours de circonstances déterminées par un principe sans connoissance. Mais, aujourd'hui que l'on convient qu'il n'y a point de fortune qui ne soit dirigée par quelque cause intelligente, on est obligé, malgré les faux fuians qu'on apporte pour éviter d'avoüer que Dieu est la cause du mal, de soutenir cette affreuse opinion: en niant qu'on veuille l'admettre, on ne se sauve qu'à la faveur d'un jeu de mots. Le dogme de la prédestination absolue conduit là, il attribue à l'Etre, souverainement bon & souverainement juste, les cruautés les plus grandes & les injustices les plus criantes.

CEUX qui combattent la liberté d'indifférence, sentent bien les difficultés insurmontables qu'on leur oppose: ils comprennent combien est contraire à la nature de Dieu d'être l'auteur du mal, ils cherchent tous les moïens possibles pour se mettre à l'abri des reproches qu'on peut leur faire sur une opinion aussi condamnable. Jovianus Pontanus, soutenant la détermination absolue & la fatalité des destins, crut trouver un moïen de se tirer d'affaire, en soutenant que la fortune * n'étoit pas Dieu, puisque Dieu étoit tou-

* *Quomodo enim Deus erit, si hæc* (fortuna) *sæpe,*

toujours ſtable, toujours juſte, toujours bon; au lieu qu'elle étoit capricieuſe, bizarre, injuſte, faiſant du bien aux méchans, accablant de maux les honnêtes gens. Il prétendoit que la fortune n'étoit point auſſi la nature *, cette dernière conſervant toujours l'ordre & l'arrangement,

ſæpe, tam ſæpe, tam inconſiderate, tam etiam inique, atque ex inopinato extollit ignavos, locupletat immeritos, vexat, atque affligit inſontes, bonos in calamitatem adducit ac ſervitutem, pravos ſtatuit in ſolio, liberat a periculis perverſos, moderatos & honeſtos viros laboribus, periculis, ærumnis, ac miſeriis conficit? Tyrannorum hæc ſunt, non Dei, cujus eſt ſumma bonitas, abſoluta juſtitia, rectiſſimum judicium, æquiſſima rerum omnium diſpenſatio. Jovian. Pontan. *de Fortuna. Lib. I.* fol. 129.

* *Naturam quoque non eſſe eam* (fortunam) *hæc ipſa liquido ſatis docent, quod fortuna ipſa quidem inconſtans eſt, inordinata, varia, repentina, incerta, contra vero quid natura ipſa ordinatius, conſtantius, certius? Cujus is ordo, ea lex, ac regula, ut non niſi certis, conſtitutisque e principiis ſuo tempore, ſuis progreſſionibus, menſuriſque tum univerſa proveniant, tum etiam ſingula quarumcunque ipſa rerum, effectionum, operum author eſt & cauſa. Pergit natura ordine ſuo, graditur ſuis paſſibus, diſpenſat actiones ſuas cum temporibus, viribus, opibuſque ſuis utitur cum menſura & penſo, non fluitat, non nutat, ſtabilis eſt in officio ſuo, ſibique ſemper conſtat.* Id. *ibid.*

ment, étant ſans ceſſe aſſervie aux mêmes loix; l'autre au contraire, ſe plaiſant dans le deſordre & la confuſion. Ces deux principes poſés, Pontanus concluoit que la fortune étoit une certaine force naturelle * & irraiſonnable. Cela eſt abſurde; car c'eſt attribuer la déciſion de tout ce qui arrive dans l'Univers à un principe aveugle. Eſt-il probable que Dieu, aiant créé les hommes raiſonnables, ait cependant voulu faire dépendre leur ſort *d'une force*, ou *d'un élancement irraiſonnable*? A quoi ſervoit-il donc qu'il leur donnât la raiſon? Il eût mieux fait d'en faire des bêtes, conduites par le ſeul inſtinct.

CONVENONS donc, ſage & ſavant Abukibak, que l'opinion qui prive l'homme de la liberté d'indifférence, & qui l'aſſujettit au deſtin, ou à une détermination néceſſaire, eſt inſoutenable, quelque moïen qu'on cherche pour la rendre probable.

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak; donnes-moi de tes chères nouvelles.

* *Non inquam defuere fortunam qui aſſerant irrationalem quandam eſſe naturam, nec aliud illam denique, quam naturæ impetum quemdam, hoc eſt ratione carentem agitationem naturæ quandam, in iis ipſis videlicet, quæ nec rationi ſubjiciantur naturæ, neque hominum electionibus ac conſiliis.* Id. *ibid. fol.* 150.

LETTRE TRENTE-QUATRIEME.

Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

JE penſe, ainſi que toi, ſtudieux ben Kiber, que l'opinion de ceux qui prétendent que la fortune n'eſt qu'un concours aveugle de certaines circonſtances inévitables, eſt abſurde. Il eſt même contraire aux lumières naturelles de faire dépendre tous les biens & les maux qui arrivent dans l'Univers, d'une *force majeure & irraiſonnable*; c'eſt rendre l'ordre & l'arrangement la ſuite du hazard. Le principe des Epicuriens, qui prétendoient que le monde étoit une de ſes productions, n'étoit guères plus faux que le ſentiment des partiſans de la fortune. Il eſt auſſi impoſſible que le hazard ſoit chargé de l'entretien de l'ordre, qu'il l'eſt qu'il puiſſe produire ce qui demande abſolument un Créateur intelligent. Je rejette avec toi l'erreur des Anciens & de certains Modernes, je ne donne rien au hazard, & je penſe que rien n'arrive qui ne ſoit réglé & ordonné par la Providence divine. Je n'admets d'autre fortune que la volonté de Dieu. St. Auguſtin autoriſe mon ſentiment; il paroît même qu'il étoit fâché d'avoir

voir emploié dans ſes Ouvrages le terme de *hazard* *. *Je me repens*, dit-il dans ſes rétractations au ſujet des trois Livres qu'il avoit écrits contre les Académiciens, *de m'être ſervi ſi ſouvent du mot de* fortune, *quoique je fuſſe bien éloigné de vouloir déſigner par ce nom une Déeſſe. J'entendois ſeulement les cas fortuits qui nous arrivent, ou qui produiſent des différens évenemens qui nous ſont étrangers. Quoiqu'il ne ſoit défendu dans aucune Religion de nommer le* hazard, le deſtin, la fortune, le ſort: *cependant on doit ramener toutes ces expreſſions à la Providence divine; c'eſt ce que j'ai dit formellement dans ce*

* *Sed in eiſdem tribus Libris meis, non mihi placet toties me appellaſſe* fortunam, *quamvis non aliquam Deam voluerim hoc nomine intelligi, ſed fortuitum rerum eventum, vel in rebus corporis noſtri, vel in externis bonis aut malis, unde & illa verba ſunt, quæ nulla Religio dicere prohibet, forte, forſan, forſitan, fortaſſe, fortuito; quod tamen totum ad divinam Providentiam revocandum eſt, hoc etiam ibi non tacui, dicens:* Etenim fortaſſe, *quæ vulgo fortuna* nominatur, occulto quodam ordine regitur, nihilque aliud in rebus caſum vocamus, niſi cujus ratio & cauſa ſecreta eſt. *Dixi quidem hoc, verumtamen pœnitet me ſic illic nominaſſe* fortunam, *cum videam homines habere in peſſima conſuetudine, ubi dici debet, hoc Deus voluit, dicere hoc voluit fortuna.* S. Aur. Aug. Hiponenſis Epiſcopi *Retractationum Lib.* 1. *Cap. I. num.* 2. *Edit. Paris.* 1679.

ce même Ouvrage. Voici les termes dont je me suis servi: Ce que l'on nomme fortune, est conduit & dirigé par un ordre secret, & nous ne donnons le nom de bazard qu'aux évenemens dont nous ignorons la cause cachée. Malgré cet éclaircissement, je suis mortifié de m'être servi du mot de fortune, sur-tout lorsque je songe que les hommes ont la mauvaise coutume de dire, la fortune a voulu une telle chose, au lieu de dire, Dieu l'a ainsi ordonné.

APRE'S avoir établi avec St. Augustin, studieux ben Kiber, non seulement que la fortune ne régle pas le sort des hommes, qu'il n'y a aucun bazard, & que le pouvoir des destins est une vision chimérique des Poëtes, je suis bien éloigné de croire à cette liberté d'indifférence dont tu parois si fort le partisan. S'il est vrai, comme il l'est évidemment, qu'il n'arrive rien sans la volonté & la permission de Dieu, il s'ensuit nécessairement que nous sommes prédestinés, & qu'une détermination immuable régle toutes nos actions. Car la préscience de Dieu ne peut être fautive; cela est impossible, contraire à la nature de Dieu: il faut que ce que l'Etre suprême a prévû arrive nécessairement. Or, il a prévû toutes les choses de toute éternité, tout lui aiant été également connu dans tous les tems, & son essence n'admettant aucun accroissement de connoissance & de perfection: donc toutes les choses deviennent absolument nécessaires,

res, & les hommes ſont déterminés au bien, au mal, ſuivant qu'il a plû à Dieu, en les créant, de les ranger dans le nombre des prédeſtinés, ou dans celui des damnés. St. Auguſtin ne cherche point à adoucir ſes expreſſions dans une matière auſſi délicate; il dit * en termes précis *qu'avant la création du ciel & de la terre, Dieu avoit prédeſtiné par ſes jugemens ſecrets un grand nombre d'hommes à la mort éternelle.* Le même Pere de l'Egliſe examine dans pluſieurs autres endroits les myſtères de la prédeſtination abſolue †. *D'où vient*, dit-

* *Attamen mors peccatorum peſſima illorum, inquam, quos antequam faceres cœlum & terram ſecundum abyſſum judiciorum tuorum occultorum, ſemper autem juſtorum, præſciviſti ad mortem æternam: quorum dinumeratio nominum & meritorum pravorum apud te eſt.* Auguſt. *Lib. Soliloq. Cap.* XXVII. *num.* 4.

† *Cur ergo in regnum Cœlorum, non accepto regenerationis lavacro, parvulus nullus intrabit? num quidnam ipſe ſibi parentes infideles, vel negligentes, de quibus naſceretur. . . . . . Si parentum adtenderis mala, ſunt illa quorum filii repentinis mortibus ſine Chriſti Baptiſmate perierunt, bona verum illa, quorum filii per Chriſtianorum aliquam poteſtatem ad Sacramenta Eccleſiæ pervenerunt, & tamen providentia Dei, cui noſtri capelli numerati ſunt, ſine cujus voluntate non cadit paſſer in terram, quæ nec fato premitur, nec fortuitis caſibus impeditur, nec ulla iniquitate corrum-*

dit-il, *les enfans qui n'ont pas reçu le Baptême, n'entreront-ils pas dans le Roïaume des Cieux? Dépendoit-il d'eux de naître d'un pere & d'une mere Chrétiens, plûtôt qu'infidèles? D'ailleurs, si l'on fait attention aux parens, il arrive quelquefois que les enfans des Chrétiens sont privés du Baptême par des morts subites & imprévûes, au lieu que quelques-uns des Païens sont appellés à la possession des plus grands biens, parce qu'une occasion favorable pour eux les fait passer sous la puissance de quelque Chrétien. La Providence de Dieu qui connoît le nombre de nos cheveux, sans la volonté duquel le plus petit oiseau de la terre ne meurt point, qui n'est pas sujette* aux

rumpitur, ut renascantur ad hæreditatem cælestem non consulit omnibus parvulis filiorum suorum, & nonnullis consulit etiam parvulis impiorum? Iste infans, de fidelibus conjugatis ortus, lætitia parentum susceptus, matris vel nutricis somnolentia suffocatus, fit extorris & expers fidei suorum: ille infans de sacrilego stupro nascitur, crudele timore matris exponitur, alienorum misericordi pietate colligitur, eorum Christiana solicitudine baptizatur, fit æterni consors, & particeps regni. Ista cogitent, ista considerent, hic audeant dicere Deum vel acceptorem in sua gratia personarum, vel remuneratorem præcedentium meritorum. St. August. *ad* Sixtum, *Edit. Paris* 1679. *opera & studio Monachorum Ordinis Sti. Benedicti è Congregatione Sti. Mauri, Epist.* 194. *Tom. II. pag.* 725.

*aux loix du destin, qui n'est jamais conduite par la fortune, & qui ne sauroit commettre rien d'inique, n'a pas voulu que tous les enfans des justes fussent sauvés, & a voulu faire miséricorde à plusieurs de ceux des impies. Un jeune garçon, né d'un mariage légitime, qu'une mere ou qu'une nourrice étouffe malheureusement pendant la nuit, est réprouvé, & la foi de ses parens ne lui sert de rien. Un autre enfant, formé par l'adultère, exposé en naissant par la cruauté de sa mere, est élevé par des gens charitables qui ont pitié de son sort, & le font baptiser : quoiqu'étranger, il est reçu dans le Corps & devient citoien du Roïaume céleste. Que ceux, qui disent que Dieu est obligé de donner ses graces à tout le monde, & de récompenser le mérite de toutes les bonnes actions, pensent à ces choses, & les considérent attentivement! Il faut avoüer * qu'après les avoir mûrement examinées, ils seront bien*

* *Nimiæ vanitatis & cæcitatis sunt, si etiam his consideratis nondum dignantur exclamare nobiscum : O altitudo divitiarum, sapientiæ & scientiæ Dei! quam inscrutabilia sunt judicia ejus & investigabiles viæ ejus! Non itaque misericordiæ gratuitæ Dei pertinacissima adversentur insania . . . . nec de inscrutabilibus judiciis ejus audeant judicare, cur enim in una eademque causa super alium veniat misericordia ejus, super alium maneat ira ejus.*

Qui enim sunt isti qui respondeant Deo ? quando quidem ille Rebeccæ habenti geminos ex uno concubitu Isaac patris nostri, cum illi nondum nati

bien aveugles ou bien orgueilleux, s'ils ne s'écrient avec nous: O! grandeur des richeſſes de la ſcience & de la ſageſſe divine! Combien impénétrables ne ſont pas ſes jugemens? Qu'ils ceſſent donc de combattre les miſéricordes gratuites de Dieu & qu'ils n'aient plus la folie de vouloir trouver à redire à ſes déciſions, & de condamner ſa conduite, parce que dans le même cas, dans la même occaſion il ſauve l'un, & damne l'autre. Que repondront les adverſaires de la prédeſtination abſolue, à l'exemple que l'Ecriture nous fournit dans Rébecca? Elle étoit enceinte de deux enfans: l'aîné fut prédeſtiné dès le ventre de ſa mere à être le ſerviteur du cadet. Ces deux enfans n'avoient pû avant leur naiſſance faire aucun bien ou aucun mal, & cependant Dieu répand ſur l'un des graces dont il prive l'autre.

Cette dernière preuve de St. Auguſtin, ſtudieux ben Kiber, eſt plus eſſentielle que la première, puiſqu'elle eſt puiſée dans le Livre qui règle la foi de toutes les différentes Sectes Chrétiennes, celle de la réprobation des enfans morts ſans Baptême étant rejettée par les Proteſtans.

Ce Pere de l'Egliſe eſt encore auſſi précis

ti nihil egiſſent boni vel mali, ut ſecundum electionem propoſitum ejus maneret, electionem ſcilicet gratiæ, non debiti, electionem qua eligendos facit ipſe, non invenit, non ex operibus, ſed ex vocante dicit, minori ſerviturum eſſe majorem. Id, *ibid.*

cis dans plusieurs autres endroits sur la prédestination absolue & sur la détermination nécessaire des hommes. Je pense que la raison & la bonne Philosophie se réünissent ensemble pour autoriser son sentiment: car enfin y a-t-il rien de si absurde, que d'admettre un Dieu qui apprend aujourd'hui ce qu'il ignoroit hier? C'est pourtant là que conduit le dogme de la liberté d'indifférence. Ou Dieu a prévû tout ce qui devoit arriver, ou il ne l'a pas prévû. S'il l'a prévû, sa nature parfaite ne permet pas qu'il se puisse tromper; & s'il ne l'a pas prévû, il ne connoît donc pas l'avenir, il y a des choses qui lui sont cachées.

LA préscience, repondent les partisans de la liberté d'indifférence, ne contraint point la volonté; Dieu connoît quel parti elle prendra, sans la forcer à le prendre. A cela je reponds, studieux ben Kiber, ce que dit le Physicien dont tu m'as parlé dans ta Lettre. * *Il n'est pas question de savoir si la préscience nous pousse indis-*

* *Respondent præscientiam hanc non cogere voluntatem, neque esse causam determinationis: sed de his non agitur, voluntas non cogitur. Sed ubi Deus quid prævidet, quomodocunque de divina præscientia ratiocinemur, contrarium esse non potest; id est, est impossibile, & ideo necessarium illud est, quod fuit prævisum: hæc enim est ipsi necessarii definitio.* G. J. 's Gravesande *Introductio ad Philosophiam, Metaphysicam & Logicam continens, Cap. XII. pag. 60.*

indispensablement à une action malgré nous. Contraindre la volonté est une contradiction, il s'agit seulement de décider si le contraire de ce que Dieu a prévû, peut arriver. Or, comme cela est impossible, ce que Dieu a prévû devient nécessaire, puisque sa prévoiance est infaillible.

Ce n'est pas Dieu qui nous pousse au mal, c'est nous qui nous y portons. Dieu a prévû que nous nous y porterions, cela arrivera sûrement; mais c'est notre faute qui fonde sa prévoiance infaillible, & non pas sa prévoiance infaillible qui cause notre faute. Je sais sûrement qu'un homme qui prendra de l'arsenic, s'empoisonnera; je vois certainement que ceux qui en mangeront mourront: suis-je la cause de leur mort? De même Dieu connoît de tout tems qu'un homme commettra une mauvaise action: il ne se trompe point; il ne sauroit se tromper. Cet homme la commettra certainement, mais ce n'est point la préscience de Dieu qui contraint sa volonté; il n'y a aucune fatalité qui influe sur sa conduite. *Ceux qui admettent la fatalité*, dit * le même Physicien, *n'attribuent*

pas

* *Qui fatum admittunt, non ideis nostris, in quibus solis persuasio quærenda est, actiones nostras tribuunt, sed causæ mechanicæ, quæ eadem causa etiam nostræ voluntatis determinationem secum trahit; ita ut non agamus, quia volumus, sed velimus, quia agimus: hæcque est distinctio inter*

liber-

pas nos actions à nos idées, dans lesquelles seules réside la persuasion; mais à une cause méchanique, laquelle entraine en même tems avec soi la détermination de notre volonté de manière que nous n'agissons pas parce que nous le voulons, mais que nous voulons parce que nous agissons. C'est-là la vraie différence entre la liberté & la fatalité. Je m'étonne, studieux ben Kiber, que tu n'aies pas pris garde à la distinction que fait ce Physicien: tu te serois apperçu que ceux qui nient la liberté d'indifférence, sont bien éloignés de croire que ce soit Dieu qui nous prédestine au mal, qui nous incite aux mauvaises actions. On peut reprocher ces erreurs aux partisans de la fatalité; mais les autres n'attribuent nos actions bonnes ou mauvaises qu'à nos idées, dans lesquelles seules réside la persuasion. St. Augustin pense la même chose que ce Philosophe, & l'on ne peut condamner le Moderne, sans faire le procès à l'Ancien. *Quoique Dieu*, dit ce Pere de l'Eglise, * *prévoie quelles seront nos volontés, il ne s'ensuit*

libertatem & fatum. G. J. 's Gravesande *Introductio ad Philosophiam, Metaphysicam & Logicam continens, Cap. XII. pag.* 11.

* *Quamobrem quamvis præsciat Deus nostras voluntates futuras, non ex eo tamen conficitur ut non voluntate aliquid velimus, nam & de beatitudine quod dixisti, non abs reipso beatum fieri ita dixisti, quasi hoc ego negaverim; sed dico cum futurus es bea-*

suit pas de là que nous n'aions plus de volonté ; car lorsque vous voulez devenir heureux & que vous travaillez pour cela, ce n'est pas malgré vous. Il étoit pourtant sûr que vous le deviendriez & que vous travailleriez à l'être, si Dieu avoit prévû que vous le seriez, puisque la prévoiance de Dieu ne sauroit être fausse. Il seroit pourtant ridicule de conclure de là que c'est malgré vous que vous serez heureux : or, tout de même que la volonté d'être heureux ne vous est point enlevée par la prescience, de même l'inclination que vous avez au péché ne vous est point donnée, parce que Dieu a prévû que vous auriez cette mauvaise inclination.

Voila', studièux ben Kiber, où il faut rapporter la distinction que fait 'sGravesande entre la fatalité & la volonté. Ne condamnes

beatus, non te invitum, sed volentem futurum. Cum igitur præscius Deus sit futuræ beatitudinis tuæ, nec aliter aliquid fieri possit quam ille præscivit, alioquin nulla præscientia est, non tamen ex eo cogimur sentire, quod absurdissimum est & longe a veritate seclusum, non te volentem beatum futurum: sicut autem voluntatem beatitudinis, cum esse coeperis beatus, non tibi aufert præscientia Dei, quæ hodieque de tua futura beatitudine certa est; sic etiam voluntas culpabilis, si qua in te futura est, non propterea voluntas non erit, quoniam Deus eam futuram esse præscivit. St. *Aug. de libero Arbitrio, Lib.* 3. *Tom.* I. *pag.* 613. *num.* 7. *Edit. Paris.* 1679.

damnes donc plus aussi aisément ceux qui soutiennent qu'il n'est point de liberté d'indifférence, & penses, ainsi que St. Augustin, que quoique Dieu ne soit pas l'auteur du mal, il est cependant certain qu'il y a une prédestination absolue qu'il est impossible aux hommes d'éviter; l'expérience confirme tous les jours la vérité de cette opinion. Je te salue.

PORTE-toi bien.

LETTRE TRENTE-CINQUIEME.

Astaroth, *au sage Cabaliste* Abukibak.

IL arriva hier, sage & savant Abukibak, dans nos infernales demeures, un Roi Indien; il étoit accompagné de plus de deux cens de ses sujets, qu'on avoit immolés sur son tombeau. Parmi ces victimes infortunées, & dévoüées à la grandeur & à la majesté du Trône, il y avoit des femmes, des enfans, des hommes dans l'âge viril, & des vieillards. Le successeur du Monarque mort avoit cru devoir lui composer une maison, dans laquelle se trouvassent tous les domestiques qui le servoient pendant sa vie.

JUGES, sage & savant Abukibak, de la surprise de ce Roi, lorsqu'il arriva dans ce séjour. Celle de ses esclaves fut beaucoup

coup moindre: ils ne s'attendoient pas d'avoir dans ce Monde un ſort plus heureux que dans l'autre; ils penſoient d'être éternellement deſtinés à ſe ſoumettre aveuglément aux volontés d'un Tyran cruel, barbare, orgueilleux, inſolent, & qui ne regardoit les hommes que comme des créatures que la Nature avoit produites uniquement pour le ſervir, & pour être le joüet de ſes caprices. Dès que ce Monarque Indien eut paſſé la fatale porte de nos priſons, il devint auſſi humble & auſſi rampant, qu'il étoit vain & orgueilleux peu de tems auparavant. Il ſe jetta aux genoux de Belſébut, il le pria de vouloir ne point le placer dans le même endroit que les autres. *N'aurez-vous point d'égard*, lui diſoit-il, *noble & puiſſant Belſébut, au rang que j'occupois dans le Monde? Ne ferez-vous aucune diſtinction entre moi & ces miſérables eſclaves qu'on a immolés pour me ſervir?* „ J'en ferai une très-
„ conſidérable, répondit Belſébut, & je
„ vais te mettre dans un lieu bien plus in-
„ commode que celui que je deſtine pour
„ ces Indiens, dont tu as cauſé la mort,
„ & que tu as perſécutés & traités inhu-
„ mainement pendant toute ta vie. Dis-
„ moi, miſérable, eſt-ce que tu te figu-
„ rois d'être d'une eſpèce différente de
„ celle des autres hommes? Remarquois-
„ tu en toi quelque particularité, qui dût
„ te faire croire que tu n'étois pas ſem-

„ blable en tout au dernier de tes ſujets ?
„ Avois-tu quatre yeux, ſix bras, huit
„ jambes ? Ton corps étoit-il organiſé
„ d'une manière plus parfaite que le ſien ?
„ Ton eſprit étoit-il plus pénétrant ? Dé-
„ voilois-tu les myſtères de la Nature ? Con-
„ noiſſois-tu les ſecrets qui ſont cachés
„ aux autres mortels ? Parles. Tu ne ré-
„ ponds point, la honte & la confuſion
„ te couvrent le viſage. Il falloit être
„ honteux, lorſque tu vivois, des excès
„ où tu te portois ; cela t'auroit été uti-
„ le. Dis-moi, Prince orgueilleux, d'où
„ vient n'as-tu jamais daigné reflèchir ſur
„ toi-même ? Tu avois tous les moïens
„ de connoître la vertu, il dépendoit de
„ toi de la trouver, & tu n'as pas voulu
„ la chercher. Tu t'es livré tout entier
„ à ta vanité & à tes plaiſirs. Tu te re-
„ gardois comme une Divinité, tu inſul-
„ tois par ton faſte les Dieux que tu ſer-
„ vois, & auxquels tu t'égalois dans le
„ fond du cœur. Toute la Nature ſem-
„ bloit avoir été créée uniquement pour
„ t'obéïr. Un objet t'incommodoit-il,
„ on l'éloignoit de tes yeux ; un homme,
„ quelque vertueux qu'il fût, n'avoit-il
„ pas le don de te plaire, on le chaſſoit ;
„ croiois-tu avoir quelque leger ſujet de
„ te plaindre d'un de tes ſujets, une mort
„ prompte te délivroit d'un mortel odieux.
„ Mais toi, en privant les autres de la
„ vie, étoit-il poſſible que tu fuſſes aſſez
„ in-

„ insensé pour te figurer que la tienne se-
„ roit éternelle? Les maladies, auxquel-
„ les la Nature t'avoit assujetti, ne te
„ rappelloient-elles pas ton état naturel?
„ La raison, le bon sens, si tu avois vou-
„ lu les écouter, ne te crioient-ils pas
„ sans cesse: *Roi! La mort ne respecte point*
„ *les Souverains, elle viendra un jour t'arra-*
„ *cher de ton Trône; tout ton pouvoir & ta*
„ *grandeur ne sauroient l'arrêter? Tu n'es,*
„ *ainsi que les autres hommes, qu'un foible*
„ *mortel, que le moindre dérangement peut*
„ *détruire dans un instant. Une goute d'eau*
„ *qui tombe dans le cerveau; un peu d'air, ren-*
„ *fermé dans les entrailles; une pierre presque*
„ *insensible, placée dans les reins; cinquante*
„ *autres maux menacent tes jours. Crois-tu*
„ *que tu aies le pouvoir de t'en garantir? As-*
„ *tu le moïen, lorsque tu en es atteint, d'y*
„ *apporter des remèdes assurés? Sais-tu te ren-*
„ *dre une santé plus vigoureuse, que celle que*
„ *tu possédois avant ta maladie? Si tu n'as ni*
„ *ce pouvoir, ni cette science, penses donc que*
„ *tu es homme, & juges combien la vie doit*
„ *être chere à un autre, par le cas que tu*
„ *fais de la tienne. Quoi! tu sacrifies des gens,*
„ *sur lesquels tu n'as d'autre avantage que*
„ *ceux que t'a donnés le hazard; tandis*
„ *qu'eux en ont plusieurs de bien plus respec-*
„ *tables, & qu'ils ne doivent qu'à eux-mê-*
„ *mes! Le sort te fit naître Roi: l'étude,*
„ *l'application, la constance, la fermeté, le*
„ *courage les rendit bons & vertueux. Au-*
tant

„ *tant que la vertu est au-dessus de la naissan-*
„ *ce, autant un sujet, sage & rempli de pro-*
„ *bité, est au-dessus d'un Roi qui n'a d'autre*
„ *mérite que sa grandeur.*

„ VOILA les discours que te faisoient la „ raison & la lumière naturelle; mais tu „ fermois tes oreilles pour ne point les „ ouïr. Tu étois aussi insensé qu'un hom- „ me, qui, marchant dans un chemin ra- „ boteux & entouré de précipices, fer- „ meroit les yeux, & craindroit d'être „ éclairé par le soleil. Tu n'es pas le seul „ Prince, qui ait agi d'une manière aussi „ absurde. L'amour propre aveugle aisé- „ ment ceux qui sont sur le Trône, & dans „ le lieu où je vais t'envoier, tu trou- „ veras un grand nombre de ces Tyrans „ superbes & cruels. Mais avant d'aller „ te charger des fers qui te sont destinés, „ il faut que tu subisses le sort de ceux, „ qui, comme toi, ont méprisé les autres „ hommes. Tu dois répondre à toutes les „ questions qu'on te fera, & écouter les „ reproches de tous ceux qui ont droit „ de se plaindre de ta conduite. Vous, „ Esclaves, continua Belsébut, demandez „ à votre ancien maître, aujourd'hui vo- „ tre égal, & même votre inférieur, tout „ ce que vous souhaiterez. „

JE *profiterai*, répondit un Vieillard, *de la liberté que vous m'accordez. Dis-moi donc*, poursuivit-il en s'adressant au Monarque Indien, *pourquoi, après m'avoir disgracié deux ans avant ta mort, & banni de ta vil-*

 le

le capitale, n'as-tu ordonné qu'on me fît mourir que dans le moment que tu allois expirer? Le Vieillard aiant cessé de parler, Belsébut dit au Souverain: „ Reponds sans mentir; car nous avons le droit de lire dans „ les cœurs. Et si tu déguises ta pensée, „ pour te punir de tes mensonges, j'ordonnerai qu'on te fasse avaler dix tasses de plomb fondu. „ *Je te bannis,* repartit le Roi, honteux de l'aveu qu'il étoit obligé de faire, *parce que ta vertu m'étoit à charge depuis long-tems. Lorsque je te choisis pour mon Ministre, j'avois cru trouver un homme qui iroit toujours au-devant de mes souhaits; cependant tu avois quelquefois la fermeté de me représenter les fautes dans lesquelles je tombois. Cette liberté, que je regardois comme une audace insupportable, t'attira ma haine. Je résolus de me défaire de toi; mais je n'ôsai pourtant te faire mourir, parce que je craignois de déplaire à une de mes favorites qui te protégeoit. En faveur de l'amour que j'avois pour elle, je te laissai la vie, je t'exilai sous de vains prétextes, & tant que je vécus, je consentis que tu vécusses tranquille dans la retraite; mais lorsque je sentis que ma mort approchoit, il me vint dans l'esprit qu'aiant été le témoin de toutes mes foiblesses, que m'aiant connu plus particuliérement qu'aucun autre de mes sujets, dès que je serois mort, tu ne manquerois pas de flétrir ma mémoire, & de découvrir ce que la crainte t'obligeoit à tenir caché pendant que je vivois. J'ordonnai qu'on t'immolât sur mon tombeau,*

beau, pour me servir de premier Ministre dans ce Monde.

» Tu n'avois donc point d'autre raison, » dit Belsébut, pour chasser de ton palais » le plus honnête homme qu'il y eût. » Hé quoi! misérable, tu étois aussi mé» chant que le plus mauvais des Diables » mes sujets. Tu ne te contentois pas d'ai» mer le vice, tu haïssois la vertu, uni» quement parce que tu n'en pouvois souf» frir l'éclat. Regardes quel étoit ton ca» ractère, tu persécutois & tu détestois » les gens de probité, non parce que tu » craignois que leurs bonnes qualités puis» sent te nuire, mais à cause des repro» ches secrets que ta conscience te fai» soit, en te rappellant la différence qu'il » y avoit de ta façon de penser à la leur. » Tu connoissois si clairement que ta con» duite étoit injuste, tyrannique, insup» portable, que la crainte qu'on ne divul» guât un jour toutes tes mauvaises actions, » te fit résoudre à donner la mort à ce » Vieillard. Il est vrai que tu dis que tu » ne lui avois laissé la vie que par com» plaisance pour une de tes favorites; tu » faisois donc pour une maitresse ce que tu » n'aurois pas fait par un principe d'hon» neur & de probité. Je vais, pour te » combler de confusion, te faire connoî» tre si celle que tu idolatrois aussi éper» dûment, méritoit ta tendresse. Reponds» moi, Fatime, continua Belsébut en s'a-

 dres-

dressant à une des femmes qu'on avoit im-„ molées. Aimois-tu ce Roi véritable-„ ment? „ *Non*, dit la favorite, *je le haïssois au contraire. Et comment aurois-je pû avoir pour lui une véritable tendresse? Je connoissois tous ses défauts, sa cruauté m'épouvantoit, son orgueil m'étoit insupportable, sa mauvaise foi me faisoit horreur. Mais je me contraignois, je tâchois de surmonter ma haine. La vanité d'être aimée du Souverain m'aidoit à vaincre mon dégoût, le sceptre chez lui me tenoit lieu de toutes les vertus, j'aimois cette pompe vaine, qui suit toujours les Monarques, ce pouvoir absolu, dont il me faisoit la dépositaire, & cette foule de courtisans qui l'environnoit, & qui me respectoit par rapport à lui. Si ces grandeurs, ces honneurs & ces biens avoient pû lui manquer, je l'eusse abandonné dans l'instant.* „ Tu lui jurois „ cependant, reprit Belsébut, un amour & „ une fidélité éternelle. „ *Il falloit bien*, repliqua Fatime, *que je le trompasse. Je ne pouvois conserver sa tendresse que par ma dissimulation. Combien de fois, s'il avoit pû lire dans mon cœur, lorsque je l'accablois de caresses, y auroit-il vû le mépris le plus grand & l'aversion la plus forte? Quelquefois même j'avois peur de n'être point assez maitresse de mes mouvemens, je craignois qu'il ne démêlât la vérité à travers des artifices que j'emploiois; j'avois alors recours à une maladie imaginaire, j'attribuois ma tristesse & mon chagrin à des maux que me causoit la haine que j'avois pour lui.*

„ Si

„ Si tu haïssois autant le Roi que tu le
„ dis, repliqua Belsébut, pourquoi as-tu
„ voulu être mise au nombre des femmes
„ qu'on a immolées sur son tombeau ? Il
„ auroit dépendu de toi de conserver ta
„ vie, puisqu'en mourant il avoit ordon-
„ né qu'on te laissât maitresse de ton
„ sort. „

LE *même motif*, repondit Fatime, *qui m'avoit obligé à me contraindre lorsque je vivois, m'a déterminée à mourir. Un Bonze m'avoit persuadée qu'en m'immolant sur le tombeau du Roi défunt, je redeviendrois encore sa favorite dans ce Monde. Cette idée s'étoit emparée de mon imagination. Je croiois d'être encore servie après ma mort par une foule d'esclaves, de voir une Cour brillante s'empresser à prévenir mes desirs. L'ambition & la vanité ne m'ont pas laissé balancer sur le choix du parti que j'avois à prendre, d'un côté persuadée de l'assûrance que le Bonze me donnoit en mourant, je redevenois favorite d'un Souverain, de l'autre, en vivant j'étois réduite à l'état d'une simple particulière. J'avois la douleur de voir une autre femme occuper auprès du nouveau Roi celui que j'avois eu auprès du défunt. Trouvez-vous extraordinaire que j'aie voulu être immolée ? Ah ! si j'avois sû ce qui m'arrive, je me serois bien gardée de mourir.*

JE *suis charmé*, dit le Monarque Indien, en jettant un regard terrible sur Fatime, *que le Bonze dont tu te plains, t'ait séduite & trompée. Il m'a vengé de ta perfidie &* de

de ta dissimulation. Il a augmenté ton supplice, repartit Belsébut, au lieu de te
„ servir; car cette femme, de la mort
„ dont tu te felicites, sera le principal
„ instrument de ta punition. J'ordonne
„ qu'elle soit enchaînée avec toi dans le
„ même cachot, afin qu'elle te reproche
„ sans cesse tes crimes, & que tes peines & tes supplices soient accrus par
„ ce que tu eus de plus cher autrefois.
„ Quant à elle, elle trouvera dans ta
„ compagnie & dans ta vûe la punition
„ de son ambition démesurée. Abandonnée de ces grandeurs auxquelles elle immoloit toute sa haine, elle la rallumera
„ à présent, & cette antipathie lui rongera éternellement le cœur. Détestez-vous
„ donc mutuellement, & faites dans les
„ Enfers ce que vous auriez fait sur la
„ terre, si vous vous étiez mieux connus.

„ Le Vieillard sera condamné à une
„ peine plus douce, en faveur des bonnes
„ qualités qu'il eut; mais pour le punir
„ d'avoir cherché à conserver sa faveur
„ par le secours de la concubine de son
„ Souverain, & d'avoir ravalé la vertu &
„ la probité jusques à les faire ramper devant une orgueilleuse favorite, il sera
„ obligé tous les huit jours d'aller vous
„ voir pendant un quart d'heure dans votre cachot, & de considérer quel étoit
„ le maître dont il s'estimoit heureux d'avoir la confiance, & quelle étoit la
„ créa-

» créature qu'il avoit choisie pour l'aider
» à la conserver. »

DE's que Belsébut eut prononcé cet arrêt, il fut mis en exécution.

JE te salue, sage & savant Abukibak, en *Belsébut*.



LETTRE TRENTE-SIXIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE continue toujours, sage & savant Abukibak, à m'appliquer, le plus qu'il m'est possible, à la recherche de tout ce qui peut orner mon esprit. Je lis les Ouvrages des plus grands Philosophes, & pour délasser quelquefois mon imagination, fatiguée par trop d'application, je parcours les rélations des plus célèbres voïageurs. Rempli d'idées Philosophiques, je m'en sers utilement à examiner les mœurs, les loix, les coutumes & les Religions des différens peuples.

IL y a quelques jours que je tombai, en ouvrant un Livre, sur la croiance de la Métempsycose, reçue chez tous les Indiens. Je vis avec plaisir que les hommes, à quelque chose près, pensent souvent de la

la même manière, quoiqu'il paroiſſe d'abord qu'ils ont des ſentimens très oppoſés. Ne ſemble-t-il pas qu'entre la façon de penſer d'un Européen & celle d'un Indien, ſur l'état des ames après la mort, il y ait une différence infinie? Cependant, ſi l'on conſidére attentivement l'opinion de l'un & celle de l'autre, on verra qu'elles ſont très reſſemblantes, qu'elles admettent les mêmes principes, & qu'elles viſent au même point.

Les Indiens prétendent que les ames, qui, en ſortant de ce Monde, ſont entiérement purgées de toutes les ſouillûres, vont dans un ſéjour délicieux, où elles reſtent pendant toute l'éternité; voilà le Paradis des Européens. Ils diſent encore que celles à qui il reſte quelques tâches, retournent animer d'autres corps, juſques à ce qu'elles ſoient parfaitement pures & nettes; voilà le Purgatoire. Ils ajoutent que ſuivant les crimes qu'elles ont commis, elles paſſent dans des corps plus ou moins commodes & honorables; voilà les différens dégrés de ſouffrance qu'il y a dans le Purgatoire. Voions à préſent ſi l'effet que produit la croiance des Indiens, eſt le même que celui qu'opére celle des Européens.

La crainte d'une punition, momentanée à la vérité, mais cependant très rigoureuſe, oblige beaucoup de gens à ſe contraindre. Elle eſt utile à la Société, à ce

que prétendent les Européens. *Un homme*, disent-ils, *qui croit qu'une certaine faute ne sera point punie, ne craint guères de la commettre.* Les Indiens retirent la même utilité de la croiance de la Métempsycose. Un péché, qui met un Italien, ou un Espagnol pour deux ans en Purgatoire, oblige une ame Siamoise de passer dans le corps d'un perroquet, ou d'un canari. Une faute, qui est punie en Europe par mille ans de Purgatoire, force un Indien à devenir consécutivement deux ou trois fois cheval de poste, ou haridelle de Fiacre. Il reste à savoir si la crainte de ce dernier supplice ne doit point produire autant de fraïeur, que celle du Purgatoire.

UN homme, qui décidera cette question du premier coup d'œil, prononcera sans doute en faveur du systême Européen; mais s'il l'approfondit, s'il en pénétre toutes les parties, il verra que l'Indien est pour le moins aussi capable d'effraïer l'imagination. Quand une ame est en Purgatoire, il est mille moïens pour la soulager; les prières des Moines, les aumônes qu'on leur fait, les Indulgences, &c. toutes ces choses diminuent, & même finissent le tourment qu'elle souffre. Pour dix ou douze écus, il est peu de Prêtres qui ne prennent sur eux de la délivrer de ses peines, ou du moins les rend-t-il si legères, que leur rigueur est très aisée à supporter.

Supposons qu'une ame soit condamnée à rester pendant dix ans au milieu des flammes, six Litanies, trois Pseaumes Pénitentiaux diminuent la moitié de l'ardeur de ses flammes. Le gain d'une ou deux Indulgences, appliquées à l'ame patiente, font encore un plus grand effet. Si à tous ces soulagemens on ajoute ceux que peuvent procurer une Grande-Messe, voilà une ame, qui au milieu des flammes n'en sentira presque point l'ardeur; elle sera dans le feu le plus violent, comme un poulet qu'on fait rechauffer au Bain-Marie, & qui n'est pénétré que d'une chaleur douce & humide. Cette punition devient alors bien legère, & n'est guères capable d'épouvanter par la crainte qu'elle doit inspirer.

Mais l'ame d'un Indien, qui passe dans le corps d'un cheval de poste, ne peut espérer aucun soulagement. Les Brames prieroient en vain Samonocodom, ils offriroient inutilement dix moutons en sacrifice, l'impitoiable postillon n'en donneroit pas un coup de foüet de moins, & son éperon ne peut être émoussé par le chant de tous les Bonzes. Il faut que l'ame essuie dans son entier la peine où elle a été condamnée.

Pour être délivré du purgatoire Indien, il n'est qu'un seul moïen; c'est celui de vivre en honnête homme lorsqu'on est dans ce Monde. Un Européen, qui pen-

dant ſa vie a mérité de bruler pendant dix mille ans, s'il eſt riche, s'embarraſſe peu de ſon ſort après ſa mort: il prend ſeulement la précaution d'ordonner dans ſon teſtament un bon nombre de prières. Il faudra bien que le feu du Purgatoire s'éteigne pour lui, chaque Grande-Meſſe produit autant d'effet qu'une pompe, qui jette dans un quart-d'heure trois cens ſceaux d'eau.

CONSIDERES, ſage & ſavant Abukibak, que le ſentiment des Indiens eſt cent fois plus utile au bien de la Société, puiſqu'il ſoumet également les riches & les pauvres aux peines de la Métempſycoſe, & qu'en Europe le Purgatoire n'eſt à craindre que pour ceux qui ſont dans l'indigence. On diroit qu'on a dans le lieu expiatoire les mêmes mœurs & les mêmes maximes qu'en France. Dans ce païs un homme, qui a des tréſors conſidérables, eſt aſſûré d'être beaucoup plus reſpecté, chéri & recherché, qu'un autre qui n'a pour lui que la vertu & le mérite. Un pauvre miſérable, qui n'a pas de quoi faire boire & chanter les Prêtres, eſſuie néceſſairement les dix ans de peines auxquelles il a été condamné, pendant qu'un Fermier général pour la ſomme de mille livres, emploiées en Pſeaumes, Meſſes & Antiennes, obtient une rémiſſion pour dix mille ans. Cela eſt abſurde, & je n'héſite pas à dire que ſi la croiance du Purga-

gatoire eſt utile au bien de la Société, il falloit l'établir à la manière des Indiens, & le placer dans le corps de certains animaux.

Si l'on introduiſoit cette croiance en Europe, on verroit bientôt la tranquillité & la paix ſuccéder aux troubles & à la diſcorde; les diviſions qui agitent depuis ſi long-tems les Théologiens, ceſſeroient ſans doute. Lorſqu'un Jéſuite injurie, outrage, calomnie quelque adverſaire de la Société, il regarde cela comme une peccadille; s'il commet cent fois la même faute, il eſt aſſûré après ſa mort de n'en être point puni. Chacun de ſes confreres lui fait préſent de deux ou trois *Oremus* pour le moins; & le voilà en Paradis. Il traverſe le feu du Purgatoire avec autant de viteſſe, & avec auſſi peu de dommage, que ces poliſſons qui ſautent au travers de ces feux qu'on allume dans les jours de réjoüiſſance. Il faudroit qu'il fût bien timide, ou bien imbécille pour ſe contraindre & pour ne pas épancher ſa bile, puiſqu'il a ſi peu à craindre.

Si une ame, ſortant du Collège de Louïs le Grand, ou de la Maiſon Profeſſe, alloit s'enfermer dans le corps de quelque miſérable roſſe; & ſi le même Réverend Pere, qui pendant trente années a perſécuté nombre d'honnêtes gens à Paris, s'y promenoit pendant quinze, attelé
avec

avec quelque autre de ſes confreres au timon d'un Fiacre, on verroit alors les Jéſuites plus modérés. Chaque fois que quelques-uns d'eux paſſeroient ſur le Pont-neuf, & qu'ils verroient les cochers des Fiacres foüetter impitoiablement leurs roſſes, ils ne manqueroient pas de dire : *Soions honnêtes gens, évitons de médire, de déchirer à tort & à travers tous ceux que nous n'aimons point, de mentir effrontément. Peut-être que l'ame de notre Pere Caraffe eſt dans le corps de ce cheval blanc, & celle du Pere Maimbourg dans celui de ce gris pommelé. Qui ſait ſi celle du cocher n'a pas autrefois animé le corps de quelque Janſéniſte. A la façon impitoiable dont il traite ces pauvres animaux, je ſerois tenté de le croire. Il agit ſans doute par les mouvemens ſecrets & par les impreſſions d'une haine, dont il ignore la ſource & l'origine. C'eſt-là cette réminiſcence, dont Platon a parlé ſi ſouvent. Evitons donc de devenir cheval de Fiacre, & craignons ſur-tout de ne tomber entre les mains de quelques poſtillons ou cochers, dont les ames aient été autrefois Janſéniſtes. Songeons que le crédit, que les prières de toute notre Société ne pourroient nous garantir d'un ſeul coup de foüet, ni nous procurer une poignée d'avoine. Si nous voulons éviter la Métempſycoſe, ſoions honnêtes gens. Il eſt vrai que cela ſemble être incompatible avec l'habit que nous portons ; mais enfin que ne doit-on pas tenter de faire pour éviter le ſort qui nous menace?*

LA croiance de la Métempſycoſe ne ſeroit

roit pas moins utile aux Janséniſtes qu'aux Jéſuites ; elle produiroit ſans doute ſur les premiers le même effet que ſur les derniers. Un *Appellant* & *Réappellant*, qui verroit un dogue enchaîné dans ſa loge, à qui l'on donneroit des coups de verge dès qu'il voudroit abboïer pendant le jour, ne manqueroit pas de dire : *Il y a ſans doute dans le corps de ce dogue l'ame de quelque Janſéniſte outré. Je vois que les mouvemens de ce chien & les peines qu'il eſſuie, ſont conformes au Purgatoire que les gens deſintéreſſés établiſſent pour mes Confreres. Ce dogue a la permiſſion d'abboïer pendant la nuit, parce qu'alors ſes abboïemens mettent en ſûreté la maiſon du maître, mais il ne ſe contente pas de japper pendant les ténèbres, il heurle ſans néceſſité pendant le jour. Les Janſéniſtes font la même choſe. On leur permet d'écrire, lorſqu'il s'agit de défendre les Droits de la Couronne & de l'Etat: ſur ce prétexte ils attaquent ſouvent des gens qui ne penſent point à détruire les privilèges de la Nation, ils abuſent de la bonne cauſe, & la font ſervir à leurs paſſions. On a beau leur défendre d'écrire, & les attacher comme ce dogue, ils conſervent toujours leur humeur querelleuſe, & il faut pour les faire taire, la verge à la main les punir & les châtier. Sans doute que la Divinité permet qu'ils ſoient traités après leur mort de la même manière. Et puiſque par les règles de la Métempſycoſe une ame impure, en ſortant d'un corps, va animer celui de l'animal*

mal auquel elle a le plus reſſemblé, les Janſéniſtes ſont deſtinés à multiplier l'eſpèce doguine. Un homme qui raiſonne ainſi, tâche certainement d'éviter le ſupplice qu'il appréhende. Voilà donc encore la Métempſycoſe plus utile aux Bénedictins, aux Oratoriens, aux Chanoines Réguliers, &c. que le Purgatoire, & plus néceſſaire à la tranquillité publique. Voions à préſent ſi elle feroit moins profitable aux Prêtres & aux Moines, qui vivent des revenus qu'ils ont fondés ſur la croiance du Purgatoire.

LES Courtiſans, les Magiſtrats, les hommes d'affaire, les bourgeois, les païſans même, laiſſent quelques legs dans leurs teſtamens, pour faire prier Dieu après leur mort. Ce feu expiatoire les épouvantant, ils n'ont garde de mourir avant d'avoir pris la précaution de conſigner une ſomme pour leur délivrance. Les Européens agiſſent ſur ce qui concerne le Purgatoire, comme les Corſaires Eſpagnols, ou Italiens, qui vont combattre contre les Turcs. Pour prévenir tous les accidens, ils mettent toujours en dépôt une certaine ſomme pour ſervir à leur rançon, au cas qu'ils ſoient faits eſclaves. Les Indiens agiſſent d'une manière auſſi prudente, ils vont même plus loin: ſans attendre après leur mort, ils donnent dès leur vivant aux Bonzes & aux Brames des tréſors conſidérables, pour les en-

engager à prier les Dieux, pour qu'ils ne passent point dans le corps de quelque animal, obligé à supporter beaucoup de peines & de fatigues.

La Métempsycose seroit donc plus utile & plus lucrative aux Ecclésiastiques que le Purgatoire, puisqu'elle leur attireroit les dons & les présens d'un millier de personnes, dès le tems même qu'ils vivent ; au lieu qu'ils ne les reçoivent qu'après leur mort. Il n'y a pas de doute, sage & savant Abukibak, qu'un homme qui sait qu'après le trépas les prières des Moines sont aussi infructueuses qu'elles sont utiles pendant la vie, ne se repose point sur ses héritiers du soin de le délivrer des peines qui l'attendent dans l'autre Monde. Je me figure que s'il avoit plû aux Papes d'établir le dogme de la Métempsycose, au lieu de celui du Purgatoire, on verroit un nombre de personnes partager réguliérement leur revenu avec des gens, qui, en échange des louis, des guinées & des ducats, leur rendroient des oraisons & des Antiennes.

Convenons donc, sage & savant Abukibak, que les Ecclésiastiques Européens ont mal connu leurs intérêts ; mais convenons aussi qu'ils ont visé au même but que les Prêtres Indiens. Les uns & les autres ont voulu se rendre respectables, en faisant croire aux hommes que leurs prières & leur médiation auprès de la Di-

Divinité étoient très puissantes & très efficaces; ils ont prétendu s'enrichir, jugeant avec raison qu'il n'est point de revenu plus fixe & plus durable que celui qui est fondé sur la superstition & sur la crédulité des hommes. Ils ont également trouvé des dupes & des imbécilles, & ils sont parvenus à leurs fins.

PEUT-on demander des preuves plus fortes & plus visibles de la conformité & de la ressemblance de la façon de penser de la plûpart des hommes? On peut en Europe les diviser en général en deux classes; la première contient les fourbes, la seconde renferme les dupes & les ignorans. Qu'on parcoure toutes les Nations des autres parties du Monde, il faudra toujours les ranger sous ces deux classes.

JE te salue, sage & savant Abukibak.



LETTRE TRENTE-SEPTIEME.

Le Silphe Oromasis, *au Cabaliste* Abukibak.

JE traversai, il y a quelques jours, la ville de Rome. J'apperçus dans la place de St. Pierre deux Ecclésiastiques qui examinoient avec beaucoup d'attention les beautés de la colonnade dont cette place est presque entourée. Je ne doutai pas qu'ils ne fussent étrangers, je descendis legérement auprès d'eux pour écouter leur conversation.

„ LES hommes, disoit l'un de ces Abbés, sont bien bons & bien crédules. „ S'ils s'avisoient jamais d'arracher le bandeau qui leur couvre les yeux, l'Etat „ que nous avons embrassé vous & moi, „ perdroit bien de son prix. Il en est des „ Ecclésiastiques à peu près comme des „ Juges, des Avocats & des Procureurs; „ ils vivent également, ainsi que les derniers, des sottises d'autrui. Les Parlemens, les Conseils de judicature ne gagnent qu'à proportion des procès qu'ils „ décident, & la Cour de Rome remplit „ ses coffres plus ou moins, selon la quan-

„ tité d'Indulgences, de dispenses & de
„ permissions qu'elle négocie. Combien
„ n'a-t-il pas fallu qu'elle ait profité pen-
„ dant plusieurs siécles de l'imbécillité &
„ de la superstition de tous les peuples
„ de l'Europe, pour subvenir aux fraix
„ qu'a couté la bâtisse de l'édifice superbe
„ que vous voiez ? Je crois que je puis
„ encore pousser plus loin le parallèle des
„ Ecclésiastiques & des Juges ; car de mê-
„ me que les Magistrats subalternes se
„ ressentent de la grande quantité des pro-
„ cès, les simples Prêtres & les Moines
„ trouvent leurs avantages particuliers
„ dans ceux de la Cour de Rome.

„ J'AI acheté, depuis que je suis ici,
„ une Bulle pour ériger deux Autels pri-
„ vilégiés dans mon Eglise : je compte
„ que dans six mois j'aurai regagné mon
„ argent ; elle ne me coute que cinquante
„ écus. Il faudroit que je fusse bien mal-
„ heureux, pour ne pas retirer trente
„ pistoles par an de mes deux Autels. La
„ Bulle leur octroie des Indulgences plé-
„ nières trois fois par semaine. Mes Pa-
„ roissiens sont de bonnes gens : je n'ai,
„ graces à Dieu, parmi eux ni Hugue-
„ nots, ni Jansénistes ; je suis assûré qu'il
„ n'y en aura aucun, dont la générosité
„ n'aille au-délà de mes esperances. J'ai
„ pris de si sages précautions, qu'il est
„ impossible que mes projets ne réüssis-
„ sent : j'ai fait accorder les privilèges à
F 2 „ l'Au-

„ l'Autel de Saint Eloi, & à celui de Saint
„ Antoine; je ſuis certain par-là de toutes
„ les femmes & de tous les laboureurs,
„ meſſagers, voituriers, charetiers, co-
„ chers, poſtillons, &c. Vous ſavez que
„ St. Antoine de Padoüe a le pouvoir de
„ faire retrouver les choſes perdues; ju-
„ gez ſi lorſque ſon Autel devient privi-
„ légié, il y aura une ſeule femme qui
„ n'y ait recours, dès qu'elle écartera la
„ moindre bagatelle. Et pour St. Eloi,
„ on l'a érigé dans preſque toutes les vil-
„ les de la France en protecteur & con-
„ ſervateur de tous les ânes, mulets &
„ chevaux du païs; il a preſque autant de
„ pouvoir ſur ces animaux, que St. Hu-
„ bert ſur les dogues, les bracs, les le-
„ vriers & les baſſets. Je ne doute pas
„ que mes Paroiſſiens, qui tous les pre-
„ miers du mois de Novembre n'ont ja-
„ mais manqué de m'amener leurs bêtes
„ de charge pour les faire benir, ne veuil-
„ lent à l'avenir leur faire gagner les In-
„ dulgences trois fois la ſemaine. Je n'au-
„ rai pas fait deux prônes ſur leurs gran-
„ des vertus & ſur les miracles qu'on doit
„ attendre de leur voir opérer, que je
„ verrai leur crédit parfaitement établi.
„ Des gens, qui ſont aſſez bons pour
„ faire entendre en cérémonie des priè-
„ res à des ânes & des mulets, ne vont
„ guères s'aviſer d'agiter des matières de
„ controverſe ſur l'étendue des Indulgen-
„ ces. „ Vous

VOUS *devez*, répondit l'autre Eccléſiaſtique, *penſant comme vous faites, vous réjoüir dans le fond du cœur de la foibleſſe de ces pauvres gens, lorſqu'un cierge à la main & un aſperſoir de l'autre, vous vous promenez gravement au milieu de tous leurs beſtiaux, & répandant votre eau benite à grands flots, vous ordonnez au Démon, aux Eſprits follets, aux Sorciers & à maints autres perſonnages de cette eſpèce d'avoir à les laiſſer tranquilles, ſous peine d'eſſuier votre courroux. En vérité je ne comprends pas comment vous pouvez conſerver votre gravité, en faiſant des actions auſſi ridicules. Quant à moi, je n'ai jamais voulu me mettre à une pareille épreuve, dans la crainte de n'éclater de rire.*

LORSQUE *je me promene dans l'Egliſe, un encenſoir à la main, & que non content d'encenſer un nombre de figures de bois, je vais après cela offrir trois fois de l'encens à tous ces Prêtres qui me regardent avec autant de grandeur & de fierté que s'ils étoient des Divinités véritables, il me prend envie de me divertir à leurs dépens. Il eſt des momens où, ſi la crainte de perdre mon Bénefice ne m'arrêtoit, j'allongerois le bras un peu plus qu'il ne faut, & dérangerois d'un coup d'encenſoir dans le nez, tout ce faſte & cet orgueil, dont je ne puis m'empêcher de me moquer.*

QUELQUE *intérêt que je trouve à ſoutenir l'oſtentation de l'Etat que j'ai embraſſé, la véri-*

vérité, la raiſon, le bon ſens, une honte qui me ſaiſit malgré moi, me font gémir des outrages que nous faiſons aux autres hommes. N'eſt-ce pas les regarder comme des créatures réduites au ſeul inſtinct, que de les rendre le joüet de notre orgueil, de notre fourbe, de notre hypocriſie & de notre avarice? Nous les mépriſons même ſi fort, que nous ne nous embarraſſons pas des moïens que nous emploions pour parvenir à nos fins. Nous abuſons groſſiérement des choſes les plus reſpectables, nous défigurons la Religion par les changemens & les augmentations que nous y faiſons; & pour empêcher qu'on ne s'apperçoive de nos démarches criminelles, nous n'avons beſoin que de l'expédient le plus comique & le plus abſurde: c'eſt de feindre d'examiner nos fautes, & d'ordonner qu'on les regarde comme des articles eſſentiels à la Croiance. Y a-t-il rien qui marque plus l'imbécillité & la ſuperſtition des hommes? Nous leur diſons de croire une choſe ridicule, ils la croient; nous leur commandons de ne point reflêchir ſur les idées que le bon ſens pourroit leur fournir, & ils éloignent ces idées comme des penſées criminelles. En vérité vous avez raiſon de dire que les hommes en général ſont bien fous & bien ignorans, & que la plus grande gloire & les plus grands revenus de notre Etat ne ſont fondés que ſur leur imbécillité. Je crains cependant que tôt ou tard ils ne viennent à ouvrir les yeux, qu'ils ne reconnoiſſent enfin la honte de l'eſclavage dans lequel ils gémiſſent depuis ſi long-tems.

„ Vo-

„ VOTRE crainte eſt imaginaire, repli-
„ qua l'autre Eccléſiaſtique. Tel eſt le ſort des foibles humains, ils ſont deſtinés à gémir éternellement ſous le joug de la ſuperſtition. Tant qu'il y aura des gens qui ſauront adroitement ſe ſervir de ſon ſecours, ils ſeront toujours aſſûrés de duper l'imbécille Public. „

CEPENDANT, repartit le premier Abbé, *nous voions que notre ſiécle produit beaucoup plus de gens ſenſés que les précédens. Comparez la façon de penſer d'aujourd'hui à celle du X. & du XI. ſiécle, il vous ſera aiſé d'appercevoir que ſi dans les ſuites les choſes vont toujours en augmentant, à la fin on ſera entiérement deſabuſé des chimères qui nous rendent ſi reſpectables. Croiez-vous que ſi l'on vouloit actuellement commencer à bâtir ce ſuperbe édifice* *, *il y eût beaucoup de gens qui fuſſent d'humeur de ſe ruiner pour ſubvenir aux fraix & aux dépenſes qu'il faudroit faire? Ma foi, mon cher Monſieur, dès qu'une Indulgence aujourd'hui, ou une permiſſion pour ſe diſpenſer de jeûner, de manger maigre, &c. coute plus de quinze ou ſeize francs, on trouve rarement à s'en défaire. Mais autrefois, quelque prix que la Cour de Rome mît aux marchandiſes ſpirituelles, elle avoit aiſément le moïen de s'en défaire. La raiſon du rabais & du déchet du Commerce Eccléſiaſtique, c'eſt que*

* L'Egliſe de St. Pierre.

que presque tous les gens d'un certain rang se sont desabusés des préjugés qui nous étoient si favorables. Il ne nous reste presque plus que le bas peuple, & l'on ne peut guères débiter chez lui des marchandises d'un grand prix.

POUR connoître plus clairement le décrédit de la Cour de Rome, & par conséquent celui de tous les Ecclésiastiques qui lui sont attachés, songez pour un moment à ces fameuses Croisades. Il y a quatre ou cinq cens ans qu'un Pape n'avoit qu'à dire un seul mot, des millions d'hommes étoient prêts à s'aller faire assommer. Trop contens des assûrances que leur donnoient ceux qui prêchoient les Croisades, ils quittoient leurs femmes & leurs enfans, ils vendoient tous leurs biens, laissant leurs familles très souvent dans la misère la plus cruelle. A présent, je suis persuadé que vous prêcheriez en vain depuis le matin jusques au soir dans votre Eglise, & que vos Paroissiens, bien loin de songer à quitter leurs femmes pour aller se faire échiner en Egypte ou en Barbarie, ne voudroient pas même sacrifier pour l'avancement des Croisades les plus florissantes, & pour l'entière destruction de l'Empire Ottoman, un de ces mulets que vous benissez réguliérement toutes les années.

„ JE vois, repliqua l'autre Ecclésiasti-
„ que, que vous n'avez pas encore une
„ connoissance parfaite de tous les avan-
„ tages de l'Etat que vous avez embrassé.
„ Vous êtes jeune, & jusques ici les plai-
„ sirs

„ ſirs vous ont occupé. Elevé & nourri
„ dans le ſein de votre famille, vous ne
„ vous êtes guères appliqué qu'à manger
„ le plus joieuſement que vous avez pû,
„ les revenus de votre Bénefice. Depuis
„ deux móis que vous êtes à Rome, vous
„ ne fréquentez que des gens, dont le
„ caractère particulier ne décide point de
„ celui des hommes en général. Je veux
„ vous deſabuſer de votre erreur, & vous
„ démontrer évidemment que les mêmes
„ ſottiſes qui ont été reçues autrefois a-
„ vec tant d'applaudiſſement, le ſeroient
„ encore aujourd'hui, pourvû qu'on ſût
„ les offrir aux eſprits ſous la forme &
„ la figure que les ſituations exigent.

„ A quelque choſe près, tous les hom-
„ mes ſont dans tous les ſiécles également
„ ſots & ſuperſtitieux. Je conviens qu'il
„ eſt des tems, où il y a un plus grand
„ nombre de gens éclairés que dans les
„ autres. Nous ſommes aujourd'hui dans
„ le cas: les Belles-Lettres ont arraché
„ le bandeau à quelques particuliers, que
„ l'étude & la ſcience a garantis des at-
„ taques de la ſuperſtition; mais qu'eſt-
„ ce que le nombre de ces perſonnes,
„ eu égard à celui qui penſe d'une ma-
„ nière directement contraire à la leur?
„ Vous diſiez ſeulement que les tréſors
„ Eccléſiaſtiques diminuoient par le peu
„ de zèle & de ferveur des Grands; elle
„ regagne d'un côté ce qu'elle perd de
„ l'autre. Depuis qu'on a établi les Con-

 „ frai-

„ frairies, dont les Jésuites sont directeurs, combien de Bulles, d'Indulgences
„ & de permissions ne débite-t-elle pas?
„ Par ce moïen, & dans les Congrégations différentes, il y a des personnes
„ de tous les états; dans la plus petite ville
„ des provinces la Société en a souvent établi trois ou quatre, *la Congrégation des
„ Messieurs, la Congrégation des Dames, la
„ Congrégation des Bourgeois, la Congrégation
„ des Artisans, la Congrégation des Païsans*,
„ dix autres encore, que je ne nomme
„ point, & qui toutes, par le canal des Jésuites, travaillent à augmenter sans cesse
„ les trésors, & sur-tout le pouvoir de la
„ Cour de Rome. Pensez-vous que si l'on
„ prêchoit les Croisades dans ces assemblées, & qu'on y fît valoir avec chaleur
„ l'agrandissement du Catholicisme, il ne se
„ trouvât pas beaucoup de gens qui se
„ laissassent duper aujourd'hui, comme
„ on l'a dupé autrefois les premiers Croisés? Vous vous tromperiez, si vous
„ croyez le contraire; & pour vous désabuser de cette erreur, faites attention
„ à ce qui s'est passé en France sur la fin
„ du dernier siécle. La Cour de Rome,
„ par le moïen des Jésuites, ne fit-elle pas
„ prêcher une Croisade en France contre les Protestans? Ne vit-on pas dans
„ ce tems-là le Pere abandonner son fils
„ & le deshériter, sous le prétexte de la
„ Religion; le fils chasser son pere de ses
„ biens, s'emparer de ses terres, & l'o-
„ bli-

» bliger d'aller en Hollande, ou en Angle-
» terre vivre de quelques aumônes ou de
» quelques bienfaits mandiés, tandis que
» lui, par le droit de Catholique, ou plû-
» tôt de Croisé contre le Protestantisme,
» étoit comblé d'honneurs, & au milieu
» de l'infamie & du crime, se regardoit
» comme un défenseur du Ciel outragé ?
» Hé quoi ! Ne trouvez-vous pas qu'il
» faut être cent fois plus fou, plus fana-
» tique, plus aveugle, pour détruire ses
» parens, ses concitoiens, ses amis, ses
» compatriotes, que pour aller combattre
» des Turcs & des Barbares ? C'est pour-
» tant ce qu'on a fait dans ces tems, où
» vous croiez que le crédit de la Cour de
» Rome, des Ecclésiastiques & des Prê-
» tres soit fort diminué. Je le repete en-
» core, tant qu'on saura faire agir adroi-
» tement les ressorts de la superstition,
» on conduira toujours les hommes où
» l'on voudra. Ils sont faits pour être
» les esclaves de ceux qui veulent leur
» commander, & personne n'a plus d'en-
» vie ni d'inclination à gouverner, que
» les Ecclésiastiques. Vous êtes jeune,
» lorsque vous aurez un peu plus d'expé-
» rience, vous serez parfaitement convain-
» cu de la vérité de mon opinion. Ce-
» pendant, souffrez que je vous dise que
» vous vous expliquez quelquefois trop
» librement, vous découvrez aisément le
» fond de votre cœur, cela peut nuire à
» vo-

„ votre fortune. Les Prélats, les Abbés,
„ les Prêtres veulent bien dominer; mais
„ ils ſont fâchés qu'on découvre leur ma-
„ nœuvre ſecrette. Ils ne pardonnent
„ jamais à ceux qui tentent de les démaſ-
„ quer; à plus forte raiſon à un de leurs
„ Confreres, que ſon intérêt propre doit
„ obliger au ſilence & à la retenue. Vous
„ voiez que je vous parle naturellement,
„ tachez de profiter de mes conſeils. Ser-
„ vez-vous habilement des ſottiſes des
„ hommes, mettez-les à profit; mais
„ gardez-vous de divulguer devant des
„ profanes l'uſage que vous en fai-
„ tes. „

A ces mots, ſage & ſavant Abukibak, ces deux Eccléſiaſtiques prirent le chemin du Pont St. Ange, & moi, je continuai ma route.

Je te ſalue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE TRENTE-HUITIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

DEPUIS que mon eſprit, ſage & ſavant Abukibak, n'eſt plus occupé à la recherche des découvertes Chymiques, j'emploie mes momens de loiſir à refléchir ſur les foibleſſes humaines. Je contemple avec étonnement les erreurs & les égaremens où les plus grands génies ſont tombés quelquefois, j'examine ce qui a pû les aveugler juſqu'à ne point appercevoir ce dont les plus ſimples & les plus groſſiers ont été frappés, & je reconnois que les préjugés de l'eſprit ſyſtématique ſont les ſources ordinaires, deſquelles découlent les opinions les plus erronées.

QUELQUE génie qu'ait un homme de Lettres, rarement ſe dépouille-t-il entiérement de certaines préventions qu'il a ſucées, pour ainſi dire, avec le lait; il lui reſte toujours un penchant ſecret pour les premiéres impreſſions de l'enfance, & ſans qu'il s'en apperçoive, il cherche ordinairement à ſe tromper lui-même. Il attribue à la raiſon & aux notions naturelles ce

ce qui ne vient que des préjugés qui agissent comme imperceptiblement, & qui déterminent sa volonté, sans qu'il paroisse y avoir la moindre part.

LORSQU'IL arrive, par un cas assez rare, que les premières impressions de l'enfance sont entiérement effacées, qu'un homme est venu à bout de se dépouiller entiérement des préjugés, & que suivant la méthode de Descartes, après avoir longtems combattu contre l'impression que lui ont faite certaines idées, reconnoissant combien il y en avoit de fausses, il les a rejettées, il se livre aux mouvemens de l'esprit systématique. Aux premières erreurs dont il a eu tant de peine de se dépouiller, il en succéde de nouvelles, qui ne sont ni moins fortes, ni moins grossières, & qui n'ont d'autre avantage sur les premières, que celui d'être cent fois plus difficiles à guérir, par la fausse ressemblance que leur donne avec la vérité un enchaînement subtil de raisons étudiées, compassées avec soin, & arrangées avec ordre.

C'EST à l'esprit systématique que les hommes doivent attribuer toutes les disputes, qui, pendant tous les tems & dans toutes les Religions, ont causé tant de divisions parmi les Théologiens, & c'est aux préjugés qu'ils doivent imputer les malheurs, les meurtres, les massacres qui suivent ces disputes. Le peuple s'égorge pour des

des queſtions auxquelles il n'entend rien, parce qu'il eſt perſuadé qu'il doit ſoutenir par le fer & par le feu les ſentimens des Chefs de ſa Religion.

SI tous les hommes, à qui le Ciel a accordé du génie, pouvoient en faire un aſſez bon uſage pour connoître ces vérités, malgré le grand nombre de ceux qui ſeroient privés des mêmes ſecours, on pourroit eſperer de voir tôt ou tard les peuples connoître leurs véritables intérêts, & déteſter enfin des maximes & des coutumes ſi pernicieuſes. Le nombre des gens qui penſeroient d'une manière ſage & équitable, étant conſidérable, les inſtructions qu'ils donneroient à leurs compatriotes, ſerviroient à les éclairer. Mais combien ſe trouve-t-il de perſonnes, qui dans les choſes qui regardent les diſputes de Religion, puiſſent profiter des lumières qu'elles ont reçues, & ne point ſe laiſſer offuſquer par leurs préjugés ? Pour deux ou trois Philoſophes qui verront la vérité à découvert, il ſe trouvera trente perſonnes, qui, quoique doüées de beaucoup d'eſprit, ſuivront le torrent de la ſuperſtition, ou adoptant avec feu un nouveau ſyſtême dont la ſingularité leur plaira, le ſoutiendront avec toute l'opiniâtreté poſſible, dûſſent tous les hommes de l'Univers s'égorger mutuellement.

LORSQUE je dis, ſavant Abukibak, que les gens qui ont beaucoup de génie, ſont très ſouvent la dupe de leurs préjugés & de

de leurs faux raiſonnemens, je ſuis autoriſé par l'expérience & par des exemples que tous les ſiécles fourniſſent en abondance. Il n'en eſt aucun qui n'ait produit quelque grand homme, rempli d'eſprit, & même de probité, qui cependant a donné dans les plus grands travers. Sans te citer une foule d'autorités, je me contenterai de celle que me fournit l'Empereur Julien. Ce Prince fut ſobre, chaſte, généreux & ſavant. Quelle paſſion ridicule n'eut-il pas pour les faux Dieux du Paganiſme ? Il fut auſſi zélé pour le culte de Junon, de Minerve & de Vénus la dévergondée, que l'Evêque de Montpellier l'eſt pour celui de Mr. Paris, & le Général des Jéſuites pour la gloire de St. Ignace.

Je ne crois pas, ſage & ſavant Abukibak, que tu vouluſſes, pour détruire cette objection, avoir recours à ce que certains Peres de l'Egliſe ont dit de Julien, & le faire paſſer, ainſi qu'eux, pour un furieux, un lâche & un inſenſé. Rien n'eſt ſi faux que le portrait que ces Auteurs ont fait de ce Prince. On eſt étonné que St. Cyrille ait ôſé avancer une infinité de fois que Julien étoit un homme ſans cœur. Un ſage Ecrivain moderne a repris avec beaucoup de liberté ce Pere de l'Egliſe du menſonge qu'il avoit publié. Après avoir juſtifié cet Empereur de tous les crimes imaginaires que beaucoup d'Auteurs Eccléſiaſtiques lui ont imputés par un faux zèle,

zèle, il dit en parlant de sa mort: *Sa fin seule, quand le reste de ses actions n'y eût en rien contribué, lui pouvoit acquérir cette grande réputation. Car la façon douteuse dont en parle Saint Grégoire, fondé sur quelques bruits qu'on fit alors courir, & sur les raisons que nous avons dit qu'il avoit de le décrier même après sa mort, ne nous peut pas empêcher de déferer au témoignage de deux Historiens qui parlent de ce qu'ils ont vû. Ammian principalement, qui passe pour un Auteur digne d'être cru en tout le reste de ses Livres, qui n'a rien pardonné à Julien, comme nous avons fait voir, & qui l'a même taxé de sévérité contre les Chrétiens, ne doit pas être rejetté, ce me semble, en cette seule narration. Il le représente courant sans sa cuirasse à la première allarme des ennemis, parmi lesquels il reçut le coup dont on n'a jamais sû le véritable auteur. Aussi-tôt qu'il eut repris un peu de force par le premier appareil de sa plaïe, il demande son cheval & ses armes pour aller à la mêlée, & fait paroître un courage de Général, qu'Ammian ne peut s'empêcher de comparer à celui d'Epaminondas au combat de Mantinée. Les propos qu'il tint ensuite touchant le mépris de la mort, le regret seul qu'il témoigna de celle d'Anatolius, la véhemence avec laquelle il reprit ceux qui pleuroient autour de lui, & son dernier entretien avec Priscus & Maximus sur le sujet de l'immortalité de nos ames, sont des preuves d'une vertu à qui il n'a man-*

qué que la foi pour être tenue bienheureuse *.

Apre's qu'un homme d'un courage auſſi mâle & d'un génie auſſi grand, a été le protecteur, le ſoutien, le reſtaurateur des folies les plus évidentes, & a cru ſervir utilement le genre humain, en empêchant la ruine du Paganiſme, peut-on refuſer d'avoüer que les perſonnes qui ont le plus d'eſprit, ſont la dupe de leurs préjugés & de leurs faux raiſonnemens? Car enfin, je ne penſe pas qu'on puiſſe rien inventer d'auſſi extravagant que l'étoit la Religion que Julien ſoutenoit avec tant de zèle. Sans être Philoſophe, il ſuffiſoit de raiſonner un inſtant ſans prévention, pour en connoître le ridicule; cependant de grands hommes, des génies du premier ordre ne s'apperçoivent pas des choſes qui pouvoient frapper, & qui frappoient même les perſonnes les plus ſimples.

Avouons donc de bonne foi, ſage Abukibak, que dans bien des cas l'autorité des plus ſavans perſonnages doit être comptée pour peu de choſe, & même pour rien, dès qu'elle eſt contraire à ce que nous dicte la droite raiſon. Si l'on établiſſoit ce principe, on détruiroit bien des

* La Mothe le Vayer, de la Vertu des Païens, *dans ſes* Oeuvres, *pag.* 697. *Tom. II. Edition in folio.*

des erreurs, qui ne ſont appuiées que ſur le fondement qu'elles ont été adoptées, reçues & crues par de grands hommes.

QUELQUES gens ſe récrient en vain contre cette ſervile & aveugle ſubjection. On croit leur répondre d'une manière ſans replique, en leur diſant : *Prétendez-vous ſavoir davantage que Saint Chryſoſtôme ? Croiez-vous être meilleur Philoſophe qu'Ariſtote ? Penſez-vous plus ſenſément que le divin Platon ?* Après cela, c'eſt inutilement qu'on a la raiſon de ſon côté, il faut ſe taire: Ariſtote a parlé, Saint Chryſoſtôme a décidé; le bon ſens eſt un ſot, & la raiſon une étourdie. Lorſque je trouve des perſonnes qui penſent d'une manière auſſi abſurde, je ſouhaiterois avoir autant de bouches qu'Argus avoit d'yeux, pour crier de toute ma force: *Les plus grands Ecrivains ſe ſont trompés quelquefois; ils étoient hommes, & ſujets aux foibleſſes de humanité. Pluſieurs Philoſophes ont cru, & ont adopté les plus grandes ſottiſes: il y en a qui ont pouſſé leurs préjugés, juſqu'à ſe figurer qu'ils viendroient à bout d'autoriſer toutes les folies du Paganiſme, & de les faire regarder comme des choſes très reſpectables.*

POUR connoître, ſage Abukibak, quel a été l'aveuglement des grands génies qui ont défendu l'Idolatrie, il faut en conſidérer le ridicule dans les Ecrits des Savans qui l'ont combattue. Je ne penſe pas qu'on

qu'on puiſſe tourner en ridicule l'abſurde Religion des Païens d'une manière plus ſpirituelle & plus forte, que l'a fait St. Auguſtin dans ſon Livre de la *Cité de Dieu* *.

LORS-

* Voici ſes propres termes. *Cum mas & fœmina conjunguntur, adhibetur Deus Jugalinus. Sit hoc ferendum. Sed domum eſt ducenda, quæ nubit, adhibetur Deus Domiducus. Ut maneat cum viro, additur Dea Manturna. Quid ultra quæritur? Parcatur humanæ verecundiæ: peragat cætera concupiſcentia carnis & ſanguinis, procurato ſecreto pudoris. Quid impletur cubiculum turba Numinum, quando & Paranymphi inde diſcedunt, & ad hoc impletur, non ut eorum præſentia cogitata, major ſit cura pudicitiæ, ſed ut fœminæ, ſexu infirmæ, novitate pavidæ, illis cooperantibus, ſine ulla difficultate virginitas auferatur. Adeſt enim Dea Virginenſis, & Deus Pater Subigus, & Dea Mater Prema, & Dea Pertunda, & Venus, & Priapus. Quid eſt hoc? Si omnino laborantem in illo opere virum ab Diis adjuvari oportebat, non ſufficiebat aliquis unus, aut aliqua una? Nunquid Venus ſola parum eſſet, quæ ab hoc etiam dicitur nuncupata, quod ſine ejus vi fœmina virgo eſſe non deſinat? Si ulla eſt frons in hominibus, quæ non eſt in Numinibus? Nonne cum credunt conjugati tot Deos utriuſque ſexus præſentes & huic operi inſtantes, ita pudore afficiuntur, ut & ille minus moveatur, & illa plus reluctetur? Et certe ſi adeſt Virginenſis Dea, ut virgini zona ſolvatur; ſi adeſt Deus Subigus, ut viro ſubigatur; ſi adeſt Dea Prema, ut ſubacta ne ſe commoveat, prematur, Dea Pertunda ibi quid ſa-*

LORSQUE *deux personnes se marient,* dit ce Pere, *elles demandent & implorent le secours du Dieu qui préside aux engagemens. Passe encore pour ce premier Dieu; mais lorsqu'on conduit la mariée chez elle, on invoque le Dieu conducteur. Le mari appelle la Déesse de compagnie: ce n'est encore rien que ces premières Divinités, & la chambre de la nouvelle épouse est remplie de Dieux qui viennent, non pas dans le dessein de l'aider à conserver dans les premières actions du mariage la pudeur & la bienséance; mais pour l'empêcher de résister aux premières attaques. Cette foule de Divinités n'est occupée que du soin de la défloration d'une vierge, tout l'Olympe est en mouvement pour la perte d'un pucelage. La Déesse de la virginité, le Dieu qui préside au déduit, la bonne Junon, Vénus la dévergondée, & Priape n'ont garde de manquer à*

facit? Erubescat, eat foras, agat aliquid, & maritus. Valde inhonestum est, ut quod vocatur illa, impleat quisquam, nisi ille. Sed forte ideo toleratur, quia Dea dicitur esse, non Deus; nam si masculus crederetur & Pertundus vocaretur, magis contra eum pro uxoris pudicitia posceret maritus auxilium, quam Fœta contra Silvanum. Sed quid hoc dicam, cum ibi sit & Priapus nimis masculus, super cujus immanissimum & turpissimum fascinum sedere nova nupta jubebatur, more honestissimo & religiosissimo matronarum? Augustin, de Civitate Dei, *Lib. VI. Cap. IX. Tom. VIII.* Edit. Paris.

à cette cérémonie. Il faut que ce ſoit une choſe bien penible & bien difficile que de faire paſſer une fille de l'état de vierge à celui de femme, puiſqu'on a beſoin du ſecours de tant de Dieux & de Déeſſes, & qu'un ſeul de la troupe céleſte ne peut ſuffire. Hé quoi! Vénus, la puiſſante Vénus, ſans la permiſſion de laquelle une fille ne ſauroit perdre ſa virginité, ne pouvoit-elle pas elle ſeule venir à bout de cette entrepriſe. Comment eſt-il poſſible, s'il eſt vrai que les hommes ne ſoient point auſſi effrontés que les Dieux, que les nouveaux mariés qui croient être regardés par tant d'auguſtes Divinités, n'aient pas honte de conſommer leur mariage? je crois que les attaques de l'époux doivent être moins preſſantes, & les défenſes de l'épouſe plus fortes. Une autre choſe m'embarraſſe, c'eſt le rôle que joüe la bonne Déeſſe de la joüiſſance; car la Déeſſe de la virginité eſt occupée à délier la ceinture de la mariée, le Dieu du déduit l'étend ſur le lit pour faciliter à l'époux ſa victoire, la bonne Junon a ſoin de la tenir couchée, pour que l'action ne demeure pas imparfaite; que fait donc la Déeſſe de la joüiſſance? Elle doit rougir d'être auſſi inutile, puiſque c'eſt l'époux qui remplit ſes fonctions. Je m'étonne comment elle peut ſe réſoudre d'être témoin de cette auguſte cérémonie; peut-être comme elle n'eſt qu'une Déeſſe, elle ſouffre patiemment qu'un autre prenne ſa place. Si ſa divinité avoit été du genre maſculin, le mari auroit eu pour le moins autant à craindre, que ſi le Dieu Sylvain eût aſſiſté

à

à ses nôces. Peut-être aussi n'auroit-il rien eu à redouter, & que cette Déesse masculinisée seroit aussi tranquille, que le redoutable Priape qui se trouve à la tête, & qui souffre paisiblement & sans donner des marques de concupiscence, que de sages & vertueuses matrones asséient les jeunes mariés sur ses genoux & sur son Sceptre prolifique.

QUELQUES bigots, ou quelques critiques ridicules, trouveront peut-être mauvais que St. Augustin ait parlé d'une manière aussi libre; mais les gens sensés qui refléchiront qu'il écrivoit contre des erreurs grossières qu'on consacroit de son tems sous le nom de cérémonies religieuses, verront bien qu'il a été obligé d'entrer dans un détail circonstancié, & de réfuter par de sanglantes railleries des extravagances & des impiétés, qui ne méritoient pas d'autres réponses. D'ailleurs, des plaisanteries vives & piquantes étoient les seules armes avec lesquelles il convenoit d'attaquer une Croiance aussi absurde que celle, qui mettoit tout l'Olympe en mouvement pour une pareille affaire.

VOILA' pourtant des erreurs & des folies, dont les plus ignorans se moquent aujourd'hui, & qui ont été soutenues & défendues autrefois avec beaucoup de feu par de grands génies, & par des personnes doüées d'une vertu, à laquelle, pour me servir des termes de la Mothe-le-Vayer, *il n'a manqué que la Foi, pour être tenue bienheureuse.* Dira-t-on après cela, que

que les grands hommes doivent décider en dernier reſſort de nos ſentimens, & qu'il ne convient pas d'examiner ce qu'ils ont cru? Faudra-t-il donc que j'honore la bonne Déeſſe Junon & la Gourgandine Vénus? *Non ſans doute*, me repondra un Jéſuite. *Hé pourquoi donc, mon Réverend Pere, puiſque vous me diſpenſez de ſuivre le ſentiment d'un Philoſophe ancien, lorſqu'il eſt contraire à la raiſon, voulez-vous m'obliger d'encenſer le croupion de Saint Ignace, l'os pubis de St. Regis, & le tibia de St. Staniſlas? Parce qu'un Théologien moderne veut rendre à ſes os le même ſervice que Julien tâcha de rendre autrefois au Dieu Priape & au Dieu Sylvain, avez-vous des preuves convaincantes à me donner que les Savans d'aujourd'hui ſe livrent moins aux préjugés & à l'eſprit ſyſtématique, que ceux d'autrefois? Je ſuis prêt à adopter vos ſentimens; mais juſques alors ceſſez d'exiger que je croie rien qui ſoit directement oppoſé à la lumière naturelle. C'eſt un préſent que Dieu m'a donné lui-même pour me conduire. Je dois la conſulter, ou je ſuis indigne d'avoir reçu un ſi grand bien, dont je ne fais aucun uſage.*

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE TRENTE-NEUVIEME.

Le Silphe Oromasis, *au Cabaliste* Abukibak.

JE voulus connoître par moi-même, il y a quelque tems, sage & savant Abukibak, la manière dont on parvenoit dans l'Eglise aux différentes dignités & aux grades que la vanité, plûtôt que la piété y a établi depuis plusieurs siécles. Je volai à Paris, & descendis dans un des principaux Séminaires.

J'APPERÇUS deux jeunes Abbés qui parloient avec beaucoup de feu, & cependant fort doucement. Je compris qu'ils craignoient que leurs discours ne pussent être oüis: leur défiance augmenta ma curiosité, je me plaçai au milieu d'eux pour entendre plus aisément toute leur conversation. „ J'espere, disoit celui qui „ me paroissoit le plus âgé, qu'après bien „ des peines & des maux, je vais bien- „ tôt quitter cet affreux séjour. Depuis „ plus de six ans, je languis dans cette „ maudite prison, & si je n'avois pas eu „ le moïen de donner dix mille livres à „ une Dame qui sait conduire une af- „ faire dans la perfection, j'aurois ris-

„ qué de sortir du Séminaire, sans avoir „ été nommé par la Cour à aucun Bé- „ néfice. „

Vous *êtes fort heureux*, répondit l'autre Abbé, *d'en avoir été quitte à si bon marché. En vérité, dix mille livres pour un Prioré Roïal de six milles livres de rente, on ne sauroit rien acheter à si bon compte. Je voudrois bien pouvoir être aussi fortuné que vous; mais je n'ôse l'esperer. J'ai fait parler, il y a quelque tems, à la femme de chambre d'une Princesse, je lui ai promis trois mille écus, si je pouvois être sur la liste à la premiére Nomination des Bénefices. Je ne sais si cette tentative me réüssira: si elle ne produit aucun effet, il faudra que j'aie recours à quelque autre expédient; car je ne suis pas moins ennuié que vous de rester dans ce maudit Séminaire. C'est une chose bien terrible que pour avoir aujourd'hui un Bénefice, ce ne soit pas assez que d'avoir le moïen de l'acheter, & qu'il faille encore user de la plus fine & de la plus rusée hypocrisie.*

„ Nous sommes, mon cher, repliqua „ le premier Abbé, dans un tems bien „ dur & bien difficile. Autrefois, pour „ obtenir des dignités dans l'Eglise, il „ suffisoit d'être parent de quelqu'un qui „ fût connu de la maitresse du Souve- „ rain; un Frere-Lai des Jésuites avoit le „ crédit de faire mettre son cousin sur la „ liste. On a vû des tems, où une Dan- „ seuse de l'Opéra pouvoit faire des E- „ vêques; aujourd'hui tout a changé de

„ face.

» face. Le Prince, véritablement pieux,
» entend qu'on ne nomme aux Bénefices
» que des gens dignes de les posséder. Le
» Ministre, aussi soigneux de sa gloire que
» de celle de son Maître, fait ce qu'il
» peut pour qu'on ne surprenne pas sa
» candeur & sa probité; il apporte tous
» les soins possibles à n'être pas trompé.
» Il faut donc bien, malgré qu'on en ait,
» pour ne pas empêcher l'effet des res-
» sorts cachés qu'on fait joüer, dissimuler
» & feindre une dévotion dont on est bien
» éloigné. Sans cela, quand ceux, qu'on
» païe pour faire notre éloge au Ministre,
» voudroient entreprendre de le tromper,
» ils ne pourroient y réüssir : au lieu qu'il
» n'est rien de plus persuasif, pour prou-
» ver la sagesse, la retenue, la modestie
» d'un jeune Ecclésiastique, que de mon-
» trer qu'il est depuis cinq ou six ans ren-
» fermé dans un Séminaire, uniquement
» occupé de ses exercices de piété. Tel
» est le malheur de ces tems, il faut ga-
» gner à la sueur de son front & aux dé-
» pens de son embonpoint, un Bénefice
» que l'on païe, & qu'on n'obtient qu'à la
» faveur d'une ruse bien chère & bien
» couteuse. „

ON *pourroit, si l'on vouloit*, repartit l'autre Abbé, *avec un peu de patience éviter de donner une somme pour acquérir ce qu'on auroit, en persistant d'édifier les Supérieurs d'un Séminaire.* „ Mais cela seroit peut-être
„ un

„ un peu long, & plus que long, repliqua „ l'Abbé qui avoit acheté le Bénefice. „ Encore ne feroit-on pas certain, après „ avoir bien fouffert, d'être récompenfé; „ car enfin, quelque bonnes & pures que „ foient les intentions du Prince & de „ fon Miniftre, il eft prefque impoffible „ qu'on ne leur en impofe très fouvent. „ On leur parle en faveur de plufieurs „ perfonnes qui paroiffent être d'une gran- „ de piété, & qui donnent des marques „ de leur zèle pour la Religion. N'eft-il „ pas naturel qu'ils penfent plûtôt à ces „ perfonnes, qu'à celles pour lefquelles „ perfonne ne leur dit rien? Un Miniftre „ peut-il defcendre dans le détail de ce „ qui fe paffe dans des Communautés Ec- „ cléfiaftiques? Comprenez, mon Ami, „ qu'à merite égal la recommandation dé- „ termine toujours les faveurs de la Cour. „ Et le meilleur moïen pour acquérir cet- „ te recommandation, c'eft l'argent: a- „ vec ce métal précieux on trouve le fe- „ cret de gagner le cœur des perfonnes „ les plus diftinguées. Il n'y a que le plus „ ou le moins qu'on en offre, qui déter- „ mine le grade des perfonnes auxquelles „ on peut s'adreffer.

„ Vous favez qu'un Roi de Macédoi- „ ne étoit affûré de prendre une ville, „ dès qu'il pouvoit faire parvenir jufqu'à „ la porte un âne chargé d'or. Il en eft „ des courtifans & des femmes de la

„ Cour,

„ Cour, comme des Gouverneurs des „ places fortes, qui vivoient du tems de „ Philippe. Les uns ont autant d'inclina- „ tion que les autres pour les richeſſes, „ & dès qu'on a de l'or à donner, on doit „ être auſſi aſſûré d'obtenir des Bénefices, „ que le Roi de Macédoine l'étoit de pren- „ dre des villes. „

LES Diſcours de ces deux Séminariſtes, ſage & ſavant Abukibak, me firent naître l'envie de ſavoir ſi l'on obtenoit les Evêchés par les mêmes moïens que les ſimples Bénefices. Je me tranſportai dans un Hôtel garni, j'entrai par le canon de la cheminée dans l'appartement d'un riche Abbé, arrivé depuis peu à Paris, de ſon Abbaïe. Sa chambre étoit fermée, il n'y avoit aucun de ſes domeſtiques, il étoit ſeul avec un Notaire, qui s'occupoit à compter des ſacs d'argent. Après qu'on eut vû la ſomme qu'ils contenoient, l'Abbé dit au Notaire: *Monſieur, il eſt bon que je prenne quelques précautions pour la conſignation que je fais dans vos mains; car enfin, quoique je conſente que vous remettiez à Madame la Maréchale les quarante mille livres, dès que j'aurai été nommé à un Evêché, je voudrois bien ſpécifier qu'elle ſe chargera de m'en faire donner un, qui ne ſera tout au plus éloigné que de cent lieuës de Paris. Je ne voudrois point être aſſez dupe pour acheter quarante mille livres l'Evêché de Senès, ou celui de Vence.* Le titre de Monſeigneur ne

ne m'eſt pas aſſez cher, pour vouloir le païer auſſi exorbitamment.

„ TRANQUILLISEZ-vous, Monſieur, „ repliqua le Notaire, vous aurez tout „ lieu d'être content de Madame la Ma- „ réchale. Perſonne juſques ici n'a eu „ lieu de ſe plaindre d'elle, & il n'eſt „ point de mois où je ne conclue quel- „ que marché en ſon nom. Vous aurez „ un excellent Evêché, & je vous en ré- „ ponds : cependant il ne ſeroit pas mal- „ à-propos que vous gardaſſiez un peu „ plus de meſures que vous ne faites ; „ vous allez tous les jours à l'Opéra, „ on vous voit ſouvent à la Comédie. „ Vous ſavez que tout le monde a des „ ennemis, les vôtres pourroient bien „ parler à votre deſavantage au Cardi- „ nal-Miniſtre, & cela rendroit inutiles „ toutes les ſollicitations de Madame la „ Maréchale. Il ſeroit fort fâcheux pour „ une auſſi illuſtre Dame, qu'elle ſe fût „ donnée des peines & des ſoins inutile- „ ment. „

MA foi, reprit l'Abbé tout bruſquement, *en ce cas-là, tant pis pour elle. Je ſerois auſſi mortifié qu'elle, ſi elle ne réüſſiſſoit pas ; mais le Diable m'emporte, ſi je voudrois païer d'une obole tous ſes ſoins perdus.*

„ MON Dieu ! repliqua doucereuſe- „ ment le Notaire, je ne dis pas cela ; „ mais il eſt de la prudence de prévenir

„ tous

„ tous les inconvéniens. Si nous étions „ encore ſous le Miniſtère du Cardinal „ du Bois, non ſeulement je ne vous „ preſſerois pas de ne point aller à l'O- „ péra, je conſentirois, ſi vous le vou- „ liez, que vous vous logeaſſiez chez „ quelque Danſeuſe. Quand vous auriez „ encore fait pis, cela ne vous auroit „ pas nui; un homme, au ſortir d'un „ lieu public, pouvoit alors aller ſur le „ trône Epiſcopal. L'Abbé Tanſin, le „ Cardinal du Bois lui-même, étoient des „ Exemples évidens qu'on bravoit impu- „ nément les règles les plus ſimples de „ la pudicité & de la bienſéance, & qu'on „ n'en parvenoit pas moins aux premières „ dignités Eccléſiaſtiques; mais aujour- „ d'hui tout a changé de face. Il ſemble „ qu'on veuille ramener les choſes à la „ pureté de leur première inſtitution. „ On demande dans les perſonnes qu'on „ nomme aux Evêchés, des mœurs pu- „ res & chaſtes.

„ JE ſais, continua le Notaire, que de „ prétendre que tous les Prélats qu'on „ feroit dorénavant, aiant la bonne „ foi & la candeur de l'Evêque de Riès „ *, le deſintéreſſement de celui de Mont- „ pellier †, la ſcience de celui d'Auche ‡, „ la

* *Il eſt de la Maiſon de Phelipeaux.*
† *Mr. de Colbert.*
‡ *Le Cardinal de Poligmac.*

„ la fermeté & le courage héroïque de „ celui de Marseille *, c'est demander „ l'impossible. Mais enfin, on veut à „ quelque prix que ce soit, tenter d'exé- „ cuter les choses les plus difficiles, & „ le Cardinal-Ministre se fait un point „ d'honneur de n'élever à l'Episcopat que „ ceux qu'il croit en être dignes. Il faut „ donc, mon cher Monsieur, vous accom- „ moder au tems & aux situations, faire „ comme font vos compétiteurs, affecter „ une grande sévérité, & joüer le rolle „ d'un cagot, jusques à ce que vous soiez „ venu à bout de vos desseins. Alors „ vous pourrez agir sans vous contrain- „ dre, vous imiterez le plus grand nom- „ bre de vos confreres qui font bonne- „ chere, ont des équipages magnifiques, „ boivent d'excellent vin de Champagne, „ & voient quelquefois la fille, sans user „ même de trop de précautions. „

Les *Conseils que vous me donnez*, répondît l'Abbé, *sont fort bons; mais ils sont d'une exécution difficile. Voulez-vous que je m'en-*

* *Mr. de Belsunce, Evêque de Marseille, a donné pendant la Peste des marques d'un zèle digne des Apôtres. Il alloit lui-même secourir les Pestiferés, & les assistoit de toutes les manières. Sa bourse étoit toujours ouverte pour le soulagement des pauvres. Quel dommage qu'un faux zèle pour les Jesuites fasse faire quelquefois les plus grandes bevûes à un aussi digne Prélat!*

m'enterre au milieu de Paris, & que semblable à Tantale, je meure de soif, sans que je puisse me desaltérer? Connoissez-vous rien d'aussi génant, rien d'aussi dur, rien d'aussi pénible que d'être à portée de gouter tous les plaisirs de la vie, & d'être obligé de s'en priver? Il le faut cependant, puisque cela peut me nuire. Oh! Evêché, Evêché! que tu vas me couter cher de toutes les manières! Oui, Monsieur Grisonet, je vous jure sur mon bonneur que je ne regreterois pas de donner mille écus de plus, & qu'il me fût permis d'être dispensé de la géne & de la contrainte que je suis obligé de m'imposer. Mais puisque cela est absolument necéssaire, il faudra bien que je prenne patience.

„ VOUS pensez sagement, repliqua le „ Notaire. Vous devez agir d'une ma„ nière qui réponde aux bonnes inten„ tions que Madame la Maréchale a pour „ vous. Je vous exhorte à vous obser„ ver le plus que vous pourrez, & je „ vais avoir l'honneur de prendre congé „ de vous; car je dois aller recevoir pour „ une Duchesse une consignation de quin„ ze mille livres, qu'un Chanoine, à „ qui elle s'engage de faire donner une „ Abbaïe, doit me remettre ce matin. „ Vous voiez que je n'ai pas de tems à „ perdre. „

VOUS *servez donc, Monsieur Grisonet, plusieurs Dames de la Cour?* dit l'Abbé. „ Oui, Monsieur, repartit le Notaire. J'ai

„ assez de pratiques, on a, graces à Dieu,
„ de la confiance à ma discrétion. Vous
„ savez que dans le commerce des Béne-
„ fices le silence est très essentiel. C'est
„ en vérité quelque chose de bien néces-
„ saire aux Dames de la Cour, que le
„ trafic qu'elles ont trouvé le moïen de
„ faire des dignités Ecclésiastiques: sans
„ cet utile négoce, la plûpart n'auroient
„ pas pour suffire pendant six mois aux
„ dépenses qu'elles font, & la pension
„ qu'elles tirent de leurs époux, ne les
„ conduiroit pas à la moitié de l'année.
„ Il est vrai qu'elles se donnent bien de
„ la peine pour faire réüssir les affaires
„ qu'elles entreprennent. Si vous saviez
„ tous les ressorts qu'elles font mouvoir
„ pour obtenir ce qu'elles demandent!
„ Elles ont à leur disposition des gens de
„ tous les différens Etats, des Prêtres,
„ des Courtisans, des Evêques, des Jé-
„ suites, Monsieur l'Abbé, ouï des Jésui-
„ tes; & lorsqu'il faut répondre de la dé-
„ votion & de la pureté des mœurs de
„ certains Ecclésiastiques, pourvû qu'ils
„ ne soient pas Jansénistes, la Duchesse,
„ chez qui je vais, a deux de ces Réve-
„ rends Peres, toujours prêts à loüer
„ tous ceux qu'elle protege. Comment
„ voulez-vous qu'avec tant de précautions
„ & tant de peines on ne vienne enfin à
„ bout d'obtenir ce qu'on demande? Il
„ faudroit qu'un Ministre fût un Dieu, &

„ & qu'il pût lire dans le fond de tous
„ les cœurs, pour s'empêcher de tom-
„ ber dans les piéges qu'on lui tend.
„ De dix Prélats, il y en a neuf qui se
„ sont faits par le canal des femmes, &
„ un par le vrai mérite. N'est-ce pas
„ assez que la vertu ait un dixième des
„ Bénefices & des Evêchés ? Ma foi, si
„ ses droits étoient plus étendus, je me
„ trouverois fort à plaindre, & je ne
„ gagnerois pas trop ma vie. Mais je
„ m'apperçois qu'il est près de midi,
„ & je vais recevoir mes quinze mille
„ livres. „

A ces mots, sage & savant Abukibak, le Notaire sortit de la chambre de l'Abbé, & moi, je retournai dans l'heureux séjour des Silphes.

JE te salue en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.





LETTRE QUARANTIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE refléchis ſouvent, ſage Abukibak, ſur l'orgueil & la préſomption des gens de Lettres, ou plûtôt des demi-Savans, qui jugent avec tant de hardieſſe du mérite des Auteurs anciens, & décident de la manière la plus haute & la plus abſolue de bien des choſes, dont il ſeroit aiſé de prouver qu'ils n'ont qu'une très legére connoiſſance.

POUR prononcer ſur la bonté d'un Ouvrage, il faut trois qualités eſſentielles: la première, connoître parfaitement le génie, les beautés & les fineſſes de la Langue de l'Auteur; la ſeconde, être inſtruit des mœurs, des uſages, des loix & des maximes de ſon ſiécle & de ſon païs; la troiſième, ſe dépouiller de tous les préjugés qui ne nous laiſſent regarder favorablement que les coutumes & les goûts qui regnent aujourd'hui. Or, il eſt certain, ſage Abukibak, que bien des Savans ont rarement ces deux dernières qualités, elles ne ſont guères le partage que

que d'un petit nombre d'hommes de Lettres choisis. Et quant à la première, il n'est personne au monde qui puisse, ni qui doive se flatter d'en être doüé.

Je soutiens qu'il est impossible qu'une personne puisse assez bien posséder les Langues mortes, pour connoître toutes les beautés qui sont répandues dans les Ouvrages des Ecrivains Grecs & Latins. Nous jugeons de leur diction & de la pureté de leur langage, comme un Anglois qui entend le François, mais qui le parle très-mal, juge des finesses de cette Langue. Il en est mille & mille qui lui échappent dans les bons Auteurs, & auxquelles il n'est point sensible.

Mais, dira-t-on, *un Savant distingue parfaitement la douceur & l'harmonie du stile de Cicéron, de la dureté de celui de Valere Maxime; il sent les beautés de Virgile, & les défauts de Stace.* Je conviens qu'en gros il connoît que le stile de certains Auteurs est beaucoup plus correct que celui des autres; cependant il lui échappe toujours mille agrémens, que les contemporains de Cicéron trouvoient dans ses Ouvrages, & qui sont perdus pour nous autres.

Un Anglois, qui la plûpart du tems écorche le François & qui estropie toutes ses phrases, sent pourtant la différence du stile de Voltaire & de celui de Chapelain; il goute une satisfaction en lisant les Ou-

Ouvrages du premier, que le ſecond eſt bien éloigné de lui donner. Dira-t-on pour cela que cet Anglois eſt en état de juger parfaitement du mérite d'un Auteur François, & de ſentir toute la fineſſe de ſon ſtile? Ce ſeroit-là une abſurdité que l'expérience dément tous les jours. Il ne faut que conſulter un Anglois, pour détruire un auſſi faux raiſonnement.

Je connois aſſez bien, ſage & ſavant Abukibak, la Langue Italienne: je lis avec plaiſir le Taſſe & l'Arioſte; mais je me garderois bien de croire que j'apperçois dans la diction de ces Poëtes toutes les beautés qu'un Romain y ſentira.

Un des plus habiles hommes que la France ait eus, a parfaitement compris le ridicule qu'il y avoit aux Modernes de vouloir décider ſur le mérite de la diction des Auteurs anciens. „ Ceux, dit-il, „ qui entendent la ſeconde cauſe qui donne lieu aux jugemens téméraires dont „ nous nous plaignons, eſt que ceux-mêmes qui entendent aujourd'hui les Livres Grecs, ne peuvent pas connoître „ toutes les beautés du langage de Platon; non plus qu'un Allemand qui ſait „ paſſablement le François, ne ſent pas „ les délicateſſes de ceux qui écrivent le „ mieux dans notre Langue. Et néanmoins nous nous mêlons de juger de „ ſon éloquence, tout ainſi que nous ferions de celle de quelque Auteur qui ſe „ ſe-

„ ſeroit ſervi d'un idiome vivant, & que
„ nous poſſédcrions parfaitement. La Lan-
„ gue Latine & la Grecque ſont des Lan-
„ gues mortes, comme on nomme celles
„ qui ne ſe parlent plus, & il faut croire
„ qu'elles tiennent enſeveli avec elles ce
„ qu'elles ont eu de plus exquis, de plus
„ fin, de plus gentil, lorſqu'elles étoient
„ en vigueur. C'eſt pourquoi je ne dou-
„ te point que nous ne languiſſions ſou-
„ vent dans la lecture de certains lieux de
„ Platon, où les Anciens trouvoient mil-
„ le graces qui les raviſſoient, & que du
„ même endroit d'où naiſſent ſouvent nos
„ dégoûts, ils ne tiraſſent des ſatisfac-
„ tions d'eſprit que nous ne pouvons plus
„ reſſentir, parce qu'en qualité d'étran-
„ gers, nous n'avons pas les mêmes lumiè-
„ res qui les éclairoient dans leurs Livres.
„ Je crois que perſonne ne contredira
„ cette propoſition, ſi l'on conſidére que
„ Cicéron qui avoit appris le Grec dans
„ Athenes, & déclamé même en cette
„ Langue devant les plus célèbres Rhé-
„ teurs de Rhodes, ne laiſſa pas d'avoüer
„ que de ſon tems on ne reconnoiſſoit
„ déjà plus en quoi conſiſtoit la principale
„ force de ces anciens Orateurs de Gre-
„ ce, quoique leur gloire ſe fût conſer-
„ vée tout entière, & ſans être endom-
„ magée par le tems. *Atticorum Oratorum*,
„ dit-il, *ipſa vis ignota eſt, nota gloria.*
„ Qui eſt-ce, je vous prie, qui peut au-

„ jourd'hui discerner dans les Oraisons de
„ Démosthene ce qu'Eschine lui repro-
„ choit qui n'étoit pas de pur Athénien ?
„ Que si les années ont eu le pouvoir de
„ nous couvrir quelques défauts de ces
„ beaux monumens de l'antiquité, il est
„ certain qu'elles nous ont aussi caché une
„ infinité de vertus qui n'y sont plus re-
„ connoissables *. „

Il seroit à souhaiter, sage & savant Abukibak, que tous ceux qui dans ces derniers tems ont critiqué avec tant de hauteur les anciens Ecrivains, eussent voulu profiter des avis de la Mothe-le-Vayer; ils n'auroient point donné dans les défauts ridicules où ils sont tombés. N'est-il pas absurde qu'un homme, né à Paris plus de deux mille ans après la mort d'Homere, ait voulu critiquer & condamner la diction de ce Poëte, & lui reprocher non seulement des expressions basses & des termes rampans; mais aller jusqu'à le comparer avec Chapelain, & le ravaler assez pour lui préferer le plus mauvais & le plus dur des Poëtes François?

Que diroient les Athéniens, s'ils revenoient à la vie, & qu'ils lûssent dans les Ouvrages de Pérault les critiques que cet Auteur a faites sur bien des expres-
sions

* La Mothe-le-Vayer, Oeuvres, *Tom. II. pag. 9. de l'Edit. in folio.*

ſions de Platon, d'Homere & de Pindare, qui peut-être étoient pleines de cette grace, inconnue à ceux qui vivent aujourd'hui? Que diroient-ils enfin, s'ils voioient les reprochés que Fontenelle a faits à Homere *? Ne riroient-ils pas à juſte titre de ce qu'il a ôſé avancer qu'Homere parloit Grec comme un homme, qui compoſeroit un Livre écrit en Picard, en Normand, en Provençal, & en Languédocien, parleroit François?

QUE des Savans ordinaires aient dit des impertinences, je n'en ſuis pas étonné; mais qu'un homme d'un génie auſſi beau que celui de Mr. de Fontenelle, qu'un Ecrivain, qui s'eſt acquis à bon droit le titre de juge des Philoſophes, ait été aſſez la dupe de ſes préjugés & de ſon imagination, pour hazarder une critique auſſi peu raiſonnable, en vérité il y a dans une pareille faute de quoi ſurprendre les gens qui ſont le plus accoutumés à refléchir ſur les foibleſſes de l'humanité, auxquelles les Philoſophes ne ſont pas moins ſujets que les autres.

CE n'eſt pas ſeulement des fineſſes du langage des Auteurs Grecs, qu'il eſt impoſſible que les Savans modernes puiſſent décider, les Latins ſont dans le même cas que

* *Dans la* Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes.

que les Ecrivains d'Athenes. Quoique la Langue Latine ſoit encore aſſez uſitée, on ne la parle point avec cette perfection où elle étoit portée à la Cour d'Auguſte. On peut comparer les Auteurs qui écrivent aujourd'hui en Latin, à des gens, qui dans le fond du Nord écrivent en François. Il y a toujours dans leurs Ouvrages quelque choſe de dur & d'étranger, les fineſſes du langage dont ils ſe ſervent, ne leur ſont point aſſez connues. Dans le tems même où les Romains, maîtres du Monde, avoient porté leur Langue dans les païs les plus éloignés, ne voions-nous pas que leurs Auteurs ont reproché à des Eſpagnols, & à d'autres étrangers qui avoient écrit en Latin, de n'avoir point aſſez de pureté, & d'ignorer cette urbanité Romaine, que des perſonnes, nées dans le ſein de l'Italie, & nourries dès leur tendre enfance au milieu des gens qui la poſſédoient, étoient ſeules capables d'acquérir?

Je ne doute pas, ſage & ſavant Abukibak, que cette foule de Docteurs, de Profeſſeurs, de Régens, de pedans qui penſent égaler Cicéron, ne ſe récrient contre mon ſentiment; qu'ils ne ſoutiennent qu'on peut parler en Latin aujourd'hui auſſi correctement que du tems d'Auguſte. Pour les deſabuſer de leur erreur, je les renvoie à la Mothe-le-Vayer: il leur prouvera que non ſeulement ils ne peu-

peuvent écrire parfaitement, mais qu'il est absurde qu'ils veuillent s'ingérer de critiquer certains passages des Auteurs Latins. S'ils examinent avec soin les sentimens sensés de ce sage Ecrivain, ils se desabuseront de leur sotte vanité. Refléchis, je te prie, savant Abukibak, sur ce qu'il dit, après avoir parlé des Auteurs Grecs. Voici ses propres termes.

„ CE que nous disons au sujet du Grec, „ se peut encore soutenir à l'égard du Latin, bien qu'il soit beaucoup plus familier que l'autre. Car je tiens pour assûré que les Romains ont vû une infinité de choses dans leurs grands Auteurs, que nous n'appercevons plus à présent; sur-tout aux Ouvrages de l'une & l'autre éloquence, poëtique & oratoire. „ Et cela étant ainsi, on ne sauroit trop blâmer ceux qui se donnent la licence de corriger Cicéron & Virgile, en ce qui touche même le langage & la pureté de leur diction. Celui que vous connoissez, qui valoit beaucoup en François, me sembloit le plus ridicule des hommes, autant de fois qu'il se mêloit de reprendre le *Quos ego*, que Virgile fait prononcer à Neptune courroucé, n'y remarquant pas, disoit-il, la construction Grammaticale assez entière. Il trouvoit de même à redire au premier Vers du IV. Livre de l'*Eneïde*, où l'adverbe *jam dudum* étoit à son avis impro-

„ pre-

„ prement emploié & hors de ſa légitime
„ ſignification, vû le peu de tems qui s'é-
„ toit paſſé depuis la première entrevûe
„ de Didon & d'Enée. En vérité il faut
„ avoir fait banqueroute à la pudeur, &
„ j'ôſe dire au ſens commun, pour entre-
„ prendre de ſemblables cenſures, contre
„ l'approbation de tant de ſiécles, & d'au-
„ tant d'hommes ſavans qu'il y en a eu
„ depuis Virgile juſques à préſent. Nous
„ ſommes téméraires juſques à ce point
„ de croire que nous voions plus clair
„ que les Anciens dans leur propre païs;
„ au lieu de reconnoître ingénûment &
„ avec ſoumiſſion que nous n'y remar-
„ quons pas la moitié des beautés & des
„ graces dont il eſt queſtion, qui n'ont été
„ bien diſcernées que par les Originaires,
„ & ſouvent dans le même tems où elles
„ ont été produites *. „

Ces ſages avis de la Mothe-le-Vayer & la critique vive qu'il fait de l'orgueil & de la préſomption des Savans en *us*, me rappellent ce pedan dont parle Deſpréaux dans une de ſes Réflexions ſur le *Traité du Sublime* de Longin, qui, pour expliquer ces mots Latins *obduruerat & percalluerat Reſpublica*, après avoir travaillé pendant long-tems à en rendre toute la force,

* La Mothe - le - Vayer, Oeuvres, *Tom. II. pag. 9.*

ce, ne crut pouvoir les mieux traduire que par ceux-ci, *la République avoit contracté un durillon.* Combien y a-t-il de Commentateurs, & de Commentateurs qui ont donné au Public avec emphase leurs Ouvrages, qui ont fait un grand nombre de remarques & de critiques aussi utiles & aussi justes, que la belle Traduction *du durillon*?

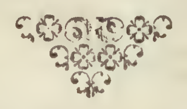
Si l'on vouloit faire un Recueil de toutes les impertinences & les inutilités que les Commentateurs ont insérées dans leurs Livres, on composeroit un Livre qui seroit aussi ridicule, que le fameux Commentaire sur le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu.* Si d'un autre côté on compiloit toutes les différentes critiques que bien des Savans modernes ont écrites sur les Ouvrages des Anciens, on feroit un Recueil qui serviroit à prouver jusqu'où peut aller une imagination échauffée, qui se livre à la passion & qui suit les préjugés.

Peut-on rien voir de plus fou que ce Vénitien, qui avoit traduit dans un autre Latin les *Métamorphoses d'Ovide*, de peur que son fils, en apprenant la Fable, ne corrompît sa Latinité? Grand Dieu! qui ne gémiroit, ou plûtôt qui n'éclateroit de rire, en voiant un homme né dans ces derniers tems, condamner le langage d'un des plus polis Courtisans de la Cour d'Auguste, & se figurer de parler beaucoup mieux le Latin que lui!

lui ! Pierre Victorius & Lambin n'approuvoient point auſſi la diction de ce Poëte : ces Savans avoient le goût plus délicat que les Romains les plus aimables & les plus ſpirituels. Scaliger s'eſt moqué d'eux avec juſte raiſon ; mais il auroit pû le faire d'une manière plus vive. *Il faut*, pour me ſervir des termes de la Mothe-le-Vayer, *avoir fait banqueroute à la pudeur & au ſens commun*, pour décider d'une manière auſſi impertinente ſur des matières, dont il eſt évident qu'on n'a qu'une médiocre connoiſſance. Je ne déſeſpere pas qu'un de ces jours quelque Auteur moderne n'entreprenne de prouver que les Vers de Virgile ſont forcés, & ceux d'Horace fades & ſans ſel *.

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibab.

* La choſe eſt arrivée. Voiez les *Lettres* qui font mention du Pere Hardoüin, dans le III. & IV. *Volume* de cet Ouvrage.



LET-

****

LETTRE QUARANTE-UNIEME.

Le Silphe Oromaſis, *au Cabaliſte* Abukibak.

JE t'inſtruiſis dans ma dernière Lettre, ſage & ſavant Abukibak, d'une converſation dont j'avois été le témoin. Je te ferai part aujourd'hui de ce que j'ai entendu dans une autre, d'un goût bien différent de la première.

EN volant au-deſſus de la ville de Paris, j'apperçus dans un des boſquets des Tuileries deux femmes qui me parurent jolies. Je fus curieux d'oüir leurs diſcours, je deſcendis auprès d'elles. Je vis qu'elles étoient d'un âge aſſez différent: l'une pouvoit avoir trente-cinq ans, & l'autre dix-ſept ou dix-huit. La plus âgée diſoit à la jeune, *Vous ne voulez pas me croire, vous vous en repentirez, & vous connoîtrez trop tard que vous avez été la dupe de votre cœur. A quoi vous ſerviront tous ces beaux ſentimens que vous m'étalez? A rien, ma chere Enfant, qu'à vous faire mourir un jour de faim, ſi vous perſiſtez dans votre réſolution, & ſi vous continuez d'être entêtée de ce ferluquet d'Officier. Renvoiez-le à ſon Ré-*

Régiment, vous lui rendrez un bon ſervice; auſſi bien que fait-il ici à Paris? Je ſuis aſſûrée que les affaires de ſa Compagnie ſont auſſi délabrées que celles de ſa bourſe.

„ Tu parles de cela fort à ton aiſe, re„ partit la jeune perſonne; mais enfin „ j'aime le Chevalier. Il m'eſt impoſſible „ de paſſer une journée ſans le voir, com„ ment veux-tu que je puiſſe prendre ſur „ moi de le congédier? Quand je vou„ drois le faire, mon cœur n'y conſenti„ roit jamais, & ma bouche ne pourroit „ lui prononcer un arrêt auſſi cruel. „

Ha, Ha! reprit la plus âgée, *vous voilà montée ſur le grand ton. Morbleu! Votre cœur eſt un ſot, & votre bouche une pécore. Laiſſez-moi-là tous ces grands mots, & conſultez un peu le bon ſens. A quoi vous ſert l'amour du Chevalier? A vous ruiner, loin de vous enrichir. Il faut la plûpart du tems que vous lui donniez de l'argent pour païer ſes créanciers. A peine les appointemens que vous recevez de l'Opéra, quelque conſidérables qu'ils ſoient, peuvent-ils ſuffire à votre dépenſe. Dites-moi, que deviendriez-vous, ma chere Enfant, ſi vous perdiez votre voix? Tout le monde aujourd'hui vous applaudit, chacun cherche à vous plaire, une ſimple fluxion de poitrine, un enroüement peut écarter tous ces adorateurs. Dès le moment que vous n'êtes plus au Théatre, que vous n'y brillez point, vos plus grands charmes s'évanoüiſſent; l'appas enchanteur eſt détruit, il ne reſte*

reste plus qu'une fille, telle qu'il en est dix mille à Paris. A quoi vous auroit servi la tendresse de votre cher Chevalier? A vous empêcher de ramasser dans le bon tems de quoi pouvoir subsister pendant le mauvais. Quel secours pourriez-vous tirer de lui? Il vous laisseroit à Paris, & s'en retourneroit fort tranquillement à son Régiment, monté sur son cheval Anglois, des proüesses duquel il vous entretient les trois quarts du jour.

„ S'IL m'arrivoit, répondit la jeune „ personne, un malheur pareil à celui que „ tu me fais prévoir, je compte assez sur „ l'amour du Chevalier pour être assûrée „ qu'il ne m'abandonneroit point. Quoi„ qu'il ne soit pas excessivement riche, il „ ne laisse pas que d'avoir du bien; il est „ Seigneur d'une petite terre, je m'y re„ tirerois avec lui. „

EST-*il permis*, repliqua la plus âgée, *que vous vous repaissiez de pareilles chimères? Ah! ma chere Enfant, que vous connoissez encore peu les hommes, & que dans la suite vous penserez d'une manière bien différente! Si vous saviez quel fond l'on doit faire sur les protestations des amans, vous ne vous flateriez pas d'une ressource aussi imaginaire. Voiez, pour vous détromper, ce que sont devenues toutes les femmes qui ont quitté l'Opéra. Il n'en est aucunes qui ne fussent dans un état pitoiable, si elles avoient eu la foiblesse de suivre les mouvemens de leurs cœurs, & si elles eussent compté sur les promesses de leurs amans.*

mans. Si elles ont de quoi vivre, c'eſt aux ſages précautions qu'elles ont priſes, qu'elles en ſont redevables. Ce Fermier-général, en faveur de qui je vous parle, & à qui vous refuſez de ſacrifier votre grelé d'Officier, peut dans ſix mois de tems vous mettre dans une ſituation à vous paſſer de tout le monde. Il eſt exceſſivement riche, il eſt généreux, il vous aime, que pouvez-vous demander davantage?

„ AH! ma Chere, répondit la jeune „ perſonne, cet homme eſt ſi laid, que „ quand même je n'aimerois pas le Che„ valier, je crois que je ne pourrois ja„ mais prendre ſur moi de l'écouter. Je „ n'ai jamais vû de figure auſſi ignoble, „ il ſemble qu'on ait habillé quelque Co„ cher, ou quelque Suiſſe, avec les ha„ bits d'un Seigneur. La parure & la ma„ gnificence ne ſervent qu'à rendre plus „ ridicule ce Fermier-général. „

JE *conviens*, repartit l'autre femme, *que Monſieur le Comte de Pillorfelin n'eſt pas fort beau, & qu'il n'a pas les allures fort aimables; on ſe reſſent toujours un peu de ſon premier métier. Avant que Monſieur Pillorfelin fût Comte, il avoit été ſimple Fermier-général; avant d'être Fermier-général, Inſpecteur des Doüanes; avant d'être Inſpecteur des Doüanes, Commis; avant d'être Commis, Rat-de-Cave; avant d'être Rat-de-Cave, Palefrenier d'un homme d'affaires.* Mais, ma chere Enfant, cela ne doit ni te dégouter,

ter, ni te furprendre : cette gradation eft l'échelle avec laquelle on monte le plus vite & le plus aifément au faîte des grandeurs. *Si l'on alloit s'embarraffer de pareilles vetilles, on tomberoit dans un cas fort épineux; il faudroit exclure tous les gens d'affaires de l'Opéra, & franchement ils font un des plus fixes & des plus liquides revenus des couliffes. Il faut oublier les chofes qui font paffées, prendre un Comte & un Marquis faits depuis deux jours, comme s'ils defcendoient des premières familles de l'Europe. A quoi fert la Nobleffe en amour? C'eft le meuble le plus inutile que je connoiffe. Les titres ne rendent pas un amant, ni plus beau, ni plus aimable; ils ne lui communiquent aucune vertu fecrete, qui le faffe aimer de préference à un autre.*

SUR *toutes les Lettres de Nobleffe qui furent expédiées par les Rois de la première Race, on ne trouveroit pas chez un Marchand le crédit d'une robe de velours, ou d'une cornete de dentelle d'Angleterre. Avec le feing d'un Fermier-général je garnirai dans un quart d'heure dix garderobes des plus belles nippes. A te dire vrai, tu aurois affez befoin d'avoir à ta difpofition un pareil feing; on ne fauroit avoir des habits plus fimples que ceux que tu as, & en moindre quantité. Je voudrois bien voir dans tes mains un petit billet conftruit de cette façon :* Monfieur Gevandan, vous donnerez à la porteufe du préfent billet jufqu'à la concurrence de vingt mille li-

vres en marchandiſes qu'elle jugera à propos de prendre dans votre boutique, dont je me charge de vous tenir compte. PILLORFELIN. *Ah! mon cher Cœur, il me ſemble que je ſuis actuellement dans le magaſin de Monſieur Gevaudan, & que ſur un grand bureau je fais étendre diverſes piéces d'étoffe d'or.* N'en avez-vous point, Monſieur Gevaudan, dont le fond ſoit ponceau? *Pardonnez-moi, Mademoiſelle. Charlot, apportez cette piéce qui eſt au troiſième pilier.* Hà! voilà qui eſt bon, Monſieur Gevaudan: allons, coupez-en trente aunes, & vingt-huit de celle au fond verd & à grand ramage. *C'eſt ainſi que je me nipperois, & que . . .*

„ QUE tu es folle! dit en éclatant de „ rire la jeune perſonne, & en interrompant ſon amie. Laiſſes-là Monſieur Gevaudan & ſes piéces d'étoffe. Je trouve cependant que ſi j'étois tentée de „ faire quelque infidélité au Chevalier, „ ce ſeroit en faveur de la parure & „ des nippes; mais enfin je ſens que je „ l'aime encore mieux que les piéces „ d'étoffe d'or de Monſieur Gevaudan. „ Ainſi, ma Chere, le Fermier-général „ n'avancera rien. „

EN vérité, repliqua l'amie, *ſi l'on attaquoit le cœur de votre cher Chevalier par des offres auſſi tentantes que celles que je vous fais de la part de Monſieur Pillorfelin, il ne balanceroit guères à vous ſacrifier.* „ Lui! re„ partit

» partit la jeune perſonne: il me ſacri-
» fieroit? Ah! je vois bien que tu ne le
» connois pas. Sais-tu qu'il a perdu pour
» moi bien des profits qu'il eût pû faire
» en reſtant à ſon Régiment? Il n'eſt
» perſonne d'auſſi généreux que ce gar-
» çon, c'eſt dommage qu'il n'ait pas plus
» de bien. »

QUE *vous êtes bonne!* répondit la plus âgée. *Vous croiez tous les contes que vous débite un petit Fat, qui peut-être dit la même choſe tous les jours à trente femmes différentes. Si quelqu'un lui offroit de quoi acheter un Régiment, à condition qu'il ne vous verroit de ſa vie, il jureroit cent fois qu'il vous fuiroit comme la Peſte. Il me ſemble de lui entendre dire:* Je ſens, Monſieur, que ce que vous exigez, eſt très raiſonnable. Il ne convient guères qu'un jeune homme, qui veut acquérir dans le monde une certaine réputation, ſe livre à des filles de Théatre. Tôt ou tard ces ſortes d'inclinations deviennent pernicieuſes. Je vous proteſte, Monſieur, que dès ce moment, ouï que dès ce moment, je renonce non ſeulement à l'Actrice que vous me défendez de voir; mais à toutes les Actrices de l'Univers. Je comprens parfaitement que le ſacrifice n'eſt pas grand; je voudrois que vous en exigeaſſiez de plus conſidérables, pour vous montrer mon obéïſſance & ma ſoumiſſion. *Voilà comme parleroit à coup ſûr votre cher Chevalier. Et vous, lorſ-*

lorſqu'on vous offre une fortune brillante, à peine daignez-vous écouter ce qu'on vous dit. Vous vous livrez à votre folle paſſion, vous refuſez de croire une perſonne de vos Amies, à qui l'uſage & l'expérience ont appris à connoître ce qui peut vous être utile. Allons, parlez-moi franchement. Je vois que mes diſcours commencent à faire quelque impreſſion ſur votre eſprit, & que vous reconnoiſſez votre ſottiſe; mais qu'une fauſſe honte & une gloire aſſez mal entendue vous obligent de ſoutenir vos premières démarches. Ma chere Enfant, n'aions jamais de honte de réparer nos bevûes. Vous avez fait une folie, hé bien, les plus courtes ſont les meilleures; une faute eſt à démi guérie, lorſqu'on la reconnoît. Parlez-moi donc . . . . Vous ne répondez point? . . .

„ Que veux-tu que je te diſe? reprit „ la jeune perſonne. Je ſens bien que je „ ne deviendrai jamais riche avec le Che- „ valier. Quelquefois, quand je vois les „ autres femmes miſes ſuperbement, & „ enrichies aux dépens de leurs amans, „ je refléchis que ſi je voulois écouter „ Monſieur Pillorfelin, je ſerois vêtue „ comme elles. Mais en même tems je „ penſe à mon amant, & je voudrois „ trouver un moïen, s'il étoit poſſible; „ . . . . . . „ *J'entends, j'entends*, dit l'amie, interrompant la jeune perſonne. *Vous voudriez, s'il étoit poſſible, allier Monſieur Pillorſelin avec le Chevalier, & avoir l'un,*

l'un, ſans perdre l'autre. Male-Peſte! Vous n'êtes pas auſſi novice que vous me le paroiſſiez, & depuis huit mois de tems que vous êtes à l'Opéra, vous vous êtes terriblement formé l'eſprit & le jugement. Je conviens que votre deſſein eſt fort bon, il n'eſt rien de ſi gracieux que d'unir l'agréable à l'utile. Je vous aurois d'abord propoſé cet expédient; mais j'ai craint qu'il n'eût pour vous des ſuites fâcheuſes. Savez-vous bien, mon cher Cœur, qu'il eſt beſoin d'avoir une grande prudence pour ménager deux amans à la fois, ſur-tout lorſqu'un paie, & que l'autre vit gratis *& aux dépens de ſon rival? Des Actrices, après vingt ans de profeſſion, ont échoüé quelquefois dans cette entrepriſe. Il faut une ſi profonde diſſimulation, une retenue ſi affectée, il faut enfin être ſi maitreſſe de ſes mouvemens, que je ne ſaurois croire que vous puiſſiez être capable de tromper Monſieur Pillorſelin, ſans qu'il s'en apperçoive.*

„ MON Dieu! ma Chere, repliqua la „ jeune perſonne, l'amour & le deſir d'a„ voir des nippes & des bijoux font „ bien faire des choſes. Ce ſont deux „ grands motifs pour obliger une femme „ à s'obſerver dans toutes ſes démarches. „ D'ailleurs, j'obtiendrai bien du Cheva„ lier, ſous quelque prétexte ſpécieux, „ qu'il ne me voie plus chez moi; ainſi „ je pourrois y recevoir en liberté Mon„ ſieur Pillorſelin. La ſeule choſe qui „ m'embarraſſe, c'eſt de trouver un en-

„ droit où je puiſſe voir le Chevalier. „ *Ho! ſi ce n'eſt que cela*, répondit la plus âgée, *nous ne ſerons pas fort en peine. Je vous offre ma maiſon; elle ſera d'autant moins ſuſpecte, que Monſieur Pillorſelin, voiant combien je m'intéreſſe pour lui, & m'aiant l'obligation d'être bien avec vous, n'auroit garde de ſoupçonner que je vouluſſe me prêter à vos infidélités.*

„ Hé' quoi! dit la jeune perſonne en „ riant, pourras-tu te réſoudre à tromper „ ton cher ami le Fermier-général? „ *Lui! mon ami!* répondit la plus âgée. *Par ma foi, je ne l'aime, ni ne l'eſtime. Mais il eſt riche, il eſt généreux, & nous avons, vous & moi, aſſez beſoin de ſa bourſe. Voilà la ſource, le motif & le but des ſervices que je veux bien lui rendre. Quand nous l'aurons ſoulagé d'un certain nombre de piſtoles, s'il vous ennuie trop, je vous aiderai à vous en débarraſſer, & je me charge de lui ſignifier ſon congé.*

Ces deux femmes, ſage & ſavant Abukibak, étant ſorties du boſquet où elles étoient, craignant d'être entendues, changerent de diſcours; & moi, je revolai dans notre heureux ſéjour.

Je te ſalue, en *Jabamiah*, & *par Jabamiah.*



LETTRE QUARANTE-DEUXIEME.

Le Silphe Oromasis, *au sage Cabaliste* Abukibak.

PARMI les Princes, sage & savant Abukibak, qui ont eu le bonheur après leur mort d'être reçus dans l'heureuse demeure des Silphes, Henri IV. tient un rang distingué. Ce bon Roi est presque aussi chéri des Esprits aériens, qu'il le fut des véritables François. Il a conservé sa gaïété, son enjoüement, & son affabilité, il est enfin tel qu'il étoit, lorsqu'il fut sur la terre.

QUELQUE grandes qu'aient été les vertus d'Henri IV. il eut cependant bien de la peine à obtenir le bonheur dont il joüit. L'Ange accusateur lui reprocha des défauts essentiels: il l'accusa d'avoir aimé le jeu avec une passion démesurée, il lui reprocha fortement son inclination pour les femmes. *Un Prince*, dit-il, *qui pendant toute sa vie s'est abandonné au vice de l'impureté, est-il digne de respirer un air aussi pur que celui qu'habitent les Silphes? Si l'amour est une foiblesse qui peut quelquefois être pardonnée, on ne sauroit l'excuser dans un*

homme âgé, qui étoit marié, à qui Dieu avoit fait tant de graces, & qui devoit à sa bonté un Roïaume qu'il lui avoit conservé par un miracle extraordinaire. Henri IV. a aimé toujours, & de toutes les manières; il a eu des desirs passagers qui ne l'attachoient que pour une nuit. Il a eu des inclinations qui ont duré pendant plusieurs années; & lorsqu'il a trouvé des Beautés qui le touchoient vivement, il s'oublioit lui-même & faisoit des folies cent fois plus extravagantes, que celles qu'on a reprochées à Hercule. Ce Héros de la Fable fila auprès d'Omphale, & lui, il se travestit un jour en païsan, & chargea un fardeau de paille sur la tête, pour pouvoir aborder la belle Gabrielle d'Etrées.

Ne voilà-t-il pas une action bien digne d'un Roi, & d'un Roi, qui par ses travaux devoit avoir appris à regner, que de se déguiser en manant & d'oublier son caractère, pour y substituer à la place celui d'un porte-faix? S'il est des foiblesses en amour qui soient excusables, ce ne sont pas celles qui nous font perdre entiérement la pudeur, qui violent les règles les plus simples de la bienséance, & qui nous exposent à recevoir les affronts les plus sanglans. Henri IV. en a essuié plusieurs, pour s'être livré en aveugle à ses passions. Combien de fois n'est-il pas tombé aux genoux de la Marquise de Verneuil, & n'a-t-il pas éprouvé les dédains de cette fière créature, qui souvent joignoit les injures aux mépris? Est-ce-là la conduite d'un Roi, digne de commander aux hom-

hommes? Comment peut-il exiger de gouverner les autres, lorſqu'il ſait ſi peu ſe conduire? Et comment un Souverain peut-il punir les vices & les débauches, quand il s'y livre entiérement? Henri IV. mérite d'aller dans l'humide ſéjour des Ondins, où la quantité de thé élementaire qu'on lui fera boire, tempérera cette ardeur criminelle & immodérée dont il a toujours été dévoré. Elle auroit dû cependant être diminuée par les chagrins qu'il avoit reçus des femmes; car celles qu'il avoit épouſées, ne le rendirent pas fort heureux. L'une le deshonora par ſes débauches, l'autre le tourmenta par ſa jalouſie, par ſa mauvaiſe humeur, par ſes manières hautaines; & celles qu'il aima comme ſimples maitreſſes, ou lui furent infidèles, ou lui donnerent mille chagrins par les peines & les inquiétudes qu'elles lui cauſerent. Tant d'obſtacles & tant de ſoins pénibles étoient des avis ſecrets que le Ciel donnoit à Henri IV. pour le faire rentrer en lui-même. Il n'en fit aucun cas, de même que des avis que lui donnerent ſes plus zélés favoris. Ses débauches étoient ſi viſibles & ſi ſcandaleuſes, que l'Egliſe fut obligée de lui repréſenter pluſieurs fois le tort qu'il ſe faiſoit, & le mauvais exemple qu'il donnoit à ſes ſujets.

IL faut avoüer, ſage & ſavant Abukibak, que ces accuſations étoient très graves, & que ſi Henri IV. n'eût pas eu d'auſſi grandes vertus que celles dont il fut doüé, il auroit été condamné à reſter dans l'hu-

l'humide séjour des Ondins, peut-être même à habiter dans les demeures ténébreuses des Gnomes. Mais l'Ange protecteur représenta avec beaucoup de force le courage héroïque, la générosité, la bonté, la probité de ce Prince, & tant de grandes qualités obtinrent aisément de la Divinité le pardon de quelques fautes où la foiblesse avoit plus de part, que la malice & l'irréligion. Le même Ange observa aussi qu'on avoit outré les reproches qu'on avoit faits à Henri sur son incontinence, & qu'il falloit rejetter bien des crimes imaginaires qu'on lui imputoit, & dont il n'avoit jamais été coupable.

Je ne sais si tu as jamais pris garde, sage & savant Abukibak, à l'affectation de quelques Ecrivains, mal-intentionnés pour la gloire d'Henri IV. Ne pouvant lui reprocher que son inclination pour les femmes, ils ont outré les choses le plus qu'il leur a été possible; ils ont raconté cinquante contes absurdes, qui n'ont pas même l'apparence de la vérité. Un illustre favori de ce Prince a défendu vivement sa gloire contre ses calomniateurs, qui, se ressentant encore du poison que la Ligue avoit répandu dans le cœur de bien des François, tachoient en vain de flétrir la mémoire du plus illustre Prince que la France ait vû sur le Trône.

Quelques Auteurs Protestans, piqués du changement d'Henri, ont aussi cherché

ché des prétextes pour épancher leur bile: ils n'en ont pû trouver d'autre que celui qu'ont choiſi les derniers partiſans de la Ligue.

C'EST juger de la vérité d'un fait par le récit d'un ennemi intéreſſé à le déguiſer, que de vouloir ajouter foi à ce que la plûpart des Hiſtoriens ont écrit de la grande incontinence d'Henri IV. Je ſais, ſage & ſavant Abukibak, qu'il aima beaucoup les femmes: les bâtards qu'il eut de pluſieurs, en ſont des marques évidentes; mais elles ne lui firent point faire toutes les extravagances que rapportent certains Hiſtoriens. Il les aima, il eſt vrai, ſans pourtant en être l'eſclave; c'eſt ce qu'on voit clairement dans l'*Apologie* que Monſieur de Sulli a faite de ce bon Prince, en réfutant certains Ecrivains qui ne lui avoient point rendu juſtice. „ Quand ils „ ſe mettent, dit-il, ſur les diſcours des „ gaillardiſes & joïeuſetés de ce tant doux „ & débonnaire Prince, ils les exagérent „ tellement & les invectivent de ſorte par „ de ſi menſongères & fallacieuſes cir„ conſtances, par tant de dommageables „ & pernicieuſes conſéquences, les flé„ triſſent de tant de paſſions, perturba„ tions vicieuſes, honteuſes, infames, „ voire exécrables & ſcandaleuſes, qu'il „ ſemble, à les en oüir parler avec telle „ audace, impudence, effronterie & té„ mérité, qu'ils aient été les ſcrutateurs

„ des

„ des cœurs & des penſées, ... ou
„ qu'ils euſſent été ſes Peres Confeſſeurs
„ & Grands-Penitenciers. . . . . . . Et
„ ſur-tout ont-ils été tant téméraires,
„ que de nommer au rang de ſes mai-
„ treſſes une, de laquelle les qualités,
„ l'éminence, les vertus & la ſageſſe l'a-
„ voient toujours adverti, quand bien il
„ y eût penſé, de ne la tenir pas pour
„ telle, & partant mériteroient grande
„ punition ces impoſteurs d'Ecrivains d'en
„ avoir ainſi parlé. Ils diſent en d'autres
„ lieux que les femmes avoient pris un
„ tel empire ſur lui, à cauſe que le vice
„ lui étoit naturel & tourné en habitude
„ par long uſage, grande accoutumance
„ avec des gens pervers, & s'étoit rendu
„ tant éperdûment amoureux de quel-
„ ques-unes de ces Beautés, qu'il n'avoit
„ plus d'autre volonté que les leurs, &
„ que cette tâche étoit cauſe que toutes
„ les affaires les plus importantes étoient
„ expédiées par leur entrepriſe, & qu'el-
„ les n'étoient eſconduites d'aucunes cho-
„ ſes qu'elles puſſent deſirer. Ils ajoutent
„ ſi fréquemment tant d'autres inepties &
„ fadeſes, que toutes ces impoſtures té-
„ méraires étant trop longues à réfuter
„ par ce préſent diſcours (fait à autre
„ intention) nous renvoierons ceux qui
„ voudront voir leurs calomnies au jour,
„ à tous les propos qui en ſont tenus
„ dans le cours de ces *Mémoires*, par leſ-
„ quels

» quels il se connoîtra comment & pour
» quelles raisons le Roi ne se fut jamais
» résolu d'épouser une femme de joie,
» qu'elles ne disposoient d'aucunes affai-
» res, & qu'il avoit des serviteurs, les-
» quels, par son commandement, leur sa-
» voient bien dire leurs vérités, même en
» sa présence, & les esconduire & refuser
» des choses qu'ils jugeoient injustes &
» dommageables à l'Etat, aux affaires &
» revenus du Roi, ou à son peuple, &
» falloit qu'elles passassent par-là *. »

DANS ce passage, sage & savant Abukibak, je découvre deux choses essentielles à la gloire d'Henri IV. & à la confusion de ses ennemis. La première, c'est que les femmes l'ont touché, sans lui ravir l'usage de sa raison. La seconde, c'est sa bonté, sa douceur & sa complaisance. Combien y a-t-il peu de Monarques qui veuillent permettre qu'on leur représente leurs défauts, & qu'on les empêche de commettre de plus grandes fautes que celles dans lesquelles ils sont déjà tombés?

JE ne trouve rien de si rare, mais en même tems de si grand, qu'un Roi qui souffre d'être repris par ses véritables amis. Les Monarques, les moins dignes de l'estime du Public, ont toujours assez de vanité pour croire qu'on doit les regarder com-

* Mémoires de Sulli, *Tom. III. Epître.*

comme des Dieux, dont il n'eſt jamais permis de condamner les actions : ils veulent que leurs ſottiſes ſoient approuvées, que leurs impertinences ſoient loüées, que leurs crimes ſoient mis au nombre des vertus. Henri IV. au comble de la gloire, vainqueur de ſes ennemis, aiant foudroié ſes ſujets révoltés, chaſſé honteuſement les Eſpagnols, joüiſſant d'une réputation qui le mettoit au-deſſus de tous les Monarques qui l'avoient précédé, & l'aſſûroit qu'il y en auroit bien peu qui l'égaleroient dans les ſiécles à venir, écoutoit avec douceur les avis de ſes favoris, & profitoit de leurs inſtructions. L'éclat du Trône ne l'éblouïſſoit point, il avoit l'affabilité & la cordialité d'un ſimple particulier, ſon cœur n'étoit point incapable d'une véritable amitié, il entroit avec ſes favoris dans les détails les plus circonſtanciés de toutes ſes affaires, il leur découvroit juſques à ſes plus ſecrettes penſées. On s'en apperçoit par bien des faits qu'on trouve dans les *Mémoires de Sulli*. La converſation qu'il eut avec Rôni ſur le choix qu'il devoit faire d'une femme, eſt originale. „ Si l'on obtenoit, „ lui diſoit-il, les femmes par ſouhaits, „ afin de ne me reſſentir point d'un ſi „ hazardeux marché, j'en aurois une, laquelle „ auroit entre autres bonnes parties „ ſept conditions principales ; à ſçavoir, „ beauté en la perſonne, pudicité „ en

„ en la vie, complaiſance en l'humeur,
„ habileté en l'eſprit, fécondité en géné-
„ ration, éminence en extraction, & grands
„ Etats en poſſeſſion. Mais je crois, mon
„ Ami, que cette femme eſt morte, voi-
„ re peut-être n'eſt pas encore née, ni
„ prête à naître; & partant voions un
„ peu enſemble quelles filles ou femmes,
„ dont nous ayons oüi parler, ſeroient à
„ deſirer pour moi, ſoit dehors, ſoit de-
„ dans le Roïaume. Et pour ce que j'y
„ ai déjà (ſelon mon advis) plus penſé
„ que vous, je vous dirai pour le dehors
„ que l'Infante d'Eſpagne, quelque vieil-
„ le & laide qu'elle puiſſe être, je m'y
„ accommoderois, pourvû que j'épouſaſ-
„ ſe avec elle les Païs-Bas, quand ce de-
„ vroit être à la charge de vous redon-
„ ner le Comté de Bethune. Je ne re-
„ fuſerois pas non plus la Princeſſe Rei-
„ belle d'Angleterre, ſi, comme l'on pu-
„ blie que l'Etat lui appartient, elle en
„ avoit été ſeulement déclarée préſomp-
„ tive Héritière: mais il ne me faut pas
„ attendre à l'une ni à l'autre; car le Roi
„ d'Eſpagne & la Reine d'Angleterre ſont
„ bien éloignés de ce deſſein-là. L'on
„ m'a auſſi quelquefois parlé de certaines
„ Princeſſes d'Allemagne, deſquelles je
„ n'ai pas retenu le nom: mais les fem-
„ mes de cette région ne me reviennent
„ nullement, & penſerois, ſi j'en avois
„ épouſé une, devoir avoir toujours un

„ lot de vin couché auprès de moi, ou-
„ tre que j'ai oüi dire qu'il y eut un jour
„ une Reine en France de cette Nation,
„ qui la pensa ruiner, tellement que tout
„ cela m'en dégoute. L'on m'a parlé auf-
„ si de quelqu'une des sœurs du Prince
„ Maurice; mais outre qu'elles sont tou-
„ tes Huguenottes, & que cette alliance
„ me pourroit mettre en soupçon à Ro-
„ me & parmi les zélés Catholiques, el-
„ les sont filles d'une Nonnain, & que
„ quelque autre chose que je vous dirai
„ une autre fois, m'en aliéne la volonté.
„ Le Duc de Florence a aussi une Niep-
„ ce, que l'on dit d'être assez belle:
„ mais étant d'une des moindres Maisons
„ de la Chrétienté qui porte titre de
„ Prince, n'y aiant pas plus de soixante
„ ou quatre-vingts ans que ses dévanciers
„ n'étoient qu'au rang des plus illustres
„ bourgeois de leur ville, & de la même
„ race de la Reine Mere Catherine qui a
„ tant fait de maux à la France, & en-
„ core plus à moi en particulier, j'ap-
„ préhende cette alliance, de crainte d'y
„ rencontrer aussi mal pour moi, les miens
„ & l'Etat *, „

Ces dernières réflexions d'Henri IV. sage & savant Abukibak, ne lui servirent de guères dans la suite, puisqu'il épousa cet-

* Mémoires de Sulli, *Tom. II. pag.* 112.

cette même Princesse de la Maison de Medicis, qu'il avoit rejettée. Voilà à quoi aboutissent souvent toutes les résolutions humaines, elles sont aussi-tôt détruites que formées. Dans un tems on pense ce, à quoi on ne songe pas dans un autre, & l'on oublie jusqu'aux maux qu'on avoit eu la précaution de prévoir. Les chagrins, qu'Henri IV. craignoit de n'essuier en épousant la Princesse de Medicis, ne manquerent pas de lui arriver. Elle ne put souffrir les tendresses qu'il avoit pour ses maitresses, elle en témoigna un dépit extrême, qui causa des brouilleries domestiques. Elle se porta même plusieurs fois à des dédains & des contrariétés d'autant plus fâcheuses pour Henri IV. qu'elles retardoient l'exécution des grands desseins qu'il avoit conçus. Tel est le plus souvent le sort des plus grands hommes. Pendant que la fortune les comble de bonheur au dehors, elle les accable dans l'intérieur de leur famille.

PORTE-toi bien, sage & savant Abukibak.



LETTRE QUARANTE-TROISIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

JE viens de lire un Livre, ſage & ſavant Abukibak, rempli d'excellentes choſes, écrites avec une ſincérité & une noble hardieſſe, dignes d'un véritable Philoſophe. Ce Livre eſt intitulé *Hiſtoire Critique de la Philoſophie.* L'Auteur traite de ſon origine, de ſes progrès, & des diverſes révolutions qui lui ſont arrivées juſques dans ces derniers tems. Il expoſe d'abord quel étoit l'état de la Philoſophie avant les Grecs, il examine les opinions des Egyptiens, & développe d'une manière préciſe, claire & intéreſſante les difficultés qui ſe rencontrent dans des faits qui ſemblent à demi enſévelis dans la nuit des tems. Après avoir cherché la Philoſophie juſques dans ſon origine, il la ſuit pas à pas, & remarque ſoigneuſement tout ce qui a ſervi à ſa perfection. Il obſerve le tems de la naiſſance des différentes Sectes, il entre dans un détail ſavant & rempli d'érudition, de leurs principaux ſentimens. Il en réfute pluſieurs en grand maître, il donne de la force à quel-

quelques-uns par les nouvelles raiſons dont il les appuie, & par la clarté avec laquelle il les explique. Il trace d'une main ſûre & hardie le portrait de tous les plus célèbres Philoſophes, il les repréſente, non pas tels que la paſſion, les préjugés, la haine, ou la prévention, les ont peints bien ſouvent; mais tels qu'ils ont été réellement. Il juge de leurs mœurs, de leur probité, de leur caractère auſſi impartialement, qu'il décide ſavamment du prix & du mérite de leurs Ouvrages. A ces portraits particuliers il en joint de généraux, qui ne ſont pas d'un moindre prix; tel eſt celui qu'il fait des premiers hommes qui s'appliquerent à l'étude de la Philoſophie. „ Il eſt aiſé de voir, dit-il, „ . . . que la Philoſophie dans les pre„ miers tems étoit toute différente de ce „ qu'elle eſt aujourd'hui. Elle tenoit d'un „ côté à la Religion, & de l'autre à la „ Politique; elle s'élevoit au gouverne„ ment des Etats, & à ce qui devoit oc„ cuper les plus grands génies, au bon„ heur des peuples; elle formoit des pro„ feſſions graves, importantes, pleines de „ reſſources, dignes d'occuper toute la „ vie d'un homme raiſonnable. Ceux qui „ s'y dévoüoient, n'étoient point des a„ mes mercenaires, des Savans querel„ leux, & d'une imagination rembrunie, „ plus propres à avilir, ſuivant l'expreſ„ ſion des Anciens, qu'à faire aimer cet-

 „ te

„ te divine Pallas, qui par un don ſingu-
„ lier des Dieux eſt venue habiter ſur la
„ terre. De-là naiſſoient pluſieurs avan-
„ tages, qui doivent à nos yeux accrédi-
„ ter les Philoſophes barbares. Nés,
„ pour ainſi dire, au milieu des connoiſ-
„ ſances, ils n'étudioient point ſelon leur
„ goût & leur caprice, mais par autorité
„ de l'Etat. Le ſoin importun de pour-
„ voir à leur ſubſiſtance, & plus impor-
„ tun encore dans les commencemens,
„ ne leur cauſoit aucune diſtraction. Aſ-
„ ſez riches des bienfaits publics, ils ne
„ pouvoient exercer, ni la Banque, ni
„ le Commerce, ni aucune de ces pro-
„ feſſions lucratives, que Platon appel-
„ loit agréablement l'*Art de voler le bien
„ d'autrui ſuivant les loix*. Le privilège
„ d'étudier étoit même réſervé à certai-
„ nes familles choiſies, & très jalouſes
„ d'un ſi noble avantage. Le fils docile
„ recevoit avec reſpect les inſtructions
„ de ſon pere, & les transmettoit ſans au-
„ cun changement à ſa poſtérité. Ainſi,
„ les dogmes ne ſe corrompoient point,
„ ne ſouffroient aucune altération, & l'on
„ diſoit qu'après Dieu, la mémoire étoit
„ la choſe du monde la plus ſacrée & la
„ plus reſpectable, parce qu'elle perpé-
„ tue & conſerve le ſouvenir des premiè-
„ res inſtructions qu'on a reçues *. „

QUEL-

* Hiſtoire Critique de la Philoſophie, *impri-
mée*

QUELLE différence, fage & favant Abukibak, n'y a-t-il pas entre les perfonnes qui s'appliquent aujourd'hui à l'étude de la Philofophie, & celles qui autrefois en faifoient leur occupation principale! Si l'on excepte quelques grands hommes, qui dans ces derniers tems ont tâché de rappeller le bon fens qui paroiffoit avoir été exilé de chez les hommes, & qui ont tenté de détruire ce ramas de chimères monftrueufes, que la fuperftition, l'amour de la difpute, l'oifiveté Monacale, & le pedantifme avoient inventées, à qui peut-on donner le titre de Philofophe? Eft-ce à un Jacobin, partifan outré des vifions de St. Thomas, qui, avant d'ouvrir les Ouvrages de cet Ecrivain, jure & promet qu'il adoptera aveuglément tout ce qu'il y trouvera, & qu'il défendra, en dépit de la raifon & de l'évidence, toutes les erreurs, les puérilités & les queftions inutiles, qu'il aura plû à fon ancien Patriarche de foutenir? Eft-ce à un Cordelier, vil efclave des fubtilités ridicules de Scot, qui, auffi zélé pour cet Auteur, que le Jacobin pour St. Thomas, fe fait une loi & une maxime inviolable de dire *non*, lorfque l'autre dit *ouï*? Y a-t-il rien de fi plaifant, & qui marque mieux juf-qu'où

mée à Amfterdam, chez Changuion, en 1737. *Tome I. pag.* 14.

qu'où va la foibleſſe des hommes, que de voir deux perſonnes, qui, ſans connoître les ſentimens de deux Philoſophes, les embraſſent aveuglément, & promettent de penſer comme eux, parce qu'ils endoſſent des habillemens, faits de la même manière que ceux que portoient ces Philoſophes? Celui, dont le capuchon eſt blanc, doit être pour les *formes ſubſtantielles*, & celui, dont la robe eſt blanche & noire, doit défendre juſqu'à la dernière goute de ſon encre, l'*a parte mentis*.

La plûpart des autres gens qui ſe voüent à l'étude de la Philoſophie, n'y apportent guères un eſprit plus pénétrant & plus dépouillé des préjugés. Un Jéſuite emploie les talens qu'il a, non pas à rechercher la vérité, & à trouver dans Deſcartes, Locke, Newton, Mallebranche, la ſolution de certaines difficultés qui l'embarraſſent: tout cela ne l'occupe point, c'eſt de découvrjr quelque nouvelle raiſon qui puiſſe l'empêcher de ſe rendre à une démonſtration évidente. Ariſtote a dit une abſurdité, il faut abſolument excuſer ce Philoſophe. La Société enſeigne la Philoſophie Péripatéticienne, elle la croit plus utile à ſes intérêts que le Carteſianiſme, ou le Newtoniſme. Qu'importe que la vérité ſouffre, que l'aveuglement des hommes augmente, que les véritables Savans gémiſſent & déplorent l'é-

tat présent des Belles-Lettres? L'honneur du Péripatétisme est attaché à ne point démordre de certaines opinions; on doit, pour les soutenir, emploier tous les moïens, dût-on dire, comme autrefois les Pythagoriciens, *le Maître l'a dit, il faut donc que cela soit.*

LES Philosophes scholastiques, & surtout les Jésuites, se servent assez souvent d'un semblable argument. Quand une objection les embarrasse, ils traitent celui qui la leur fait, d'hérétique; ils appellent l'autorité de l'Eglise & celle du Pape à leur secours, & cela doit terminer, selon eux, la dispute, en leur donnant gain de cause. Lorsque Descartes soutint & démontra évidemment que l'étendue étoit l'essence de la Matière, tous les Moines, tous les Professeurs de Collège donnerent l'allarme, sonnerent le tocsin, & il ne tint pas à eux que cet illustre Philosophe ne fût excommunié, & qui pis est, brulé. Cependant, si l'on fait aux Jésuites & aux Ecclésiastiques le reproche d'imiter la sotte crédulité des Pythagoriciens, ils vous diront hardiment qu'ils ne croient un sentiment, que parce qu'ils pensent qu'il est conforme à la raison. Non contens de tromper les hommes, ils les méprisent, & se figurent qu'ils n'ont pas assez de jugement pour connoître les choses les plus claires & les plus visibles.

SI l'on fait attention, sage & savant

Abukibak, à la conduite des principales Sectes des Scholaſtiques, on verra qu'elles conſervent toutes quelque choſe qui fut particuliérement attaché à quelqu'une des anciennes. On trouve dans les Thomiſtes & dans les Scotiſtes la ſoumiſſion ſervile des Pythagoriciens; les Franciſcains, les Capucins, &c. ſe reſſentent de la craſſe, de la fainéantiſe & du fanatiſme des Cyniques. Car comment peut-on nommer cette effronterie avec laquelle ils s'offroient aux yeux du Public à demi-nuds, ſales, remplis de poux, couverts de craſſe, & affectant ſous leurs haillons l'air d'une auſtère ſageſſe? En faiſant le portrait de ces anciens fous, je peins d'après nature ceux des Moines mandians. L'Auteur de la *Philoſophie Critique* a eu la même penſée, mais il a ſubſtitué à la place des Capucins, des Recollets, des Pique-puces, & des Capucins d'Ebene, d'autres gens, qui peut-être ne reſſembloient point autant aux confreres de Diogene. „ Les „ Cyniques, dit-il, n'étoient point ſi at„ tachés à l'ancienne Philoſophie, qu'on „ n'en ait trouvé des rejettons dans tous „ les ſiécles poſtérieurs, & juſques au mi„ lieu du Chriſtianiſme. En effet, ne peut„ on pas donner ce nom à tant de ſectai„ res qui ont cherché à avilir & à deſho„ norer une Religion, auſſi reſpectable „ par les Myſtères qu'elle propoſe à croi„ re, qu'aimable par la Morale qu'elle en-

„ ſei-

„ feigne à pratiquer? Tels ſont, pour re-
„ monter aux plus anciens de ces ſectai-
„ res, les Ebionites, les Manichéens, les
„ Adamites, les Béguards, les Turlupins,
„ les Vaudois ou Pauvres de Lion, les
„ Flagellans, les Humiliés, les Cathares
„ on Paterins, les Anabaptiſtes, les Men-
„ nonites, les Quakers ou Trembleurs,
„ les Petits-Prophètes échappés de Cé-
„ vennes, & que nous avons vûs de nos
„ jours ſe répandre avec tant d'éclat en
„ Angleterre. L'Hiſtoire continuée de
„ ces ſectaires pourroit à juſte titre s'ap-
„ peller l'*Hiſtoire des Cyniques Chrêtiens*,
„ ou l'*Hiſtoire du Fanatiſme dans la Religion*
„ *Chrétienne* *. ”

L'IDE'E que donne ce ſage Ecrivain du reſpect qu'on doit aux grands hommes, eſt un des plus beaux morceaux de ſon Ouvrage. Il montre qu'ils doivent être bien plus reſpectés dans la Société, que ces Princes enyvrés de leur grandeur, inutiles au bien de leurs peuples, & ces Conquérans, nés pour le malheur des humains. En effet, ſi un homme ne doit être conſidéré que parce qu'il a un mérite réel, qui a plus droit de prétendre à l'eſtime des honnêtes gens, ou un ſage Philoſophe qui les inſtruit par ſes conſeils,

* Hiſt. Crit. de la Philoſophie, *Tom. II*, pag. 192.

feils, qui les encourage par fes lectures à fuppoter les coups de la fortune, qui leur apprend par fon exemple à devenir vertueux, qui leur communique fes utiles découvertes dans la Nature; ou un Roi, qui les ruine par fes dépenfes frivoles, qui les facrifie à fon ambition, qui les abandonne au foin d'un Miniftre avare, dur, cruel & ignorant? Ne feroit-on pas fou de vouloir égaler Charles IX. & Henri III. à Defcartes, ou Charles & Jaques II. à Neuwton? Ces Savans étoient nés pour le bonheur du genre humain, & ces Rois pour le malheur de la France & de l'Angleterre. On doit convenir de cette vérité: rien n'eft plus grand, plus eftimable qu'un Prince fage & vertueux; rien n'eft fi méprifable qu'un Tyran. Ils font cependant également Souverains; mais le premier eft un Monarque Philofophe, & le fecond un Roi fimplement. Ce n'eft donc pas le Trône qui illuftre les Souverains, mais la vertu, ainfi que les autres hommes. „ Qu'il me foit permis, dit „ l'Auteur dont je parle, de citer ici un „ trait, non pour l'honneur qui m'en peut „ revenir de m'être familiarifé avec les „ plus grands hommes de ce fiécle, mais „ par le rapport qu'il peut avoir à l'*Hif-* „ *toire de la Philofophie*. Aiant paffé en „ Angleterre avec feu Mr. le Duc d'Au- „ mont, qui joignoit à tant de talens fu- „ périeurs une générofité prefque incon-

„ nue

» nue dans notre siécle, je fus prié de dî-
» ner chez l'illustre Mr. Neuwton; &
» comme c'est l'usage en Angleterre de
» boire sur la fin du repas à la santé des
» Rois & des Princes, que les Philoso-
» phes ordinairement ne connoissent &
» ne fréquentent guères, Mr. Neuwton,
» plus judicieux, me porta la santé de
» tous les honnêtes gens, de quelque
» païs qu'ils fussent. *Nous sommes tous*
» *Amis*, m'ajouta-t-il, *parce que nous ten-*
» *dons unanimement au seul but digne de*
» *l'homme, qui est la connoissance de la véri-*
» *té. Nous sommes encore tous de la même*
» *Religion, parce que menant une vie simple*
» *& nous conformant aux bienséances, nous*
» *tâchons sincérement de rendre à l'Etre Su-*
» *prême le culte que nos foibles lumières nous*
» *persuadent lui devoir plaire davantage.* Les
» témoins de ce discours furent Mr. Hal-
» ley, Mr. de Moive, & Mr. C. . . .
» tous Mathématiciens du premier ordre.
» Erasme, qu'on doit regarder comme le
» modèle des esprits doux & modérés,
» des amis de la paix, Erasme, dis-je,
» après avoir rapporté les dernières pa-
» roles de Socrate prêt à boire la ciguë,
» paroles si nobles & si touchantes, le
» félicite sur-tout, *Quod bonam spem con-*
» *ceperit fore ut Deus pro sua bonitate boni*
» *consulturus esset, quod studuisset bene vi-*
» *vere* *. » JE

* Hist. Crit. de la Philosophie, *Tom. II.* pag. 264.

Je ne doute pas, ſage & ſavant Abukibak, que tu ne ſois charmé de la liberté noble & hardie qui regne dans le paſſage que je viens de te citer. On aime à voir les grands hommes encourager par leur exemple tous ceux qui s'appliquent aux Sciences, & leur faire ſentir combien leur état eſt au-deſſus de celui que leur aſſignent l'ignorance & la fauſſe grandeur. Il y a pluſieurs endroits dans cet Ouvrage auſſi beaux, auſſi frappans & auſſi intéreſſans. L'Auteur a ſû mêler adroitement l'agréable à l'utile, & il divertit en inſtruiſant. Cependant, ſon Livre a trouvé des ennemis redoutables : les Eccléſiaſtiques ſe ſont élevés contre lui, il n'a pas tenu à eux qu'ils ne l'aient accablé ; parce qu'ils ont cru qu'il n'avoit point eu aſſez de reſpect pour leurs erreurs & pour leurs opinions ; ils l'ont regardé comme un eſprit dangereux. Tu ſais qu'aujourd'hui, ſage Abukibak, l'ambitieux Clergé exige que l'on baiſe les fers dont il charge tous ceux ſur leſquels il peut étendre ſes droits. Quel ſupplice pour des perſonnes qui ſont uſage de leur raiſon, que celui d'être obligé de gémir ſous le poids inſupportable de l'hypocriſie, de la ſuperſtition, de la mauvaiſe foi & de l'ambition de gouverner ! Encore, ſi les Eccléſiaſtiques, tranquilles & d'accord entre eux, ne ſe rendoient point mépriſables par la maniere dont ils tâchent de ſe détruire, de ſe ſupplanter, & de s'aggrandir

aux

aux dépens de leurs confreres, on pourroit se contraindre à garder le silence. Mais quel est l'homme qui pourroit se taire, voiant ces disputes indécentes & ces haines mortelles, occasionnées par les différens partis formés & fomentés par les Ecclésiastiques ? L'Auteur de l'*Histoire Critique de la Philosophie* a dépeint dans la perfection l'inutilité, ou plûtôt le mal dangereux de ces guerres Théologiques, & je crois ne pouvoir mieux finir ma Lettre, que par ce passage rempli de réflexions sensées. Quoique l'Empire, dit-il, „ eût souffert des secousses violentes depuis que les Paléologues s'en étoient „ rendus les maîtres, il faut cependant „ avoüer que jamais peut-être on n'y a- „ voit trouvé tant de gens habiles. Les „ disputes entre l'Eglise Grecque & la „ Latine, entre les Papes & les Empe- „ reurs, étoient alors plus vives & plus „ fréquentes que jamais, soit que les Grecs „ voulussent effectivement terminer le „ Schisme, ce que j'ai de la peine à croi- „ re de leurs subtilités & de leur dissimu- „ lation, soit qu'ils se servissent de ce „ prétexte pour engager les Princes du „ Rit Romain, & le Pape même à les se- „ courir. Tout cela obligeoit de côté „ & d'autre d'entrer dans de longues dis- „ cussions, & de conférer en présence „ des personnes les plus accréditées & „ les plus aguerries à la dispute ; & il fal-

„ loit

„ loit bien pour cela étudier ſoigneuſe-
„ ment l'Ecriture Sainte, recourir aux au-
„ torités des anciens Peres, ou trouver
„ le moïen de les détourner. C'eſt ce
„ que pluſieurs Grecs ont fait avec ſuc-
„ cès, & même au-delà de ce qu'on de-
„ voit attendre de leur capacité. Je ne
„ citerai ici que ce qui s'eſt paſſé ſous Mi-
„ chel Paléologue & Grégoire X. au Con-
„ cile de Lion, & ſous Jean Paléologue
„ & Eugene IV. au Concile de Florence.
„ Je doute qu'on puiſſe trouver des gens
„ auſſi artificieux, & auſſi éclairés ſur
„ leurs intérêts, que l'étoient les députés
„ de l'Egliſe Grecque qui aſſiſterent à ces
„ deux Conciles. En effet, quelle utilité
„ & quel fruit en tira-t-on? Chaque par-
„ ti s'opiniâtra davantage dans ſon ſenti-
„ ment; & les efforts qu'on fit de côté &
„ d'autre pour s'aſſûrer la victoire, ren-
„ dirent irréconciliables ceux qui avoient
„ paru céder. Tel eſt le ſort de toutes
„ les conférences de Religion, & il ſem-
„ ble que Dieu le permette pour appren-
„ dre aux hommes que c'eſt lui qui tour-
„ ne les cœurs comme il veut, & que ſans
„ ſon ſecours, ceux qui paroiſſent chercher
„ à ſe réünir, s'éloignent encore davan-
„ tage *. „

QUEL

* Hiſt. Crit. de la Philoſophie, *Tom. III. pag.* 214.

QUEL bonheur pour l'Univers entier, si les Prêtres de toutes les différentes Religions pouvoient être persuadés un jour de la vérité de cette dernière maxime!

JE te salue, sage & savant Abukibak.



LETTRE QUARANTE-QUATRIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

J'EXAMINE avec soin, sage & savant Abukibak, les différens caractères des hommes. Je tâche de me dépouiller le plus qu'il m'est possible des préjugés que j'ai reçus dans mon enfance. Je ne me laisse point éblouïr à des apparences trompeuses, & qui, semblables à ces clinquans qui brillent aux yeux lorsqu'on les examine de loin, perdent entiérement leur prix & leur mérite dès qu'on les considére de près. Je ne regarde dans les hommes que la sagesse & la vertu. Sous quelque forme qu'ils me les offrent, je les respecte toujours. Un bourgeois vertueux, un païsan rempli de candeur & de bon-

bonne foi, me ſont cent fois plus précieux qu'un Noble, deſcendu d'une race ancienne, & qui n'a devers lui d'autre qualité que le bonheur d'être né de parens, qui peut-être ne dûrent leur mérite, ainſi que lui, qu'à d'autres parens qui ſe trouvoient dans le même cas.

Si l'on remontoit juſqu'à la premiere origine de bien de familles illuſtres par leur ancienneté, on verroit avec étonnement que cette illuſtration, qui n'a eu d'autre fondement que la faveur d'un Miniſtre, celle d'une maitreſſe, ou quelquefois l'achat d'un morceau de parchemin, païé par une ſomme pillée à la veuve & à l'orphelin, s'eſt augmentée, ſans que ceux qui y avoient tant d'intérêt, y priſſent plus de part qu'à la gloire du Grand Mogol & aux victoires du Roi de Pégu.

Est-il rien, ſage & ſavant Abukibak, de plus extraordinaire que d'avoir attribué aux familles les mêmes qualités qu'à ces arbres, qu'on eſt aſſûré de voir croître dans quelque terrein qu'on les plante, ſans qu'il ſoit beſoin de les cultiver? Dès qu'une fois un particulier a annobli ſa maiſon, il eſt certain que ſes ſucceſſeurs, pourvû qu'ils ſoient riches, iront toujours en augmentant, quelque peu de mérite qu'ils aient. Tel eſt le ſort de la Nobleſſe: dans quelque terre qu'elle ſoit plan-

plantée, il faut, tant qu'elle dure, qu'elle devienne plus respectable ; sa véritable essence ne consiste que dans l'ancienneté.

QUELQUES vertus, quelque grandes qualités qu'ait un nouveau Noble, ce n'est qu'*un Gentilhomme de nouvelle fabrique*; mais un stupide, un fat, un imbécille, né d'une ancienne race, c'est une personne respectable, c'est *un bon Gentilhomme.*

JE serois tenté, sage & savant Abukibak, de regarder les préjugés des Européens sur la Noblesse, comme étant aussi ridicules que ceux de certains Savans, qui n'estiment point les plus belles Editions de Thucidide, de Tacite, de Cicéron, &c. & qui ne veulent lire ces Auteurs que dans de vieux Manuscrits à demi usés, effacés & déchirés. On a beau leur représenter la netteté, la justesse, la correction qui se trouvent dans les Editions imprimées, & les fautes, les mots effacés, les caractères presque inintelligibles dont fourmillent la plûpart des Manuscrits ; ce qui n'est point ancien n'a pour eux aucun appas. Cicéron n'est plus Cicéron, & Thucidide perd toutes ses graces, dès qu'il ne faut pas orner son nez d'une lunette, & se perdre la vûe pour déchiffrer des Ouvrages transcrits depuis plus de huit ou neuf cens ans. Je crois, sage & savant Abukibak, que ce

respect servile & cette véneration pour l'ancienne Noblesse, qui n'a d'autre mérite que son ancienneté, sont des imaginations aussi folles, que celles de la passion & de l'entêtement pour les vieux Manuscrits. J'aurois même envie de les comparer à l'amour outré qu'ont les Hollandois pour les vieilles porcelaines; un vase de terre, dont ils ne feroient aucun cas s'il étoit fait depuis une année, leur devient précieux dès qu'il l'est depuis cinquante ou soixante.

QUAND je condamne aussi hautement les préjugés où l'on est sur la Noblesse, je ne prétends point cependant soutenir qu'elle doive être méprisée. Je voudrois seulement qu'on ne la considérât qu'autant qu'elle seroit ornée de plusieurs excellentes qualités, je souhaiterois qu'elle eût les mêmes avantages que la vertu lorsqu'elle l'accompagneroit, & qu'elle ne pût rien obtenir dès qu'elle seroit seule. Les Epicuriens ont fait pour principes des choses le *vuide* & les *atômes*: le premier de ces principes ne peut rien sans l'autre. Ne pourroit-on pas établir pour maximes fondamentales des honneurs qu'on accorde aux gens de distinction, la *Noblesse* & les *sentimens*? Sans ces dernières qualités, la première seroit le véritable *vuide* des Epicuriens.

LA coutume que je voudrois établir, paroît d'abord ramener les choses à leur pre-

première origine. Il ſemble que je veuil-le qu'il n'y ait preſque d'autre Nobleſſe que celle qu'on acquiert perſonnellement & par ſes actions; ce n'eſt pas-là cependant mon but. Si je détruiſois abſolument toutes les diſtinctions qui ſont entre certaines familles par leur ancienneté, je tomberois dans un excès auſſi vicieux que celui que je condamne. Il faut que dans des Etats bien policés il y ait des rangs différens, dont quelques-uns ſoient deſtinés à des gens qui aient reçu une éducation qui les mette en état de pouvoir exercer dignement les charges qu'on leur confie. Or, il eſt naturel que des perſonnes qui ſont nées dans des familles qui depuis long-tems joüiſſent des emplois les plus conſidérables, ſoient plus propres à les remplir, y aiant été, pour ainſi dire, élevées, que des hommes à qui les fonctions en ſont ſouvent entiérement inconnües.

IL faut donc établir ce principe. La Nobleſſe eſt utile & reſpectable, lorſqu'elle eſt accompagnée de la vertu; mais elle ne doit, ni ne peut donner aucun véritable relief au vice, à l'ignorance, à l'imbécillité, à la mauvaiſe foi, &c. Tous ces défauts ſont auſſi condamnables dans un Noble aux yeux d'un Philoſophe, que dans le plus petit particulier.

VOICI encore un autre principe, qui me paroît auſſi vrai que le premier. Entre

tre deux Gentilshommes le mérite seul doit décider de la préference qu'on doit leur donner : si l'on se détermine en faveur de l'un, parce que sa race est plus ancienne d'un siécle que celle de l'autre, c'est-là une décision que je compare à celle des Hollandois en faveur de la vieille porcelaine. Voilà l'amour ridicule pour de vieux Manuscrits. Je soutiens alors tout ce que j'ai établi au commencement de ma Lettre, & je crois être fondé à dire que la Noblesse ne doit jamais entrer pour rien dans les jugemens qu'on prononce sur l'estime que mérite un galant homme.

Je ne m'étonne point, sage & savant Abukibak, que tant d'illustres Ecrivains se soient récriés contre les préjugés outrés où l'on étoit en faveur de la Noblesse; ils défendoient leurs propres causes. La Nature, en les avantageant du côté de l'esprit & des qualités du cœur, les avoit maltraités du côté de la naissance; n'étoit-il pas naturel qu'ils souffrissent avec peine qu'on leur préferât des gens sur lesquels ils avoient tant d'avantages réels? En vérité, je passe à tous les Savans les déclamations qu'ils ont faites contre la Noblesse, ils étoient en droit d'attaquer une chimère, sur l'autel de laquelle on bruloit un encens, qui n'auroit dû être destiné qu'à celui de la vertu.

Si les Auteurs qui ont écrit contre le servile respect qu'on a pour les vieux pa-

papiers, pour les anciens contracts & pour les titres, avoient été en état & dans une situation à pouvoir connoître par eux-mêmes l'intérieur de ceux qui en retiroient tant de gloire, ils auroient attaqué encore avec plus de succès le phantôme redoutable qu'ils combattoient. Malheureusement la plûpart d'entre eux ne connoissant que le foible de la Noblesse, & fort peu le ridicule de bien des Nobles, ils faisoient des déclamations vagues, & ils se contentoient d'élever la vertu au-dessus de la naissance. Ils avoient sans doute raison ; mais ils eussent remporté des avantages bien plus considérables, si entrant dans un détail circonstancié, ils eussent pû dévoiler les caractères singuliers, & méprisables en même tems, des trois quarts des Nobles. Peu de Savans ont agi de cette manière, parce que peu se sont trouvés dans une situation à connoître la Cour & le grand monde. Les uns ont passé leur vie dans leur cabinet, les autres ont ressenti tout le poids de l'injustice dont ils se plaignoient. L'obscurité de leur naissance les a empêchés d'approcher de près les personnes d'un certain rang; quelques-uns, qui auroient pû être plus instruits des foiblesses des Grands, ont cru devoir mieux emploier leur loisir, qu'à examiner les folies & les sottises d'un nombre de gens qui se figurent avoir acquis le droit par leur naissan-

ce de pouvoir être auſſi ridicules qu'ils le jugent à propos, ſans qu'on ſoit en droit d'y trouver à redire. Je penſe cependant, ſage Abukibak, que le tems qu'on emploie à étudier les différens caractères des hommes, quelque vicieux qu'ils ſoient, eſt toujours bien emploié. On apprend à haïr le vice, en conſidérant toute ſa laideur. La fréquentation, par exemple, d'un Petit-maître eſt utile à un Philoſophe, pour lui faire connoître parfaitement le néant de la vie de la plus grande partie des gens du monde.

Je ne ſais, ſage & ſavant Abukibak, ſi tu as jamais daigné faire quelque attention aux manières groteſques & ridicules de ces perſonnes, à qui l'on accorde libéralement le titre d'*homme aimable*, d'*eſprit enjoüé*, de *caractère gracieux*. Tu aurois pû en tirer des raiſons bien fortes pour prouver la ſpiritualité de l'ame des ſinges. Je m'étonne que les Philoſophes, qui ont ſoutenu que l'ame des bêtes étoit de même nature que celle des hommes, n'aient pas fait d'abord cette objection à leurs adverſaires: *Ou il faut que vous avoüiez que l'ame d'un ſinge eſt ſpirituelle, ou il faut que vous conveniez que celle d'un Petit-maître eſt matérielle. Puiſque j'apperçois dans ces deux ames les mêmes qualités, les mêmes inclinations, les mêmes mouvemens, les mêmes paſſions, elles doivent avoir la même eſſence, & ſont également, ou matérielles, ou ſpi-*

ſpirituelles. Or, vous prétendez que celle du Petit-maître eſt ſpirituelle; donc celle du ſinge l'eſt auſſi.

APRÈS cette première propoſition, il reſteroit à prouver l'égalité des penſées, des ſentimens & des inclinations entre le ſinge & le Petit-maître; il n'y auroit rien de ſi aiſé que d'en venir à bout. Je me mets pour un inſtant à la place du Philoſophe qui ſoutient cette opinion. *N'eſt-il pas vrai*, demande-je, *qu'on ne doit, & qu'on ne peut même juger de la nature de l'ame que par les opérations qu'on lui voit faire, ſon eſſence ne ſouffrant point qu'elle puiſſe être apperçue par les yeux. Quelles ſont les fonctions de l'ame d'un Petit-maître? Elle agite le corps dans lequel elle fait ſa demeure. Tantôt elle le fait ſifler, tantôt elle le force à danſer, à ſauter, à cabrioler; tout cela ſans aucun ſujet, & ſi promptement, que l'on voit bien que la raiſon & le jugement n'entrent pour rien dans ces pirouëttes. J'apperçois dans les ſinges ces ſauts, ces gambades, ces élans précipités, & dans un ſapajou, qui ſe démene dans ſa loge, je découvre avec un peu d'attention les contorſions les plus rafinées d'un jeune étourdi au milieu d'un cercle de femmes.*

POURSUIVONS cet examen. Lorſqu'un ſinge ſe regarde dans un miroir, enchanté de ſa figure, il redouble ſes grimaces groteſques, il déploie toute ſa legéreté, il fait trente ſauts, il marmotte dans les dents

dents quelque chose d'inintelligible pour nous ; mais qui ne l'est point sans doute à quelque autre singe. Un Petit-maître, se considérant dans un grand trumeau, rappelle toutes ses graces, il s'examine en détail, il se tourne & retourne vingt fois, hausse la tête & la secouë, la baisse ensuite & la releve, tient quelques discours qui ne peuvent être entendus que par un autre Petit-maître, parle de *boucle flotante*, de *nœud à grand ruban*, de *toupet court & rond*. Où peut-on trouver de ressemblance plus parfaite?

Le singe, naturellement traitre & malin, mord ou déchire les habits de ceux qui ont l'imprudence de s'approcher trop près de lui, attirés par le plaisir que leur donnent ses sauts & ses gambades. Le Petit-maître fait précisément la même chose; on achete toujours cher les divertissemens qu'il donne. En sortant d'une maison où il aura étalé tout son savoir-faire, & déploié ses tours les plus subtils, il déchire la réputation des gens qu'il y a vûs, & médit du maître & de la maitresse. Rien n'est à l'abri de sa langue maligne, elle est pour le moins aussi dangereuse que les dents du singe le plus mauvais.

Aprè's une égalité aussi visible dans les sentimens, dans les manières & dans le caractère, n'est-on pas en droit de conclure que l'ame du singe & celle du Petit-maître sont de la même nature? Je t'a-

voüerai, sage & savant Abukibak, que je pancherois presque vers cette opinion. Je sais qu'elle a de grandes difficultés, & que si l'on en convenoit une fois, il faudroit avoüer que l'ame des Petits-maîtres est matérielle; car il n'y auroit aucune apparence à vouloir rendre spirituelle celle des singes; mais quand il seroit vrai qu'on seroit forcé de convenir que les Petits-maîtres ne sont que des automates, des espèces d'horloges montés par la folie & par l'extravagance, quel mal cela feroit-il? Dans le fond il n'y auroit rien de si aisé que de prouver que l'ame d'un homme raisonnable n'est point de la même nature que celle d'un Petit-maître. Penses-tu, sage Abukibak, qu'on trouvât beaucoup de ressemblance entre l'ame d'un Philosophe, tel que Neuwton, & celle d'un singe renfermé dans un corps humain?

Je te salue, illustre Cabaliste.

LET-

LETTRE QUARANTE-CINQUIEME.

Aſtaroth, *au Cabaliſte* Abukibak.

VOICI, ſage & ſavant Abukibak, une converſation aſſez hardie entre les deux damnés qui ont écrit le plus librement lorſqu'ils étoient ſur la terre. Si tu trouves quelque choſe de trop hardi dans leurs diſcours, ne l'attribue qu'à la néceſſité où je ſuis de te les rapporter fidélement. Quoique nous autres Diables, nous nommions les choſes par leurs noms, je ſais le reſpect que je te dois; je tâcherai donc d'adoucir, autant qu'il me ſera poſſible, les expreſſions choquantes dont ſe ſont ſervis ces deux damnés.

DIALOGUE ENTRE L'ARETIN ET LE JESUITE SANCHES.

SANCHES.

„ JE ne comprends point en vérité
„ comment vous pûtes pouſſer la débau-
„ che juſqu'à ôſer publier votre infame
„ Ouvrage, intitulé *Il Libro dei Sonnetti, e*
„ *delle figure luſſurioſè*, dans lequel vous
„ aviez

„ aviez fait graver en dix-huit planches „ toutes les attitudes les plus luxurieu- „ ſes qu'un amant qui cherche à raffiner „ dans les plaiſirs amoureux, étoit capa- „ ble de prendre. Vous eûtes ſoin d'a- „ jouter un ſonnet à chacune de ces eſ- „ tampes, & vous joignîtes à toutes ces „ choſes ordurières un Dialogue, intitulé „ *La Putana errante*, dans lequel vous trai- „ tâtes fort au long *de i diverſi conjunga-* „ *menti*. Vous craigniez apparemment que „ vos ſonnets ne puſſent ſuffire à expli- „ quer aſſez clairement la matière que „ vous traitiez.

„ ARETIN.

„ JE m'étonne que vous me reprochiez „ ma façon d'écrire impudique; mon deſ- „ ſein étoit d'être utile aux femmes, & „ de leur fournir des moïens pour pou- „ voir entretenir & accroître l'amour de „ leurs maris, ou de leurs amans. Il me „ paroît que vous n'êtes guères en droit „ de condamner mon attention pour le „ beau ſexe; vous lui avez été pour le „ moins auſſi favorable que moi. Vos „ égards pour lui ſe ſont étendus juſques „ aux vieilles femmes; vous avez ſou- „ tenu * que quelque âgées qu'elles ſuſ- „ ſent,

* *Unde nunquam ob ſeneƈtutem deneganda eſt alicui*

„ sent, on ne devoit jamais refuser de
„ les marier, parce que l'état de femme
[illegible]
„ em-

alicui ab Ecclesia facultas ineundi matrimonium, nisi aliud impedimentum allegetur & probetur. Constat ex dictis duplici n. præced. *Et tradit* Enriquez *, dicens ita usum Ecclesiæ se habere. L.* 12. *de Matrim. Cap.* 7. *n.* 3.

Atque hoc in fœmina, quantumcunque vetula, certius est, quia frigiditas coitum viri senis impediens, ipsi non obstat, utpote quæ patiens est, & semen recipit, ad quod calor juvenilis minime desideratur. Sylv. *Matrim.* 8. *q.* 16. *Dicto* 4. *in fin.* Ant. Cuc. *L.* 5. *Instit. Majorum, Tom.* 12. *n.* 262, Barbosa, *L.* 1. *p.* 1. *n.* 97. *ff. Sol. Matr.*

Sed difficultas est, an quando vir senex est adeo exhaustus, ut omnino impotens sit ad copulam habendam, nec judicio Medicorum juvari arte possit, sit incapax matrimonium ineundi? Quibusdam placet eum non esse incapacem; nam semper habitu retinet intrinsecam seminandi intra vas potentiam, ac senio per accidens impeditam. Ita videntur sentire Ant. *c.* 2. *n.* 5. *de Frig.* & *Malef.* Jason. *I. Sed est quæsitum n.* 1. *notab.* 1 *ff. de Lib. & Posthum.* Rolandus *de Lucro dotis. q.* 103. *n.* 17. *habetur Tom.* 9. *tract. Aiunt enim senes valide posse matr. inire.* R. Patris Thomæ Sanchez Cordubensis è *Societate Jesu, de Sancto Matrimonii Sacramento Disput. Tomi tres. De Impedimentis Matrimonii Lib.* 7. *Tom.* 2. *Disputat. XCII. pag.* 37. Les Lecteurs verront par la traduction, ou plûtôt par la paraphrase de ce premier passage, combien j'adoucis les termes sales & choquans du Jésuite Sanchès. Quelques gens, trop scrupuleux,

„ emportant celui de *patient*, & non
„ point celui d'*agent*, la chaleur de la
„ jeunesse ne leur étoit pas d'une nécessi-
„ té absolue. Vous les comparez ensuite
„ à des vases qui sont faits uniquement
„ pour recevoir : vous n'avez pas la mê-
„ me complaisance pour les hommes, &
„ dès qu'ils sont trop vieux, vous vou-
„ lez qu'ils ne puissent plus contracter des
„ mariages légitimes. Vous distinguez sage-
„ ment la différence des emplois du vase &
„ du jardinier : le jardinier doit verser, il
„ faut pour cela une force marquée ; le va-
„ se, pour recevoir, n'a point besoin de se
„ mouvoir. Or, dès que le jardinier ne
„ peut plus hausser le bras, il lui est im-
„ possible d'arroser : par cette même rai-
„ son un mari trop âgé ne peut plus rem-
„ plir les fonctions du mariage ; donc il
„ ne

leux, diront peut-être que j'ai mal fait de traduire des impuretés aussi grandes ; mais ils changeront de sentiment, s'ils réfléchissent que mon unique but a été de flétrir la mémoire de l'Auteur qui les a le premier données au Public, & de couvrir de confusion les Jésuites, qui non seulement ont permis l'impression de l'Ouvrage impudique de leur Confrere Sanchès ; mais qui s'obstinent encore à le défendre, & qui même ôsent en parler comme d'un excellent Livre. Les Lecteurs jugeront, après avoir lû ce Dialogue, s'il ne faut pas que ces Peres aient perdu toute honte.

„ ne ſauroit le contracter légitime-
„ ment.

J'ADOUCIS, comme vous voiez, les
„ termes dont vous vous ſervez; & quoi-
„ que vous m'accuſiez d'être impudique,
„ je ne le ſuis point encore aſſez pour
„ ôſer nommer les choſes les plus ſales
„ auſſi crûment que vous faites. Mais
„ enfin, cela ne ſert de rien à notre
„ diſpute, il s'agit de ſavoir ſi vous n'a-
„ vez pas auſſi favoriſé le beau ſexe dans
„ vos Déciſions, que moi dans mes Dia-
„ logues.

„ SANCHES.

„ COMMENT pouvez-vous dire que
„ j'ai eu de grands égards pour les fem-
„ mes, moi qui les ſoumets à ſubir tous
„ les chagrins que leur peut cauſer la
„ foibleſſe du tempérament d'un mari
„ peu vigoureux? N'ai-je pas décidé en
„ termes précis * que ſi une jeune fem-
„ me

* *Tertio deducitur quid dicendum ſit de fœmina arcta, quæ viro minime frigido nupſit, & ab eo cognoſci nequit, at per coitum alterius viri potentioris poteſt ei aptari, aut jam aptata eſt?* Sanchez, *ibid. pag.* 341.

Univerſi ſupero eo textu Scribentes inde colligunt fœminam uni cognoſcibilem, univerſaliter arctam, præſumi talem omnibus. Tandem, quia ſi fœmina illa

„ me posséde un bien si parfait, qu'il ne
„ puisse lui être enlevé par un mari, à
„ qui non pas la bonne volonté, mais
„ les forces manquent, il faut que cette
„ jeune femme souffre qu'un barbare ci-
„ seau fasse une opération qui n'étoit ré-
„ servée qu'à l'amour, & qu'on élargisse
„ impitoiablement les voïes qui peu-
„ vent conduire l'époux à une entière
„ joüissance?

„ CE que je prononce en faveur des
„ maris que la Nature a trop avantagés,
„ n'est pas moins dur au beau sexe, que
„ ce que j'ai décidé sur la facilité qu'on
„ doit donner à ceux qui ne l'ont point
„ été assez. J'établis comme une chose
„ certaine, que quelque monstrueux
„ * que soit un mari, il faut que sa fem-
„ me

illa re tam molli, ac est membrum virile alterius viri, potuit aperiri, ac apta reddi congressui prioris viri, cur id non poterit instrumento ligneo aut ferreo, quæ duriora sunt, absque vitæ periculo fieri? Id impedimentum, quod sic auferri potest, nec est perpetuum, nec matr. dirimit, juxta regulam relatam. Id. *ibid. Disputat. XCIII. pag.* 341.

* *Sed procul dubio tenendum est, si ope medicinæ absque mortis periculo possit subveniri fœminæ virgini, ut apta reddatur congressui illius viri imbecillis, validum esse matr. quia textus* d. c. fraternitatis *eam regulam generalem tradidit ad dignoscendum an impedimentum perpetuum sit, ac dirimens*

„ me prenne patience, & qu'elle aie recours au Chirurgien, dès qu'elle ne court point risque de la vie. Un homme, fût-il aussi puissant que Priape & une femme, aussi parfaite que Minerve, cette contrariété si grande ne porte aucun préjudice au mari ; une main cruelle dût-elle faire une ouverture plus large que celle de la Caverne de la Sibylle, il faut que le mari puisse joüir de tous ses droits. Après des arrêts aussi peu favorables aux femmes, & sur-tout à celles pour lesquelles on a ordinairement dans le monde le plus d'inclination, pouvez-vous me

„ taxer

mens matr. quando per opus humanum absque corporis periculo tolli nequit. Et quamvis textus loquatur de fœmina arcta, id non efficit quasi ad solam arctam restringens dispositionem, sed quia satisfacit quæst. propositæ, quæ de sola muliere arcta fuit. Atque ita dum tradit regulam, generaliter loquitur, non restringens ad arctam, sed ex ea generali regula descendit ad decidendum casum specialem quæsitum de arcta, ut constat ex illis verbis : Nos tamen perspicaciter attendentes quod impedimentum illud non erat perpetuum, quod præter divinum miraculum, per opus humanum absque corporali periculo potuit removeri. *Et confirm. quia si vir senex aut debilis coire nequeat, nisi opere medicinæ adjutus, fatentur omnes id impedimentum temporale esse, nec dirimere matr. quod possit illi subveniri absque corporis periculo.* Id. *ibid. pag.* 344.

„ taxer d'avoir songé à leur être utile „ dans mon Ouvrage?

„ ARETIN.

„ VOUS faites un peu trop valoir cet- „ te incision dont vous parlez tant. Je „ pourrois vous dire que c'étoit sans ris- „ que pour le beau sexe, que vous l'éta- „ blissiez comme une chose nécessaire, „ sur-tout dans le cas où le mari se trou- „ voit trop avantagé. L'aviez-vous ja- „ mais vû arriver pendant votre vie? „ Pour moi, je vous avoüe que je n'a- „ vois jamais soupçonné qu'il fût besoin „ de décider quelque chose sur une pa- „ reille matière. Cependant, pour abré- „ ger toutes les disputes inutiles, je con- „ viendrai, si vous voulez, que votre „ décision peut être utile quelquefois; „ mais vous y avez apporté de si grands „ ménagemens, vous l'avez accompagnée „ de tant de clauses, qu'il est aisé de „ voir votre attention pour l'intérêt & „ le salut du beau sexe. Vous ne voulez „ point qu'un mari * puisse lui-même se „ fa-

* *Tandem dubitabis an integrum sit huic viro impotenti ad virginem, potenti autem ad corruptam propria auctoritate instrumento aliquo ligneo aut ferreo ad id apto, digitisve claustra hujusmodi virginis a se ductæ reserare, ut vel sic consummare possit matr.? Id esse licitum clare sentire viden-*

„ faciliter les plaiſirs que lui interdit ſa „ foibleſſe ou ſa groſſeur. Non ſeulement „ vous lui défendez de ſe ſervir de quel„ que inſtrument de fer ou de bois ; mais „ vous ne voulez pas même qu'il emploie „ les doigts : vous craignez qu'il ne dé„ rangeât par ſon ignorance quelque cho„ ſe dans le Temple de l'amour, vous exi„ gez que ce ſoit un Architecte qui en „ connoiſſe la ſtructure & la conſtruc„ tion, qui faſſe les réparations néceſ„ ſaires.

„ Ne découvre-t-on pas aiſément dans „ ces ordres, ſi utiles à la conſervation „ des beautés les plus cachées du ſexe, „ l'amitié & la tendreſſe que vous aviez „ pour lui ? Il me ſera aiſé de vous con„ vaincre entiérement par pluſieurs au„ tres endroits de vos Ouvrages, que vous „ étiez bien plus commode pour les fem„ mes que les Médecins, qui marquent „ cer-

dentur. D. Th. Jo. de Friburgo, Aſtens. Sab. relati *n.* 26. *Nam verba* D. Thom. *quæ cæteri tranſcribunt, ſunt hæc* : Si non poſſet implere carnalem actum cum virgine, & poſſit cum corrupta, tunc medicinaliter aliquo inſtrumento poſſet clauſtra pudoris frangere, & ei conjungi. *Quod idem clarius docere videtur* Albert. Magn. *eo num.* 26. *relatus, dicens poſſe virum digitis aperire viam. At credo id non ſentire* D. Th. *nec ejus ſequaces ; non enim abſolute dixere poſſe virum, ſed prudenter addidere medicinaliter, quaſi dicant juxta Medicorum præſcriptum.* Id. *ibid. pag.* 345.

„ certains tems dans l'année, où les plai-
„ ſirs amoureux doivent être interdits.
„ Si tous les ſuppôts d'Hypocrate avoient
„ été auſſi complaiſans que vous, Cléan-
„ tif ne ſe fût jamais plainte des jours
„ Caniculaires. Vous n'exceptez aucun
„ jour de l'année, * & les jours de fê-
„ te, quelque ſolemnelles qu'ils ſoient,
„ n'en doivent pas moins être des jours
„ de

* *Quarta ſententia (cui adhæreo, licet exiſtimem duas præcedentes eſſe valde probabiles) ait ſolum eſſe conſilium quibuſvis diebus a copula conjugali abſtinere, ac proinde omni culpa vacare tunc exigere. Ducor, quia præceptum de colendis feſtis probibet ſolas operationes externas ſerviles, qualis non eſt debitum petere, nec finis præcepti, nempe, ut liberius vacetur Deo, cadit ſub præcepto, auctore* D. Th. I. 2. *q.* 96. *art.* 2. *& multis aliis, quos refert & ſequitur.* Cov. *cap. Alma matre.* I. *p.* §. 5. *n.* I. *Et confirmatur, quia cum nemo teneatur in diebus feſtis, aut ſupplicationum, aut jejunii orare, ineptum ſe reddens bis diebus ferventiori contemplatione, minimæ culpæ reus erit, quam nulli contraveniens præcepto. Nec in diebus jejunii tenetur ad aliam carnis macerationem, quam ad eam quæ ab Eccleſia præſcripta eſt, quæ eſt abſtinentia a pluribus comeſtionibus & cibis vetitis. Secundo, quia culpa non eſt, ubi nullius præcepti adeſt probibitio, quod bic contingit. Quia præceptum divinum de colendis feſtis minime interdicit debiti conjugalis exactionem, ut probavi. Nec etiam eſt præceptum humanum.* Id. *ibid. de Debito conjugali, Diſput.* 131. *Lib.* 9. *Tom.* 3. *pag.* 200.

„ de mariage. Vous mettez la conſcien-
„ ce de toutes les dévotes en repos, ſoit
„ par les loix divines, ſoit par les loix
„ humaines ; le Calendrier des Saints n'a
„ aucune influence ſur le mariage. Quel
„ bonheur pour la jeune Italienne, dont
„ parle Boccace & la Fontaine! Si elle
„ avoit ſû votre déciſion, elle l'eût ſans
„ doute oppoſée à tous les préceptes de
„ ſon mari. „

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak. J'aurai ſoin de t'envoier inceſſamment la ſuite de ce Dialogue.

****

Lettre Quarante-sixieme.

Aſtaroth, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

SUITE DU DIALOGUE ENTRE L'ARETIN ET SANCHES.

„ Aretin.

„ Je pourſuivrai les avantages que vous
„ accordez ſi liberalement aux fem-
„ mes. Votre prévoiance pour elles s'é-
„ tend juſqu'aux actions les plus ſecret-
„ tes de l'hymen; vous diſpenſez les fem-
„ mes de tous les ſoins qui pourroient les
„ em-

„ embarraſſer dans les combats amou-
„ reux *; vous laiſſez à leur choix d'ê-
„ tre

* *Secunda concluſio. Non eſt neceſſe utrumque conjugem ſeminare ſimul; quare dum vir ſemen effudit, minime tenetur fœminæ effuſionem expectare. Probatur, quia fœmineum ſemen nec eſſe neceſſarium, nec active ad generationem concurrere docent* Galen. *ſibi contrarius L.* 1. *de Sanit. tuenda, C.* 1. *& L.* 2. *de naturalib. Facult. C.* 3. Ariſt. *L.* 1. *de Generat. animal. C.* 2. *& L.* 2. *C.* 3. Avicenn. *L.* 9. *de Animal. C.* 1. Alb. Magnus *L.* 5. *de Animal. C. ult.* Hugoſinenſis *ſuper Libro tegni Galeni, L.* 2. *ſſ. Frigidum vero & ſiccum, textu* 1. *& multi alii, & univerſa Theologorum ſchola (ſi* Scoti *ſectatores excipias) cum* D. Th. 3. *p.* 9. 31. *art.* 4. *ad* 3. *Quod inde conſtat, quia experientia teſte, fœminæ omnino invitæ, in balneiſque ſemen virile recipientes, concipiunt. Tunc autem minime ſeminant; alias veneream delectationem maximam non poſſent non ſentire. Ergo cum abſque eo ſemine, nedum ubi, non ſimul, ſed poſt effunditur, generatio ſequatur, nullum præceptum conſtringit ad pariter effundendum. Nec obſtat id generationi convenientius eſſe, quoniam non tenentur conjuges convenientiorem ac faciliorem generandi viam eligere, ſed ſatis illis eſt ſi generationi non obſtent, juxta dicta Diſp. præced. num.* 6. *Et ideo hanc concluſionem tenet* Enriq. *Lib. II. de Matrim. Cap.* 16. *num.* 7. *fin. Hinc deducitur minime culpæ lethalis reum eſſe virum, tactibus irritantem Venerem, ſcientem ſe ob id præmaturius fœminam, ſeminare, quia concurſus utriuſque ſeminis minime ad generationem deſideratur, ut*

„ tre promptes ou lentes, & vous appor-
„ tez une foule d'autorités pour prouver
„ que le comble de leurs plaisirs étant
„ inutile à la génération, elles sont les
„ maitresses de hâter, ou de reculer le
„ moment le plus fortuné de la joüissan-
„ ce. Vous citez les exemples de bien
„ des femmes qui ont conçu dans le bain,
„ quoiqu'elles ne participassent point aux
„ plaisirs qu'elles procuroient à leurs a-
„ mans, ou à leurs maris; vous concluez
„ ensuite, fortifié dans votre sentiment,
„ de l'autorité de plusieurs sages Jésuites,
„ qu'un mari n'est point coupable lorsque
„ connoissant la vivacité de sa femme, il
„ prélude quelque tems auparavant, pour
„ pouvoir être plus en état de mettre les
„ instrumens à un unisson parfaitement
„ juste.

VOILA' qui est fort utile & fort com-
„ mode pour les femmes d'un tempéra-
„ ment prompt; on ne sauroit leur pres-
„ crire des préceptes qui pussent leur pa-
„ roître plus agréables. Il semble mê-
„ me que vous vouliez faire une nécessi-
„ té à un mari de songer à fournir tou-
„ jours également la carrière avec son é-
„ pouse;

ut num. præcedenti probavimus. Sic viri sapientissimi e Societate Jesu, & Enriq. *L. II. de Matrim.* C. 15. *n.* 13. *dicens sic sensisse DD. Complutenses, hac de re consultos.* Id. *ibid. Disput.* 17. *pag.* 218.

„ pouſe ; car vous remarquez que quoi-
„ que le plaiſir parfait de l'amour dans
„ les femmes ne ſoit point néceſſaire à
„ la géneration, cependant la ſage Na-
„ ture qui ne fait rien en vain, a voulu
„ que le concert mutuel des plaiſirs du
„ mari & de la femme facilitaſſent la pro-
„ création des enfans.

„ VOS précautions pour la tranquillité
„ des Dames ne ſe ſont point arrêtées à
„ ces premières obſervations : vous avez
„ prévû tout ce qui pouvoit les fatiguer,
„ diminuer leur beauté, & altérer la fraî-
„ cheur de leur teint ; vous leur permet-
„ tez * de ceſſer le combat amoureux tou-
„ tes

* *Non crederem autem mortale, ſi contra accidat, ſed ſolum veniale, nempe ſi viro ſeminante, fœmina ante proprii ſeminis effuſionem, deſiſtat a copula, vel data opera nitatur non ſeminare ; quia cum ejus ſemen ad generationem non deſideretur, ut diximus hoc. Lib. Diſp. 17. n. 9. ceſſat prorſus ratio cogens ad damnandam de culpa lethali contra naturam repreſſionem ſeminis in viro fœmina ſeminari. Atque ita colligo ex D D. n. præc. relatis. Ea enim ratione probant in viro eſſe culpam mortalem quod impediat finem generationis, ad quam ejus ſemen exigitur. Et licet* Tabiena & Armilla *videantur nobis adverſari ; loquuntur enim indiſtincte ſi altero ſeminante, alter conjux ſe retrahat. At ratio quam* Tabiena *ſubjicit, eo quod generatio impeditur, ſuam mentem eſſe teſtatur ut loquatur de viro ſicut cæteri loquuntur, cujus ſemen deſideratur, ſufficitque proli concipiendæ.* Id. *ibid. Pag.* 222.

„ tes les fois qu'elles se sentent trop fa-
„ tiguées. Il est vrai que vous apportez
„ une clause qui met une restriction à vo-
„ tre décision, c'est qu'il faut que le mari
„ ait auparavant rempli en entier les fonc-
„ tions du mariage; mais votre opinion
„ n'en est pas moins favorable aux fem-
„ mes d'un tempérament froid & lent. Il
„ étoit bien juste qu'après avoir pourvû
„ aux besoins de celles qui ont trop de vi-
„ vacité, en ordonnant à leurs maris de
„ s'exciter avant le combat, vous eussiez
„ pour les autres la même attention.

„ Il s'en faut bien que vous aiez mar-
„ qué les mêmes égards pour les hom-
„ mes. Vous leur faites un crime * de
„ pou-

* *Quidam asserunt culpam esse lethalem, si vir a copula inepta, ante seminis effusionem, desistat, cum effundere possit. Ducuntur, quia impeditur generatio, ad quam copula suapte natura ordinatur; frustrari autem copulam conjugalem suo fine, obstando generationi, culpa lethalis est. Secundo probat* Sylv. *quia tactus impudici inter conjuges, animo non perveniendi ad copulam, sunt mortales, nedum claustra pudoris eo animo penetrare. Ita docent* Sylv. *Debitum. q. 7. addens omnino a ratione deviare oppositam sententiam,* Graffis, *p.* 1. *decis.* 1. 2. C. 82. *n.* 16 Petr. a Ledesm. *de Matrim. q.* 49. *a.* 6. *Dub.* 2. *Concl.* 4. Enriq. *L.* 11. *de Matr. C.* 15. *n.* 4. *Temperant vero* Sylv. Graffis, *& idem* Enriq. C. 16. *n.* 7. *ad fin. nisi ante fœminæ seminationem, vir se retrahat, non animo generationi obstandi, sed ex causa justa, ne saluti noceat seminis effusio.*

Alii

„ pouvoir s'arrêter au milieu de leur cour-
„ ſe: en duſſent-ils crever, il faut qu'ils
„ fourniſſent entiérement la carrière. Vous
„ ne traitez guères mieux les maris, que le
„ courier du Cabinet les chevaux de poſ-
„ te. Les adouciſſemens que vous dites
„ que quelques Auteurs apportent à une
„ déciſion auſſi penible pour les maris fa-
„ tigués, ou d'un tempérament foible,
„ ne portent aucun préjudice au beau ſexe;
„ car ceux qui paroiſſent, ſelon vous, les
„ plus favorables aux hommes, ne laiſſent
„ pas que de vouloir qu'un mari ne puiſ-
„ ſe s'arrêter dans la carrière que du con-
„ ſentement de ſon épouſe. Car, ſi ſem-
„ blable à une plante prête à ſécher, elle
„ demande d'être arroſée, le mari ne
„ peut ſans crime lui refuſer cette roſée
„ prolifique qui lui eſt ſi néceſſaire; il
„ manqueroit à l'équité & à la cha-
„ rité.

„ Vous avez favoriſé encore plus les
„ femmes dans les deux Theſes que vous
„ agitez dans votre 17. Diſpute du Devoir
„ conjugal. Vous prenez avec chaleur la
„ dé-

Alii vero in alio ſunt extremo; docent enim etiam ubi uxor ſeminavit, non eſſe contra naturam, nec lethale crimen virum, ante ſeminis effuſionem, recedere, niſi uxor jure conjugii ſemen exigat, vel ſit in illa periculum conſentiendi pollutioni voluntariæ. In priori enim caſu eſſe mortale contra juſtitiam, in poſteriori vero contra charitatem. Id. ibid. Pag. 221.

„ défenſe de ces jeunes victimes, qu'un bar-
„ bare Italien voudroit ſacrifier au goût
„ dépravé de ſa Nation ; vous mettez
„ le beau ſexe à couvert de toutes les
„ fauſſes attaques, vous leur fourniſſez
„ des armes contre l'impudicité de leurs
„ maris, vous remarquez * avec raiſon
„ que

* *Aliqui tamen id admittunt (ut refert* Abulenſis C. 5. Math. *q.* 224). *ut verum ſit in viro agenti, ſecus in fœmina patienti; quia non habet ſui corporis poteſtatem, ſed ſolus vir. Deinde quia ſtat petentem reum eſſe culpæ, reddentem vero illius immunem. Verum tenendum eſt nullo modo licere uxori pati copulam ſodomiticam, aut effuſionem ſeminis extra vas, licet alias mors ſibi comminata obeunda ſit, quia ea copula eſt intrinſece mala, pejorque fornicatione, quæ nullo timore poteſt honeſtari; nec eſt matrimonialis, quæ ſola licita eſt. Ita* Alenſis 2. *p. q.* 66. *Membr.* 3. *ad* 2. Abulens. *d. q.* 224. D. Ant. 3. *p. t.* I. *c.* 20. §. 3. Sylv. *verb. Debitum. q.* 4. Mit. Tabien. *Matrimonium* 3. *quæſt. pen.* Ledeſm. 2. *p.* 4. *q.* 51. *a.* 6. *propos.* 5. Margarita, *Confeſſ.* 6. *præcept. f.* 86. *pag.* I. Graffis, *p.* I. *decis. L.* 2. *C.* 82. *n.* 13. *Nec obſtat argumentum contrarium, quoniam vir non habet poteſtatem in uxoris corpus ad quemcumque uſum, ſed ad ſolum uxorium intra vas legitimum. Hoc tamen libenter fatebor, ſi velit vir intra vas legitimam copulam habere, quamvis tempore effuſionis ſeminis ſoleat membrum retrahere quo ſemen extra decidat, uxorem copulæ aſſentientem minime autem membri retractioni, liberam eſſe a culpa, quia dat operam rei licitæ, debitum legitime exactum reddens, & malitia viri eſt omnino ex-*

„ que le pouvoir d'un époux ne s'étend „ point sur son épouse, jusqu'à la forcer „ de commettre un crime énorme. Après „ avoir fourni des moïens aux femmes de „ résister aux séductions dépravées de leurs „ maris, vous éclaircissez un second point „ qui n'est pas moins nécessaire que le „ premier. Quelques personnes, qui sou- „ vent ne se soucient point d'avoir des „ enfans, s'interrompent dans leurs plai- „ sirs amoureux, il arrive souvent qu'un „ mari n'arrose jamais la terre qu'il culti- „ ve: il péche mortellement, en agissant „ de même; mais sa femme est exempte „ de tout crime, parce que ce n'est point „ sa faute, si son mari ne fournit point „ entiérement la carrière. Quant à elle, „ elle se prête à une œuvre permise, & „ elle est assez fâchée de la malice de son „ mari, pour qu'elle ne doive point en „ repondre. Peut-on pousser plus loin „ l'attention pour le beau sexe, que d'é- „ claircir d'une manière aussi précise & „ aussi claire, toutes les choses qui pour- „ roient donner quelques scrupules aux „ femmes trop dévotes? D'ailleurs, dans „ cette dernière décision tout homme qui „ triche sa femme, trouve sa condamna- „ tion éternelle.

„ VOI-

extrinseca, & aliena ab illo actu, nec uxor illi assentiens fit particeps, quin potius dissentit culpæ. Id. *ibid. pag.* 217.

„ Voici un autre cas, que vous avez
„ traité d'une manière auſſi favorable au
„ beau ſexe.* Vous demandez s'il eſt per-
„ mis, pendant le déduit, à une femme
„ de ſonger à un autre qu'à ſon mari.
„ Vous convenez que tous les Caſuiſtes
„ traitent de péché mortel la direction
„ d'intention dans cette occaſion; mais
„ vous trouvez un excellent expédient
„ pour ne pas priver les femmes d'un
„ plaiſir, qui ne laiſſe pas que de donner
„ un nouveau goût à ceux que l'hymen
„ leur prodigue. Vous concluez donc que
„ ſi une femme dans le moment où elle
„ remplit les devoirs du mariage, n'eſt oc-
„ cupée de l'idée de la beauté de quelque
„ homme que pour s'exciter à l'acte con-
„ jugal & pour en augmenter les char-
„ mes, elle ne commet aucun crime,
„ puiſ-

* *Similiter eſſet culpa mortalis, ſi conjux in actu conjugali delectetur in alterius viri aut fœminæ cogitatione carnaliter dilectorum. Quia eſt delectatio moroſa in objecto lethaliter malo. Ita* D. Ant. 3. *p. t.* 1. C. 20. §. 1. Sylv. *verb. Debitum,* q. 2. *fin.* Philiarc. *de Offic. Sacerd. Tom.* 1. *p.* 2. *l.* 4. *c.* 19. *paulo poſt. princ. Merito tamen dicunt carnaliter dilectorum, quia ſi delectatio in nulla re turpi eſſet, ſed in ſola pulchritudine viri aut fœminæ, ac poſſet in cogitatione arboris pulchræ delectari, ut vel ſic ad actum conjugalem excitetur, nullam video lethalem culpam, cum delectatio in nullum turpe objectum feratur, & ad boneſtum finem dirigatur.* Id. *ibid. pag.* 217.

„ puisque sa direction d'intention a pour
„ objet une bonne fin.

„ APRE's tant de décisions, si formelles en faveur du beau sexe, pouvez-vous nier que vous n'aiez été pour le moins aussi prévenu pour lui que je l'étois? On ne prend point des intérêts de quelqu'un avec autant de feu, lorsqu'il nous est indifférent. Vous avez beau me reprocher mes débauches, je concluerai toujours de vos Ouvrages que vous avez aimé les femmes pour le moins autant que moi. „

CE n'est pas encore-là, sage Abukibak, la fin du Dialogue; je n'aurois pû te le donner tout entier sans passer les bornes d'une Lettre: je te renvoie à la première occasion.

PORTE-toi bien.

LETTRE QUARANTE-SEPTIEME.

Aſtaroth, *au Cabaliſte* Abukibak.

SUITE DU DIALOGUE ENTRE L'ARETIN ET SANCHES.

„SANCHES.

„ POUVEZ-vous me taxer d'avoir été „ auſſi impudique que vous, moi „ qui fus toujours ſi ſoigneux de conſer„ ver ma chaſteté? Il eſt peu de fameux „ Théologiens de la Société qui n'en „ aient fait l'éloge. Sotuel certifie * que je „ conſervois juſques au tombeau ma virgi„ nité immaculée, Théophile Renaud † at„ teſte

* *Homo vitæ puriſſimæ innocentiſſimeque actæ, & nulla unquam graviori labe contaminatæ . . . caſtimoniæ tantum decus, ut virginitatis florem in tumulum intulerit.* Sotuel. *Biblioth. Scriptor. Societ. Jeſu, pag.* 252.

† *Sanchem hominem ſanctiſſimæ vitæ, & perpetuo virginitatis candore nitentem, ut graves Scriptores prodiderunt.* Th. Raynaud, *de bonis & malis Libris, pag.* 57.

„ teste la même chose, le Jésuite * *Joannes Combrecius* a appris après ma mort „ à tout l'Univers que c'étoit par les ordres du Ciel que j'étois entré dans la „ Société. Peut-être ignorez-vous le miracle qui arriva à cette occasion. J'avois une grande difficulté de parler, ma „ langue fut déliée tout-à-coup. Ribade-
„ nei-

* *Pater Thomas Sanchez Cordubensis, quem ante unum annum Deus ad laborum præmia evocavit, vir dum viveret, domi nobilis, humilitatis laude, & Juris utriusque, ac Theologiæ eruditione illustris, cum adolescens a Societate nostra, cujus ingressum summis votis expetebat, ob linguæ impeditæ defectum excluderetur, fusa ad Beatissimam Virginem prece, a qua recedere noluit, donec ipsa se voti compotem fecisset, minime spe sua frustratus est, soluto linguæ impedimento; & ad Societatem admissus, perpetuum se magnæ Matris cultorem atque imitatorem exhibuit, cum multis religiosarum virtutum ornamentis, tum integerrima vitæ sanctitate, ac columbina simplicitate amabilis. Idem a Clemente VIII. Pont. Max. ob illa celeberrima de Matrimonio scripta eximie laudatus, omnibus cujusque ordinis ob excellentem paupertatem, incredibilem abstinentiam, indefessosque labores pro Sancto habitus, venerationi fuit. Hic ergo tantus vir hanc nostram negotiationem cum summo vitiorum odio virtutisque amore singulari sic coluit atque exercuit, ut omnem docendi, dicendique rationem excesserit, etsi libri deficerent, merito ex ejus vita ac moribus tota hæc nostra Doctrina desumi revocarique posse videretur.... Ex Libris P.* Joannis Combrecii *de Studio Perfectionis.*

„ neira *, dans les éloges qu'il a faits „ des Auteurs Jésuites, loüe excessivement „ l'Ouvrage que vous condamnez si fort, „ & fait mention du même miracle arri- „ vé en ma faveur, dont parle *Joannes* „ *Combrecius*. Le Pape † Clément VIII. „ a

* *Vir fuit, in quo virtus cum doctrina, ingenium cum assidua legendi aviditate certavit, & qui non minus utriusque Juris, quam Theologiæ cognitione excultus fuit. Scripsit pereruditos de Sacrament. Matrimonii, Tomos tres, doctis viris valde probatos ...; Fama est* Thomam Sanchium, *quo tempore Societatem nostram ambiebat sæpe a Superioribus repulsam passum, quod impeditioris esset linguæ, Cordubæ in Templum Sanctissimæ Virginis Mariæ, quod a fonte sancto nomen habet, confugisse, & multis suspiriis, lacbrymisque a Deipara Virgine efflagitasse impedimentum illud ut auferret quo in Societatem admitteretur, atque etiam professum se domum suam non reversurum, nisi quod petebat impetrasset. Quid multa impetravit, & sublato impedimento, ad Societatem aggregatus est? Elogia de P.* Thoma Sanchez, *ex elogiis Scriptorum Societ. Jesu, auctore P.* Petro Ribadeneira.

† *Vehementer (Clemens VIII.) admiratus est subtile hominis acumen, peracre judicium, raram perspicacitatem, singularem & exquisitam in rebus indagandis solertiam, in tradendis facillimam methodum, in evolvendis citandisque Auctoribus exactissimum, & plane indefessum studium; serioque pronuntiavit nullum unquam Scriptorem extitisse, qui dubias de Matrimonio controversias uberius & accuratius enodasset.* Nat. Sotuel. *Biblioth. Scriptor. Societat. pag.* 767.

„ a donné des éloges très pompeux à mes „ Disputes sur le Sacrement du Mariage: en me reprochant d'avoir violé „ les règles de la chasteté, c'est condamner les décisions d'un souverain Pontife.

„ D'AILLEURS, je puis dire pour m'excuser, que je n'ai écrit que pour des „ Confesseurs ou des Jurisconsultes; il „ faut absolument qu'un Auteur qui travaille pour de pareilles gens, éclaircisse „ à fond les matières qu'il traite. Auroit-on raison de trouver mauvais qu'un habile Anatomiste, écrivant sur les parties „ de la génération, entrât dans un détail „ qui blesseroit les oreilles d'un homme „ du monde, qui par son état ne seroit „ point obligé de connoître à fond l'Anatomie? Les questions que j'ai agitées, „ intéressent autant les Confesseurs & les „ Jurisconsultes, que la connoissance „ des parties secrettes les Chirurgiens ou „ les Accoucheurs. Quant à vous, vous „ n'avez aucune raison pour agiter les „ matières sur lesquelles vous avez écrit; „ votre unique but étoit d'exciter les libertins à la débauche. Vous ne vous „ contentiez pas d'ailleurs d'être impudique, vous étiez aussi médisant que luxurieux; vous déchiriez les personnes „ les plus respectables, vous n'épargniez „ pas même les plus grands Princes. „ Vous n'ignorez pas la fameuse Epitaphe

 „ qu'on

„ qu'on fit après votre mort*, dans la-
„ quelle on dit *que si vous respectâtes la*
„ *Divinité & si vous n'en medîtes point, c'est*
„ *que vous ne la connoissiez pas.* A tant de
„ crimes ajoutez celui de l'hypocrisie
„ dans lequel vous tombâtes si souvent,
„ composant tantôt des Ouvrages sur des
„ matiéres de dévotion, & tantôt sur des
„ sujets infames. Vous convenez vous-
„ même de ce fait, & vous dites que c'é-
„ toit pour prouver au Public la fécondi-
„ té & la vivacité de votre génie; mais
„ l'on sait assez dans le Public que ce
„ n'étoit point là votre but. En compo-
„ sant des Ouvrages de dévotion, vous
„ trompiez quelques femmes de condition
„ dévotes, auxquelles vous les offriez pour
„ en avoir de l'argent; & quant aux E-
„ crits sales que vous publyez, vous con-
„ tentiez votre tempérament, porté à la
„ débauche la plus outrée. L'inclination
„ que vous aviez à l'impudicité étoit si
„ violente, qu'elle vous couta la vie.
„ Vous savez que le plaisir d'entendre des
„ discours sales vous transporta si fort † de
„ joie,

* „ *Qui giace l'Aretin amaro tosco*
„ *Del sem' human, la cui lingua trafisse*
„ *Et vivi & morti: d'Iddio mal non disse*
„ *Et si scuso, col dir, io no'l connosco.*

† *Infandas obscœnitates de meretricibus, ut aiunt, sororibus suis, cum audiret, ex risu sellam in qua sedebat, evertisse, occiputque vehementer graviter-que*

„ joie, & vous fit rire à un tel excès, „ qu'oubliant que vous étiez aſſis, vous „ renverſâtes votre chaiſe & vous bleſſâ- „ tes de manière, que vous mourûtes „ ſur l'heure. Voilà une mort digne de „ la vie que vous aviez menée.

„ ARETIN.

„ En vérité vous avez bonne grace à „ citer, pour prouver votre chaſteté & „ votre amour pour la pudeur, les Ecri- „ vains, vos confreres les Révérends Pe- „ res Jéſuites. Et qui doute qu'ils n'aient „ fait tout ce qu'ils ont pû pour juſtifier „ dans le Public les infamies que vous a- „ vez écrites? On ſait aſſez que la cou- „ tume de la Société eſt d'excuſer toutes „ les fautes de ſes membres. Elle a bien „ ôſé prendre la défenſe du Pere Girard, „ pourquoi n'auroit-elle point embraſſé „ la vôtre? Si vous avez écrit les choſes „ du monde les plus impures & les plus „ ſales, cet autre Jéſuite les avoit faites; „ l'un vaut bien l'autre. Laiſſons donc à „ part le miracle dont parlent vos Peres, „ ainſi que les loüanges qu'ils vous don- „ nent. Dites-moi, mon cher Ami, croiez- „ vous

que ad terram aſſlixiſſe atque eliſiſſe, ut extemplo nequiſſime interiret. Ant. Laurentinus Politianus, *in Dialogo de Riſu, pag.* 78.

„ vous le Public aſſez ſot pour penſer „ que vous aiez pû lui préſenter autant „ de ſaletés, ſans que votre eſprit les ait „ jamais communiquées à votre cœur ? „ Vous dites que vous avez travaillé pour „ les Juriſconſultes & pour les Confeſ- „ ſeurs, ſi cela étoit, vous n'auriez dû „ agiter que des queſtions qui les regar- „ daſſent ; mais vous en avez traité un nom- „ bre auſſi ſales qu'inutiles, qui roulent „ ſur des faits qui ne ſont jamais arrivés, „ & qui n'arriveront jamais. Un Magiſ- „ trat, auſſi ſage qu'éclairé, crut ne pou- „ voir rendre un plus grand ſervice au „ Public, que de défendre votre Livre. „ C'eſt un Auteur fort ſincère qui certi- „ fie cette défenſe : *Une des dignes actions* *, „ dit-il, *de Mr. le Préſident le Jay, lorſ-* „ *qu'il étoit Lieutenant-Civil à Paris, ce fut* „ *d'avoir fait faire la perquiſition du Livre* „ *de Tomas Sanchez, & défenſe aux Librai-* „ *res de Paris d'en avoir, ſous peine de la* „ *hart.* Il s'en faut bien que mes Ouvra- „ ges aient jamais été proſcripts d'une „ manière ſi infamante.

„ LORSQUE vous m'accuſez d'avoir été „ auſſi médiſant qu'impudique, je pour- „ rois vous dire que les gens d'eſprit „ ont

* *Le Franc Archer de la vraie Egliſe contre les abus & les énormités de la fauſſe, par* Antoine Tuſſi, *pag.* 266.

„ ont regardé mes Ecrits comme très uti-
„ les à la Société civile. En blâmant har-
„ diment les défauts des Grands, je leur
„ faiſois honte de leurs vices, & les for-
„ çois à devenir meilleurs. *Vous ne ſavez*
„ *peut-être pas*, m'écrivoit * un de mes a-
„ mis, *que vous vous êtes plus ſoumis de*
„ *Princes par votre plume, que le plus grand*
„ *Potentat par ſes armes. Vos Ecrits inſpi-*
„ *rent de la terreur.* Les vôtres à coup
„ ſûr ne produiſoient pas un pareil ef-
„ fet.

„ SANCHÈS.

„ IL falloit que le Seigneur Strozzi ne
„ vous craignît guères, puiſqu'il vous fit
„ menacer † de vous faire tuer dans vo-
„ tre lit, ſi vous ôſiez une ſeconde fois
„ vous

* *Non ſapete voi, che con la penna voſtra in mano havete ſoggiogato piu Principi, ch'ogni altro potentiſſimo Principe con l'arme? La penna voſtra a qual non mette terrore a quale non è formidabile.* Liter. diverſ. *pag.* 128.

† *Mà il ſignor Pietro, come huomo valoroſo, & che non voleva ſue burle nè ſuo motti, gli face intendere che attendeſſe ad altro, perche la farebbe ammazzarre in ſin nell letto. Onde il povero Aretino, che conoſceva el Signor Pietro huomo più da farlo che da dirlo, ſi miſe tanto ſpavento, che ſerrato in caſa, nè dando ingreſſo à perſona alcuna, guardava pure ſe i pognali piovevano, & menò giorno*

„ vous aviſer de plaiſanter ſur ſon comp„ te. Vous eûtes une ſi grande peur qu'il „ n'exécutât ce qu'il diſoit, que pendant „ tout le tems qu'il demeura à Veniſe, „ vous n'ôſâtes ſortir de votre maiſon, „ ni jour ni nuit. Si les Princes qui a„ voient aſſez de complaiſance de vous „ faire des préſens, avoient agi comme „ le Seigneur Strozzi, ou qu'ils vous euſ„ ſent fait donner des coups de bâton, „ comme firent deux petits Gentilshom„ mes Padoüans, contre leſquels vous a„ viez fait des vers ſatyriques, tous les „ grands progrès que votre plume avoit „ faits, ſe ſeroient bientôt évanoüis.

„ ARETIN.

„ En rappellant quelques avantures diſ„ gracieuſes qui me ſont arrivées, vous „ ne diminuez point la réputation que je „ me ſuis acquiſe. Si tous les ſatyriques „ imitoient mon exemple, on verroit tôt „ ou tard les grands Seigneurs reſpecter „ la vertu & la probité. Enfin, il faut „ bien que je ne ſois pas plus coupable „ que

giorno e notte una vita infeliciſſima, e perſin che lo Strozzi ſtette in paeſe de Veneziani, non ardi mai uſcir di caſa. Remegio Florentino, *Conſiderat. civili ſopra* Guicciardini, *Cap.* VI. *fol.* 9.

„ que vous, puiſque vous êtes condamné, ainſi que moi, à reſter un million d'années dans les Enfers, & à être anéanti enſuite pour jamais. „

JE te ſalue, ſage Abukibak, en *Belſébut* & par *Belſébut.*

****

LETTRE QUARANTE-HUITIEME.

Le Gnome Salmanſar, *au Cabaliſte* Abukibak.

IL y a quelque tems, ſage & ſavant Abukibak, que je ne t'ai point écrit, aiant été obligé de faire un voïage dans les mines du Potoſe. Je ſaiſis à mon retour la premiere occaſion que je trouve pour te donner de mes nouvelles, & t'aſſûrer que je ſuis toujours attentif à m'informer de tout ce que je crois pouvoir ſervir à ton amuſement. Il eſt arrivé depuis quelques mois dans nos ténebreuſes demeures un Médecin & un Avocat, qui ont été condamnés à y reſter pendant deux mille ans, pour avoir abuſé de leurs profeſſions, & n'avoir ſongé qu'à ramaſſer des richeſſes aux dépens de ceux qui étoient aſſez malheureux pour tomber dans leurs mains. Ils diſputent ſouvent ſur la pré-

préference qu'on doit donner à leur art. Ils eurent hier ſur ce point une converſation qui me parut ſingulière, je te l'envoie telle que je la copiai dans l'inſtant ſur mes tablettes.

DIALOGUE ENTRE UN AVOCAT ET UN ME'DECIN.

„ L'AVOCAT.

„ VANTEZ, mon cher Monſieur le „ Docteur, votre métier tant que vous „ voudrez, cela n'empêchera point que „ je ne ſoutienne qu'il n'eſt rien de ſi „ inutile que les Médecins. Je vais enco„ re plus loin, & je dis qu'il y a eu des „ Nations entières qui ſe ſont parfaite„ ment bien trouvées de ne les avoir du „ tout point connus, & chez leſquelles „ on vivoit plus ſainement & plus lon„ guement qu'on ne vit aujourd'hui en „ Europe, malgré les drogues & les re„ mèdes dont vos anciens confreres abreu„ vent tous ceux qui ont recours à eux. „ Une vérité, Monſieur le Docteur, que „ vous ne ſauriez nier, c'eſt que le me„ nu peuple, qui ſe paſſe ordinairement „ du miniſtère des Médecins, n'eſt pas „ ſujet à une mort plus maturée, que les „ grands Seigneurs & les riches bourgeois ; „ auſſi faut-il avoüer que quant à ce qui „ regarde la véneration ridicule pour la

„ Phar-

„ Pharmacie, un ſimple païſan raiſonne „ ordinairement beaucoup mieux qu'un „ homme de diſtinction. Le premier laiſ- „ ſe agir la Nature, & le ſecond emploie „ tous ſes ſoins à la ruiner.

„ LE MÉDECIN.

„ Vous faites beaucoup plus d'honneur „ au peuple qu'il ne mérite, Monſieur „ l'Avocat, en lui attribuant des ſenti- „ mens dont il eſt bien éloigné. S'il ne „ ſe ſert pas de Médecins, ce n'eſt pas „ qu'il ne les révere & ne les eſtime; „ mais c'eſt qu'il eſt dans l'impoſſibilité de „ les païer. Or, vous ſavez qu'il en eſt „ des Enfans d'Hipocrate ainſi que des „ Suiſſes: *Point d'argent, point de Méde-* „ *cins.* Si le bas peuple pouvoit avoir „ de quoi les païer, ne doutez pas qu'il „ n'y eût recours. Je vous paſſerai, ſi „ vous voulez, que les hommes vivent „ autant d'années ſans l'aide de la Méde- „ cine, que lorſqu'ils en ſont ſecourus; „ mais je ne vous accorderai point qu'ils „ n'aient tous également un ſecret pen- „ chant à ſe livrer entre les mains des „ Médecins, dès qu'ils reſſentent quelque „ incommodité. On peut dire que les „ pauvres ſe paſſent du miniſtère de mes „ confreres, par la même raiſon qu'ils „ n'ont pas beſoin de celui des vôtres. „ Ils ne voient point des Médecins lorſ-

„ qu'ils

„ qu'ils ſont malades, parce qu'ils n'ont
„ point d'argent; ils ne conſultent point
„ des Avocats lorſqu'ils ont des démê-
„ lés & des affaires d'intérêt, par la mê-
„ me raiſon. Les ſectateurs de Cujas &
„ ceux de Galien ne font rien *gratis*.

„ L'AVOCAT.

„ Le portrait que vous faites des Avo-
„ cats, ne leur convient point du tout.
„ Des hommes, uniquement occupés à
„ défendre le foible, à protéger le mal-
„ heureux, à ſoutenir ceux qui leur con-
„ fient leurs intérêts, agiſſent plus no-
„ blement que vous ne penſez. Il eſt
„ vrai qu'ils reçoivent un certain ſalaire
„ de leurs peines & de leurs travaux;
„ mais n'eſt-il pas juſte que des gens,
„ dont le métier eſt de défendre la véri-
„ té, puiſſent vivre par le produit d'une
„ auſſi noble profeſſion?

„ LE MÉDECIN.

„ Je crois que vous plaiſantez, & je
„ ne puis me figurer que vous parliez ſé-
„ rieuſement, lorſque vous prétendez que
„ le métier des Avocats eſt de défendre
„ la vérité. Dites plûtôt que c'eſt de ne
„ la diſtinguer jamais du menſonge, & de
„ ne reconnoître d'autre cauſe juſte & é-
„ quitable, que celle qui rapporte du
„ gain.

„ gain. Entrez dans l'étude d'un Avocat, „ parlez-lui ſimplement d'une affaire, il „ vous répondra d'une manière chancel- „ lante & douteuſe. Cujas aura dit cela, „ Barthole ceci, du Moulin quelque au- „ tre choſe, & d'Argentré ſera encore „ d'un autre ſentiment. On ſent qu'il eſt „ indifférent à l'Avocat de ſoutenir de „ ces opinions laquelle on ſouhaitera, ſi „ l'on en choiſit quelqu'une. Qu'on l'en „ charge, & qu'on le païe bien, auſſi-tôt „ il s'échauffe, il ouvre ſes Livres, cher- „ che des autorités pour fortifier ſa cau- „ ſe, & à force de dire aux autres que „ l'affaire qu'il défend eſt d'une clarté „ évidente, qu'elle eſt juſte, qu'elle eſt „ imperdable, il vient à ſe le perſuader „ lui-même, & reſte dans cette croiance „ juſques à ce qu'il ſoit chargé de plaider „ un autre procès entiérement contraire „ à ce premier. Alors il change de ſenti- „ ment, & ce qu'il regardoit il y a quin- „ ze jours comme une vérité évidente, „ devient une inſigne fauſſeté. La bonté „ d'un procès, chez les Avocats, dépend „ du profit qu'ils en retirent. Voilà en „ vérité une belle manière pour parvenir „ à démêler le vrai du faux, & l'injuſte „ de l'équitable! Allez, mon cher Mon- „ ſieur, vous êtes trop prévenu en fa- „ veur de votre ancienne profeſſion. Vous „ diſiez ſeulement que les Nations où les „ Médecins étoient inconnus, n'en é-

„ toient

„ toient pas plus malheureuſes ; croiez que „ celles qui ignorent qu'il y a des Avo„ cats dans le Monde, n'en ſont pas „ moins fortunées.

„ L'AVOCAT.

„ IL faut que les hommes penſent dif„ féremment, puiſqu'il il y a eu des peu„ ples, qui, aiant reconnu l'inutilité des „ Médecins, ou plûtôt le mal qu'ils cau„ ſoient, les ont exilés & chaſſés de leur „ païs. Les Romains avoient été ſix cens „ ans ſans en avoir aucun chez eux : les „ aiant reçus après ce tems, ils furent „ obligés dans les ſuites de les chaſſer ; „ ils les traiterent approchant de la mê„ me manière que les *Aſtrologues* & les „ *Diſeurs de bonne avanture*. Il eſt vrai „ qu'ils eurent raiſon d'agir de la ſorte : „ car je ne connois rien de ſi reſſemblant „ au métier de Devineur, que celui de „ Médecin ; auſſi les Anciens regardoient„ ils Eſculape, le Dieu de la Médecine, „ comme étant celui de la divination & „ des augures. Il faut être bien crédule „ pour ſe perſuader que toutes ces méde„ cines, compoſées de trente drogues dif„ férentes, agiſſent conformement aux „ ordonnances du Médecin. Vous ſavez „ ce que Pline diſoit, qu'*il falloit être im„ pudent, plûtôt qu'incertain, pour oſer mê„ ler enſemble tant de choſes dont les qualités &*

„

„ *& les vertus ſont ſouvent oppoſées* *. Conve-
„ nez naturellement, mon chér Monſieur
„ le Docteur, que vos confreres guériſſent
„ leurs malades par hazard, comme les
„ Dévineurs diſent quelquefois la vérité.
„ Je ne ſaurois aſſez loüer la bonne foi
„ de ce Charlatan, qui, diſtribuant ſes
„ drogues au hazard, diſoit à ceux qui
„ les achetoient, *Deo te la mandi buona*;
„ c'eſt-à-dire, *Dieu te la donne bonne.* Je
„ reviens aux Romains, & je trouve qu'ils
„ agirent de fort bon ſens. Ils s'étoient
„ garantis des Médecins pendant ſix cens
„ ans, ils les prirent, eurent lieu de s'en
„ repentir, les chaſſerent, & firent bien.
„ Les plus courtes folies ſont les meil-
„ leures. L'exemple d'un peuple auſſi
„ ſenſé devroit inſtruire les hommes qui
„ vivent aujourd'hui.

„ LE MÉDECIN.

„ IL eſt vrai que les Romains étoient
„ des gens fort ſenſés ſur ce qui regar-
„ doit les malades; car pendant près de
„ ſix cens ans, c'eſt-à-dire, tout le tems
„ qu'ils n'eurent point de Médecins, ils
„ ne ſe ſervirent d'autres remèdes que du
„ bouil-

* *Scrupulatim quidem colligere ac miſcere vires, nec conjecturæ humanæ opus, ſed impudentiæ eſt.* Plin. Hiſtoria Nat. *Lib.* XX. *Cap.* IX.

„ bouillon de chou. Je vous demande „ ſi vous voudriez, lorſque vous êtes in- „ commodé, qu'on vous traitât de la mê- „ me manière; & ſi vous croiez que les „ bouillons de chou ſoient fort bons „ pour rétablir les forces, pour fortifier „ l'eſtomac, pour purifier le ſang, pour „ diſſiper les mauvaiſes humeurs.....?

„ L'AVOCAT.

„ POURQUOI ne le croirois-je pas? Les „ remèdes guériſſent par hazard, & les „ bouillons de chou produiſent le mê- „ me effet. *Qui croiroit*, dit la Mothe- „ le-Vayer, *qu'une charge de poudre d'ar- „ quebuſe, brouillée dans un grand verre d'eau „ de vie, fût une bonne médecine? Les Moſ- „ covites, au rapport du Capitaine Marge- „ ret, n'en pratiquent point de meilleure. Et „ quand la fortune le veut, un Turc penſe „ heureuſement le mal de rate, en mettant ſé- „ cher à la cheminée la figure de la même ra- „ te en bois de noyer* *. Je vous demande „ pourquoi vous trouvez extraordinaire „ qu'un bouillon de chou guériſſe les „ Romains, lorſqu'une médecine de ſal- „ petre, capable de tuer tous les chevaux „ de l'Europe, rend la ſanté aux Moſ-
„ covi-

* Oeuvres de la Mothe-le-Vayer, *Tom. II. pag.* 581. *de l'Edit. in folio.*

„ covites? Mais vous feriez bien furpris,
„ fi je vous foutenois que les plus grands
„ Médecins ne doivent leur réputation
„ qu'à l'imagination frappée de leurs ma-
„ lades; du moins me fera-t-il facile de
„ vous prouver que l'on peut guérir quel-
„ quefois fans aucun remède des maladies
„ très dangereufes, par l'impreffion que
„ font fur l'efprit certaines idées. Il a été un
„ tems, où prefque tous les Souverains,
„ fans avoir jamais lû les Ouvrages d'Hi-
„ pocrate, d'Avicene & de Galien, s'éri-
„ geoient en Docteurs; cette qualité étoit
„ une des principales prérogatives, atta-
„ chées à leur Couronne. Les Rois de
„ France guériffoient les écroüelles, ceux
„ d'Angleterre foulageoient les épilepti-
„ ques, ceux de Hongrie rendoient la
„ fanté aux ictériques. Ceux de Caftille
„ opéroient encore de plus grandes mer-
„ veilles, ils rendoient fains les démonia-
„ ques. Cette dernière guérifon eft fans
„ doute beaucoup plus difficile que cel-
„ les que peuvent faire tous les Médecins
„ de l'Univers. Cependant, pour opérer
„ tant de merveilles, les Monarques Caf-
„ tillans, ainfi que les autres Rois, n'a-
„ voient que trois ou quatre mots à pro-
„ noncer. En difant, *le Roi te touche,*
„ *Dieu te guériffe*, l'affaire étoit faite. Je
„ conviens avec vous que la guérifon des
„ *malades touchés* étoit fouvent très dou-
„ teufe; mais vous m'avoüerez bien mal-

„ gré cela qu'il falloit qu'il y eût quel-
„ ques personnes qui recouvrassent la san-
„ té, puisqu'on parloit tant de ces mira-
„ culeuses cures. Or, à quoi peut-on les
„ attribuer, si ce n'est à la force de l'ima-
„ gination, qui produisoit un grand mou-
„ vement dans le sang, agitoit violem-
„ ment les esprits vitaux, & causoit un
„ changement considérable dans la machi-
„ ne. La même chose arrive chez les
„ malades qui ont recours aux Médecins.
„ Une bonne partie de leur santé dépend
„ de la bonne opinion qu'ils en ont. On
„ assûre que François I. ne guérit d'une
„ maladie dangereuse, que par la grande
„ confiance qu'il avoit à un Médecin, nom-
„ mé Huarte, qu'il avoit fait venir de
„ Constantinople. Vous voiez donc que
„ des bouillons de chou pouvoient par-
„ faitement guérir les Romains, puisque
„ leur imagination étoit frappée de la
„ bonté de ce remède. Et je pense qu'ils
„ firent très bien, après avoir connu l'i-
„ nutilité des Médecins, de retourner à
„ leurs premières maximes. Ils avoient
„ appris à leurs dépens que l'Art de Ga-
„ lien & d'Avicene est une véritable char-
„ latanerie.

„ LE MEDECIN.

„ Pouvez-vous trouver de plus grands
„ Charlatans que les Avocats? Voiez-les
„ dans leur étude travailler à leurs plai-

„ doiers,

„ doïers, vous diriez que ce ſont des O-
„ pérateurs qui compoſent leurs baumes.
„ Ils pillent un paſſage dans un Auteur,
„ prennent une citation dans un autre,
„ empruntent une autorité dans un troi-
„ ſième, & de tous ces larcins ils compo-
„ ſent un plaidoïer, fait d'autant de mor-
„ ceaux différens, qu'il y a de diverſes
„ herbes dans les drogues les plus com-
„ poſées. Il n'eſt point de Vendeur d'or-
„ viétan qui débite ſes paquets avec plus
„ d'emphaſe, que les Avocats prononcent
„ leurs harangues & leurs oraiſons volées.
„ Perſonne ne ment auſſi impudemment
„ qu'eux: tous leurs talens conſiſtent à
„ embrouiller la vérité, ils nieront har-
„ diment aujourd'hui ce qu'ils auront af-
„ firmé le jour auparavant, en plaidant
„ une autre cauſe. L'arracheur de dents
„ le plus hardi n'a point autant d'effron-
„ terie que ces Meſſieurs, lorſqu'il faut a-
„ vancer quelque fait faux & ſuppoſé,
„ qui peut leur être utile. Dites-moi,
„ je vous prie, où eſt-ce que l'on peut
„ trouver des gens qui reſſemblent plus
„ qu'eux aux Charlatans? Allez, Mon-
„ ſieur le Juriſconſulte, ſi les Médecins
„ ſont de grands hableurs, les Avocats ne
„ leur cédent en rien. „

JE ſouhaite, ſage & ſavant Abukibak, que cette converſation puiſſe te plaire.

JE te ſalue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



LETTRE QUARANTE-NEUVIEME.

Aſtaroth, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

PUISQUE les Dialogues que je t'envoie quelquefois, ſage & ſavant Abukibak, ſervent à te délaſſer des tes occupations ſérieuſes, j'eſpere que tu me ſauras quelque gré de celui-ci.

DIALOGUE ENTRE UN LIBRAIRE PARISIEN, ET UN LIBRAIRE HOLLANDOIS.

„ LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

„ AVOUEZ de bonne foi, mon cher Mon-
„ ſieur Safre-Bec, que les Libraires de
„ Paris, vos confreres, abuſent bien de
„ la bonté de mes compatriotes. Il eſt
„ peu de mois qu'ils n'en dupent quel-
„ ques-uns, & cependant ils ont affaire
„ à des gens aſſez bons & aſſez patiens,
„ pour ne point ſe rebuter. Veulent-ils
„ des Livres, ils n'ont qu'à parler, ils
„ ſont aſſûrés d'en avoir autant qu'ils le
„ ſouhaitent. Vû donc que par un arrêt
„ irrévocable il eſt ordonné que de deux
„ mille Libraires, il n'y en aura qu'un ſeul
„ qui

» qui ne soit pas condamné à passer dans
» cet affreux séjour, on auroit dû y pra-
» tiquer deux différentes habitations; l'u-
» ne, tout-à-fait fâcheuse pour les Li-
» braires de Paris, & l'autre, beaucoup
» moins incommode pour les Libraires
» Hollandois.

» LE LIBRAIRE PARISIEN.

» EN vérité, Monsieur Superfin, vous
» me faites rire, quelque désolé que je
» sois d'avoir été si honteusement chassé
» de ma place de Syndic; & il n'est ici
» aucun damné qui n'éclatât aussi immo-
» dérément que Démocrite, s'il entendoit
» les discours que vous tenez. A vous
» oüir, on croiroit que tous les Libraires
» Hollandois sont de saints personnages,
» tout-à-fait dignes d'être canonisés, &
» qui n'ont aucune des mauvaises quali-
» tés que vous reprochez aux Parisiens.
» Mais par ma foi tout est bien égal en-
» tre eux, & l'on peut à très juste titre
» leur appliquer le refrain trivial, *Jean
» danse mieux que Pierre, Pierre danse mieux
» que Jean.* En matière de tours subtils
» & de crocs-en-jambe, il seroit bien dif-
» ficile de décider de leurs différens mé-
» rites.

» EN effet, si le Parisien est adroit, le
» Hollandois est fort rafiné, & c'est le
» seul bonheur qui peut décider de la vic-

„ toire. N'êtes-vous pas vous-même un
„ exemple décisif de l'égalité d'adresse
„ entre les deux Nations? Jamais aucun
„ Libraire fit-il rien de plus subtil, que
„ ce que vous imaginâtes pour vous ap-
„ proprier le bien de votre beau-pere?
„ Vous prétendites que ce bon homme
„ étoit tombé en enfance; & quoiqu'il
„ eût encore tout son bon sens, peu s'en
„ fallut que vous ne vous fissiez ajuger
„ par la Justice l'héritage dont vous vou-
„ liez vous emparer. Ce n'est pas-là la
„ manœuvre d'un sot, Mr. Superfin, &
„ le plus rusé Libraire de Paris n'auroit
„ pû mieux penser. Mais pour nous en
„ tenir à ce qui regarde notre Librairie,
„ n'avez-vous pas trouvé le secret de
„ réimprimer publiquement un Livre, mal-
„ gré les défenses expresses de vos Sou-
„ verains; & ne vous êtes-vous pas im-
„ punément joüé d'eux, en leur extor-
„ quant subtilement un privilège pour un
„ Libelle diffamatoire des plus odieux
„ contre leur gouvernement? Ce sont-là
„ des coups de maître, auxquels nous
„ n'ôserions seulement penser à Paris,
„ Monsieur Superfin, & quiconque s'avi-
„ seroit de les y tenter, en seroit bien-
„ tôt très sévérement puni.

„ Au reste, vos confreres sont incom-
„ parablement plus dignes de châtiment
„ que les miens, parce qu'ils ont mille
„ facilités & mille moïens légitimes pour
„ ac-

» acquerir du bien, dont les Parisiens sont
» absolument privés. Les Hollandois sont
» les maîtres de contrefaire tous les Li-
» vres, ils peuvent s'approprier les plus
» beaux Ouvrages qu'on imprime dans
» l'Europe. Après cela, n'est-il pas sur-
» prenant qu'ils veuillent encore s'enri-
» chir par des voïes illicites ? Mais les Li-
» braires de Paris ne sauroient mettre sous
» presse la moindre petite brochure, le
» plus misérable petit Almanach, s'ils n'en
» ont obtenu la permission, ou le privi-
» lège. Dès qu'ils veulent donner un Li-
» vre au Public, un rigide Examinateur en
» pese toutes les phrases, & en considére
» toutes les expressions. Un seul mot fait
» quelquefois refuser l'impression d'un
» Ouvrage. Si le Réverend Pere Recteur
» n'en est pas content, si la Sorbonne le
» trouve trop hardi, si le cocher, ou le
» portier d'un homme en place s'imagine
» avoir sujet de se plaindre d'un Livre,
» il sera rejetté. Il n'est permis d'impri-
» mer à Paris que des Livres qui ont
» autant de bonheur que les plus jolies
» femmes, & qui plaisent généralement à
» tout le monde. J'excepte cependant
» les Jansénistes, qu'on peut injurier tant
» qu'on veut, grace au crédit & à l'au-
» torité des Molinistes.

„ LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

„ Vous faites ſonner fort haut l'avan-
„ tage qu'on a de contrefaire les Livres
„ en Hollande ; mais prenez-garde que
„ les ſeuls Janſéniſtes dont vous venez
„ de parler, rapportent dix fois plus aux
„ Libraires Pariſiens, que toutes les con-
„ trefaçons ne produiſent aux Hollandois.
„ On imprime à Amſterdam tous les Ou-
„ vrages Anti-Conſtitutionnaires ; de-là on
„ les envoie en France, où ſouvent vous
„ revendez deux louïs ce qui ne vous a
„ couté que trente ſols dans notre païs.
„ Vous me direz peut-être que les Librai-
„ res de Paris courent grand riſque de
„ voir confiſquer les ballots de Livres
„ qu'ils font venir en contrebande ; mais
„ nous ſavons à quoi nous en tenir là-
„ deſſus, & les moïens certains que vous
„ emploiez pour les recevoir impuné-
„ ment, ne nous ſont point inconnus.
„ Un Syndic, auſſi intelligent, & auſſi heu-
„ reuſement diſpoſé que vous l'étiez,
„ Mr. Saffre-Bec, a de grandes reſſour-
„ ces à cet égard, & nous ſavons aſ-
„ ſez que la Chambre ſyndicale étoit un
„ petit Perou, pour vous, & pour vos
„ ajoints.

„ LE

„ LE LIBRAIRE PARISIEN.

„ HELAS! Ce n'eſt plus le tems, mon „ cher Mr. Superfin! Sous la précédente „ adminiſtration de la Librairie nous faiſions aſſez ce que nous voulions. Lorſque nous recevions des ballots de Livres ſuſpects & dangereux, s'ils étoient „ pour quelques-uns de nos vrais confreres, nous les leur livrions ſans héſiter; „ mais s'ils étoient pour d'autres, nous „ en renvoyons une partie d'où ils venoient, & nous vendions les autres nous-mêmes à prix exceſſif. Nous imprimions „ même tout ce qu'il nous plaiſoit, témoin le *Dictionnaire de Bayle*, autrefois „ ſi défendu; & à l'aide de quelques préſens, faits au Sécretaire de notre généreux Protecteur, les *permiſſions tacites* „ nous étoient très facilement accordées. „ Mais encore une fois, Monſieur Superfin, ce n'eſt plus le tems, & l'adminiſtration préſente n'a pour nous aucune indulgence. Pour nous empêcher „ de malverſer à l'avenir, elle nous a ſoumis à un maudit Inſpecteur, qui nous „ traite auſſi impitoiablement que le Héros d'Eſope traitoit les Grenouilles de „ ſon marais; & ſi nous voulons avoir „ quelques Livres ſcabreux, nous ſommes „ triſtement réduits à les faire paſſer en „ contrebande.

„ le Libraire Hollandois.

„ Cette reſſource a bien ſon mérite, „ & n'eſt point auſſi triſte que vous la fai- „ tes ; car ſi de dix ballots vos confreres „ peuvent en faire entrer un ſeul dans la „ ville, ils ſont bien récompenſés de la „ perte des neuf autres. Mais tant de „ Janſéniſtes s'intriguent pour faire par- „ venir en ſûreté dans le Roïaume les „ Livres de leur parti, qu'il arrive bien „ rarement qu'ils ſoient confiſqués. En „ dépit de toutes les précautions des Ré- „ verends Peres Jéſuites & de leurs eſ- „ pions, on trouve le ſecret de fournir „ toutes les ames pieuſes & dévoüées au „ bon Saint Paris, de tous les ſecours né- „ ceſſaires, & les Ouvrages Polémiques „ ne leur manquent point. Sous le ſpé- „ cieux prétexte de faire venir des Livres „ Janſéniſtes, vos bons confreres font auſ- „ ſi entrer une grande quantité d'autres „ Ouvrages défendus, & très ſouvent dans „ un même ballot il y a trente Exemplai- „ res de la *Morale Pratique des Jéſuites*, „ vingt de *Spinoſa*, & quinze de la *Biblio-* „ *theque d'Aretin*, ou de l'*Académie des Da-* „ *mes.* Ainſi, ſans le ſavoir, les Janſé- „ niſtes ſont les pourvoïeurs des débau- „ chés & des impies. Après tout, il eſt „ bien juſte que les Libraires ſe ſervent „ pour leur avantage des occaſions que

„ leur

» leur offre la fortune, & je ne vous re-
» proche l'entrée de ces Livres défendus,
» que pour vous faire sentir que vos con-
» freres ont autant de moïens que les
» miens de s'enrichir, sans être obligés
» de recourir aux tours de passe-passe
» qu'ils ne mettent que trop souvent en
» pratique.

„ LE LIBRAIRE PARISIEN.

„ LE prix excessif que les Libraires de
» Paris donnent des Manuscrits, leur em-
» porte presque tout le profit qu'ils peu-
» vent faire. En Hollande, les Auteurs
» s'estiment fort heureux lorsqu'on les
» païe à tant par feuille, comme les che-
» vaux de poste à tant par course. Il est
» vrai que les plumes de la plûpart des
» premiers sont aussi mauvaises que les
» jambes des derniers; mais enfin leurs
» Ouvrages se vendent toujours, & c'en
» est assez pour faire gagner les Librai-
» res. A Paris les Auteurs veulent être
» bien païés, ils vendent leurs Ouvrages
» au poids de l'or, ils nous mettent le
» couteau à la gorge, sur-tout lorsqu'ils
» ont acquis quelque réputation. Encore
» leur passeroit-on de penser à leurs inté-
» rêts, & de tirer avantage de leur for-
» tune, s'ils se contentoient de cela;
» mais la plûpart ont très peu de bonne
» foi. L'un vend le même Manuscrit à
„ deux

,, deux ou trois Libraires; l'autre, après
,, avoir retourné & radoubé de dix ou
,, douze manières différentes le même Ou-
,, vrage, le donne autant de fois sous
,, différens noms, & un troisième enfin,
,, travestit en style précieux la Vie d'un
,, grand Capitaine, & nous la fait païer
,, aussi cher que si elle étoit toute de son
,, crû. Il y a un nombre infini de ces
,, Ecrivains, qu'on peut comparer à nos
,, Tailleurs-Fripiers, qui ne vendent ja-
,, mais que des hardes salies, & des ha-
,, bits retournés. Cependant les Librai-
,, res, qui se chargent de pareilles gue-
,, nilles, sont aussi trompés qu'un homme
,, qui païeroit pour neuf un manteau qui
,, auroit servi six ou sept hivers. Il arri-
,, ve quelquefois que lorsqu'un de nous
,, expose un Livre en vente, il est tout
,, étonné qu'un acheteur, après en avoir
,, parcouru les deux premières pages, se
,, rappelle qu'au titre près & à trois li-
,, gnes changées dans la Préface, il a
,, depuis trois ans le même Ouvrage dans
,, sa Bibliothéque. D'autres Auteurs por-
,, tent encôre un plus grand préjudice
,, aux Libraires. Ils commencent des Li-
,, vres, en font les premiers Volumes,
,, reçoivent d'avance l'argent pour les sui-
,, vans, & ne les finissent jamais, ou les
,, vendent à d'autres. Combien d'Ouvra-
,, ges imparfaits n'y a-t-il pas dans toutes
,, nos boutiques? Helas! Lorsque j'y pen-
,, se,

„ ſe, je ne puis m'empêcher de plaindre
„ un de mes confreres, qui a preſque
„ été ruiné par la mauvaiſe foi d'un Au-
„ teur, & qui pis eſt, d'un Auteur Jé-
„ ſuite.

„ LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

„ LES Libraires ont été dupés bien plus
„ cruellement en Hollande, il en eſt peu
„ qui n'ait été friponné par quelque A-
„ vanturier. L'un a été obligé de païer
„ argent comptant un Ouvrage qu'on lui
„ avoit entiérement gâté, au lieu de l'a-
„ méliorer *. Quelques autres ont été
„ forcés d'avoir recours à un Ecrivain
„ plus froid & plus dur que le marbre,
„ pour leur achever un Livre en pluſieurs
„ Volumes *in folio*. Le premier Auteur,
„ aiant mangé d'avance tout le ſalaire
„ qu'il eſperoit retirer de ſon travail, &
„ ne voulant plus rien faire, les pauvres
„ Libraires auroient été ruinés, s'ils n'a-
„ voient pas heureuſement trouvé quel-
„ que regrattier pour remédier tant bien
„ que mal au dommage que leur eût cau-
„ ſé la friponnerie d'un hableur, auquel ils
„ s'étoient confiés.

* *Voiez la LXI. des* Lettres Juives, *Tom. II. pag.* 182.

„ LE

„ LE LIBRAIRE PARISIEN.

„ MAIS vos confreres ſont-ils bien en
„ droit de ſe plaindre des filouteries des
„ Auteurs? On m'a aſſûré qu'ils leur joüent
„ ſouvent de très mauvais tours. On m'a
„ parlé entre autres d'un bon & zélé Ser-
„ viteur des Jéſuites, qui eſt auſſi alerte
„ qu'on le puiſſe être, & avec lequel il
„ eſt preſque impoſſible d'avoir affaire,
„ ſans être trompé. On dit que l'on fe-
„ roit facilement un gros Volume de tou-
„ tes ſes eſpiégleries & tours d'adreſſe.
„ Croiez-vous que les Auteurs aient tort
„ d'agir avec les autres comme on agit a-
„ vec eux? Par ma foi! *A Fripon, Fripon*
„ *& demi.* La maxime eſt fort bonne, il
„ eſt juſte qu'on nous rende le récipro-
„ que. Pourquoi les Libraires Hollan-
„ dois ne ſont-ils pas comme ceux de Pa-
„ ris? Ils agiſſent rondement avec les
„ Auteurs.

„ LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

„ QU'ENTENDEZ-vous par *rondement*? Si
„ vous voulez dire qu'ils les dupent ſans
„ façon & ſans ſcrupule, vous avez rai-
„ ſon; mais ſi vous prétendez qu'ils a-
„ giſſent de bonne foi, il faut que vous
„ aiez oublié, depuis que vous êtes mort,
„ ce que vous faiſiez pendant votre vie,
„ ou

„ ou que vous penſiez que je n'en ſois
„ point inſtruit. Hé quoi! Ne vous ſou-
„ venez-vous donc plus de ce Manuſcrit
„ que vous fîtes copier dans une nuit?
„ Vous aviez demandé qu'on vous le re-
„ mît pendant vingt-quatre heures pour
„ le faire examiner; mais vous vous gar-
„ dâtes bien d'en faire cet uſage. Vous
„ prîtes chez vous trois copiſtes, & dans
„ douze heures de tems vous vous ap-
„ propriâtes cet Ouvrage. Ce qu'il y eut
„ de fâcheux pour l'Auteur, c'eſt que
„ vous le fîtes imprimer & paroître, a-
„ vant qu'il eût pû s'en accommoder avec
„ quelque Libraire. Ce pauvre Diable
„ d'Ecrivain eut beau publier que vous
„ lui aviez volé ſon Manuſcrit, vous ſou-
„ tintes toujours effrontément que vous
„ l'aviez acheté d'un inconnu, qui vous
„ l'avoit vendu. Appellez-vous cela *agir*
„ *rondement*?

„ LE LIBRAIRE PARISIEN.

„ L'AUTEUR, à qui je joüai ce petit
„ tour, le méritoit bien. Il avoit fripon-
„ né peu auparavant deux Libraires, à
„ qui il avoit vendu le même Ouvrage;
„ il étoit bien juſte que je vengeaſſe mes
„ confreres. En me faiſiſſant de ce Ma-
„ nuſcrit, je ne faiſois que m'approprier
„ un bien qui étoit naturellement dévolu
„ à la Librairie. Au lieu de me reprocher
„ ce

„ ce trait, vous devriez m'en loüer; quiconque punit le vice ne sauroit être assez estimé. C'est une excellente leçon que je donnai aux Auteurs, je leur appris à être moins intéressés, & de meilleure foi. Vous savez assez que cette vertu n'est guères pratiquée parmi les enfans d'Apollon: il semble que le même arrêt qui exila les richesses du Parnasse, y ait établi au lieu d'elles, l'avarice & l'infidélité. S'il est de l'essence des Savans d'être pauvres, il semble qu'il l'est aussi qu'ils soient avides d'argent. Un Poëte, au haut de l'Hélicon, me paroît un second Promethée sur le mont Caucase. Le cœur de ce dernier étoit rongé par un vautour, & celui du premier l'est par sa passion pour l'argent. Ah! qu'il est beau, Mr. Superfin, d'être utile aux hommes, en les corrigeant de leurs défauts!

„ LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

En admettant l'admirable maxime que vous débitez avec tant d'emphase, Mr. Saffre-Bec, il s'ensuit que les Auteurs qui friponnent des Libraires, ne font que travailler à les guérir de leur passion favorite. En effet, si les Savans aiment l'argent, l'or est la principale Divinité des Libraires. Comme vous le savez, au lieu que les Catholiques

„ re-

» repetent ſans ceſſe dans leurs Litanies, » *Sainte Vierge, ſecourez-nous! Saint Jean,* » *priez pour nous! Sainte Genevieve, inter-* » *cédez pour nous!* nous diſons perpétuel- » lement dans les nôtres, *Sainte Piſtole,* » *venez dans ma poche! Saint Ducat, en-* » *trez dans ma bourſe! Sainte Guinée, ni-* » *chez-vous dans mon gouſet!* Et il ſeroit à » ſouhaiter que les Moines fuſſent auſſi » exacts à dire leur bréviaire, que les » Libraires à repeter aſſidûment cette o- » raiſon. „

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak, en *Belſébuth*, & par *Belſébuth*; & je ſouhaite que tu ſois content de ce Dialogue.



LETTRE CINQUANTIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

DEPUIS que je reflèchis, ſage & ſavant Abukibak, aux foibleſſes, & j'ôſe dire à certaines folies des plus grands hommes, je ſuis beaucoup moins étonné de voir que tant de gens qui ne manquent pas d'eſprit & de ſens, donnent dans des tra-

travers très considérables, & commettent plusieurs fautes qu'évitent des personnes d'un génie médiocre.

Il semble que pour mortifier l'orgueil & la présomption des Philosophes, le Ciel permette que les plus renommés fournissent les exemples les plus frappans des foiblesses humaines. Si le génie sert dans bien des occasions, il nuit aussi dans beaucoup d'autres, & l'on s'égare en approfondissant trop les choses, comme en ne les considérant point assez. Un sage Ecrivain François a eu raison de dire que *la plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse, & qu'il n'y a qu'un demi-tour de cheville, qui conduit de l'une à l'autre* *.

Democrite étoit fondé de se réjouïr & de rire du ridicule de la plus grande partie des hommes; mais dans les suites il devint lui-même plus ridicule, plus fou & plus comique que ceux dont il se moquoit. Que les partisans outrés de ce Philosophe disent tout ce qu'ils voudront, ils ne viendront jamais à bout de prouver qu'il soit fort sensé de rire immodérément des choses les plus tristes. Un fils perd un pere qu'il aime, un pere voit mourir un enfant qu'il chérit, une femme un époux qu'elle estime; doit-on trouver extraordinaire

* Essais de Michel de Montagne, *Livr. II. pag.* 154.

dinaire que ces perſonnes s'affligent? Un homme qui rit de leur douleur, eſt un véritable inſenſé, auſſi extravagant que celui qui nieroit qu'il exiſte quelque choſe, & qui prétendroit qu'il n'y a que le néant. Car la douleur dans certaines occaſions eſt quelque choſe d'auſſi naturel à l'eſſence de l'ame, que l'étendue à la Matière.

HE'RACLITE n'étoit guères plus ſage que Démocrite. Ses pleurs avoient eu dans les commencemens un fondement raiſonnable, il s'affligeoit des malheurs des hommes, & il avoit raiſon; mais dans la ſuite il devint viſionnaire, en s'imaginant que tout n'étoit qu'infortune. Chez lui, le bien ſe préſenta ſous la figure du mal: un enfant venoit-il au Monde, il pleuroit de ſa naiſſance; un homme ſe marioit-il, il larmoïoit de ce mariage. Notre être faiſoit horreur à ce Philoſophe, c'eſt avoir perdu la raiſon, que de penſer ainſi.

NOTRE *exiſtence*, dit ſenſément un ingénieux Auteur, *n'eſt point ſi malheureuſe qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'Univers comme un cachôt, & tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, eſt l'idée d'un Fanatique. Croire que le Monde eſt un lieu de délices, où l'on ne doit avoir que du plaiſir, c'eſt la rêverie d'un Sibarite. Penſer que la terre, les hommes, & les animaux ſont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de*

de la Providence, est, je crois, d'un homme sage *.

DIOGENE alla encore plus loin que Démocrite & Héraclite Sans parler ici des infamies qu'il ne rougissoit point de commettre publiquement, que n'est-on point en droit de dire de toutes les autres extravagances qu'il faisoit? Les gens sages se sont moqués dans ces derniers tems des pieuses folies de François d'Assise, qui s'étoit construit une femme & des enfans de neige. Que doivent-ils donc penser de Diogene, qui pendant la plus ardente chaleur de l'été, se vautroit & se rouloit sur le sable ardent, & embrassoit, lorsqu'il géloit, de grands morceaux de glace, après s'être deshabillé tout nud?

JE trouve, sage & savant Abukibak, une grande conformité entre ce Philosophe Cynique & François d'Assise. Ils ont fait à peu près les mêmes folies, ils ont été également crasseux, ils ont eu pour disciples tous les deux une foule de fainéans. Où peut-on trouver deux caractères plus ressemblans? Il est vrai que l'Histoire ne dit point que François d'Assise fut amoureux, & elle nous apprend que Diogene fut touché des charmes de Laïs,

* Voltaire, Remarques sur les Pensées de Pascal.

Laïs, & qu'il l'emporta même sur Aristippe son Rival, quelque aimable & quelque riche qu'il fût. Il faut avoüer que Laïs devoit avoir le goût aussi peu délicat que l'odorat, pour pouvoir s'accommoder d'un galant aussi sale & aussi dégoutant que ce Philosophe Cynique. Il falloit que le seul caprice la fît agir, & c'est-là un bel exemple de la bizarrerie du beau sexe.

JE ne crois pas, sage & savant Abukibak, qu'on puisse rien lire d'aussi plaisant & d'aussi spirituel que la description que fait le Tassoni des galanteries de Diogene & de son rival. *N'étoit-ce pas quelque chose de beau & de curieux*, dit cet Italien, *que de considérer Diogene le Cynique, couvert d'un manteau de ramoneur de cheminée, tout déchiré & rapiécé, aiant la barbe épaisse & crasseuse, à demi nud, sans chemise & sans souliers, se promenant d'un air galant sous les fenêtres de la belle Laïs; & d'appercevoir d'un autre côté son rival Aristippe, parfumé, musqué, sentant l'iris & l'ambre, faisant le même manège, tandis que Laïs, au travers de sa jalousie, goutoit le plaisir de voir au clair de Lune ses deux galans passer & repasser sous sa fenêtre* *?

IL

* *Ma che bel vedere Diogene Cinico col mantello di Romagnuolo, squarciato e rappezzato, la barba squalida, senza camicia, e lordo e pidocchioso, far del*

Il feroit injuſte, après que Diogene a fait le perſonnage d'un Petit-maître, de trouver étrange qu'un jeune homme n'eût pas le même privilège. Quoi! L'on taxera d'étourdi un Officier, parce qu'il paſſera la nuit ſous le balcon d'une belle, & l'on ne dira rien d'un Cynique, qui dans l'équipage de Diogene fait la même choſe? Si le Petit-maître eſt ridicule, le Philoſophe qui l'imite, eſt un inſenſé; cependant, combien n'y a-t-il pas encore aujourd'hui de gens auſſi fous que ce Grec? Bien des Savans joüent à Paris le même rolle qu'il joüoit à Athènes. Il y a même des Docteurs & des Bacheliers de Sorbonne, qui ſe promenent ſous les fenêtres des Laïs modernes. Il eſt vrai que ceux qui ſont riches, ne ſe morfondent guères à la porte de ces Princeſſes; mais ceux qui n'ont qu'un bien médiocre, ſont dans

del inamorato, paſſeggiando lungo la porta della famoſa Laïde; e dall altra parte, comparire il ſuo Rivale Ariſtippo, tutto profumato, e attilato, ſputando zibetto, & mirarlo di torto, e levargli il muro; e la Signora ſtarſi alla geloſia, pigliandoſi guſto di vederli paſſeggiare al Sereno. Taſſoni, Penſieri Diverſi *Libr. VII. Cap. XI.* Je ne crois pas avoir jamais rien lù d'auſſi original & d'auſſi plaiſant que ce paſſage. Ceux qui entendront l'Italien, en jugeront de même; car je ne me flatte point d'en avoir pû rendre toutes les graces dans la Traduction que j'en ai faite.

dans le cas de Diogene. Il faut qu'ils ſe contentent de *paſſegiare al Sereno.* Triſte reſſource, & qui ne peut guères ſatisfaire qu'un Eſpagnol langoureux!

Je reviens, ſage & ſavant Abukibak, aux folies des grands hommes. Zénon, ce grave Philoſophe, ce Stoïcien ſévère, dont les Anciens & les Modernes ont ſi fort vanté le mérite, auroit été regardé, s'il avoit vécu de nos jours, non ſeulement comme un inſenſé, mais comme un homme indigne de la ſépulture par le mauvais exemple qu'il a donné. Eſt-il rien de ſi contraire au bien & à la tranquillité de la Société, que la mort de ce Philoſophe? Il ſe pendit, parce qu'il avoit fait une chute. Il ſe figura que les Parques l'avertiſſoient qu'il étoit tems de ſonger à ſortir de ce Monde. Voilà une conduite bien folle & bien extravagante! Si tous ceux qui font une chute, s'étrangloient, que deviendroient les États les plus floriſſans? Il eſt peu d'hommes qui ne ſoient tombés par terre une fois dans leur vie. Si l'exemple de Zénon avoit des imitateurs, les lanternes dont on ſe ſert aujourd'hui pour éclairer les rues pendant la nuit, ſeroient plus néceſſaires à la conſervation de la vie des hommes, que tous les remèdes des Médecins. En vérité il falloit que la folie de Zénon tînt du fanatiſme & de la phrénéſie. Il n'y a qu'un Anglois qui ſe coupe le cou parce

ce qu'on augmente le prix des liqueurs, ou parce qu'il eſt ennuié de ſe chauſſer & déchauſſer tous les jours, qui puiſſe approuver une auſſi grande extravagance.

Plusieurs Philoſophes de ces derniers tems ont donné dans des excès auſſi grands, que quelques-uns des anciens. Les hommes dans tous les ſiécles ont toujours eu parmi eux un certain nombre de perſonnages extraordinaires, qu'on peut regarder comme des aſſemblages monſtrueux de qualités bonnes & mauvaiſes, & dont les vices ſervoient de leçons aux autres Savans, pour les empêcher de s'enorgueillir de leurs talens, puiſqu'ils étoient accompagnés quelquefois de tant d'imperfections. Cardan peut être regardé parmi les Modernes comme un de ces Philoſophes formés par la Nature, pour contenir ſes confreres dans l'humilité. Jamais homme n'eut une plus vaſte érudition, & jamais homme ne fut plus fou, plus extravagant, plus menteur, & qui pis eſt, ne fut plus charmé de paroître avoir tous ces défauts. Ce Savant a écrit ſa Vie, & elle eſt remplie des plus grandes folies. Il prétend qu'il n'avoit jamais appris la Grammaire *, que la connoiſſance de cette

* *Grammaticam nunquam didici....; ſed uſum ſolum mihi neſcio quomodo tributum*, Cardanus de propria Vita, *Cap. XII.*

te Science lui fut donnée à peu près de la même manière que la Science infuse à Adam. Il a l'impudence, ou plûtôt la folie, d'assûrer gravement qu'un homme inconnu lui aiant vendu les Ouvrages d'Apulée, deux jours après qu'il eut acheté ce Livre, il entendit les Langues Latine, Grecque, Espagnole & Françoise *. Voilà un miracle aussi surprenant que celui du tremblement de la chambre & du lit de Cardan. Dès qu'il devoit arriver quelque chose de particulier à ce Philosophe, l'endroit où il couchoit se remuoit, & par ce mouvement avoit soin de l'en avertir. † Il faut être bien fanatique pour se

* *Quis fuit ille, qui mihi vendidit Apuleium, jam agenti, ni fallor, annum XX. latinum & statim discessit. Ego vero, qui eo usque, neque fueram in Ludo Literario nisi semel, qui nullam haberem Linguæ Latinæ cognitionem, cum imprudens emissem, quod esset auratus, postridie evasi qualis tunc sum in Lingua Latina, necnon & Græcam quasi simul, & Hispanicam, & Gallicam accepi.* Cardani Vita, *Cap. XII.*

† *Erat dies. XX. Decembris Anni M. D. LVII. cum mihi ... visus est .... lectus tremere, & cum eo cubiculum. terræ motum existimabam. Post tandem somnus abrepit. Ubi mane dies illuxisset, rogo Symonem Sosiam .... in curriculi lectulo jacentem, an aliquid senserit? Respondet, tremorem cubiculi & lecti. Qua hora? Inquit, sexta aut septima, &c. .... Non multis post diebus, sentio rursus*

se figurer de pareils évenemens, ou bien fourbe & bien imposteur, pour vouloir les persuader aux autres. Je veux croire cependant que Cardan fut plus extravagant que menteur; ce que l'on dit de sa mort semble autoriser mon opinion. On assûre qu'aiant prédit l'heure de sa fin, & s'étant trompé dans son calcul, pour garantir la vérité de ses prédictions & sauver l'honneur de son art, il se laissa mourir d'inanition. On a vû plusieurs Martyrs de l'amour, de la haine, de l'ambition, de la vanité, de la superstition; mais il n'y en a jamais eu qu'un seul de l'Astrologie judiciaire. Il falloit être aussi fou que Cardan, pour se sacrifier à la gloire d'une Science aussi vaine & aussi fausse que celle-là.

URCEUS CODRUS étoit moins visionnaire que Cardan; mais il étoit encore plus superstitieux. Un miroir cassé, une salière renversée, une lampe éteinte présagoient, selon lui, les plus grands malheurs, & il faisoit cinquante grimaces différentes pour éloigner ces présages funestes, & pour en

rursus tremere cubiculum. Experior manu, cor sentio palpitare, in latus sinistrum enim decumbebam. Elevo me, cessat tumultus ille & palpitatio. iterum decumbo: itaque cum utrumque rediisset, cognovi unum ex alio pendere. Cardani Vita, *Cap. XII.*

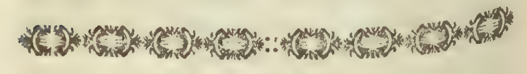
en diſſiper la malignité. Il n'eſt rien qui montre plus la foibleſſe & la bizarrerie de l'eſprit humain, qu'une ſingularité auſſi rare & auſſi extraordinaire. Un Philoſophe, un Savant, un bel eſprit croioit des impertinences, qu'on ne pardonne point aux vieilles *Dugenes* & aux nourrices. S'il n'eût pas eu ce foible, & qu'il l'eût apperçu dans un autre, que n'auroit-il pas dit? Mais tel eſt le ſort des hommes: de quelque génie qu'ils ſoient doüés, il faut toujours qu'ils païent un tribut par quelque endroit à l'humanité.

HOBBES, cet Anglois ſi fameux parmi ſes compatriotes & chez les étrangers, avoit une ſi grande peur des Diables & des Morts, qu'il n'ôſoit coucher ſeul dans une chambre. La nuit il croioit l'exiſtence d'un nombre infini d'Eſprits, & le jour il écrivoit contre celle de Dieu. Peut-on rien voir d'auſſi ridicule? La Lune & le Soleil régloient les ſentimens & les articles de foi de la Religion de ce Philoſophe. Depuis ſix heures du matin juſqu'à huit heures du ſoir, il étoit Athée, & les ténebres ramenoient chez lui, non ſeulement la croiance de Dieu, mais encore celle de Belſébuth & de toute ſa ſequelle.

N'AI-je pas raiſon de dire, ſage & ſavant Abukibak, que lorſqu'on conſidére les foibleſſes des grands génies, on n'eſt plus étonné de voir que des gens qui ont de

de l'eſprit & du bon ſens, tombent dans des fautes qu'éviteront des perſonnes très ſimples & très bornées? Puiſque la Science ſert même quelquefois à égarer du bon chemin, quel eſt l'homme qui puiſſe ſe flatter de ne jamais s'en écarter, quelque génie qu'il ait? La ſimplicité & le naturel valent ſouvent mieux que l'étude la plus profonde.

Je te ſalue, ſavant Abukibak.



Lettre Cinquante-et-unieme.

Le Cabaliſte Abukibak, *à ſon ancien Diſciple* ben Kiber.

J'Ai lû avec plaiſir, mon cher ben Kiber, les Lettres que tu m'as écrites. Une legère indiſpoſition m'a empêché d'y répondre plûtôt. La trop grande application à l'étude des Sciences Philoſophiques & Cabaliſtiques, m'avoit cauſé une eſpèce d'épuiſement, que la mélancholie augmentoit. Pour diſſiper cette langueur, j'ai cru devoir pour quelque tems abandonner mon cabinet, & me répandre dans le monde beaucoup plus que je ne fais ordinairement.

Il m'a ſemblé, dans le commencement de

de ma nouvelle manière de vivre, que j'étois transporté tout-à-coup dans un païs inconnu, des mœurs duquel je n'avois presque aucune connoissance. Que j'ai vû de choses plaisantes, extraordinaires, ridicules & bizarres depuis trois semaines! Juste Dieu! mon cher ben Kiber, que les hommes sont fous, & qu'ils me paroissent tels! Il est vrai que ceux que je trouve parmi eux les plus extravagans, sont les Nouvellistes. Je ne crois pas en vérité que l'on puisse pousser plus loin la folie, que ces gens-là. Cela n'est pas surprenant; car leur esprit est dans une agitation perpétuelle. Ils prennent part à toutes les affaires de l'Europe, ils se passionnent en faveur d'un nombre de Princes, ils s'agitent, ils se tourmentent pour des évenemens auxquels ils n'ont aucun intérêt. Ils sont tristes, ou gais, selon qu'ils sont mécontens ou satisfaits des gazettes. Tous les Lundis & tous les Mardis ils ressemblent à des criminels, qui attendent l'arrêt de leur grace ou de leur condamnation. Le Turc a-t-il été battu, l'armée Ottomanne s'est-elle reculée, ils sont au désespoir. Ils se plaignent autant des pertes de la Porte, que s'ils étoient Bachas, ou Visirs, & qu'ils fussent obligés de les païer par leurs têtes, ou de les réparer aux dépens de leurs bourses. Pendant qu'ils se livrent à la tristesse, d'autres se félicitent de leur bonheur. Ils sont aussi satis-

ſatisfaits, & auſſi gais au milieu de Paris, que l'étoit le Prince Eugene au milieu de Belgrade, lorſqu'il ſe fut rendu maître de cette ville.

Ces gens, qui ſe réjoüiſſent ou qui s'affligent, ſont-ils Turcs, ou Allemands? Il s'en faut bien, ils ſont Gaſcons, Normands, Pariſiens, &c. Ils ne connoiſſent point, & ne connoîtront jamais aucun de ces hommes en faveur deſquels ils s'intéreſſent ſi fort. Ils n'ont d'autre liaiſon avec eux, que celle qu'ils ont formée en liſant la gazette: les nœuds en ſont cependant ſi étroits, qu'ils ſont prêts à tout leur ſacrifier.

Il y a quelques jours, mon cher ben Kiber, que je me trouvai dans une aſſemblée, à laquelle préſidoient deux Nouvelliſtes, dont les ſentimens étoient entiérement oppoſés. *Je vais parier*, dit le plus âgé, *que le Baron de Neuhoff ne reſtera pas encore trois mois en Corſe. Il eſt bien juſte enfin que les Génois ſoient délivrés des peines & des ſoins que leur cauſe cet Avanturier. La France ne pouvoit rien faire de plus équitable que de réduire ces rebelles dans le devoir.*

„ Ce que vous dites-là, répondit le „ jeune Nouvelliſte, n'eſt point auſſi cer- „ tain que vous le penſez, & je crois „ qu'il y a beaucoup d'apparence que les „ affaires des Corſes ne changeront de fa- „ ce que pendant peu de tems. Les ſe-
„ cours

„ cours que les François ont accordés
„ aux Génois, pourroient bien ne leur
„ pas être d'une plus grande utilité, que
„ celui que leur ont donné il y a quel-
„ ques années les Allemands. Je me sou-
„ viens à ce sujet qu'un Auteur, en par-
„ lant de ce secours, compare les Génois
„ au païsan qui pria son Seigneur de vou-
„ loir tuer un liévre qui mangeoit les
„ choux de son jardin, & chez qui le
„ Gentilhomme & sa meute firent plus
„ de dégat dans un quart d'heure, que
„ le liévre n'en eût fait en cent ans.

L'AUTEUR *dont vous parlez*, repliqua le vieux Nouvelliste, *est un plaisant Ecrivain. Son autorité est fort peu respectable, sur-tout dans les matières qui regardent la Politique. Je connois ce Barbouilleur de papier, & la plûpart des rapsodies qu'il a publiées. Encore, si vous appuyez votre sentiment de celui de l'Auteur des* Mémoires Historiques, *ou que vous eussiez pour vous le vénerable Seigneur* Rodriguez, *Gazettier de Cologne, je vous passerois la prévention où vous êtes.*

„ L'ECRIVAIN que je cite, repartit le
„ jeune Nouvelliste, a parlé beaucoup
„ plus sensément que tous ceux que vous
„ vantez si fort. Dès que le Baron de Neu-
„ hoff eut descendu dans l'Isle de Corse,
„ & que vous & vos chers amis publyez
„ que cet Allemand agissoit par ordre des
„ Cours d'Espagne & de Naples, auxquel-
„ les ce Roïaume resteroit, l'Auteur que
„ vous

„ vous meprisez tant, annonça ce dont on
„ voit aujourd'hui l'exécution. Il assûra que
„ la France ne consentiroit jamais qu'une
„ Puissance considérable s'emparât de l'Isle de Corse, sous quelque prétexte que
„ ce fût. *L'intérêt*, disoit-il *, *des François s'oppose fortement à souffrir que l'Espagne ait un Etat, des villes, plusieurs ports
„ qui bloquent entiérement ceux de Marseille, de Toulon & d'Antibes. Avec deux
„ frégattes de vingt piéces de canon, dès que
„ les Espagnols auroient la guerre avec la
„ France, ils romproient absolument le Commerce du Levant.* A ces premières réflexions l'Auteur en ajoutoit plusieurs
„ autres, & les choses sont arrivées ainsi
„ qu'il les avoit prédites. Les Espagnols
„ ont regardé l'Isle de Corse, comme le
„ Renard considéroit les Raisins, qu'il dévoroit des yeux, mais qu'il ne pouvoit
„ atteindre. Ils ont dit, ainsi que lui:
„ *Ces fruits ne sont pas mûrs, & ne me contentent point.* La France a trouvé cependant à propos d'éviter qu'il ne leur
„ prît la fantaisie, ou à quelque autre
„ Puissance, de les gouter, tout verds
„ qu'ils étoient, & a cru devoir mettre
„ la vigne en sûreté contre les attaques
„ & les insultes de tout le monde. Il est
„ vrai

* Lettres Juives, *Tom. II. Lettre* LXXI. *pag.* 276.

„ vrai que bien des gens prétendent aujourd'hui qu'il pourroit arriver que la „ France feroit ce que l'Espagne auroit „ souhaité de faire. A cela je réponds que „ ces conjectures sont fort incertaines. „ Le seul intérêt qu'aucune Puissance redoutable ne saisisse l'occasion de ces troubles pour s'emparer de la Corse, suffit „ pour que la France veuille les pacifier. „ D'ailleurs, le Roi sera largement dédommagé, & les troupes Françoises auront apparemment autant de lieu de se „ loüer des Génois, que les Allemandes. „ Si l'on protege la République, elle fait „ sans doute ce qui lui en coute. La France ne la croit pas assez pauvre, pour „ vouloir la secourir pour l'amour de „ Dieu, elle n'étend sa charité jusqu'à „ ce point, que lorsqu'il s'agit de défendre le Patrimoine de St. Pierre, ou le „ Prétendant.

„ Il ne reste donc aucune difficulté à „ mon avis, que de savoir si après que „ les François auront débarqué dans l'Isle de Corse, & qu'ils auront battu les „ rebelles, (car je veux le supposer ainsi,) les Génois gouteront long-tems „ les fruits de cette victoire. Je pense „ qu'il pourroit leur arriver le même sort „ qu'ils ont déjà essuié. Tant que les „ François seront dans l'Isle, ils auront „ le dessus sur les rebelles; dès qu'ils en „ seront partis, ces derniers, qui n'au-

„ ront cédé qu'à la force, & qui retrou-
„ veront une occasion favorable de re-
„ prendre les armes, tiendront la même
„ conduite qu'ils ont tenue il y a sept à
„ huit ans, lorsque les Allemands les o-
„ bligerent à se soumettre.

„ LA haine qui regne entre les Corses
„ & les Génois, est trop grande, pour
„ que rien puisse en suspendre les mouve-
„ mens. Ou il faut que les Corses soient
„ entiérement détruits, ou qu'ils se déli-
„ vrent du joug & de l'esclavage de leurs
„ Tyrans. Les choses ont été poussées
„ trop avant, pour qu'on puisse espérer
„ que les deux partis oublient jamais les
„ offenses qu'ils se sont faites mutuelle-
„ ment. „

S'IL *n'y a que cette difficulté*, repartit le vieux Nouvelliste, *qui puisse empêcher les Génois d'assûrer leur autorité, elle me paroît bien aisée à surmonter. Ils n'ont qu'à profiter de l'occasion, & à se servir utilement des troupes qu'on doit leur fournir, pour ruiner, saccager, & détruire entiérement toutes les provinces & les villes de Corse qui se sont soulevées. Ils établiront sur leurs ruines un pouvoir despotique, & je ne doute pas que ce ne soit-là leur destin.*

„ IL ne reste plus qu'à savoir, repliqua
„ le jeune Nouvelliste, si c'est celui de
„ la France. Je croirois volontiers qu'el-
„ le a des sentimens bien éloignés de ceux
„ que vous prêtez aux Génois. Je suis as-
„ sûré

„ sûré que le Cardinal-Ministre embrasse-
„ ra difficilement un parti aussi violent;
„ sa candeur, sa probité, l'honneur même
„ du Roi son Maître qu'il chérit si fort,
„ ne permettent point qu'on accable des
„ gens qui consentent de mettre bas les
„ armes, & de subir les loix qu'on leur
„ donne. Or, je vous ai déjà dit que je
„ ne doute pas que dès que les François
„ auront débarqué, les rebelles ne par-
„ lent d'accommodement. Ils chasseront
„ leur Roi Théodore; ils feront encore
„ plus, ils s'avoüeront heureux que la
„ Cour veuille bien ne leur imposer que
„ certaines conditions. Mais j'en reviens
„ à mes premiers principes. Les troupes
„ Françoises rembarquées, quelque matin
„ Sa Majesté Corsienne le Seigneur Théo-
„ dore reparoîtra, & la comédie recom-
„ mencera de nouveau, ou je suis bien
„ trompé. „

CE *que vous dites-là*, repartit le vieux Nouvelliste, *est absurde. Voilà une plaisante délicatesse de conscience, que de ne point vouloir entiérement dévaster toute l'Isle de Corse! Je sais de bonne part qu'on doit entiérement ruiner ce païs, & je parie deux cens louis, que les Génois en seront desormais paisibles possesseurs.*

„ MON Dieu! répondit en riant le jeu-
„ ne Nouvelliste. Vous êtes malheureux
„ en paris. Vous avez perdu, il y a quel-
„ que tems, une somme assez considéra-

 ble

„ ble pour avoir gagé que les Eſpagnols
„ ne céderoient jamais la Toſcane. Vous
„ êtes ſujet à faire des erreurs couteu-
„ ſes, & qui pourroient bien vous rui-
„ ner. „

Que *je me ruine ou non*, dit le vieux Nouvelliſte, *ce ne ſont pas-là vos affaires. Du moins j'aurai l'agrément de ne point m'appauvrir en protegant des voleurs & des larrons, tels que votre Baron de Neuhoff. Fi, cela eſt affreux! Vous devriez rougir de honte, & je ne comprends pas comment il ſe peut trouver des gens qui puiſſent ne pas plaindre les Génois.* „ Et moi, repartit le jeune Nou-
„ velliſte, je ne ſaurois revenir de mon
„ étonnement, quand je vois des gens
„ qui ne s'intéreſſent pas pour les Corſes.
„ Car enfin, le ſort des malheureux doit
„ exciter la pitié, & ces pauvres peuples
„ ne ſont-ils pas réellement infortunés?
„ On veut les réduire dans l'eſclavage le
„ plus dur, & les aſſujettir à un joug in-
„ ſupportable. On les regarde comme
„ des bêtes de charge, faites unique-
„ ment pour le ſervice de la République,
„ plûtôt que comme des hommes libres.
„ Ont-ils tort de ſe révolter & de dé-
„ fendre leurs privilèges & les droits de
„ l'humanité? „

Le vieux Nouvelliſte, mon cher ben Kiber, ne gouta point les raiſons de ſon adverſaire. Ils s'échaufferent tous les deux, & peu s'en fallut que des paroles ils

ils n'en vinssent aux mains. J'admirois ces deux hommes, qui se faisoient une affaire sérieuse d'une chose, à l'évenement de laquelle l'un & l'autre ne pouvoient contribuer en rien. Je voulus tenter en vain de les appaiser, je ne pus en venir à bout, & je les laissai tous les deux disputant toujours avec beaucoup d'aigreur.

Si tu me demandes quelle est mon opinion, mon cher ben Kiber, sur les sentimens opposés de ces deux Nouvellistes, je te dirai que celui du plus jeune me paroît le plus probable. Outre qu'il a pour lui l'exemple du passé, il semble que la raison sur laquelle il se fonde, est assez solide. Lorsque l'esprit de révolte, de haine, de jalousie & de sédition a regné pendant plusieurs années dans un païs, il est impossible de pouvoir l'en arracher que par quelque bouleversement général du gouvernement. Considéres combien de peines, de soins, de travaux & d'infortunes n'ont point essuié les Hollandois, avant de parvenir à pouvoir former leur République. Il a été pendant un tems où leurs affaires se trouvoient plus délabrées & plus désesperées, que ne le sont celles des Corses. La constance, la valeur, l'intrépidité leur a fait vaincre des obstacles qui paroissoient insurmontables. Si les Corses ne secoüent pas dans dix ans le joug des Génois, qui sait ce qu'ils pourront faire dans quinze & dans vingt?

 L'Em-

L'Empire & la France ne ſeront pas toujours diſpoſés à donner du ſecours à ces derniers, & les premiers ne ſeront jamais abandonnés de l'envie de reprendre leurs privilèges.

Je te ſalue, mon cher ben Kiber.

Lettre Cinquante-deuxieme.

Le Silphe Oromaſis, *au Cabaliſte* Abukibak.

Je fus curieux, ſage & ſavant Abukibak, de connoître certaines manœuvres des Jéſuites, deſquelles j'avois ſouvent entendu parler. Pour m'en inſtruire parfaitement, je volai il y a quelques jours dans la chambre du Général de la Société; je le trouvai ſeul avec un de ſes ſecretaires, ou plûtôt de ſes confidens. „ Je ſuis „ étonné, lui diſoit-il, de ne recevoir aucune nouvelle du Pere d'Aſlon. Je crains „ qu'il ne ſe ſoit pas bien acquitté de l'ordre dont je l'avois chargé. Peut-être „ n'aura-t-il pû venir à bout de faire nommer le Pere Talota, Confeſſeur du Prince de * * *, & il aura fallu qu'il conſentît de donner cette place à un autre „ Jéſuite. J'en ſerois très fâché; car per-

„ ſonne

» fonne n'eſt plus propre à l'occuper, que
» celui que j'avois deſtiné à la remplir.
» Il a toutes les qualités qu'il faut pour
» plaire dans cette Cour: il eſt ſouple,
» complaiſant, fin, adroit; il ſait s'accom-
» moder aux tems & aux ſituations. Je
» ſuis aſſûré que perſonne ne ſaura auſſi
» bien que lui ménager l'eſprit de la mai-
» treſſe du Prince: il fera avec elle une
» ligue offenſive & défenſive, du moins
» lui ai-je bien recommandé d'agir de mê-
» me. Cette femme a un grand crédit
» ſur l'eſprit de ſon amant, & ce feroit
» tenter l'impoſſible que de prétendre la
» déplacer. Il vaut cent fois mieux s'en
» ſervir utilement, & ſe la rendre favo-
» rable par des complaiſances & des ſou-
» miſſions. Elle peut être fort néceſſaire
» à la Société. J'ai recommandé au Pe-
» re Talota de lui faire entendre qu'il ne
» tiendroit pas à lui que le Prince ne con-
» tractât avec elle un mariage de conſcien-
» ce, & qu'il auroit ſoin d'emploier pour
» cela tout ce qui dépendroit de lui.

» C'EST un grand moïen, continua le
» Général, pour ſe rendre favorable à la
» maitreſſe d'un Prince, que de lui faire
» enviſager qu'on peut lui être utile pour
» obtenir la main de ſon amant. C'eſt-là
» le point que les Confeſſeurs doivent
» ménager le plus délicatement, & c'eſt
» celui que je recommande toujours à
» nos Peres. Je ne ceſſe de leur écrire;

„ *Flattez les maitresses, gagnez leur confiance, & vous viendrez alors à bout de tout ce que vous entreprendrez.* Je doute qu'il „ y ait d'expédient plus sûr pour conduire les hommes, que de se servir adroitement de leurs passions: or, il n'en est „ aucune qui ait autant de pouvoir sur „ leur cœur, que l'amour.

„ J'EPROUVE tous les jours combien les „ femmes sont utiles à la Société. Dans „ toutes les Cours où elles n'ont pas „ beaucoup de crédit, les Jésuites ont „ très peu d'autorité. Voiez, je vous „ prie, la différence qu'il y a du pouvoir „ qu'ils avoient en France sous Louis „ XIV. à celui qui leur reste aujourd'hui, „ & quelle différence il y a entre le Pere de la Chaise & le Pere de Linières. „ Le premier étoit le maître, non seulement de tous les Bénefices, mais encore de tous les Evêchés; l'autre auroit „ peine à faire donner un Prioré de mille écus de rente. Il n'a aucune connoissance de ce qui regarde la liste des Bénefices. D'où vient cela? C'est que les „ femmes n'ont aucun crédit sur le Souverain & sur son premier Ministre; il „ est impossible de pouvoir gagner leur „ confiance jusqu'à un certain point. Chez „ eux, un Confesseur n'est qu'un Confesseur; mais chez un Prince amoureux, „ c'est un confident adroit, c'est un intrigant nécessaire, c'est un mercure honorable & secret.

„ PER-

„ PERSONNE n'eut jamais toutes ces qua-
„ lités dans un dégré auſſi éminent que le
„ Pere de la Chaiſe. Quel homme étoit-
„ ce, grand Dieu! On doit le regarder
„ comme un ſecond St. Ignace. La So-
„ ciété lui eut des obligations auſſi eſſen-
„ tielles qu'à ſon Fondateur. Avec quel-
„ le adreſſe ne ſut-il pas ſe ſervir des fem-
„ mes? Elles lui rendirent les ſervices
„ les plus eſſentiels; auſſi a-t-il enrichi
„ toutes les Maiſons que notre Ordre a
„ dans la France. Nous lui devons à lui
„ ſeul tout ce que nous poſſédons dans
„ ce Roïaume; car depuis pluſieurs an-
„ nées nous n'avons preſque rien acquis
„ de nouveau. Cela n'eſt pas ſurprenant,
„ vû le peu de crédit que nous avons ac-
„ tuellement; nous vivons ſur notre an-
„ cienne réputation. Si malheureuſement
„ les peuples connoiſſoient combien l'au-
„ torité de la Société eſt déchûe en Fran-
„ ce, nous tomberions tout-à-fait dans le
„ mépris. Nous ne ſommes les maîtres
„ d'accorder aucune grace, & ce n'eſt ce-
„ pendant que l'eſpoir des récompenſes
„ qui nous attire des amis & des parti-
„ ſans.„

J'AI *reflêchi pluſieurs fois à ce que vous dites*, repartit le confident du Général; & *je ſuis étonné par quel enchantement nous en impoſons, non ſeulement aux François, mais encore à toutes les Nations Européennes, qui ſe figurent que nous ſommes à Paris & dans*

 tout

tout le Roïaume les maîtres absolus. Il est étonnant qu'ils ne s'apperçoivent pas que les graces qu'on accorde à la Cour, ne passent plus par notre canal, & que nous n'avons qu'une ombre d'autorité.

„ Il est impossible, repliqua le Géné-„ ral, qu'ils puissent découvrir ce chan-„ gement; c'est un mystère que nous a-„ vons trouvé le secret de leur cacher. „ D'ailleurs, si nous ne pouvons plus fai-„ re beaucoup de bien à nos amis, nous „ sommes toujours en état de nuire à nos „ ennemis: en voilà assez pour nous ren-„ dre redoutables. Il est vrai que nous „ ne distribuons plus les Bénefices; mais „ nous avons encore un grand crédit „ chez les Evêques. Bien des gens nous „ regardent comme les plus fermes sou-„ tiens de la Religion. Nous trouvons „ le moïen de décrier les personnes que „ nous n'aimons pas, nous les faisons pas-„ ser pour des Athées, & qui pis est, „ pour des Jansénistes. Nous soulevons „ contre eux le Clergé: ceux-ci entrai-„ nent après eux les Puissances séculiè-„ res; il n'est aucun homme que nous ne „ perdions, lorsque nous en avons envie. „ On craint donc notre haine: il n'est pas „ étonnant que le peuple qui en voit sou-„ vent de funestes effets, & qui n'ap-„ profondit point les choses, ne distin-„ gue pas jusqu'à quel point s'étend no-„ tre pouvoir, & ne voie pas que nous

„ ref-

» reſſemblons aujourd'hui aux Diables,
» qui peuvent faire beaucoup de mal, &
» qui ne ſauroient procurer aucun bien.
» Il n'y a que quelques perſonnes qui
» ſont plus éclairées que les autres, qui
» connoiſſent combien nous avons perdu
» depuis quelques années.

» APRE's un tems auſſi dur, il en viendra un plus heureux. Avec la patience, la diſſimulation & la politique, la Société ſurmonte tous les plus grands obſtacles. N'eſt-elle pas venue à bout de donner à Henri IV. un Confeſſeur, lui, qui avoit peu auparavant banni tous les Jéſuites de ſon Roïaume. Si elle entreprenoit de diriger le Grand Mogol & le Sophi de Perſe, elle réuſſiroit dans ces projets tôt ou tard. Je viens de recevoir des nouvelles que me mande un de nos Recteurs, qui vous paroîtront plus ſurprenantes que la poſſibilité de la direction de ces Princes Mahometans.

» VOUS connoiſſez bien, continua le Général, ce vieux Prince Italien, auprès duquel nous n'avions jamais pû avoir aucun accès. Pendant trente ans nos ſoins ont été inutiles, nous perdions même l'eſperance de réüſſir dans nos deſſeins, lorſqu'enfin nous en ſommes venus à bout. Ce Souverain, craignant les ſuites de la mort, & appréhendant que la manière dont il avoit vécu du-

„ rant ſa jeuneſſe, ne nuiſît à ſon ſalut,
„ cherchoit dans tous ſes Etats quelqu'un
„ qui pût calmer ſa conſcience. Tous les
„ Directeurs auxquels il s'étoit adreſſé,
„ ne faiſoient qu'augmenter ſon trouble
„ & ſon inquiétude: enfin, laſſé de ne
„ rien rencontrer qui pût le ſatisfaire, il
„ ſe réſolut d'avoir recours à nos Peres.
„ Il envoia chercher le Recteur, & lui
„ dit les ſujets qu'il avoit d'appréhender
„ les Jugemens de Dieu. L'habile Jéſui-
„ te diſſipa tous ſes doutes, ſe ſervit uti-
„ lement des maximes des nos Théolo-
„ giens, & ramena le calme dans ſon a-
„ me. Il lui fit comprendre qu'il n'étoit
„ pas plus coupable que cinquante autres
„ Princes, que la Société avoit trouvé
„ le moïen de placer en Paradis. Il dé-
„ veloppa enſuite à ſon Pénitent tous les
„ privilèges de notre Ordre, il lui vanta
„ l'efficacité de nos prières, lui fit ſentir
„ tout le mérite des Indulgences que les
„ Papes nous ont accordées, & le rendit
„ auſſi zélé ami de nos Peres, qu'il avoit
„ été leur ennemi autrefois.

„ Le Recteur ne s'eſt pas arrêté à ce
„ premier pas, il a voulu profiter en ha-
„ bile homme de l'occaſion. Il y avoit
„ long-tems que nous ſouhaitions d'éta-
„ blir un Collège, il a obtenu des lettres
„ du Prince pour ſa fondation; mais com-
„ me il faut des fonds & des rentes pour
„ cet établiſſement, il a demandé qu'on
„ aſſi-

» assignât pour les revenus de cette nou-
» velle Maison le produit de certains
» droits décimaires, dont quelques au-
» tres Religieux joüissoient auparavant.
» Ces Moines ont fait beaucoup de bruit,
» ils se sont plaints vivement : toutes
» leurs représentations n'ont servi de rien ;
» le sage Recteur les a rendu inutiles.
» Profitant habilement de son emploi de
» Directeur, ouvrant ou fermant le Ciel
» à proportion des bienfaits ou des refus
» de son Pénitent, graces à la crainte de
» l'Enfer, crainte presque aussi salutaire à
» la Société que celle du Purgatoire, no-
» tre nouveau Collège est parfaitement
» établi & fort bien renté. Il reste ce-
» pendant encore une chose à faire au
» Recteur, c'est de persuader au Prin-
» ce de s'enterrer dans notre Eglise, &
» d'y faire construire un magnifique tom-
» beau. »

CELA *ne sera pas difficile à exécuter*, re-
pliqua le confident du Général. *Il faudra
faire entendre au Prince que son tombeau,
rappellant sans cesse sa mémoire à nos Peres,
il n'y aura aucun jour où ils ne prient Dieu
pour lui & pour le soulagement de son ame.
Car je ne doute pas que le Pere Recteur, en
garantissant le Prince de l'Enfer, ne lui ait
fait comprendre qu'il falloit qu'il fît un tour
en Purgatoire. Sans cela, il auroit com-
mis une grande faute ; & si ce Souverain
comptoit de n'avoir plus besoin de la Société
en*

en sortant de ce Monde, il ne penseroit pas à acheter ses faveurs & ses prières, même après sa mort.

La *politique veut bien que nous arrachions tous les Princes que nous dirigeons, quelque vicieux qu'ils soient, des mains des Diables; mais elle défend que nous les mettions à l'abri du Purgatoire. Si nous les en garantissions, que deviendroient les fondations qu'ils nous laissent pour dire des Messes? En faisant bâtir des tombeaux dans nos Eglises, ils ornent nos Temples & nos Maisons; mais en nous laissant des legs pieux pour nous engager à prier pour leurs ames, ils nous enrichissent, & nous fournissent de quoi vivre dans l'aisance. Sauvons donc tous nos Pénitens des peines de l'Enfer; mais qu'ils soient Princes ou particuliers, soumettons-les également à celles du Purgatoire.*

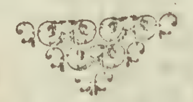
Je *conviens cependant qu'il y a quelques occasions, où l'on peut se dispenser de cette règle générale; par exemple, quand on craint que quelque Directeur étranger, pour s'emparer de l'esprit d'un Pénitent & pour mériter sa confiance, n'éteigne non seulement le feu du Purgatoire, mais même celui de l'Enfer. Alors, de deux partis il faut prendre le moins mauvais, conserver ce que l'on a acquis, & mener tout droit un homme en Paradis, sans s'amuser à vouloir travailler pour l'avenir. Autrement il arrive qu'on perd, & les legs après la mort, & ceux qu'on auroit eus pendant la vie.*

„Vous

» VOUS avez raiſon, mon Pere, dit » le Général, & vous connoiſſez par» faitement tous les replis du grand art » de la Direction. Vous me donnez des » preuves tous les jours que je n'ai pû » choiſir un aſſiſtant plus ſenſé, & un » ſecretaire plus diſcret que vous. Ecri» vez donc de ma part à notre Pere Rec» teur toutes les ſages réflexions que » vous avez faites, & ſur-tout faites-lui » bien ſentir, ainſi que vous l'avez dit » fort à propos, que *les tombeaux des Rois* » *ſervent à orner nos Egliſes, mais que leurs* » *dons & leurs legs pieux nous ſont d'un bien* » *plus grand avantage.* »

J'AI trouvé cette converſation ſi inſtructive, ſage & ſavant Abukibak, que j'ai réſolu de retourner au premier jour dans la chambre de ce Général.

JE te ſalue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah.*





LETTRE CINQUANTE-TROISIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

LA paſſion & l'attachement que tu as pour les Sciences ſecrettes, ſage & ſavant Abukibak, m'a fait refléchir ſur l'avidité, (ſi j'ôſe me ſervir de ce terme,) avec laquelle les plus grands hommes courent après le phantôme de l'immortalité.

Le deſir de laiſſer un ſouvenir qui paſſe juſqu'à la plus reculée poſtérité, occupe tous les Héros. Quand je dis *tous les Héros*, j'entends les perſonnages illuſtres dans tous les différens états. Un habile Mathématicien n'eſt pas moins flatté de parvenir à la poſtérité, qu'un Général d'armée: le premier travaille avec conſtance, emploie ſes ſoins, ſes veilles, ruine ſa ſanté par une trop grande application, ſacrifie tous les plaiſirs & les amuſemens pour ſe diſtinguer dans le genre d'étude auquel il s'applique; le ſecond, eſſuie toutes les rigueurs des ſaiſons, riſque ſa vie, ſouffre mille peines pour acquérir de la gloire. Ces deux perſonnes,

nes, par des chemins bien différens, tendent cependant au même but; ils cherchent à immortaliser leur nom. Il en est de même de tous les autres grands hommes, toutes leurs actions, toutes leurs démarches se rapportent à ce seul point.

SANS le desir de transmettre leur mémoire à la postérité, les plus illustres génies auroient presque tous resté dans une indolence, qui ne les eût point fait distinguer des hommes les plus ordinaires. Pourquoi eussent-ils sacrifié les avantages qu'ils avoient reçus par leur naissance, pourquoi eussent-ils méprisé de joüir des biens que la fortune leur offroit en abondance, pourquoi enfin, eussent-ils cherché à passer leur vie parmi les soins, les travaux & les soucis, tandis que leurs jours auroient pû être tissus d'or & de soïe; si ce n'étoit, qu'enchantés par une flatteuse chimère, ils étoient assez fous pour sacrifier des biens réels à des espérances chimériques? Car, il faut l'avouër, sage & savant Abukibak, ce desir de l'immortalité, si commun à tous les hommes illustres, ne peut soutenir l'examen d'un œil Philosophique. Sa splendeur & tout son brillant disparoissent: on s'apperçoit que la vanité & l'amour propre se présentent sous un voile trompeur, & que cette passion de percer la nuit des tems n'est que la suite de l'orgueil naturel à

tous les hommes, qui prend tant de formes différentes, qu'il eſt difficile de pouvoir le reconnoître.

Pour connoître parfaitement le ridicule qu'il y a à ſacrifier les momens les plus heureux de la vie à l'eſperance d'éterniſer ſon nom, il n'eſt beſoin que d'examiner quelle eſt cette chimère dont on eſt ſi fort enchanté. Ou l'ame eſt mortelle, ou elle eſt immortelle. Si elle eſt mortelle, à quoi lui ſert, lorſqu'elle n'exiſte plus, qu'on ſe ſouvienne des Ouvrages qu'elle peut avoir produits, des belles actions qu'elle a faites autrefois? Si elle eſt immortelle, elle regardera avec trop d'indifférence ce qu'elle a fait quand elle étoit ſur la terre, pour que ſes plaiſirs puiſſent être augmentés, ou ſes peines diminuées par le ſouvenir des actions paſſées.

Il n'eſt perſonne aſſez fou pour ſe figurer que l'ame d'un Poëte & celle d'un Philoſophe dans les Enfers s'amuſent à reciter, l'une des tirades de vers, & l'autre à faire des argumens, & à propoſer aux Démons un hypotheſe comme une choſe fort belle & fort curieuſe. Je ne crois pas non plus qu'un Général, entouré de Diables & de Lutins, parle des batailles qu'il a gagnées, ou s'informe des nouveaux venus de ce qu'on en dit dans l'autre Monde.

Les ames qui ſont dans un lieu de paix &

& qui joüiſſent d'une félicité parfaite, ſont auſſi peu occupées de ce qu'elles firent autrefois. Elles ont perdu le ſouvenir de leur exil; & délivrées des liens du corps, *elles ſont nourries*, pour me ſervir des expreſſions d'un Pere de l'Egliſe, *de tous les biens qu'on goute dans la Maiſon de Dieu, & boivent à longs traits dans un torrent de volupté* *. Suppoſons, par exemple, qu'il ſoit vrai que le Fondateur des Jéſuites ſoit ſauvé. Je demande s'il eſt vraiſemblable que ce Saint ſoit fort occupé de la gloire de ſa Société, & qu'il prenne part à toutes les batailles que les Jéſuites ſes diſciples livrent & gagnent contre les Janſéniſtes? Quoi! ſeroit-il poſſible que St. Ignace penſât encore dans le Ciel à l'honneur qu'il a ſur la terre d'avoir été le chef des plus ruſés & des plus fourbes politiques qu'il y ait dans l'Univers? En vérité ce ſentiment eſt preſque auſſi extravagant que ſi on diſoit qu'il fait la lecture en Paradis du Livre des *Exercices Spirituels* qu'il a compoſé, & qu'il en reçoit des complimens de la part de tous les Saints, qui trouvent ce Livre auſſi

* *Felix Anima! quæ, terreno reſoluta carcere, libera Cœlum petit. . . . . Inebriata enim eſt ab ubertate Domus tuæ, & torrente voluptatis potas eam.* S. Auguſt. Manual. *Cap. VI. Num. I.*

auſſi bon que les Jéſuites voudroient faire croire qu'il l'eſt.

PAROIT-il plus vrai-ſemblable que Saint Louïs ennuie les Bienheureux du récit de ces guerres pieuſes qui lui acquirent l'eſtime de tous les Moines, mais qui penſerent perdre ſon Roïaume? Seroit-il poſſible que ce bon Roi parlât des ſiéges qu'il fit en Egypte, & des batailles qu'il y donna? Sans doute il a oublié entiérement tous ces faits.

IL faut donc convenir que, ſoit que l'ame ſoit mortelle, ſoit qu'elle ſoit immortelle, elle eſt inſenſible, dès qu'elle eſt dégagée des liens du corps, à toutes les actions qu'elle a faites lorſqu'elle l'animoit, & qu'elle n'en conſerve aucun reſſouvenir; par conſéquent, à quoi ſert après la mort cette gloire dont nous ſommes ſi idolâtres? Je trouve qu'un bourgeois de la rue St. Denis, qui ſe tourmenteroit depuis le matin juſqu'au ſoir pour accroître la puiſſance & le bonheur du Sophi de Perſe, n'agiroit pas plus follement qu'un homme, qui ſacrifie ſes plus beaux jours, qui ſouffre mille maux qu'il pourroit éviter, qui détruit ſa ſanté, qui riſque ſa vie pour faire parler de lui après ſa mort, c'eſt-à-dire pour une choſe qui lui eſt auſſi indifférente que le tems qu'il fait au Japon, l'eſt aux Pariſiens.

SI les perſonnes, les plus ſuſceptibles du

du desir de transmettre leur nom à la postérité, se dépouilloient pour un moment de l'amour propre qui les offusque, ils seroient surpris de connoître quelle est leur erreur, & combien elle est ridicule. Un Savant de ces derniers siécles a parfaitement bien senti toute l'inutilité & tout le faux du desir d'immortaliser sa mémoire. *Je suppose*, disoit-il, *que j'écrive & que je fasse des Ouvrages dignes d'être lûs, qui peut m'assûrer que chaque jour ils ne perdront point de leur prix, que le tems ne les détruira pas, ou ne les rendra pas méprisables, le goût des hommes étant si sujet au changement? Mais établissons qu'ils auront une certaine durée, de combien d'années sera-t elle? De cent? De mille? De dix mille? Où est l'Ouvrage, qui ait surmonté autant de siécles? Quel exemple en peut-on citer? Mais enfin, puisque tout doit finir, il importe peu qu'une chose dure dix jours, ou dix millions d'années. Ces deux espaces de tems qui paroissent si différens, sont égaux, lorsqu'on les compare à l'éternité* *.

C'EST

* *Scribis, inquam, quo modo legenda, & de qua re præclara, & adeo tibi nota, ut desiderare legentes possint? Quo stilo, qua sermonis elegantia, ut legere sustineant? Sit ut legant. Nonne ævo præterlabente, in singulos dies fiet auctio, ut prius scripta contemnantur, nedum negligantur? At durabunt aliquot annis. Quot? Centum? Mille?*

C'EST un Philosophe, peu touché & peu persuadé de la Religion, qui parle d'une manière aussi sensée. Il ne s'agit point chez lui de dévotion, la seule raison suffit pour lui faire connoître l'inutilité des soins & des peines qu'on se donne pour faire parler de soi dans la postérité.

S'IL est permis d'être Epicurien, c'est dans le cas de ne point préferer des biens imaginaires à une tranquillité réelle. Celui-là est véritablement heureux, qui peut dire, *J'ai vécu, & j'ai profité de tous les momens de ma vie. J'ai compris que l'heure perdue ne se retrouve plus, j'ai banni loin de moi les soins & les inquiétudes, je ne me suis point laissé séduire à un vain phantôme qui m'eût ravi mon répos* *.

LA

le? Decies mille? Ostende exemplum, vel unum inter tot millia. Atque omnino cum desitura sint, etiam si per reditum Mundus renovaretur . . . . , non minus quam si ut initium habuit, & finem accepturus est, nihil interest an post decimam diem, an decem millia miriadum annorum. Nihil utrunque, & ex æquo, ad æternitatis spatium. Cardanus de Vita propria, *Cap. IX. pag.* 39.

* *Ille potens sui*
Lætusque deget, cui licet in diem,
Dixisse, vixi: cras vel atra
Nube polum, Pater, occupato,
Vel sole puro: non tantum irritum
Quodcunque retro est efficiet: neque

Dif-

LA comparaiſon de la vie d'un Petit-maître, uniquement occupé du préſent, & de celle d'un Philoſophe, dévoré par l'envie de s'immortaliſer, eſt un excellent antidote pour guérir de la maladie de faire parler de ſon ſavoir & de ſon mérite après ſa mort. Le Petit-maître, content de lui-même, ne ſonge qu'à joüir des biens que ſon état lui fournit: toujours gai, toujours enjoüé, toujours folâtre, toujours ſatisfait de ſon mérite, il ne penſe jamais au lendemain. Le moment préſent eſt le ſeul qui l'occupe, & ce moment n'eſt jamais ennuieux, ni pénible. Il a, au milieu des plaiſirs, cette conſtance qu'Horace regarde chez les Philoſophes qui ſont perſécutés par le ſort, comme le comble de la ſageſſe. Quand il eſt occupé à baiſer la main d'une jolie femme, qu'il chante, le verre à la main, une chanſon nouvelle, ou qu'il débite quelque conte badin, l'Univers entier crouleroit qu'il n'y prendroit aucune part *. On auroit beau lui prédire les plus grands malheurs, il écouteroit ces pré-

Diffinget, infectumque reddet,
Quod fugiens ſemel hora vexit.
Horat. *Odar. Lib. III. Od. XXIX.*

* *Et ſi fractus illabatur Orbis,*
Impavidum ferient Ruinæ.
Horat.

prédictions en ſiflant, & ſe moqueroit du Prophète.

Un Philoſophe au contraire, toujours ſombre, réveur, diſtrait, mélancholique, ignore ſouvent quel eſt l'état actuel où il ſe trouve. Sans ceſſe occupé de ce que penſera la poſtérité de ſes Ouvrages & de ſes découvertes, au milieu de ſa famille à peine ſe ſouvient-il qu'il a une épouſe & des enfans. On peut lui appliquer juſtement ce que le Pere Mallebranche dit des bêtes : *Il mange ſans plaiſir, il groſſit ſans le ſavoir, il boit ſans s'en appercevoir.* A cela j'ajouterai qu'il fait tout *machinalement.* Son ame ne prend aucun intérêt aux affaires de ſon corps, elle eſt uniquement occupée de l'idée de plaire à la poſtérité & de s'acquérir un grand nom. Qu'arrive-t-il ? Le Philoſophe meurt. A-t-il vécu ? Non. Il a penſé pendant cinquante ans aux plaiſirs qu'il gouteroit lorſqu'il rentreroit dans le néant.

A la comparaiſon de la vie d'un Petit-maître & d'un Savant joignons celle d'un Moine & d'un Officier. Ce premier, heureux Cordelier, vit tranquille dans ſon Couvent : peu occupé d'une vaine gloire, il prêche le Carême dans quelque village, & fait chez le Curé bonne chere. Il confeſſe nombre de jolies ſervantes, & en corrompt par-ci par-là quelques-unes. La Pâque arrivée, il retourne dans ſon Monaſtère, muni de trente ou quarante écus

écus que lui ont valu ſes ſermons; il emploie cette ſomme en bon vin, & boit comme un Templier juſqu'au retour de l'autre Carême. Sa vie s'écoule gracieuſement, Bacchus & l'amour en font tour à tour la félicité. Qu'on s'égorge, qu'on ſe maſſacre, qu'on prenne des villes, qu'on les détruiſe, qu'on accable les peuples d'impôts, le fortuné Cordelier n'en vuide pas une bouteille de moins.

L'OFFICIER, avide de gloire, couche la moitié de ſa vie ſous une tente, qui ne peut le défendre des injures de l'air. Il ruine ſa ſanté, mange le bien de ſon patrimoine, eſt tourmenté preſque autant par des Créanciers incommodes que par ſon ambition, manque ſouvent des choſes les plus néceſſaires à la vie, & après avoir bien ſouffert, ſort de ce Monde à la faveur d'un coup de canon qui termine ſes inquiétudes. Eſt-ce vivre que d'avoir eſſuïé un pareil ſort? C'eſt avoir été en Purgatoire, avant d'aller peut-être aux Enfers.

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE CINQUANTE-QUATRIEME.

Le Silphe Oromasis, *au sage Cabaliste* Abukibak.

En volant, il y a quelques jours, à Paris auprès du Collège de Louis le Grand, j'apperçus deux Jésuites qui rioient beaucoup. Curieux de savoir la cause de leur gaïété, j'entrai par la fenêtre dans la chambre où ils étoient, & je fus le témoin d'une conversation assez singulière, dont le récit t'amusera. Le voici dans les termes originaux, dont ces Jésuites se servoient.

DIALOGUE ENTRE DEUX AUTEURS JESUITES.

» I. JESUITE.

» VOTRE idée est charmante, mon Ré» verend Pere, elle me plait infiniment. » On ne sauroit inventer un expédient » plus propre à augmenter le nombre des » partisans de la Société, que d'exécuter » le projet des *Lettres édifiantes & curieu-* » *ses.* Cet Ouvrage sera très recherché, » &

„ & le goût dans lequel vous l'écrivez, ne „ manquera pas de plaire. J'ai d'abord „ cru que vous plaiſantiez, lorſque vous „ diſiez que vous aviez deſſein d'imiter les „ *Contes des Fées*; je ſens à préſent que „ vous avez raiſon. La plûpart des dé- „ vots reſſemblent aux enfans: il faut les „ amuſer par des contes. Il y aura tel „ Béat Moliniſte, qui ſera auſſi charmé „ de toutes les fables que vous écrirez „ ſur le *Kilo*, des hiſtoires romaneſques „ que vous aſſûrerez être arrivées dans „ les provinces de *Chan-tong* & de *Chen-* „ *ſi*, qu'un jeune enfant eſt enchanté des „ raiſonnemens du petit Roi *Fanfan*, „ des miracles de la Fée *Toute-bonne*, & „ des prodigieuſes actions du Géant *Ma-* „ *kamakin*.

„ II. JESUITE.

„ L'INTERET de la Société ſe trouve „ joint avec le mien. En édifiant ſes dé- „ vots partiſans, & les attachant à elle „ par de nouveaux préjugés, je trouve le „ moïen de profiter beaucoup. Mon Li- „ vre me rapportera une ſomme d'argent „ conſidérable, que j'emploierai à païer „ ma penſion à la Communauté; car je „ ſuis bien ennuïé d'être obligé depuis „ dix ans de faire le métier de Préfet ou „ de Régent de Collège. On ſe rebute „ à la fin de l'état de pedant, de quel-

„ que

„ que nom pompeux qu'on décore cette
„ profeſſion.

„ POUR être plus aſſûré d'attirer l'at-
„ tention du Public, je ſuis réſolu de pu-
„ blier mon Ouvrage comme un Recueil
„ de *Lettres* écrites par divers Miſſionnai-
„ res. Cette fourbe me ſera utile, elle
„ réveillera la curioſité des Lecteurs. Vous
„ ſavez qu'il n'y a rien de ſi uſité & de
„ ſi ordinaire parmi nous que ces fauſſes
„ ſuppoſitions. La plûpart des rélations
„ que nous publions du Japon, de la Chi-
„ ne & des Indes, ſous le nom de quel-
„ ques-uns de nos Miſſionnaires, ont été
„ faites au Collège de Louis le Grand.
„ Il en eſt des hiſtoires pieuſes de la So-
„ ciété, ainſi que des Romans; les Au-
„ teurs de ces différens Ouvrages travail-
„ lent également d'imagination. Je veux
„ faire dans mes *Lettres édifiantes & cu-*
„ *rieuſes* un portrait de l'Empereur de la
„ Chine au-deſſus de ceux que la Calpre-
„ nede a fait de tous ſes Héros. Oronda-
„ te, Liſimacus, Oronte, & Perdiccas
„ ne feront que de petits garçons, eu é-
„ gard à mon Héros.

„ J'AI forgé l'hiſtoire la plus ſurpre-
„ nante, que je dis être arrivée à un cer-
„ tain *Cing-tai*, marchand de la province
„ de *Chenſi*, & à un laboureur nommé
„ *Chy-yeou*; je l'ai entremêlée des éve-
„ mens les plus intéreſſans. Voici le fait
„ à peu près, tel que je l'ai imaginé. Un

„ mar-

» marchand perd une bourſe, en traverſant un champ: un laboureur la trouve & ne veut point la garder, parce qu'elle ne lui appartient pas. Voilà d'abord, comme vous voiez, un caractère très beau, dans lequel la vertu l'emporte ſur l'avidité des richeſſes. C'eſt-là de quoi confondre les ennemis de la Société, qui ôſent ſoutenir qu'elle n'ordonne guères que les reſtitutions qui ſe font en ſa faveur; ils verront qu'elle loüe & applaudit toujours aux bonnes actions. Le marchand, fort fâché d'avoir perdu ſa bourſe, fait afficher aux coins des rues, qu'il donne à celui qui la lui remettra, la moitié de l'or qui s'y trouve. Le laboureur, inſtruit du maître de l'argent qu'il a trouvé, le lui rapporte. L'entrevûe de ces deux hommes eſt un morceau achevé; toute la grandeur Romaine s'éclipſe auprès des ſentimens du laboureur & du marchand. Ce dernier veut tenir ſa promeſſe, & partager la ſomme qui ſe trouve dans la bourſe; l'autre refuſe de la recevoir. Il ſe fait alors un combat de généroſité entre ces deux perſonnes, dans lequel j'ai trouvé le ſecret de placer les plus belles choſes. Figurez-vous pour un inſtant les penſées brillantes qu'a dû me fournir une ſituation auſſi intéreſſante. Je ne crois pas que dans nos tragédies modernes
» il

„ il y en ait aucune qui en approche.
„ Vous ſerez ſans doute curieux de ſa-
„ voir la concluſion d'une hiſtoire auſſi
„ touchante. Je la termine à peu près
„ de la même manière & dans le même
„ goût que certains Poëtes dénoüent
„ leurs piéces de théatre. Ils ont recours
„ à quelque Dieu, ou à quelque machi-
„ ne; & moi, je me ſuis ſervi du Vice-
„ roi de la province, qui, apprenant la
„ généreuſe diſpute de ces deux Chinois,
„ paroît tout-à-coup chez eux, où il eſt
„ auſſi peu attendu, que l'Exemt qui
„ vient arrêter Tartuffe, l'étoit par les
„ premiers ſpectateurs de cette piéce. Le
„ Viceroi, arrivé, dit de fort belles
„ choſes: il loüe la candeur & la probi-
„ té du marchand & du laboureur. Com-
„ me il ne ſeroit pas juſte que le pre-
„ mier perdît la moitié de ſon argent,
„ & que le ſecond ne gagnât rien à cette
„ affaire, le Viceroi ordonne à l'un de
„ garder la bourſe, & fait préſent à l'au-
„ tre de cinquante onces d'or, & d'un
„ *Agnus Dei* à la Chinoiſe, dans lequel
„ eſt écrit: *Mari & Femme illuſtres par leur*
„ *deſintéreſſement.*

„ Vous croiez ſans doute, mon Réve-
„ rend Pere, que cette hiſtoire eſt ter-
„ minée, point du tout. Voici de nou-
„ veaux incidens qu'elle produit, & qui
„ ſont bien plus intéreſſans que les pre-
„ miers. Le Viceroi, charmé de ce

„ qu'il

„ qu'il vient de voir, écrit une lettre à
„ l'Empereur pour le féliciter de la ver-
„ tu de ses sujets, qu'il attribue en bon
„ & sage politique aux grandes qualités
„ du Souverain, qui édifie ses peuples &
„ les excite à la vertu par son exemple.
„ L'Empereur, charmé de ces nouvelles,
„ veut en montrer la joie à tous ses E-
„ tats; & comme ce Prince est bon au
„ poil & à la plume, & qu'il est aussi é-
„ loquent qu'un Régent de Rhétorique,
„ il publie un édit, ou plûtôt une ins-
„ truction. Or, cette instruction est é-
„ crite dans le goût des mandemens des
„ Evêques de France.

„ NE trouvez-vous pas singulière l'i-
„ dée que j'ai eue de faire parler l'Empe-
„ reur de Peckin, approchant dans les mê-
„ mes termes que certains Prélats de nos
„ amis, dont nous composons les *Instruc-*
„ *tions Pastorales*? Je me flatte que cela
„ produira un bon effet. D'abord l'Em-
„ pereur dans son édit représente d'une
„ manière très pathétique les grands a-
„ vantages qu'on retire de la vertu. A-
„ près quoi, prenant entiérement le ton
„ Apostolique, il s'explique en ces ter-
„ mes: *Ce que le laboureur Chy-yeou*, mes
„ chers Freres, *vient de faire dans la Vil-*
„ *le de Mong-tsing, montre qu'en effet les*
„ *mauvaises coutumes se détruisent, & qu'il*
„ *y a du changement dans les mœurs. Voilà*
„ *ce qu'on peut appeller avec vérité un bon*
„ *pro-*

„ *pronostic, avantageux pour notre Episco-*
„ *pat. Aussi cette belle action m'a-t-elle cau-*
„ *sé un plaisir que je ne puis exprimer. El-*
„ *le fait en même tems beaucoup d'honneur à*
„ *notre Curé Tien Uueniking, il en a le*
„ *mérite. On voit que ce n'est pas sans bruit*
„ *que depuis plusieurs années il s'applique*
„ *dans la Province de Hanan, à instruire, à*
„ *exhorter, à loüer, à récompenser *.* Je
„ n'ai changé, mon Réverend Pere, en
„ vous récitant ce morceau de l'instruc-
„ tion de l'Empereur, que les mots de
„ *Gouvernement* & de *Viceroi*, en ceux
„ d'*Episcopat* & de *Curé*, pour faire mieux
„ sentir la conformité du stile Chinois a-
„ vec l'Apostolique. Tous les autres ter-
„ mes sont dans mon manuscrit, & seront
„ imprimés.

„ APRE'S cet exorde, le Prince se li-
„ vre aux réflexions, ainsi que les Evêques
„ dans leurs mandemens. Il fait beau-
„ coup de raisonnemens sur l'état, la si-
„ tuation & le caractère des hommes.
„ De même que les Prélats mettent sur
„ le compte des Curés & des Vicaires
„ toutes les fautes que font leurs diocé-
„ sains, le Roi Chinois taxe tous les
„ Gouverneurs négligens d'être la cause
„ du

* Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus, *Recueil XXII.*

„ du peu de candeur & de bonne foi qu'il
„ y a dans leurs provinces. Enfin, il fi-
„ nit ſon exhortation, en ordonnant que
„ ſon édit ſoit affiché aux portes & aux
„ carrefours, afin que le peuple & les
„ Nobles en aient une parfaite connoiſſan-
„ ce. Cet ordre d'afficher l'inſtruction
„ Impériale eſt encore une imitation des
„ mandemens Epiſcopaux, qu'on attache
„ ſur toutes les portes des Egliſes.

„ AU reſte, malgré le ſoin que j'aie
„ pris d'enrichir mon Livre, & de l'orner
„ de tout ce que j'ai cru le plus capable
„ de le faire valoir, il faut que je vous
„ avoüe que je crains que quelque Cri-
„ tique inquiet ne s'aviſe de le décrier,
„ & que mon Libraire n'ôſe pas en faire
„ une ſeconde édition. Cela me porteroit
„ un préjudice conſidérable; car je dois
„ recevoir ſix cens livres, lorſqu'on re-
„ mettra une ſeconde fois mon Ouvrage
„ ſous preſſe.

„ I. JESUITE.

„ RASSUREZ-vous, mon Réverend
„ Pere, vous n'avez rien à craindre pour
„ la réüſſite de votre Livre. N'êtes-vous
„ pas aſſûré que nos Journaliſtes de Tre-
„ voux en feront un pompeux éloge?
„ De quoi vous embarraſſez-vous après
„ cela? L'approbation, ou la critique de
„ quelques autres Ecrivains vous doit
„ paroître indifférente. Vous ſavez com-

„ bien les *Mémoires de Trevoux* ont d'au-
„ torité ſur l'eſprit des partiſans de la So-
„ ciété, repoſez-vous ſur eux du ſoin
„ de faire valoir votre Ouvrage. Leurs
„ Auteurs n'oublieront pas pour vous ſeul
„ quel eſt le but de leur inſtitution : vous
„ êtes Jéſuite, c'en eſt aſſez pour eux ;
„ quand même ils n'auroient pas lû vo-
„ tre Ouvrage, ils ne laiſſeroient pas que
„ de le loüer. Ne blâment-ils pas des
„ Livres, faits par des Janſéniſtes & des
„ Proteſtans, quoiqu'ils ne les aient ja-
„ mais vûs ? Pourquoi ſeroient-ils plus
„ ſcrupuleux & moins partiaux dans leurs
„ loüanges, que dans leurs critiques ? ils
„ viſent toujours au même but, ſongeant
„ ſans ceſſe à relever la gloire de la So-
„ ciété, & à flétrir celle des perſonnes
„ qui lui ſont oppoſées, *per fas & nefas.*
„ Quelques fourberies qu'il faille mettre
„ en uſage, ils ne reculent jamais ; ils
„ ſont paiés & nourris pour mentir lorſ-
„ qu'il le faut, comme les grenadiers le
„ ſont pour ſe faire caſſer la tête dans
„ certaines occaſions.

„ II JESUITE.

„ JE compte moins que vous ſur le
„ ſecours des Journaliſtes de Trevoux.
„ Je ne ſais, mon Réverend Pere, ſi
„ vous faites attention que leurs Mé-
„ moires ſont furieuſement décriés dans
„ le Public. Il ſemble que les autres
„ Jour-

„ Journalistes aient pris à tâche de les
„ faire tomber & de les décréditer entié-
„ rement. On voit tous les jours paroî-
„ tre quelques piéces, où nos Jésuites
„ sont convaincus, non seulement d'igno-
„ rance, mais encore de mauvaise foi &
„ de friponnerie. Vous avez lû sans doute
„ les deux piéces foudroïantes * que Mr.
„ de Beausobre a fait inserer consécuti-
„ vement dans deux Volumes de la *Biblio-*
„ *théque Germanique*. Elles sont capables
„ d'achever d'ouvrir les yeux à tous ceux
„ qui seroient encore aveuglés sur le
„ compte des Journalistes de Trevoux;
„ on ne sauroit les convaincre d'une ma-
„ nière plus évidente, d'imposture & de
„ mauvaise foi. Le Continuateur de Mo-
„ reri vient encore tout nouvellement, au
„ sujet de l'anecdote du Jésuite Germain,
„ de montrer dans une Lettre qu'on a in-
„ serée dans la *Bibliothéque Françoise*, qu'à
„ la fourbe & au mensonge les Auteurs
„ des *Mémoires de Trevoux* joignent le dé-
„ faut de dire aux gens qu'ils n'aiment
„ point, les injures les plus grossières.
„ Les termes de *Faussaire*, d'*Héretique*,
„ d'*Athée*;

* C'est le dernier Ouvrage de ce grand hom-me; & quoiqu'il eût soixante-&-dix-huit ans lorsqu'il le composa, il y a autant de feu, de vivacité & de force, que dans les excellens & judicieux Livres qu'il a publiés dans un âge beaucoup moins avancé.

„ d'*Athée*, de *Scélerat* ne leur coûtent
„ rien ; ils les prodiguent libéralement :
„ ce ſtyle leur fait autant de tort que
„ leurs menſonges. Je crains bien qu'à
„ la fin leurs Ouvrages ne ſoient abſolu-
„ ment mépriſés, même des plus grands
„ partiſans de la Société ; il y a trop de
„ perſonnes qui les décrient, & qui en
„ dévoilent les défauts.

„ I. JESUITE.

„ N'APPREHENDEZ pas, mon Réve-
„ rend Pere, que nos Journaliſtes n'aient
„ toujours un grand nombre d'approba-
„ teurs ; ils ſont aſſûrés d'avoir pour eux
„ tous les zélés Moliniſtes. Quand ils pouſ-
„ ſeroient les choſes encore plus loin,
„ on ne viendroit jamais à bout de les
„ décréditer auprès de leurs partiſans.
„ Lorſque la réüſſite d'un Livre eſt fondée
„ ſur l'eſprit de parti & de cabale, elle
„ eſt certaine, du moins parmi ceux qui
„ y prennent quelque part. Un Sulpicien
„ bruleroit plûtôt ſon bréviaire & ſon
„ ſurpliſ, que de convenir qu'un Ouvra-
„ ge que nos Journaliſtes ont blâmé,
„ ſoit digne de quelque eſtime.

„ II. JESUITE.

„ JE conviens de ce que vous dites ;
„ mais les approbateurs dont vous par-
„ lez, ſont des gens preſque inconnus dans
„ la

„ la république des Lettres, & dont les
„ décisions n'influent guères sur le débit
„ des Livres. Eux-mêmes la plûpart du
„ tems, soit par défaut d'espèces, soit
„ par indolence, ou par indifférence pour
„ la lecture, ne les achetent point. Or,
„ les Libraires n'impriment que pour ven-
„ dre. C'est une triste ressource pour un
„ Auteur, que de voir loüer son Livre
„ dans le tems qu'il moisit au fond d'une
„ boutique. Les Journaux de Trevoux
„ sont si méprisés en Hollande, en Alle-
„ magne, en Angleterre, en Suisse, &
„ dans les trois quarts de la France, qu'ils
„ y sont aussi peu lûs que dans le Roïau-
„ me de Tonquin; c'est-là une vérité
„ qui n'est que trop connue. Il est éton-
„ nant que dans le tems qu'on réimprime
„ en Hollande toutes les misérables rap-
„ sodies qu'on publie à Paris, aucun Li-
„ braire n'ait ôsé entreprendre l'impression
„ des *Mémoires de Trevoux*. C'est une triste
„ ressource desormais pour la réüssite des
„ Livres de la Societé, que les éloges
„ qu'en font les Journalistes. Je persiste,
„ mon Réverend Pere, dans mon opi-
„ nion: pour leur honneur & pour celui
„ de leurs confreres, ils eussent dû ob-
„ server un peu plus les bienséances. „

JE te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



LETTRE CINQUANTE-CINQUIEME.

Le Cabaliste Abukibak, *à* ben Kiber,

TEs Lettres, ſtudieux ben Kiber, me cauſent un plaiſir infini; & quoique ton génie & tes talens me faſſent regretter ſans ceſſe que tu n'aies pas voulu continuer à t'appliquer à l'étude des Sciences ſecrettes, je vois cependant avec beaucoup de ſatisfaction que loin d'imiter les jeunes gens, dont tout le mérite conſiſte à ne rien faire & à paſſer leur vie dans une indolence qui tient de la ſtupidité des bêtes, tu cultives ton eſprit.

LA pareſſe & l'ignorance ſont des vices, dont tout homme qui n'eſt pas privé du jugement, doit rougir de s'applaudir. On voit pourtant pluſieurs perſonnes, qui font conſiſter leur bonheur & une partie de leur grandeur à vivre, ſans ſonger à rien qui puiſſe leur faire connoître la véritable nobleſſe de leur état. L'homme n'eſt grand, eſtimable, reſpectable, que par les qualités qui l'élevent au-deſſus de toutes les autres créatures, & que par l'uſage qu'il fait du génie qu'il a reçu du Ciel. Au contraire, ces ſortes de gens croient

croient que la fainéantise, que le mépris des Sciences, que l'oisiveté donnent des droits, servent de titres authentiques, & font la principale partie de la grandeur.

UN Gentilhomme campagnard, qui passe sa vie à chasser pendant toute la semaine, à s'enyvrer le Dimanche avec son Juge & son Baillif, penseroit déroger à l'ancienneté de sa race, s'il s'occupoit quelquefois dans sa Gentilhommière à lire des Livres utiles & instructifs. A peine sait-il lire dans ses Heures.

UN Noble ne doit point s'occuper à des choses, qui sont uniquement faites pour des Savans & des Docteurs. Il est permis à ces derniers de savoir qu'ils ont une ame, capable de faire des fonctions plus nobles & plus relevées que celles des animaux. Cela ne tire point à conséquence, parce qu'ils font un métier qui n'a rien de brillant; mais un Gentilhomme, un homme qui dit *mon château*, *mes païsans*, *mes vassaux*, ne doit pas agir plus spirituellement qu'un chien. Il peut courir toute la journée après un liévre, revenir le soir au château, s'étendre dans un fauteuil devant le feu, boire, manger, dormir, faire enfin tout ce que fait le lévrier, mais rien de plus; ou il déroge, & se ravale jusqu'à imiter les manières & la conduite d'un roturier.

LE Gentilhomme de campagne n'est pas le

le seul, mon cher ben Kiber, qui fasse parade de son ignorance & de son oisiveté. Le Noble qui vit à la ville, n'est guères plus raisonnable. S'il ne méprise pas absolument les Sciences, il les regarde comme des connoissances frivoles & inutiles. „ Irai-je, dit-il, me casser la „ tête pour apprendre des fadaises dont „ je n'ai que faire? A quoi sert la Philo- „ sophie? A rien, ou à rendre les gens „ fous. Lorsqu'on est savant, est-on „ plus riche, a-t-on une meilleure santé, „ se divertit-on mieux? Point du tout. „ Les Docteurs & les Philosophes sont „ ordinairement gueux comme des Pein- „ tres; ils sont sujets à des maladies que „ leur cause le trop d'application; ils de- „ meurent tout le jour renfermés dans „ leurs cabinets, entourés de vieux bou- „ quins; ils passent leur vie à les feuil- „ leter, & après avoir bien travaillé, ils „ meurent aussi pauvres qu'ils ont vécu. „ Ne voilà-t-il pas un état bien heureux, „ & bien digne d'envie! Il faut être in- „ sensé pour en être tenté. Que les Sa- „ vans mangent du laurier tant qu'ils vou- „ dront, pour moi, j'aime une nourritu- „ re plus solide: je veux de l'excellente „ viande, de bonnes perdrix, de bons „ chapons, de bon vin de Bourgogne. „ Je passe ma vie à table, je n'en sors „ que pour gouter de nouveaux plaisirs. „ Je cours le Bal, je vais à l'Opéra, à

„ la

„ la Comédie ; je chante, je danſe, je „ fais enfin tout ce que je crois pouvoir „ ſervir à m'empêcher de m'ennuier un „ ſeul moment, & j'évite ſur-tout de faire des réflexions, parce qu'elles pourroient me cauſer par hazard quelque „ moment de mélancholie. „

VOILA', mon cher ben Kiber, le langage ordinaire de la plûpart des Nobles. Que je les plains de penſer d'une manière auſſi baſſe & auſſi crapuleuſe! Je les regarde comme des fanatiques, qui dans leurs accès de folie ne reconnoiſſent d'autre bien, que celui que leur peut donner leur palais, & qui ſe figurent qu'ils ſont privés de quatre ſens, & qu'il ne leur reſte que celui du goût. Eſt-il de plaiſirs plus grands, plus ſenſibles, plus ſenſuels, plus vifs, plus touchans que ceux que l'eſprit goute, & qui ſont réſervés à lui ſeul?

SI ceux qui regardent les gens de Lettres comme des infortunés, privés de toutes les douceurs de la vie, pouvoient jamais ſentir cette douce ſatisfaction, cette ſecrette joie que les Sciences leur procurent, ils conviendroient que par leur prévention ils reſſemblent à des aveugles, qui aimant le vin, prétendroient que l'yvrognerie eſt le comble du bonheur, & qu'il faut être fou pour faire cas de la vûe, puiſque pour porter un verre juſqu'au goſier, il n'eſt pas beſoin d'y voir.

Les Sciences, mon cher ben Kiber, ſont les ſoleils de l'ame : l'ame ne peut être éclairée que par elles, & tout homme, dont l'eſprit eſt entouré de ténèbres, eſt cent fois plus aveugle, ſelon moi, qu'un homme privé dès la naiſſance de l'uſage de la vûe. Homère ſans yeux voioit tout, l'Univers entier ſe développoit devant lui, ſon génie perçoit juſques dans le ſein des Enfers.

Si le Noble eſt dans une erreur dangereuſe, en chériſſant ſa manière de vivre, & en penſant auſſi baſſement, l'Officier, & en général tous ceux auxquels l'on donne le nom de Militaires, ſont dans le même cas. La vie d'un homme de guerre, pendant la paix, eſt le véritable portrait de l'indolence & de l'oiſiveté. Boire, manger, dormir, faire l'amour à quelque jolie femme, ſans que cette paſſion ſoit à charge par trop de conſtance ou de vivacité, voilà les principales occupations d'un Officier. Il ne connoît de bonheur que celui d'emploier tous ſes momens à ſe procurer des biens qui lui ſont communs avec les créatures de toutes les eſpèces différentes ; il ſemble qu'il craigne que la raiſon ne lui faſſe connoître l'aviliſſement où il ſe réduit. Il ſe figure qu'un homme qui refléchit, qui ſonge que chez lui tout n'eſt pas corps, eſt un phrénetique qui ſe prive de tous les plaiſirs réels, pour courir après une chimère trompeuſe. Il regarde un Savant comme une

une espèce de fou, qui fait consister le bonheur dans l'arrangement de certains mots barbares, & dans la satisfaction de feuilleter des morceaux de papier attachés les uns aux autres. „ Quel est, dit-„ il, le contentement qu'on peut gouter, „ enfermé & reclu dans un cabinet, com-„ me un ours dans sa tanière ? La vûe y „ est-elle aussi amusée par la relïure des „ Livres rangés dans une Bibliothéque, „ que par un cercle de jeunes femmes ? „ Le goût est-il chatouillé par la lecture „ comme par le vin de Champagne ? Le „ papier flatte-t-il aussi délicatement le „ tact, que la peau d'une jolie personne ? „ L'oüie ressent-elle autant de plaisir par „ le son de quelque compas, heurté con-„ tre un équerre ou contre un quart de „ cercle, que par la symphonie de l'Or-„ chestre de l'Opera ? L'encre d'un écri-„ toire, & le sable d'un poudrier don-„ nent-ils à l'odorat une odeur aussi sua-„ ve que l'ambre, l'iris, & la poudre „ de Chipre ? Quels tristes plaisirs que „ ceux des Savans ! ils n'ont aucune réa-„ lité. Peut-on sacrifier à la fantaisie de „ savoir quelque chose de très inutile à „ la vie, tous les bonheurs de cette mê-„ me vie ? „

C'EST ainsi que raisonne l'Officier, prévenu à l'excès en faveur de son ignorance & de sa tranquille oisiveté. L'Ecclésiastique n'est guères plus raisonnable. Un

Pré-

Prélat qui joüit de cinquante mille livres de rente, regarde avec pitié un Savant, qui la plûpart du tems, après avoir étudié toute la journée, eſt encore à jeun à huit heures du ſoir, & ne s'apperçoit pas que le corps ne peut vivre de la même nourriture que l'eſprit. Il faut que la Nature faſſe ſentir fortement ſes beſoins, pour qu'il ſonge à y ſubvenir. Chez lui, tous ſes ſoins ſont emploiés au ſervice de l'ame; le Prélat au contraire, n'eſt occupé que de celui du corps.

TROIS ou quatre valets de chambre habillent *ſa Grandeur.* Dès qu'elle eſt éveillée, elle ſort d'un lit où la plume & le duvet forment un ſépulcre, où tous les jours elle ceſſe de vivre douze ou treize heures. Du lit, le Prélat ſe jette dans un grand fauteuil, dans lequel il a la patience d'attendre tranquillement l'heure du dîné. Il reſte à table trois ou quatre heures, & remplit ſon eſtomac de trente différens ragouts, qui ont occupé toute la matinée cinq ou ſix cuiſiniers. La digeſtion fatigue *Monſeigneur*, il eſt incapable de pouvoir agir l'après-diné, il ſe replace encore dans ſon fauteuil. Il y dort quelques quarts d'heure, ou il s'y amuſe à écouter les contes que lui font deux ou trois Eccléſiaſtiques, beaucoup plus païés pour le divertir & pour l'égaïer, que pour le ſervir à l'Autel, où il ne paroît qu'une fois l'année. La digeſtion à demi faite, il

il eſt porté dans un caroſſe par quatre grands laquais, qui le placent dans ſon équipage avec autant de peine, que deux charetiers mettroient ſur leur voiture une ſtatue de marbre. Le Prélat eſt enſuite promené juſqu'à l'heure du ſouper: l'air lui aiguiſe l'appétit, & le mouvement du caroſſe diſſipe la peſanteur qu'il ſentoit dans ſon eſtomac. En arrivant dans ſon Palais Epiſcopal, il trouve encore une table ſervie ſuperbement, & il y reſte juſqu'à l'heure où le ſommeil le conduit dans ſon lit. Il a été pendant douze heures dans une léthargie, il va mourir entiérement pendant douze autres: ainſi, ſa vie eſt un compoſé d'une mort entière, & d'une demi-mort. Lorſqu'un homme d'un pareil caractère ſort de ce Monde, eſt-on en droit de dire qu'il a vécu?

LE Magiſtrat, obligé par ſes emplois & ſon état à cultiver les Sciences, devroit reconnoître leur utilité: mais la plûpart du tems il imite l'Eccléſiaſtique. Content des droits & des revenus de ſa charge, il ſe diſpenſe des ſoins qu'elle exige. L'ignorance eſt devenue une maladie épidémique: dans quelque ſituation, dans quelque rang que ſoient les hommes, quelles que ſoient les obligations de leur profeſſion, il ſemble qu'ils ſe faſſent une gloire de mépriſer l'étude, de la fuir, & de la regarder comme une ſour-

ſource intariſſable d'ennuis & de pedanterie.

Un jeune Conſeiller au Parlement, par une honte auſſi mauvaiſe que ridicule, craint qu'on ne le ſoupçonne de s'occuper à lire dans ſon cabinet. Il a ſoin d'apprendre à tous ceux qu'il fréquente, *qu'il paſſe ſa journée à table, à la Comédie, ou à l'Opera; & que s'il va quelquefois le matin au Palais, c'eſt ſeulement lorſqu'il s'agit de faire plaiſir à ſes amis.* Il eſt extraordinaire qu'un homme ne ſe ſouvienne qu'il eſt Juge, que quand il faut commettre quelque injuſtice, & qu'il n'óſe remplir les fonctions de ſa charge, que dans les momens où il devroit rougir de l'exercer.

Ce même Magiſtrat, dans une aſſemblée affectera non ſeulement de ne rien comprendre aux termes d'Aſtronomie, de Géometrie, de Phyſique, &c. mais même à ceux du Barreau. *J'ignore entiérement*, dira-t-il, *les expreſſions de la chicane, & graces à Dieu, je n'ai aſſiſté dans ma vie qu'à deux Audiences*

Il n'eſt pas impoſſible que cet homme, qui rougit de connoître ſon métier, veuille paroître un moment après inſtruit de celui d'un Officier. Il ſe mêlera de parler de batailles & de ſiéges, ſur-tout s'il eſt avec des femmes; il croira par-là ſe donner un grand relief. Il ne lui manque, pour être une copie parfaite d'un

d'un Petit-maître, qu'un plumet & un habit rouge. Il eſt fâcheux pour lui en vérité de ne pouvoir être fat que dans les manières, & d'être obligé de garder dans l'habillement une eſpèce de bienſéance.

AVOUONS, mon cher ben Kiber, que la plus grande partie des hommes ne méritent guères qu'on les regarde comme tels. Il eſt des momens, où je ſerois tenté de croire qu'il y a moins d'hommes ſur la terre véritablement hommes, qu'en France de Théologiens humbles, de Médecins bons Chrétiens.

JE te ſalue, mon cher ben Kiber.

****

LETTRE CINQUANTE-SIXIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

LE plaiſir que je goute, mon cher ben Kiber, par la lecture de tes Lettres, augmente chaque jour mon amitié pour toi. Je vois avec une ſatisfaction infinie les progrès que tu fais dans les Sciences. Tes réflexions ſont juſtes, tes critiques ſenſées, & tes plaiſanteries vives & piquantes. Je ſouhaiterois cependant que pour perfectionner tes connoiſſances, &

pour

pour en acquérir de nouvelles, tu voïageaſſes pendant quelques années. Il n'eſt point de meilleure, ni de plus utile école pour former les mœurs, pour détruire les préjugés, & pour apprendre à connoître les hommes, que celle des voïages. L'on voit inceſſamment des gens qui penſent, qui agiſſent d'une manière différente. En comparant toutes les diverſes coutumes des peuples qu'on parcourt, on s'accoutume à n'être point ſurpris des choſes qui paroiſſent les plus étonnantes & les plus extraordinaires: on ſe forme, ſi j'ôſe me ſervir de ce terme, un caractère Sceptique, qui regarde toutes les choſes d'un œil Philoſophique, qui ne décide de rien avec une hauteur pedanteſque, mais qui ſuſpend ſes déciſions, juſques à ce que l'évidence le force à ſe déterminer.

Il n'eſt rien de ſi déciſif qu'un homme qui n'eſt jamais ſorti de ſa patrie: parle-t-on d'un peuple qu'il ne connoît pas, dès qu'on n'y vit point comme dans ſa ville, ou dans ſon village, il n'héſite pas à le traiter de ridicule. S'il avoit été ſeulement à trente lieues de chez lui, il auroit commencé à connoître que les perſonnes qui ne penſent pas comme ſes concitoiens, ont approchant d'eux la même opinion qu'ils ont des autres.

Il ne faut pas aller à la Chine, mon cher

cher ben Kiber, pour trouver des Nations, dont les coutumes & les manières ſoient entiérement contraires aux nôtres. Un homme, qui part le matin des frontières de la France pour paſſer en Eſpagne, arrive le ſoir dans un païs où tout eſt directement oppoſé à celui qu'il vient de quitter. Par quelle raiſon eſt-il plus en droit de condamner ce qu'il trouve d'extraordinaire, qu'un Eſpagnol qui paſſe en France, de blâmer tout ce qui lui paroît nouveau ? Le privilège de critiquer doit être égal entre eux, ſi tant eſt qu'il ſoit permis de condamner une choſe, parce qu'elle ne nous plait pas.

LORSQU'ON a parcouru divers païs, on connoît que la plûpart des uſages, pratiqués par différentes Nations, n'ont rien de ſolide & de réel en eux-mêmes que le crédit que leur donne la mode. Les coutumes des Eſpagnols paroiſſent bizarres aux François, celles des François ſemblent ridicules aux Eſpagnols ; il n'eſt pas cependant impoſſible qu'un troiſième peuple adopte une partie conſidérable, tant de celles des uns, que de celles des autres, quoiqu'il ſoit bien difficile de pouvoir en trouver d'auſſi oppoſées. Voions d'abord la différence des manières Eſpagnoles & Françoiſes, après quoi nous examinerons ſi nous ne rencontrerons pas chez les Italiens & les Anglois la réünion d'une partie de ces uſages ſi différens.

Un excellent Auteur François a fait un ingénieux parallèle des deux Nations. „ Le „ François, dit-il, mange beaucoup & vi- „ tement: l'Espagnol, fort peu & lente- „ ment. Le François se fait servir le bouil- „ li le premier: l'Espagnol, le roti. Le „ François met l'eau sur le vin: l'Espa- „ gnol, le vin sur l'eau. Le François „ parle volontiers à table: l'Espagnol n'y „ dit mot. Le François se promene a- „ près le repas: l'Espagnol s'assit au „ moins, s'il ne dort. Le François, soit „ à pied, soit à cheval, va vite dans les „ rues: l'Espagnol va toujours fort posé- „ ment. Les laquais François suivent „ leurs maîtres: ceux des Espagnols vont „ devant. Le François, pour faire signe „ à quelqu'un de venir à lui, hausse la „ main, & la ramene vers le visage: l'Es- „ pagnol, pour le même sujet, baisse la „ sienne, & la rabat vers les pieds. Le „ François donne un baiser aux Dames „ en les saluant: l'Espagnol ne peut souf- „ frir cette privauté. Le François n'esti- „ me les faveurs de sa maitresse, qu'au- „ tant qu'elles sont connues pour le moins „ de ses amis: l'Espagnol ne trouve rien „ de plus doux en amour que le secret. „ Le François ne raisonne que sur le pré- „ sent: l'Espagnol, que sur le passé. Le „ François demande l'aumône avec mille „ soumissions de gestes & de paroles: „ l'Espagnol, avec gravité, & sans bas-

„ sesse

» fesse pour le moins, s'il ne passe jusqu'à
» l'arrogance. Le François, réduit en
» nécessité, vend tout hormis la chemi-
» se: c'est la première chose dont l'Espa-
» gnol se défait, gardant la fraize, l'é-
» pée & le manteau jusqu'à l'extrémité.
» Le François porte ses habits d'une fa-
» çon: l'Espagnol, d'une autre, qui n'a
» rien de semblable, à les considérer de
» pied en cap. Le François met le pour-
» point bas pour se battre en duel: l'Es-
» pagnol prend alors une jaque-de-maille,
» s'il le peut. Le François croit qu'il n'y
» a que des écrouëlles en Espagne, & fait
» peur à ses enfans d'un Espagnol comme
» d'un Démon infernal: l'Espagnol tient
» tous les François aussi gueux, que ses *A-*
» *guadores* de Madrid les trouve *gava-*
» *ches*, & croit qu'ils ne sont nés que
» pour faire rire le monde *. »

VOILA', mon cher ben Kiber, des coutumes bien opposées, des usages bien différens, & des façons de penser bien contraires. L'Espagnol prétend que le François agit ridiculement; ce dernier soutient que c'est le premier. Qui sera leur juge? Si nous prenons, pour terminer leur différend, un Anglois, ou un Italien, je suis cer-

* La Mothe-le-Vayer, de la Contrariété des Humeurs, *Tom. I. pag.* 168. *de ses Oeuvres.*

certain qu'ils ne feront contens, ni l'un, ni l'autre, de leur décifion. L'Anglois approuvera quelques chofes chez les François, en condamnera plufieurs, & tiendra la même conduite à l'égard de l'Efpagnol. Il mangera lentement, ainfi que lui; mais beaucoup, comme le François. Il demandera l'aumône avec autant de fierté que l'Efpagnol; mais il mettra le pourpoint bas, de même que le François, s'il fe bat en duël. Il méprifera également l'Efpagnol & le François, & la feule chofe en quoi il fera totalement de leur fentiment, c'eft dans les préventions où ils font mutuellement fur leur peu de mérite.

Si pour fortir du nouvel embarras que caufent les préjugés de l'Anglois, on a recours à l'Italien, on eft encore plus embarraffé. Ce quatrième adopte quelques ufages reçus chez les trois autres, & en condamne plufieurs. Il fe déclare en faveur de la fuperftition de l'Efpagnol, & de l'efclavage dans lequel il fait gémir les femmes: il approuve fur-tout la fage précaution de fe munir d'une jaque-de-maille, lorfqu'il s'agit d'attaquer un ennemi ou un rival; mais il fe moque de fa gravité. Il eft à table auffi enjoüé qu'un François, il eft encore plus fouple & plus infinuant que ce dernier. Quand il veut obtenir quelque chofe, les termes de *Monfignor* & d'*Excellenza* ne lui coutent rien; il les pro-

prodigue, ainſi que les réverences, les courbettes & les complimens. Il approuve la vie laborieuſe des François, il cultive les Arts, il s'applique au commerce, il regarde la pareſſe comme un crime, & l'indigence comme le comble de l'infélicité, & comme l'état du monde le plus vil & le plus mépriſable.

COMMENT, mon cher ben Kiber, pouvoir décider de la bonté & de l'utilité d'une coutume, dès qu'on n'en juge que par les préjugés qu'on a reçus dans l'enfance, & par les ſentimens de ſes compatriotes? Voilà quatre Nations différentes qui approuvent & deſapprouvent certains uſages. Elles croient toutes que leur façon de penſer eſt la ſeule ſenſée & raiſonnable: il faut donc, ſi je veux me déterminer en faveur des opinions & des uſages de quelqu'une, que j'aie recours à un autre expédient qu'à celui de m'en rapporter à la déciſion de quelque autre peuple; car je demeurerai toujours dans le même doute. Il ne me reſte que l'unique reſſource de me ſervir de ma raiſon; mais cette raiſon ne me trompera-t-elle point, ſi je ne la mets pas en état de pouvoir agir librement, ſi je ne romps point l'eſclavage dans lequel elle gémit? Et comment romprai-je cet eſclavage? En m'élevant au-deſſus des préjugés vulgaires, en me défiant de toutes les pratiques que mes concitoiens regardent comme ſacrées, en

en regardant d'un même œil toutes les Nations différentes, en adoptant le bon que je trouve dans elles, & en rejettant ce que j'y découvre de mauvais. Suis je Espagnol, en arrivant en France, j'admire l'industrie de ses habitans, leur politesse, leur affabilité. Je condamne sans restriction l'orgueilleuse indolence & la vanité ridicule de mes compatriotes: mais j'approuve encore plus que je ne faisois leur retenue, leur discrétion & leur constance. La pétulance des François, leur legéreté, leur peu de soin à garder un secret me fait connoître les bonnes qualités des Espagnols. Je rends justice au mérite par-tout où je l'apperçois, je condamne de même le vice. Chaque Nation que je fréquente, forme mes mœurs, me fait connoître de nouvelles vertus, ou du moins me les présente dans un état plus brillant que je ne les avois apperçues; elle me montre aussi tout le ridicule de plusieurs choses, que je n'avois connues qu'à travers un voile qui en cachoit à demi le faux & l'absurde. Ainsi, plus je voïage, plus mes connoissances se perfectionnent: le dégré de ma sagesse dépend en quelque manière de l'éloignement où je suis de ma patrie, & du tems que j'ai emploié à m'en éloigner.

En *partant de chez moi*, dira un voïageur sensé, *j'étois comme Achille, furieux, bouillant, rempli de vanité, croiant qu'il n'y avoit*

voit que moi & mes compatriotes qui avoient du génie & du courage. Aujourd'hui je suis comme Ulisse. J'ai parcouru divers païs, j'ai fréquenté plusieurs peuples, j'aime les Sciences, je suis persuadé qu'un homme n'est véritablement estimable, qu'autant qu'il sait se rendre utile à la Société. Je considére tous les mortels comme les enfans d'une même Divinité, qui ont reçu également les moïens de penser, de refléchir, de tirer des conséquences, & je ris de la folle prévention où j'étois que le seul vrai mérite étoit renfermé dans ma patrie. Je connois enfin qu'on s'instruit plus en étudiant les différens caractères des hommes, qu'en lisant les Bibliothéques les plus nombreuses.

C'EST-là, mon cher ben Kiber, une vérité qu'on ne sauroit révoquer en doute. Les exemples parlans font sur notre esprit une bien plus forte impression que les traits les plus frappans que nous trouvons dans les meilleurs Livres. Les anciens Philosophes ont voïagé presque toute leur vie. Platon * étoit déjà âgé, lorsqu'il

* *Hinc annum vicesimum ætatis agens, Socratem audivit. Illo decedente, Cratylo Heracliti discipulo & Hermogeni Parmenidis Philosophiam tuenti, operam dedit. Deinde cum esset annorum triginta, ut ait Hermodorus, Megara se ad Euclidem cum aliis aliquot Socraticis contulit. Hic Cyrenem profectus, Theodorum Mathematicum audivit, atque in Italiam ad Pythagoricos Philolaum at-*

qu'il revint de ſes longs * voïages. Pythagore, Démocrite †, ont été juſques dans les régions les plus éloignées, pour y perfectionner leurs connoiſſances. Ces Sages alloient étudier les hommes dans les

atque Eurytum conceſſit. Ab his ſe in Ægyptum ad Prophetas Sacerdoteſque recepit, &c. Diogen. Laert. *de Vita Philoſoph. Lib.* 3. *pag.* 119. *in Vita Platonis.*

* *Hic (Pythagoras) ut prædiximus, principio quidem Pherecidem audivit Syrum. Poſt ejus vero obitum profectus in Samum Hermodamanti jam ſeni, Creophili nepoti, ſe in diſciplinam dedit. Cum autem eſſet juvenis addiſcendi ſtudioſiſſimus patriam linquens, cunctis fere Barbaris Græciſque myſteriis initiatus eſt. Denique Ægyptum petiit, quo tempore Polycrates Amaſidi per epiſtolam illum commendavit, illorum linguam, ut Antipho tradit in eo Libro quem de his qui in virtute principes fuere, ſcripſit, edidicit, atque apud Chaldæos converſatus eſt magis.* Id. *Lib.* 8. *pag.* 329. *in Vita Pythag.*

† *Demetrius autem in æquivocis, & Antiſthenes in ſucceſſionibus tradunt illum (Democritum) in Ægyptum contendiſſe ad Sacerdotes, Geometriam percepturum, & in Perſidem ad Chaldæos atque ad rubrum mare. Non defuerunt qui dicerent & Gymnoſophiſtas in India congreſſum eſſe, atque in Æthiopiam veniſſe; cumque tertius eſſet frater, diviſiſſe ſubſtantiam, minoremque portionem, quæ erat in pecunia, ſibi elegiſſe, qua illis in peregrinatione opus erat, hoc illis dolo factum arbitrantibus.* Id. *ibid. Lib.* 9. *pag.* 375. *in Vita Democrit.*

les hommes mêmes: ils les considéroient dans tous les états & dans toutes les situations de la vie, dans tous les païs & dans tous les différens climats, semblables à ces habiles Chymistes, qui ne jugent de la bonté de leur élixir, que lorsqu'ils ont éprouvé tous les différens cas qui augmentent, ou diminuent sa force & sa vertu.

CE qui fait, mon cher ben Kiber, que tant de gens retirent si peu de fruit de leurs voïages, c'est qu'ils sont bien éloignés d'imiter l'exemple des anciens Philosophes. En parcourant les Nations différentes, ils sont plus occupés du soin de voir des morceaux de marbre, des ruines antiques, des palais modernes, que des hommes de mérite. Insensés, qui ne comprennent pas que pour ne considérer que des pierres, il n'est pas besoin de sortir de l'endroit où l'on est. Il seroit heureux pour eux qu'ils eussent des camarades de voïage aussi sages que Toxaris, qui promettoit à son ami Anarchasis, nouvellement arrivé à Athènes, de lui faire voir non seulement cette ville, mais même toute la Gréce dans la personne de Solon *. Si j'allois à Paris, mon cher ben Kiber,

* Παντα ἑώρακας ἤδη, Σολωνα ἰδων, τῦτο αἱ Ἀθῆναι τῦτο ἡ Ἑλλας. *Viso Solone, omnia vidisti; hic est Athenæ, hoc est ipsa Græcia.* Lucian *in* Scytha seu Hospite, *pag.* 504.

Kiber, & que tu me fisses voir Fontenelle & Maupertuis, je n'exigerois point que tu perdisses le tems à me faire examiner des palais, des jardins & des places.

Porte-toi bien. Je te salue, mon cher ben Kiber.



Lettre Cinquante-septieme.

Le Gnome Salmankar, *au sage Cabaliste* Abukibak.

Les voïages que j'ai été obligé de faire m'ont empêché, sage & savant Abukibak, de t'écrire aussi souvent que je le souhaiterois. Il a fallu que j'aie quitté nos demeures souterraines, pour parcourir une partie de l'Europe. Le Gnome Abimanar, le meilleur & le plus intime de mes amis, m'avoit prié de faire à sa place la visite de toutes les mines d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, & de Portugal; je n'ai pû lui refuser cette grace. L'amour qu'il a pour une Belle le retient à Paris. Depuis plusieurs années il paroît dans cette ville sous la figure d'un riche Seigneur Allemand. La Beauté qui l'a

l'a foumis fous fon empire, eft une Dame de la Cour, jeune, fpirituelle & enjoüée; mais coquette, diffimulée & prodigue. J'ai été témoin pendant quelques jours de fa conduite; elle m'a fait déplorer l'aveuglement de mon ami, qui idolâtre une perfonne qui n'aime en lui que fes richeffes & fes tréfors. Quelle fatisfaction peut gouter un cœur délicat, lorfqu'il fait qu'il n'a point de part à celui d'une maitreffe? Un amant, qui n'obtient des faveurs qu'en les païant très chérement, ne joüit point d'une Belle, même en la poffédant.

Les biens que l'amour prodigue, ne s'achetent que par des foupirs; ceux qu'on païe par de l'or, font les fuites de la crapule ou de l'impudicité. Un berger dans les bras de Philis, cueillant fur fa bouche mille baifers qui ne lui coutent que quelques foins & quelques fleurs, eft véritablement heureux. Un Financier, couché avec une Belle dans un lit de velours, a le fort de Tantale: au milieu d'un torrent de plaifirs, il ne peut en gouter aucun; inceffamment une importune idée vient le troubler. Dès qu'il veut profiter de l'occafion, il fent qu'il n'en eft redevable qu'à fes tréfors, il cherche l'amour, & l'amour fuit loin de lui; il ne trouve à fa place que l'avarice, la luxure, l'intérêt & la débauche, & dans des momens qui élevent la condition & l'état des véri-

véritables amans à un bonheur ſuprême, il eſt à peine ſatisfait.

Je ne comprends pas, ſage & ſavant Abukibak, comment il eſt poſſible qu'une perſonne qui n'eſt pas entiérement privée de la raiſon, puiſſe s'attacher à une coquette. Si l'on n'aime que pour être aimé, & ſi l'amour ne peut être païé que par l'amour, quelle douceur peut-on gouter dans un engagement qui n'eſt point réciproque? Une Belle qui n'écoute un amant que parce qu'elle met à profit ſa tendreſſe pour groſſir ſa bourſe & pour augmenter ſes richeſſes, reſſemble aſſez à un ſoldat ſtipendiaire, qui ne ſert qu'autant qu'il eſt païé exactement. La gloire lui eſt inconnue; il eſt valeureux, ou poltron, ſelon qu'on eſt régulier à lui païer ſon prêt. Il en eſt de même d'une coquette: elle eſt tendre & paſſionnée autant que ſon amant eſt libéral & généreux. Ceſſe-t-il d'être utile, ne flatte-t-il plus ſa vanité, ne contente-t-il plus ſon avarice, ne fournit-il plus à ſes prodigalités, elle ceſſe d'être aimable, ou du moins ne l'eſt-elle plus pour lui. Elle l'accable par un morne ſilence; elle l'afflige par des airs mépriſans, & quelquefois même elle va juſqu'à l'outrager par des railleries ſanglantes, & par des plaiſanteries auxquelles on doit donner le nom d'injures. A peine ſe ſouvient-elle qu'elle a eu autrefois, non ſeulement des attentions marquées,

quées, mais même des foiblesses pour cet homme qu'elle outrage. Dès qu'il ne lui a plus été utile, elle a perdu la mémoire de tout ce qui s'est passé entre elle & lui.

IL n'est rien qu'une coquètte oublie plus aisément que les faveurs qu'elle a accordées autrefois à un amant dont elle veut se débarrasser. Un galant qu'on congédie, est souvent moins à plaindre qu'un autre avec lequel on garde encore quelque ménagement, mais qui commence à être à charge, & dont on voudroit être délivré; du moins ce premier sait-il à quoi s'en tenir.

LES femmes, dont le cœur est le prix de celui qui flatte le plus leur vanité & qui leur fournit les moïens de contenter tous leurs caprices, ménagent bien souvent un ancien amant, non pas pour lui, mais par la crainte qu'elles ont de ne dégouter un nouvel adorateur, qui seroit peut-être scandalisé qu'on traitât indignement son prédécesseur, & qui pourroit penser qu'un pareil sort lui seroit réservé.

IL est assez plaisant que la moitié des amans que les coquettes ménagent encore lorsqu'elles ont rompu à demi avec eux, ne soient redevables qu'à leurs rivaux de ces attentions, & que le seul soulagement qu'ils aient dans leur malheur, vienne du même endroit qui cause leur infortune.

LES

Les bienséances qu'une femme est forcée d'avoir quelquefois pour un homme qu'elle n'aime plus, sont les épreuves les plus dures où l'on puisse mettre sa politique & sa dissimulation. Donner à un amant un congé absolu, le lui signifier dans les formes, c'est-là une chose très facile à exécuter: il ne faut pour cela que de l'effronterie & de la hardiesse ; ces qualités sont toujours le partage des coquettes. Mais flatter un homme qu'on hait & qu'on voudroit perdre, essuier ses reproches, être obligée d'écouter sans cesse ses plaintes, ne pouvoir lui dire qu'on en est ennuié, c'est-là un effort réservé aux plus grands Machiavellistes. Des coquettes, après avoir exercé vingt ans leur métier, ont échoüé très souvent: la vivacité l'a emporté sur la dissimulation ; elles ont parlé malgré elles, & se sont mises dans le risque de perdre en même tems l'amant ancien & le nouveau.

J'ai appris, sage & savant Abukibak, dans un entretien dont j'ai été le témoin, jusqu'où va l'embarras d'une femme qui cherche à rompre avec un amant, & qui croit avoir des raisons pour être obligée de le congédier avec douceur & avec politesse. Comme je passois un jour dans une rue à Paris, je fus curieux de voir l'intérieur d'un hôtel qui me parut assez beau. Je me rendis invisible & j'entrai dans tous les appartemens. Je trouvai au bout d'une galerie une porte fermée. Je

Je regardai par le trou de la ferrure, je vis un falon dans lequel il y avoit deux femmes. L'une étoit couchée fur un fopha, l'autre qui paroiffoit être une domeftique, étoit affife auprès. Comme j'avois fait du bruit en touchant la porte, elle vint l'ouvrir pour favoir fi quelqu'un n'écoutoit point. Je profitai de cette occafion & j'entrai dans le falon. La femme de chambre referma de nouveau la porte. *Madame*, dit-elle enfuite à fa maitreffe, *il n'y a perfonne, & vous pouvez être affûrée qu'on ne fonge point à nous écouter. Monfieur Popinart ne penfe pas actuellement à vous, il eft occupé à régler fes comptes; jufqu'à huit heures du foir il n'y a pas apparence que vous le voyez.*

„ AH! ma chere Huguette, répondit „ la Dame, je voudrois bien que ce maudit Financier voulût m'oublier pour toujours. Si tu favois combien il m'eft à „ charge, tu plaindrois mon fort; cet animal m'ennuie. La moitié de la journée il m'accable de fes fadeurs, & m'étourdit par fes impertinentes proteftations de tendreffe. Que n'eft-il, pour „ mon bonheur, auffi inconftant qu'il fe „ pique d'être fidèle! „

IL *me paroît*, repliqua la confidente, *que vous n'avez pas toujours penfé de même: j'ai vû le tems où vous craigniez que Mr. Popinart ne devint volage. Vous paroiffiez inquiéte lorfqu'il paffoit une journée fans vous voir.*

voir. Vos yeux l'assûroient très souvent qu'il vous étoit cher. Vous le voyez, vous lui parlez avec plaisir, du moins cela me paroissoit-il ainsi. Par quel hazard, ou par quelle raison avez-vous changé tout-à-coup de sentimens? Mr. Popinart est toujours le même; il est aussi empressé, aussi riche, & aussi libéral.

„ Je conviens de ce que tu dis, répon„ dit la Dame, mais je trouve chez un „ homme qui me plait véritablement, les „ qualités qui me déterminoient à fein„ dre d'aimer Mr. Popinart. Tu as trop „ d'esprit pour t'être jamais figurée que „ j'eusse réellement du goût pour lui. Une „ femme de mon rang & de ma naissance „ souffre toujours, quand elle songe qu'el„ le a un Financier pour son amant. Dix „ fois dans la journée je rougissois de „ ma complaisance, mais pour me con„ soler, je refléchissois qu'elle m'étoit très „ avantageuse. Je mettois dans la balance „ la honte d'écouter Mr. Popinart, & le „ profit que m'apportoit sa tendresse, je „ trouvois alors que l'utile l'emportoit „ sur la bienséance. *Si j'avois un autre a„ mant*, disois-je, *la pension que me fait mon „ époux ne pouvant survenir au quart de la „ dépense que je fais, je tomberois dans un „ grand embarras. Il faudroit me résoudre, „ ou à jouër moins gros jeu, ou à diminuer „ ma parure. Cette seule pensée m'afflige en„ core plus que l'idée d'écouter un Financier.*

De

» *De deux maux choisissons donc le pire; con-*
» *sentons d'être aimée de Mr. Popinart.* Voi-
» là comme je raisonnois, ma chere Hu-
» guette, continua la Dame, mais aujour-
» d'hui les choses sont bien changées.
» Un amant très riche, d'une naissance
» distinguée, qui occupe un des premiers
» postes du Roïaume, un Archevêque en-
» fin, m'offre son cœur & la moitié des
» revenus de son Evêché; il consent mê-
» me d'y joindre les rentes d'une Ab-
» baïe. Juges donc si je songe à conserver
» Mr. Popinart. Je voudrois qu'il fût à
» deux mille lieues loin de moi; cepen-
» dant je n'ôse lui témoigner ouverte-
» ment qu'il m'ennuie.

VOTRE *situation*, *Madame*, repartit la soubrette, *est beaucoup moins embarrassante que vous ne croiez. Dès que vous êtes bien assûrée des revenus ecclésiastiques, remerciez sans façon Mr. Popinart des présens qu'il vous fait & donnez-lui son congé dans les formes. Votre action sera très méritoire; & à vous parler naturellement, il convient beaucoup mieux que vous vous divertissiez aux fraix des gens d'Eglise qu'aux dépens du peuple. Chaque bijou dont Mr. Popinart vous fait présent, est la cause de quelque friponnerie. Vous savez comment les gens d'affaires s'enrichissent; c'est toujours en ruinant les misérables.*

» QUOIQUE je sois moins scrupuleuse
» que toi, repliqua la Dame en riant, je

„ fens parfaitement que les biens de Mr. „ Popinart n'étant pas acquis légitime- „ ment, je dois ne point l'exciter à faire „ de nouveaux malheureux; mais enfin, „ Huguette, comment le congédier? Tu „ me confeilles mal, lorfque tu me dis de „ rompre brufquement avec lui. S'il vient „ à faire un éclat, s'il parle, s'il fe plaint, „ s'il ôfe publier dans le monde qu'il a „ été bien avec moi, que penfera-t-on „ de ma conduite? Que ne publieront „ pas cent femmes, qui ne perdent jamais „ l'occafion de me déchirer? Quelles plai- „ fanteries ne feront point bien des gens „ de diftinction que j'ai toujours rebutés? „ *C'eft donc-là*, diront-ils, *cette Marquife* „ *fi fière? Elle nous dédaignoit, & Mr. Po-* „ *pinart avoit feul le droit de lui plaire.* „ *Nous favons les raifons qui ont déterminé* „ *fon goût. Elle va au folide, elle aime les* „ *fleurettes dorées; & nous ne devons point* „ *nous étonner du jeu exceffif qu'elle a joüé* „ *tout cet hiver. Elle ne perdoit rien du fien:* „ *On peut réparer aifément les plus grandes* „ *pertes, lorfqu'on a le droit de puifer dans* „ *les coffres des Fermes.* Voilà les dif- „ cours que je crains, & peut-être que „ s'ils venoient aux oreilles de mon nou- „ vel amant, il m'en aimeroit moins. Je „ veux, s'il eft poffible, qu'il ne fa- „ che jamais que j'ai écouté un Finan- „ cier. „

Vous *croiez donc*, répondit la foubrette avec

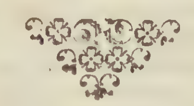
avec un air fort ingénu, *que Monseigneur l'Archevêque ignore que Mr. Popinart a été sur votre compte? Par ma foi, Madame, souffrez que je vous dise que vous vous flattez, de même que lorsque vous pensez que ces Petits-maîtres, dont vous craignez si fort les plaisanteries, sont muets sur votre compte. Il faudroit qu'ils fussent bien stupides, ou bien novices, s'ils ne s'étoient point apperçus de votre intrigue. Quand vous ne m'en auriez pas fait confidence, je vous avoüe que je l'eusse aisément devinée. Il est impossible que des personnes qui vous examinent la moitié de la journée sous le prétexte de vous rendre visite, ne soient bientôt au fait.*

„ Tu te trompes, Huguette, dit la „ Dame. Il est plus difficile que tu ne „ penses, de pouvoir connoître précisé- „ ment si je suis véritablement bien avec „ Mr. Popinart. Si tu avois pris garde „ à ma conduite, & si tu pouvois me „ suivre dans le monde, tu penserois bien- „ tôt le contraire. Tu m'y verrois quel- „ quefois accabler de mépris Mr. Popi- „ nart, & lui faire des impolitesses mar- „ quées, quoiqu'un instant auparavant „ je lui aie serré la main. Ceux qui „ voient avec quelle hauteur j'agis dans „ certains momens, & qui ne savent point „ ce que je fais dans d'autres, ne man- „ quent pas de dire : *La Marquise ne souffre* „ *Popinart, que parce qu'une femme n'est ja-* „ *mais fâchée qu'on la trouve aimable; peut-*

„ *être même lui emprunte-t elle de l'argent:*
„ *mais le pauvre garçon en sera pour ses*
„ *louis. Si cela est, on le traite comme un*
„ *Maure. La Marquise n'est pas son fait,*
„ *elle a trop de vanité. Il faut que cet hom-*
„ *me soit un grand imbécille d'essuïer les mé-*
„ *pris dont elle l'accable.* Voilà le langa-
„ ge qu'on tient jusqu'aujourd'hui dans
„ le monde, ou du moins n'est-on assû-
„ ré de rien. Cependant, quoiqu'il puis-
„ se arriver, il faut que je me délivre
„ entiérement d'un homme qui m'est in-
„ supportable. „

A ces mots, sage & savant Abukibak, la Marquise sortit du salon: sa femme de chambre la suivit; & moi, je continuai mon voïage.

Je te salue, en *Jabamiab, & par Jabamiab.*





LETTRE CINQUANTE-HUITIEME.

Le Silphe Oromaſis, *au Cabaliſte* Abukibak.

JE t'écrivis, il y a quelque tems, ſage & ſavant Abukibak, que je comptois de retourner dans la chambre du Général des Jéſuites. J'y fus hier, & m'étant rendu inviſible, j'entrai ſans être apperçu, & je me plaçai auprès de lui. Il étoit occupé à écrire quelques Lettres: je formai le deſſein de les lui enlever lorſqu'il les auroit achevées, ne doutant pas que je n'y trouvaſſe bien des choſes qui me découvriroient les reſſorts cachés de la politique de la Société. Je ne tardai pas à trouver une occaſion favorable pour contenter ma curioſité; on vint avertir ce Général qu'un Cardinal le prioit de paſſer chez lui. Dès qu'il fut ſorti de ſa chambre, je me ſaiſis de deux Lettres qui étoient déjà pliées & cachetées; je revolai dans les airs, & je n'eus pas ſujet de me repentir de la peine que je m'étois donnée, par le plaiſir que me procura la lec-

lecture de ces deux Lettres. Voici ce que contenoit la première.

LETTRE DU GENERAL DES JESUITES AU RECTEUR DE LION.

„ Mon Re'verend Pere,

„ Je ne saurois assez loüer votre zèle „ pour la Société. J'admire votre pru- „ dence & votre sagesse, on ne peut con- „ duire une affaire aussi finement que cel- „ le que vous venez de finir. Je connois „ toute la difficulté qu'il y a à détermi- „ ner un vieillard avare à se désaisir de „ son argent; mais dans la donation que „ vous avez fait faire par ce riche Eche- „ vin à notre Maison de Lion, vous n'a- „ viez pas seulement à surmonter l'avari- „ ce du donateur, il vous falloit encore „ vaincre tous les obstacles que vous „ trouviez dans l'avidité de plusieurs pa- „ rens qui visoient au même but que „ vous, & qui songeoient à se saisir des „ biens dont vous avez rendu si heureu- „ sement la Société maitresse.

„ J'ai été charmé du stratagême dont „ vous vous êtes servi pour décréditer „ ce neveu que vous craigniez, dans „ l'esprit de son oncle. Vous avez eu „ raison de l'accuser d'avoir peu de Reli-

„ gion,

„ gion, & même de viser à l'Athéisme.
„ Ces sortes de reproches rendent tôt
„ ou tard un homme odieux, nos Peres
„ ne sauroient trop les réïterer contre
„ ceux qu'ils n'aiment pas; sur-tout, lors-
„ qu'ils veulent perdre quelqu'un auprès
„ des gens d'un certain âge, il faut qu'ils
„ l'accusent d'irréligion, parce qu'ils peu-
„ vent ensuite faire un cas de conscience
„ du bien qu'on pourroit lui laisser, at-
„ tendu le mauvais usage qu'il en feroit.
„ Un vieillard, tremblant au seul nom
„ du Purgatoire, deshérite plûtôt tous
„ les neveux qu'il peut avoir, que de se
„ mettre dans le risque d'y passer un mil-
„ lier d'années. On doit même, pour
„ l'épouvanter davantage, lui faire envi-
„ sager les Enfers ouverts. A quoi nous
„ serviroit le crédit que nous nous sommes
„ acquis sur les consciences, si nous ne
„ savions point profiter habilement de
„ leurs troubles?

„ JE vous conseille donc, mon Réve-
„ rend Pere, d'agir auprès du vieux Ma-
„ gistrat que vous dirigez actuellement,
„ de la même façon que vous avez fait
„ avec l'Echevin; il faut seulement pren-
„ dre garde à la manière dont vous ren-
„ drez la Société maitresse de cet hérita-
„ ge. Il me paroît qu'il seroit dangereux
„ qu'elle l'eût eu par le moïen d'un tes-
„ tament; car ce Magistrat aiant, ainsi
„ que vous me le marquez, plusieurs pa-
„ rens très proches dans le Parlement de

„ Paris, ils pourroient bien ſe pourvoir
„ en caſſation contre les donations & les
„ teſtamens. Il faudroit l'obliger à dé-
„ naturer ſon bien, à vendre ſes terres,
„ & à vous en donner le prix de la main
„ à la main, lui promettant que tandis
„ qu'il vivroit, il ſeroit toujours le maî-
„ tre de ravoir ſon argent lorſqu'il le
„ voudroit, & que vous n'en ſeriez que
„ le ſimple dépoſitaire. Vous ſavez que
„ ce ſage expédient a ſervi pluſieurs fois
„ très utilement à beaucoup de nos Pe-
„ res. Tout récemment un bourgeois de
„ Narbonne a conſigné douze mille li-
„ vres à notre Recteur. Un autre Jéſuite
„ trouva le moïen, il y a quelques an-
„ nées, de ſe faire remettre par deux de
„ ſes pénitens une ſomme aſſez conſidé-
„ rable pour acheter une maiſon de cam-
„ pagne, leur promettant de leur en
„ païer exactement les intérêts pendant
„ qu'ils vivroient, & de les emploier a-
„ près leur mort à faire prier Dieu pour
„ eux.

„ Vous ſavez que les Cours ſouverai-
„ nes n'ont rendu que trop d'arrêts, qui
„ nous ont obligés à reſtituer bien des hé-
„ ritages qu'on nous avoit donnés au pré-
„ judice des parens les plus proches. Le
„ ſeul Parlement de Provence nous a
„ condamnés cinq ou ſix fois dans de
„ pareilles occaſions *; celui de Paris
„ nous

* *Voi.* le Recueil des Arrêts de Boniface.

„ nous a traités auſſi mal, encore plus
„ ſouvent. La prudence exige donc que
„ nous nous mettions à l'abri de tous les
„ accidens qui pourroient arriver, & que
„ nous nous défyons de nos plus cruels
„ ennemis. Vous n'ignorez pas, mon Ré-
„ verend Pere, que nous devons regar-
„ der comme tels les trois quarts des
„ Magiſtrats qui compoſent les Cours ſou-
„ veraines; depuis long-tems les Parle-
„ mens ſont l'objet de notre haine *.
„ Juſqu'ici nous avons tenté vainement
„ de

* Lorſque je compoſai cette Lettre, il ſembloit que je préviſſe ce qui arriveroit, c'eſt que tôt ou tard on ôteroit aux Parlemens la connoiſſance de toutes les affaires civiles qui regarderoient les Jéſuites. Je ne me ſuis pas trompé dans mes conjectures: on a dépouillé ces Cours ſouveraines de leur juriſdiction, & toutes les cauſes de la Société ſont uniquement du reſſort du grand Conſeil. Eſt-il permis qu'on viole les loix les plus fondamentales du Roïaume, qu'on renverſe l'ordre des juriſdictions les plus reſpectables, qu'on prive les plus auguſtes Tribunaux de leur droit pour favoriſer de miſérables Moines, qui depuis qu'ils ſont établis en France, ſe ſont ſignalés par quelque plaie ſanglante qu'ils ont faite au Roïaume ſous chaque regne. Sous celui de Henri III. ils conſpirerent d'un commun accord avec les autres Moines à favoriſer les rebelles; il ne dépendit pas d'eux que la France ne paſſât aux Eſpagnols. Sous

„ de les détruire ; mais tôt ou tard nous „ anéantirons enfin leur autorité. Il faut „ per-

Sous Henri IV. ils voulurent faire assassiner ce bon Roi, ce Pere du peuple, ce Monarque si digne d'être aimé. Leur bannissement de la France & le supplice de leur Pere Guignard sont des preuves évidentes, qui les convaincront dans tous les tems. Sous Louis XIII. ils commencerent à persécuter les plus habiles gens qu'il y eût en France, ils jetterent les fondemens sur lesquels ils ont établi la condamnation de la prétendue héresie du Jansenisme. Sous Louis XIV. ils firent plus de mal à la France, que les Triumvirs n'en firent à Rome. Ils accablerent les honnêtes gens, abuserent de la bonne foi & de la piété du Monarque, ils se servirent du prétexte de la Religion pour acquerir des biens immenses, ils bouleverserent l'Etat, lui enleverent une partie de ses richesses & de ses forces, en chassant sans sujet & sans cause les Protestans, dans un tems, où il est de notoriété publique que le Roi n'avoit pas de plus fidèles sujets, & où il ne s'agissoit non plus de craindre une guerre de Religion, que d'appréhender une invasion du Grand Mogol. Aujourd'hui, après avoir si souvent affoibli le Roïaume, ils cherchent à le ruiner entiérement. Peu contens d'avoir fait exiler & déposer les Prélats les plus vertueux, ils persécutent avec une fureur, digne d'un enragé, ou plûtôt d'un Diable, tous ceux qu'ils croient penser comme les illustres Solitaires qui vivoient dans la Maison de Port-Roïal, qu'ils ont

» perpétuellement susciter contre eux les
» Evêques & les Eccléfiastiques, soute-
» nir l'autorité de la Cour de Rome, &
» l'établir sur les ruines des privilèges de
» l'Eglise Gallicane. Peu s'en faut que
» nous ne soions déjà venus à bout de
» ce premier point : si jamais nous l'ob-
» tenons entiérement, il faudra que les
» Prélats tâchent qu'on ôte aux Parle-
» mens la connoissance des appels com-
» me d'abus. Alors, ces Cours souverai-
» nes n'auront guères plus de crédit sur
„ les

ont détruite & saccagée. Sous le prétexte de s'opposer aux progrès du Jansénisme, ils mettent en feu tout l'Etat, ils bouleversent ses Provinces, détruisent les loix, font interdire les plus augustes Cours souveraines, anéantissent l'autorité des Parlemens, rendent la France esclave de la Cour de Rome, trompent la prudence des Ministres, mesusent de la bonté & de la douceur du Prince.

Lorsqu'on méprise dans les païs étrangers les François, a t-on tort? Que ceux qui jugent sans passion prononcent sur l'estime qu'on peut faire aujourd'hui d'une Nation qui parle avec tant de hauteur des Espagnols & des Portugais, & qui est elle-même cent fois plus soumise à des Moines. On n'a jamais dépouillé les Tribunaux en Espagne de leur jurisdiction, & infamé tous les Parlemens du Roïaume, en les déclarant incapables de pouvoir juger quelques misérables Moines,

„ les gens d'Eglise, que des Baillifs de „ village. Dès que nous aurons quelques démelés, quelques procès, nous „ trouverons bien des expédiens pour les „ attirer par-devant les Tribunaux Ecclésiastiques.

„ POUR nuire aux Parlemens, je ne „ crois pas qu'il y ait de meilleur moïen „ que celui de les rendre suspects à la „ Cour, & de les faire passer pour hé„ retiques parmi le peuple ; aussi écris-je „ perpétuellement à Paris à nos Peres: „ *Décriez les gens de robe chez tous les Sei„ gneurs chez qui vous avez quelque accès ; „ mais agissez politiquement, & flattez, „ lorsqu'il le faut, ces mêmes Magistrats que „ vous aurez déchirés un moment aupara„ vant. Quand vous serez assez heureux „ pour avoir quelque accès auprès du Minis„ tre, inspirez-lui de la jalousie contre le „ Parlement de Paris, faites lui sentir qu'il „ doit abaisser cette Compagnie souveraine, „ s'il ne veut pas lui-même en être méprisé. „ Représentez-lui la façon dont Louis XIV. „ étoit absolu, & insinuez-lui adroitement „ que s'il avoit trouvé le secret de se faire „ obéir aveuglément par ses sujets, ce n'étoit „ qu'aux conseils des Jésuites qu'il en étoit re„ devable.*

„ VOILA', mon Réverend Pere, ce que „ je recommande tous les jours à nos Jé„ suites. Quant à ce qui regarde la fa„ çon de rendre les Magistrats odieux au

„ peu-

» peuple, il faut les accuſer d'irréli-
» gion, d'avarice, d'ignorance, &c. Un
» Jéſuite de Roüen a fait, il y a quelque
» tems, une piéce charmante contre le
» Parlement de Paris. Ces morceaux de
» proſe & de vers, qu'on fait ainſi cou-
» rir ſous le manteau, & que tout le mon-
» de lit, produiſent ordinairement un bon
» effet; ſur-tout, s'ils ſont aſſaiſonnés
» d'un certain ſel. Il y avoit dans le
» Poëme dont je vous parle, un vers
» charmant. Le voici:

» *La fougueuſe Héreſie en perruque carrée.*

» ON ne ſauroit mieux dépeindre un
» Conſeiller au Parlement de Paris. A-
» voüez que l'idée de mettre l'*Héreſie en*
» *perruque carrée* eſt originale: un vers
» auſſi heureux que celui-là, peut ſeul
» faire trente proſélites; du moins fait-il
» entendre que preſque tous les Magiſ-
» trats du Roïaume ſont des héretiques,
» & nous n'ôſerions dire cela, ſi l'on ne
» trouvoit le ſecret de le dire d'une ma-
» nière auſſi ſingulière.

» JE finis ma Lettre, mon Réverend
» Pere, en vous ſouhaitant beaucoup de
» plaiſir & de ſatisfaction, & en vous re-
» commandant toujours les intérêts &
» l'avancement de notre Maiſon de Lion.
» Je ſuis, &c. »

JE ne ferai aucunes réflexions ſur cette
Let-

Lettre, ſage & ſavant Abukibak, je t'en laiſſe le ſoin. Elle t'offre une ample matière, & dans peu de lignes elle raſſemble toutes ces manœuvres ſecrettes, dont on ne voit que trop ſouvent en France les triſtes effets. Voici la ſeconde Lettre.

LETTRE DU GENERAL DES JESUITES AU RECTEUR DE MONTPELIER.

„ MON R'EVEREND PERE,

„ VOTRE Lettre m'a cauſé une vive
„ douleur, & je ne ſortirai point du
„ trouble où elle m'a jetté, que je n'aie
„ reçu les nouvelles du départ du Pere
„ Cypier. Quelle honte ne feroit-ce
„ point pour la Société, ſi la conduite de
„ ce Jéſuite venoit à être connue du Pu-
„ blic, & qu'on ſût les foibleſſes qu'il a
„ eues pour ſa pénitente? Cette nouvel-
„ le hiſtoire renouvelleroit la triſte mé-
„ moire de celle du Pere Girard: vous
„ ſavez les chagrins qu'elle nous a cau-
„ ſés, & les peines, les ſoins & les tra-
„ vaux que nous avons eſſuïés pour l'ar-
„ racher à nos ennemis & aux ſupplices
„ auxquels les Juges ſéculiers penchoient
„ à le condamner. Il a fallu emploier
„ tout notre crédit pour venir à bout
„ d'une entrepriſe auſſi difficile; & ſi nous
„ étions

» étions obligés de recourir une seconde fois aux mêmes expédiens, je doute fort que nous pussions réüssir. Ordonnez donc au Pere Cypier de partir incessamment pour les Missions des Indes: qu'il se rende à Marseille, il s'y embarquera avec trois Jésuites Italiens, deux Portugais & un Espagnol que j'envoie dans ces païs éloignés, par la même raison que lui.

» IL est fort malheureux pour la Société que ces Jésuites aient fait leur grand vœu, & qu'elle ne puisse plus les congédier; mais enfin, pourvû que nous sauvions les apparences, il faudra prendre patience. Lorsque ces Peres seront aux Indes, qu'ils soient chastes ou impudiques, cela sera parfaitement ignoré en Europe. Les Brames, les Faquirs & les autres Prêtres Indiens ne sont pas gens à s'embarrasser des actions de nos Missionnaires, ce sont d'assez bonnes personnes. Mais je fremis, lorsque je pense que ce Pere Cypier est dans un païs rempli de Jansénistes, & sous un Evêque appellant & réappellant. Le moindre Curé de son diocèse est un Argus, dont les yeux sont sans cesse tournés sur nous. Par quel bonheur, ou plûtôt par quel enchantement ignore-t-on encore la grossesse de la sœur Catherine? Ne perdez donc point de tems, mon Réverend Pere,

» en-

„ envoiez ce Jésuite aux Indes. Par un „ trait de cette sage politique, connue à „ la seule Société, faites un nouvel Apô- „ tre d'un vieux Pécheur; que ce même „ homme, qui sembloit devoir nous nui- „ re, serve à notre gloire, & que le peu- „ ple de Montpelier, en le voiant par- „ tir, soit forcé d'avoüer malgré les im- „ pressions qu'on lui donne contre nous, „ que ce n'est pas à tort que nous pre- „ nons le fastueux titre de *Compagnons de* „ *Jesus*, puisque nous allons, ainsi que „ ceux qui le furent véritablement, prê- „ cher l'Evangile au bout de l'Univers.

„ Un de nos plus sages réglemens, „ mon Réverend Pere, c'est d'envoier „ aux deux Indes tous ceux qui nous sont „ à charge, de même que les Hollandois „ y envoient leur jeunesse trop corrom- „ pue, & leurs banqueroutiers trop frau- „ duleux; avec cette différence néanmoins, „ qu'ils n'en retirent aucun autre avanta- „ ge que d'être débarrassés de fort mau- „ vais garnemens: au lieu que dès que „ les nôtres sont partis, soit qu'ils meu- „ rent en chemin, ou dans les Missions, „ ce sont autant de Saints, dont nous „ augmentons tôt ou tard le Calendrier & „ le Martyrologe de notre Ordre. Com- „ bien de Jésuites sont morts beaucoup „ moins de leurs travaux Apostoliques, „ que de la maladie qu'on ne gagne qu'au „ service de Vénus, & qui cependant pas-

„ sent

„ ſent aujourd'hui pour des Martyrs &
„ des Confeſſeurs? Les Miſſions étran-
„ gères ſont pour la Société ce que les
„ Catacombes ſont pour la Cour de Ro-
„ me, & les Communautés de dévotes
„ pour les réputations perdues.

„ FAITES donc valoir le plus qu'il
„ vous ſera poſſible, mon Réverend Pe-
„ re, la ferveur & le courage des Jéſui-
„ tes qui paſſent les mers. Dans vos
„ ſermons, les jours des Fêtes de St.
„ Ignace & de St. François Xavier, ne
„ manquez jamais d'élever exceſſivement
„ nos Miſſions, non plus que dans les
„ exhortations particulières que vous fai-
„ tes dans les Congrégations des Gen-
„ tilshommes, des Bourgeois & des Païſans.
„ ſans. Ces ſortes d'aſſemblées, qui nous
„ ſont ſi utiles pour nous acquérir des
„ partiſans, & pour entretenir ceux qui
„ le ſont déjà, n'ont été inventées par la
„ Société que pour faire plus aiſément re-
„ cevoir toutes ſes maximes.

„ TACHEZ, mon Pere, d'augmenter le
„ plus qu'il ſe pourra, le nombre de ces
„ Confrairies. Vous m'avez écrit, il y
„ a quelque tems, qu'il n'y avoit aucu-
„ ne Congrégation de Dames dans vo-
„ tre ville; celle-là eſt pourtant plus né-
„ ceſſaire que toutes les autres. Nos Pe-
„ res qui en ont établi en beaucoup d'en-
„ droits, en reconnoiſſent tous les jours
„ la grande utilité. Lorſqu'on eſt le maî-

„ tre des femmes dans un païs, on fait „ aisément faire aux hommes tout ce que „ l'on veut. Trouvez le secret dans une „ ville d'avoir dans la Congrégation les „ épouses de dix ou douze Magistrats, & „ vous serez assûré de ne perdre jamais „ de procès. Chaque dévote vaut vingt „ solliciteurs, elle fait son affaire propre „ de celle des Jésuites. Elle met en mou- „ vement sa famille, ses parens, ses a- „ mis, & elle forme elle seule un parti „ très considérable. Je suis, mon Réve- „ rend Pere, Votre, &c. „

LES maximes, répandues dans cette seconde Lettre, sage & savant Abukibak, sont aussi fines & aussi Machiavelistes que celles de la première, & je te laisse encore le soin d'en faire l'examen critique.

JE te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.





LETTRE CINQUANTE-NEUVIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

LES voïages, sage & savant Abukibak, me paroissent moins utiles & moins nécessaires que tu ne le penses. De dix personnes qui en entreprennent de longs & de pénibles, à peine y en a-t-il une qui n'en rapporte quelque infirmité, dont elle se ressent pendant le reste de sa vie. Une trop grande fatigue ruine le corps; la santé s'altére par un changement d'air continuel, & par la différence des climats, tantôt chauds, tantôt froids. L'esprit ne profite guères plus par ces courses fréquentes. Elles n'ont pas, dit sagement Séneque, la puissance de modérer les passions, qui s'en aigrissent au contraire, & deviennent plus fortes.

UN avare voïage-t-il souvent, il le devient davantage; un mélancholique, le chagrin le suit par-tout; un débauché, chaque nouveau païs qu'il visite, accroît son amour pour la crapule; un dévot, il se rend entiérement fanatique. Les Princes mêmes, qui ont beaucoup couru le Mon-

de, ne ſont pas devenus, ni plus ſenſés, ni plus ſages, ni plus humains. Parmi pluſieurs exemples que je pourrois citer, je me contenterai de deux.

Lorsqu'Alexandre partit pour l'expédition de la Perſe, il étoit ſobre & chaſte; quand il revint des Indes, il s'enyvroit, il tuoit ſes amis & ſes plus fidèles ſerviteurs, & il aimoit les femmes. Ce n'étoit plus ce même Alexandre, qui quelques années auparavant étoit ſorti de la Gréce. S'il n'eût jamais quitté la Macédoine, peut-être qu'il n'eût jamais quitté ſa première vertu. Voilà un Prince ſage qui devient débauché: en voici un, qui de la véritable piété paſſe à une pieuſe folie.

Avant que St. Louïs allât faire aſſommer en Egypte un grand nombre de ſes ſujets, il ſe contentoit de prier Dieu, comme tout bon Chrétien & tout homme ſenſé doit le faire; mais après avoir été courir dans une autre partie du Monde, il crut que la Divinité exigeoit de lui qu'il ſe fuſtigeât, ou pour le moins qu'il ſe fît fuſtiger par quelqu'un. Il prit donc un feſſeur à ſes gages, qui réguliérement tous les Vendredis lui donnoit la diſcipline. Ce fait eſt certifié par des Hiſtoriens contemporains de ce Prince *. L'ingénieux &

* Le Sire de Jonville, *dans ſes* Mémoires, *Tom. II. pag.* 14.

& inimitable Montagne en a fait aussi mention. *Le Roy Saint Louïs*, dit-il, *porta la Haire, jusques à ce que, sur sa vieillesse, son Confesseur l'en dispensa; & tous les Vendredis il se faisoit battre les épaules, par son Prêtre, de cinq chainettes de fer, que pour cet effet on portoit avec ses besoignes de nuit* *.

VOILA des meubles assez extraordinaires pour une toilette, & le sac de nuit du bon Saint Louïs étoit garni comme le Prie-Dieu d'un Moine. En vérité ce n'étoit pas la peine d'aller tant voïager, pour se fourrer dans la cervelle une dévotion aussi ridicule, & aussi déplacée dans la personne d'un Roi. Si Saint Louïs eût toujours resté à Paris, il eût épargné à son Prêtre la peine *de le battre de cinq chainettes tous les Vendredis*. Ce fut au retour de sa première Croisade qu'il érigea son Aumônier en *Disciplineur* en titre d'office, & je m'étonne qu'il n'eût pas eu la fantaisie de mettre cette charge au nombre des premières de l'Etat, & qu'il n'ait pas établi un *Grand-Fesseur*, comme ses prédécesseurs avoient créé un *Grand-Chambellan* & un *Grand-Ecuïer*. Peut-être qu'il pensa que cet emploi ne pourroit guères être continué après lui, & que ce fut-là ce qui le

* Essais de Montagne, *Livr. I. Chap. XI. Pag.* 273.

le retint. Je crois qu'il eut raiſon: il eſt peu de Rois qui aiment qu'on leur *frappe les épaules de cinq chainettes de fer*, & le *Grand-Feſſeur* eût paru aux Monarques François un perſonnage auſſi incommode, que le Médecin de l'Iſle de Barataria étoit à charge à Sancho Pança.

Les voïages n'ont guères été plus utiles aux Philoſophes qu'aux Princes. Démocrite, ce Sage ſi vanté, & qui parcourut tant de païs, eut beaucoup mieux fait de reſter chez lui tranquille, que d'aller viſiter les Chaldéens, les Indiens & les Ethiopiens. A quoi aboutirent tous ſes longs voïages? A le ruiner entiérement. En retournant dans ſa patrie *, il fut à la veille d'y mourir de faim, ſi ſon frere qui n'avoit jamais voïagé, n'eût été aſſez charitable pour l'aſſiſter. Cependant que rapporta-t-il de ſes longues courſes, qui pût le dédommager de la perte de ſon bien? Le talent ridicule de rire des actions les plus ſenſées, ainſi que des plus folles. Il avoit raiſon de prendre des avances & de ſe moquer des

* *Antiſthenes ...... Democritum regreſſum ex peregrinatione humillime vixiſſe ait, quippe qui omnem ſubſtantiam conſumpſerat, atque a Damaſco fratre propter ſummam inopiam nutritum fuiſſe.* Diogen. Laert. de Vita Philoſophor. *Lib. IX. in Vita Democrit. pag.* 376. *Edit. Antuerp.*

des autres; car il méritoit assez qu'on se rejoüît à ses dépens.

PYTHAGORE, aussi grand voïageur que Démocrite, eût fait très sagement de ne jamais sortir de la Gréce. Tandis qu'il fut éleve de Thalès, il ne fit & ne dit rien que de raisonnable ; mais s'étant livré à la fureur de voïager, il alla se faire circoncire en Egypte pour avoir la satisfaction d'être initié aux mystères prétendus des Prêtres de Diospolis. Après avoir été courir en Perse, il revint en Gréce, & prétendit qu'il se ressouvenoit *d'avoir animé autrefois plusieurs corps* *. En voïageant, il avoit appris qu'il étoit Euphorbe pendant le siége de Troïe, que les se-

* *In Ægypto quoque adyta ingressus est, deinde rediit Samum, offendensque patriam a Tyranno Polycrate incubari. Crotonem in Italiam petiit ..... refert Heraclides Pontius hunc se dicere solitum quod fuisset aliquando Æthalides, ac Mercurii filius putatus esset, Mercuriumque monuisse illum ut peteret præter immortalitatem quod vellet: petiisse igitur vivens, & vita functus omnium quæ contingerent memoriam haberet; itaque in vita meminisse omnium, eandemque memoriam & post mortem reservasse, atque aliquanto post in Euphorbum venisse atque a Menelao fuisse vulneratum.* Id. *ibid. pag.* 329. *Lib.* 8. *in Vita Pythagor.* Ceux qui voudront voir les différentes Métempsychoses de Pythagore, consulteront la suite de ce passage dans Diogene Laërce.

feves renfermoient quelque chofe de divin, & qu'il valoit mieux mourir que d'en manger. Ces rares découvertes valoient-elles la peine de courir le Monde, de perdre fon prépuce, & d'effuïer un nombre infini de peines & de travaux?

LORSQUE je confidére, fage & favant Abukibak, le peu de fruit que la plûpart des Philofophes ont retiré de leurs voïages, je ne puis m'empêcher d'approuver cet ancien Oracle, qui déclara qu'Aglaüs Sophidius étoit le plus heureux des hommes, n'étant jamais forti d'un petit canton de terre dont il étoit le maître, & qu'il cultivoit lui-même. Henri IV. dans ces derniers tems augmenta le poids de cette décifion. *Le plus heureux Gentilhomme de mon Roïaume*, difoit-il, *eft celui que je ne connois point, qui ne m'a jamais vû, & qui vit à fon aife, retiré dans fon château.*

DANS quelque état que l'on foit né, je penfe, fage & favant Abukibak, qu'on peut fort bien fe paffer de voïager. „ Nous „ ferons toujours contraints d'avoüer, dit „ un habile Auteur moderne *, que le „ génie du plus grand nombre de ceux „ qui fe plaifent à voïager, n'eft pas ce- „ lui

* La Mothe-le-Vayer, Oeuvres, *Tom. II. pag.* 433. *de l'Edition in Folio.*

„ lui qui fait les hommes excellens dans „ toutes ſortes de profeſſions. Tant s'en „ faut: l'on en voit peu d'entre eux qui „ s'y puiſſent appliquer, & preſque point „ qui y réüſſiſſent; de ſorte qu'on peut „ dire que comme il n'y a que la farine „ folle qui s'épand de tous les côtés de „ la meule & du moulin, la bonne ſe re- „ cueillant aiſément dans le lieu deſtiné „ pour la recevoir, la même choſe arrive „ aux eſprits, dont les plus legers pren- „ nent l'eſſort & s'écartent, qui d'un cô- „ té, qui d'un autre, pendant que les ſo- „ lides qui ſont les plus ſages, s'arrêtent „ & prennent une aſſiéte ferme aux en- „ droits que la Nature ſemble leur avoir „ deſtinés. Qu'eſt-il beſoin de courir „ comme des vagabonds, pour acquérir „ davantage de connoiſſances, ſi l'ame de „ l'homme eſt capable d'aller par-tout? „ Il y a plus de deux mille ans que „ Cyrene a reçu de Théognis cette Le- „ çon: „

Ανθρώπου γνωμη πείρατα παντός ἔχει.
Hominis mens fines Univerſi habet.

N'EN doutons point, ſage & ſavant Abukibak, *l'eſprit de l'homme contient en lui les bornes de l'Univers.* Sans ſortir de ſa patrie, que dis-je? ſans ſortir de ſon cabinet, un Savant, un homme raiſonnable, peut faire toutes les réflexions ſenſées que

 lui

lui fourniroient les voïages les plus longs. Hé quoi ! pour connoître le bien ou le mal, pour ſavoir qu'il faut vaincre ſes paſſions, pour être perſuadé que la vertu eſt le ſeul & unique bien, eſt-il néceſſaire d'aller courir tout le Monde ? Notre ſort ſeroit bien malheureux, ſi nous ne pouvions devenir ſages qu'à force de voir extravaguer un grand nombre de perſonnes.

UN homme ne peut-il ſentir le ridicule de la ſuperſtition, la fatuïté de l'amour propre, l'impertinence de la vanité, s'il n'a pas été en Eſpagne ? Ne ſauroit-il connoître combien il eſt honteux que des gens qui ſe piquent d'avoir des ſentimens, ſe laiſſent gouverner par des Moines & des Prêtres, ſans voïager dans l'Italie ? Aura-t-il beſoin de parcourir la France pour s'appercevoir que la pétulance d'un Petit-maître eſt le comble de la folie, & qu'un homme, dont tout le mérite ſe borne à ſavoir cabrioler, ſifler, chanter, tourner les yeux méthodiquement, médire & boire, eſt une eſpèce d'individu, compoſé d'une eſſence moitié ſinge & moitié femme ?

Deſinit in ſimium *mulier formoſa ſuperne* *.

Fau-

* *Parodie du Vers de l'Art* Poëtique d'Horace, *Deſinit in piſcem mulier formoſa ſuperne.*

Faudra-t-il qu'il reste quelques mois en Angleterre, pour être convaincu qu'un homme qui n'estime que lui seul, est insupportable à tous les autres; & ne pourra-t-il, s'il ne va dans cette Isle, connoître tout l'excès de la phrénesie d'un fanatique, qui se coupe la gorge, parce qu'il est ennuié de faire tous les jours la même chose, ou parce qu'il lui est arrivé quelque legère infortune? Ne pourra-t-il se persuader que la liberté & les richesses rendent le peuple plus brutal & insolent, & que le desir du gain & l'avarice sont les principes fondamentaux du commerce, sans voir la Hollande? Sera-t-il nécessaire, pour qu'il fuie l'yvrognerie, de lui montrer quelque Nation qui boive copieusement; & pour le désabuser de la débauche, & lui en faire connoître la crapule, devra-t-il aller chez les peuples qui passent leur vie ensévelis dans le fond de leur serrail?

LA sage Divinité a accordé à tous les hommes les moïens de distinguer la vertu du vice, sans qu'il soit besoin pour cela d'essuier des fatigues aussi pénibles. Deux heures de réflexion & d'attention sur soi-même & sur les personnes avec lesquelles nous vivons, valent souvent mieux que dix voïages de long cours. Socrate ne sortit jamais de la Gréce, & quel est le mortel qui fut plus sage, plus prudent, plus ferme, plus intrépide, plus digne

gne enfin de l'estime de l'Univers? Pour s'élever au-dessus des autres hommes, il n'eut pas besoin de voir les bonnes actions, ou les folies qu'on faisoit dans les autres païs; il lui suffit d'examiner attentivement les mouvemens qui se passoient en lui-même, & de chercher à suivre les règles de cette vertu que l'on connoît toujours dès qu'on le veut. Les principes du juste & de l'injuste sont invariables chez tous les gens qui veulent faire la moindre attention à ce qui se passe dans leur esprit, j'entends chez tous les gens, chez qui le vice ou les préjugés n'ont point entiérement étouffé la raison & la lumière naturelle.

On a donc tort de soutenir que la Nature ne peut démêler ce qui est juste de ce qui ne l'est pas: elle a parfaitement ce pouvoir, dès qu'elle a la liberté d'agir, & qu'elle n'est point contrainte par une force supérieure. „ Il est aisé de détruire, „ dit un des plus illustres Jurisconsultes *, „ une

* *Verum quod hic dicit Philosophus, & sequitur Poëta*, nec Natura potest justo secernere iniquum, *admitti omnino non debet: nam homo animans quidem est, sed eximium animans, multoque longius distans a cæteris omnibus, quam cæterorum genera inter se distant; cui rei testimonium perhibent multæ actiones humani generis propriæ.* Hugo Grotius de Jure Belli & Pacis, *Proleg*, *Tom. I. pag. vij.*

„ une opinion aussi mal fondée ; car si „ l'homme est un animal, c'est un animal „ d'un ordre très relevé, & qui a beau- „ coup plus d'avantage sur toutes les au- „ tres espèces d'animaux qu'elles ne dif- „ férent entre elles, comme il paroît par „ plusieurs sortes d'actions, qui sont tout- „ à-fait particulières au genre humain. „ Au sentiment de ce premier Auteur je joindrai encore celui du plus sage Philosophe moderne. *J'ôse me persuader*, dit-il, *que la Morale est capable de démonstration, aussi bien que les Mathématiques, puisqu'on peut connoître parfaitement & précisément l'essence réelle des choses que les termes de morale signifient ; par où l'on peut découvrir certainement quelle est la convenance ou la disconvenance des choses, même en quoi consiste la parfaite connoissance* *.

S'IL est vrai, sage & savant Abukibak, comme il l'est réellement, que les hommes, en refléchissant sur eux-mêmes, en comparant leurs idées les unes aux autres, & en cherchant leur connexion, aient le pouvoir d'être bons, sages, vertueux, de posséder enfin toutes les vertus, & j'ôse dire toutes les choses réellement nécessaires au bonheur & à la tranquil-

* Locke, Essai Philosoph. sur l'Entendement Humain, *Livr. III. Chap. II. pag.* 416.

quillité de la vie, à quoi servent les voïages? De quelle utilité sont-ils, & pourquoi s'exposer aux fatigues qu'ils donnent? Est-ce pour prendre l'air & les manières de tous les païs où l'on va, & faire un Tout ridicule de tant de parties si différentes & si opposées? La chose n'arrive que trop souvent. Combien d'Allemands sont partis très sages de leur païs, qui y sont retournés très extravagans? Ils affectoient, ainsi que les Anglois, un air de générosité qui les ruinoit; ils craignoient, comme les Petits-maîtres François, qu'on ne leur reprochât d'avoir songé un seul instant dans leur vie qu'ils avoient une ame, & qu'ils n'étoient point de simples Marionettes, qui, par le moïen de quelques ressorts, faisoient certaines grimaces assez singulières.

AVEC tous ces nouveaux défauts, un Allemand ne s'étoit point défait de ceux de son païs. La Marionette prodigue parloit sans cesse de sa noblesse, & elle étoit encore plus ridicule qu'un Polichinelle François.

JE te salue, sage & savant Abukibak. Contentes-toi toujours de parcourir les différens païs dans ton cabinet.

LETTRE SOIXANTIEME.

L'Ondin Kacuka, *au sage Cabaliste* Abukibak.

IL arriva hier, sage & savant Abukibak, dans nos humides demeures une dispute assez particulière, & j'ôse dire assez réjoüissante pour ceux qui en furent les témoins, entre l'Astrologue Cardan & le Chymiste Borri. Le premier a été condamné à boire tous les jours pendant deux mille ans trente pintes de thé élementaire, pour tempérer la vivacité de son imagination échauffée, qui lui fit écrire autrefois tant de choses extravagantes. Le second a subi un arrêt aussi sévère; il est également obligé de boire les trente pintes pour éteindre l'ardeur, ou plûtôt la phrénesie, qui lui fit chercher la Pierre Philosophale. J'écrivis sur mes tablettes les reproches mutuels que se firent ces deux extravagans, & je t'en envoie une fidèle copie.

DIA-

DIALOGUE ENTRE CARDAN ET BORRI.

„ CARDAN.

„ JE ne conviendrai jamais que j'aie
„ été aussi extravagant que vous. La cho-
„ se n'est pas possible, & je ne pense pas
„ qu'il y ait eu dans ces derniers siécles
„ un fou qui puisse vous être comparé.
„ Ce qu'il y a de singulier dans votre ca-
„ ractère, c'est que vous rassemblâtes tou-
„ tes les différentes espèces de folie. Il
„ y a des gens, à qui la débauche trou-
„ ble l'imagination ; d'autres, que la dé-
„ votion rend fanatiques ; quelques-uns,
„ que la vanité fait devenir insensés ; plu-
„ sieurs, qui perdent le jugement par l'a-
„ varice & par le desir d'acquérir des ri-
„ chesses : mais vous aviez vous seul tous
„ ces défauts-là, & alternativement vous
„ changiez de folie. Votre façon d'extra-
„ vaguer étoit bien différente quelque-
„ fois ; mais elle étoit continuelle, &
„ vous n'aviez aucun bon intervalle. D'a-
„ bord vous donnâtes dans les débauches
„ les plus outrées & les plus criminelles,
„ vous couriez tous les mauvais lieux de
„ Rome, & vous souteniez publiquement
„ qu'une *Courtisanne étoit cent fois plus utile*
„ *à la Société, que tous les Prêtres & les*
„ *Curés d'Italie.*

„ Vous

„ VOUS passâtes tout-à-coup de cette
„ folie dans une autre, encore plus extraor-
„ dinaire. Les mauvaises affaires que
„ vous faisiez de tems en tems, vous o-
„ bligerent un jour à vous réfugier dans
„ une Eglise. Sans doute que vous re-
„ connûtes alors que les Ecclésiastiques
„ étoient plus nécessaires que les courti-
„ sanes ; car s'ils ne vous eussent pas
„ donné un azyle contre les Magistrats,
„ on vous auroit puni très sévérement
„ pour les sottises que vous avoient fait
„ faire ces courtisanes, si utiles à la Socié-
„ té. Le contentement d'avoir échappé
„ à la poursuite de la Justice, vous fit
„ prendre tout-à-coup le parti d'être dé-
„ vot, & archi-dévot; mais vous ne vous
„ contentâtes pas de ce changement subit,
„ vous voulûtes aussi devenir Prophéte.
„ Etant à Milan, vous y ramassâtes quel-
„ ques personnes aussi visionnaires que
„ vous, auxquelles vous fîtes croire que
„ Dieu vous avoit choisi pour l'instru-
„ ment d'une grande réformation, &
„ que quiconque refuseroit de s'y sou-
„ mettre, seroit détruit par une armée
„ nombreuse, dont vous seriez le Gé-
„ néral.

„ COMME il auroit pû paroître extraor-
„ dinaire à quelques-uns de vos disciples
„ que vous vous vantassiez d'entretenir
„ une grande quantité de troupes, sans a-
„ voir ni sou ni maille, vous remîtes
„ l'exé-

„ l'exécution de vos magnifiques projets „ au tems où vous *acheveriez vos travaux* „ *Chymiques par l'heureuse production de la* „ *Pierre Philosophale.* La passion de faire „ de l'or étoit ordinairement votre folie „ principale, les autres n'étoient qu'ac- „ cessoires & momentanées ; telle est cel- „ le que vous eûtes d'établir une nou- „ velle Religion. Je crois pourtant que „ dans cette dernière extravagance vous „ agissiez avec quelque politique ; car vi- „ vant au milieu de l'Italie, païs où Dieu „ est beaucoup moins honoré des peuples „ que les Saints, & sur-tout que la Sain- „ te Vierge, vous établîtes par votre „ doctrine qu'elle étoit formée d'une é- „ manation de l'essence divine, & que la „ Divinité l'avoit poussée hors de son sein „ *condéifiée*; de sorte qu'elle étoit une „ véritable Déesse. En établissant un pa- „ reil systême, quelque criminel & ridi- „ cule qu'il fût, peut-être aviez-vous vo- „ tre but, & c'étoit l'action la moins fol- „ le que vous fîtes. Vous voiez les som- „ mes immenses que les Moines reti- „ roient de la crédulité des peuples, & „ sans doute vous vous disiez : *Mes tra-* „ *vaux Chymiques n'avancent guères, ils* „ *pourroient fort bien me conduire à l'hôpi-* „ *tal. Aions donc recours à un expédient plus* „ *certain, pour nous mettre à l'abri de la* „ *misère, & pour enrichir tous ceux qui* „ *s'attacheront à nous ; établissons une Sec-*

„ *te,*

„ *te, dont les revenus soient plus certains*
„ *que ceux de tous les Ordres. Les Car-*
„ *mes, avec le seul secours de deux petits*
„ *chiffons d'étoffe attachés à deux cordons,*
„ *trouvent le secret d'amasser des trésors : ils*
„ *vendent leur scapulaire, aussi bien que le*
„ *plus rusé Charlatan ses drogues & ses*
„ *poudres; leur* Madonna *n'est simplement*
„ *qu'une créature, qu'ils ont affranchie du*
„ *péché originel. Je pousserai les choses bien*
„ *plus loin qu'eux, & je donnerai à Dieu*
„ *une fille, qui sera formée d'une partie*
„ *de son essence; elle lui sera entiérement*
„ *égale.*

„ POUR conduire votre ruse plus loin,
„ il auroit fallu supposer que la Divinité,
„ lasse & fatiguée de gouverner le Mon-
„ de, avoit cédé tous ses droits à sa fil-
„ le, & s'étoit démis en sa faveur de
„ l'Empire de l'Univers. Quelques Moi-
„ nes se serviront un jour utilement de
„ ce que je vous dis là; ils n'ôseront pas,
„ comme vous avez fait, soutenir que la
„ Vierge étoit née déifiée; mais pour
„ lui donner le gouvernement & la ré-
„ gence du Monde, la chose est déjà à
„ moitié faite, & ils auront peu de peine
„ à établir ce sentiment.

„ DIEU, chez les Italiens, ne se mêle
„ plus des voïageurs, c'est la *Madonna*
„ *del Viaggio.* Il ne s'embarrasse point des
„ femmes enceintes, c'est la *Madonna del*
„ *Monte-Serrato.* Il ignore s'il y a enco-

„ re des filles, il n'écoute point leurs
„ vœux ; c'eſt la *Madonna de Loretta.* Tous
„ les Arts & les Métiers ne ſont plus
„ auſſi du reſſort de la Divinité : les jar-
„ diniers ſont ſous les ordres de la *Ma-*
„ *donna dell' Orto* ; les charbonniers ſous
„ ceux de la *Madonna del Monte Nigro* ;
„ les tailleurs, les fripiers & les Procu-
„ reurs ſous ceux de la *Madonna del Re-*
„ *fugio.* Toutes ces différentes *Madonnes*
„ exiſtent dans Rome & dans les autres
„ villes de l'Italie, & elles y ſont les
„ Lieutenantes - Générales qui repréſen-
„ tent la *Madonna Potentiſſima*. en laquel-
„ le ſe réüniſſent tous leurs différens pou-
„ voirs. Les Jéſuites ont pris pour eux
„ celle-là, & ils ne ſeront pas les der-
„ niers à favoriſer l'opinion qui lui don-
„ nera la régence du Monde. Ils traitent
„ depuis long-tems d'hérétiques ceux qui
„ diſent qu'on doit ſeulement honorer la
„ Vierge, & qu'il ne faut adorer que
„ Dieu. Il y a quelque tems que j'en-
„ tendis dire à un Théologien de la So-
„ ciété, nommé Bauni *, condamné à reſ-
„ ter quatorze mille ans dans ces humi-
„ des demeures, les extravagances les plus
„ grandes. Ce bon Jéſuite eſt preſque
„ auſſi fou après ſa mort, qu'il l'étoit
„ pendant ſa vie. Il accabloit d'injures,
„ il

* Voy. les *Lettres Provinciales.*

„ il y a deux jours, un Théologien Jan-
„ séniste, parce qu'il lui soutenoit qu'il
„ étoit non seulement ridicule, mais mê-
„ me impie, de ne point mettre une dif-
„ férence entre le culte de la Vierge &
„ celui de la Divinité. Je vous avoüe
„ que lorsque je vous disois tantôt que
„ je croiois qu'il n'y avoit jamais eu
„ personne d'aussi extravagant que vous,
„ je ne pensois pas à ce bon Pere Bau-
„ ni. Vous êtes bien égaux, & je vous
„ félicite d'avoir pû trouver quelqu'un
„ qui pût vous servir de second en cas
„ de besoin.

„ BORRI.

„ PERSONNE ne pouvoit mieux s'ac-
„ quitter que vous de cet emploi, & plus
„ je considére les folies que vous avez
„ faites & écrites, plus je me persuade
„ que vous fûtes pour le moins aussi ex-
„ travagant que moi. Peut-on l'être en
„ effet davantage, que de publier soi-
„ même tout ce qu'on auroit intérêt à
„ cacher ? Les plus vicieux & les plus
„ criminels cherchent à couvrir leurs
„ fautes, & vous avez appris à l'Univers
„ entier que vous étiez l'homme du mon-
„ de le plus méprisable. Vous avez fait
„ de vos mœurs, de votre caractère &
„ de votre naissance un portrait si odieux,
„ que bien des gens qui lisent votre his-

„ toire, ont peine à se figurer qu'il puisse se trouver une personne aussi méprisable, & pensent que la folie a beaucoup plus de part que la vérité à ce que vous avez écrit sur votre compte. Peut-on en effet se figurer qu'un homme, à qui il reste l'ombre du bon sens, aille apprendre au Public, sans y être forcé par aucune raison, qu'il étoit *paresseux*, *oisif*, *irréligieux*, *vindicatif*, *envieux*, *triste*, *traitre*, *fourbe*, *sorcier*, *enchanteur*, *impudique*, *impoli*, *rustre*, *obscène*, *lascif*, *médisant*, *calomniateur* *, & qu'il rassembloit enfin dans lui tous les défauts des autres hommes?

„ Vous ne vous êtes pas contenté d'avoir deshonoré votre mémoire, vous avez poussé l'impudence jusqu'à flétrir celle des personnes à qui vous deviez la vie, & dès le second Chapitre de vo-

„ tre

* *Animum sibi effictum ait, in diem viventem, nugacem, Religionis contemptorem, injuriæ illatæ memorem, invidum, tristem, insidiatorem, proditorem, magum, incantatorem, frequentibus calamitatibus obnoxium, suorum osorem, turpi libidini deditum, solitarium, inamœnum, obscœnum, lascivum, maledicum, varium, ancipitem, impurum, calumniatorem.* Gabrielis Naudæi de Cardano *Judicium, in Libro* Cardani *de Vita propria, pag.* 5.

» tre *Vie* *, vous perdez entiérement
» l'honneur de votre mere. Peu content
» de faire ſentir aux Lecteurs qu'elle n'é-
» toit que la concubine de votre pere,
» vous dites qu'elle fit, étant enceinte de
» vous, tout ce qu'elle put pour ſe fai-
» re avorter. Je crois que de rappor-
» ter & de publier de pareilles choſes,
» c'eſt pouſſer la folie à ſon dernier pé-
» riode.

» Vous me reprochez l'amour outré
» que j'ai eu pour la Chymie, n'avez-
» vous pas eu autant de paſſion pour l'Aſ-
» trologie judiciaire †? Penſez-vous que
» l'eſpoir de lire dans les aſtres la deſti-
» née des hommes ſoit moins ridicule
» que celui de faire de l'or? Les gens
» ſenſés ne mettent aucune différence en-
» tre un Souffleur & un Diſeur de bon-
» ne avanture; ils les rangent tous les
» deux dans la même claſſe. Ils ont réel-
» lement une parfaite reſſemblance, ils
» commencent tous les deux par être
» la dupe de leur Art, & ils deviennent
» enſuite également fripons.

» JE

* *Tentatis, ut audivi, abortivis medicamentis fruſtra, ortus ſum An. M. D. VIII.* Cardan. *de Vita propria, cap. 2. pag. 7. Edit. Pariſ. M. D. C. XLIII.*

† *Quoad Aſtrologiam quæ prædicere docet, operam dedi, & nimis quam debui, fidi quoque in perniciem meam.* Id. *ibid. cap. 39. pag.* 184.

„ Je viens au ſyſtême que j'ai eu ſur
„ la Vierge. Vous avez été auſſi ſuperſ-
„ titieux que moi, quoique vous vous
„ piquaſſiez de faire l'eſprit fort, & vous
„ avez réglé certains jours dans l'année,
„ où la Vierge a beaucoup plus de crédit
„ que dans les autres ſur l'eſprit de ſon
„ Fils. Vous apprenez à vos Lecteurs
„ que c'étoit dans les Ecrits de votre pe-
„ re que vous aviez trouvé cette anecdo-
„ te céleſte; vous ajoutez que vous en
„ avez éprouvé la vérité, aiant fait votre
„ prière à huit heures du matin aux Ca-
„ lendes d'Avril. Pluſieurs fois vous fû-
„ tes guéri de maladies dangereuſes par
„ une auſſi utile recette. Il eſt vrai
„ qu'aiant prié pour être délivré de la
„ goute, vous ne comptâtes pas ſi fort
„ ſur le remède ſpirituel, que vous ne
„ vouluſſiez en emploier de matériel *.

„ Car-

* *Legeram in collectis a patre meo, ſi quis hora matutina VIII. Calendas Aprilis exoraret Virginem Sanctam, ut Filium rogaret pro re licita, genibus flexis, adjecta Oratione Dominica, necnon Salutatione Virginis Angelica, obtenturum quod petierit. Obſervavi diem horamque, peregi ſupplicationem, & non tunc ſtatim, ſed die Corporis Chriſti, eodem anno liberatus prorſus ſum; ſed & alias multo poſt, memor facti pro podagra ſupplicavi, (nam proprie de hoc duo exempla pater adducebat eorum qui liberati erant) & multum profuit, inde etiam ſanatus ſum. Sed in hoc auxiliis etiam Artis uſus ſum.* Id. *ibid. cap.* 37. *pag.* 167.

„ CARDAN.

„ Si j'ai été auſſi ſuperſtitieux que vous
„ & auſſi fanatique, du moins ai-je été
„ beaucoup moins fripon. Lorſque vous
„ eûtes été obligé pour vous garantir des
„ recherches de l'Inquiſition de Milan,
„ de vous ſauver à Amſterdam, vous fri-
„ ponnâtes adroitement tous les bons
„ Hollandois, ſous le prétexte de leur ven-
„ dre des remèdes Chymiques qui de-
„ voient les guérir de tous les maux. Un
„ homme ſe plaignoit-il de la goute, de
„ la gravelle, de l'aſthme, de l'hydropiſie,
„ vous lui promettiez de le rendre auſſi
„ ſain & auſſi vigoureux qu'un Athlète.
„ Les ſuites ne répondant point à vos
„ promeſſes, vous décampâtes un matin
„ ſans trompette & ſans tambour, & vous
„ paſſâtes en Dannemarc. Vous fîtes croi-
„ re au Roi que vous aviez le ſecret
„ de faire de l'or: ce Prince fut aſſez
„ bon pour ajouter foi à vos promeſſes,
„ & vous lui fîtes dépenſer pendant le
„ reſte de ſa vie des ſommes très conſi-
„ dérables. Dès qu'il fut mort, vous
„ formâtes le deſſein, ne trouvant plus
„ de Chrétien à filouter, d'aller voler les
„ Turcs, & vous étiez prêt d'entrer dans
„ leur païs, lorſque vous fûtes arrêté &
„ ramené à Rome, où le Saint Office
„ vous condamna d'être enfermé le reſ-

„ te de votre vie dans une étroite pri-
„ ſon.

„ QUELQUES perſonnes de conſidéra-
„ tion, aiant pitié de votre ſort, prie-
„ rent le Pape de vouloir vous faire quel-
„ que grace en leur faveur. Il permit
„ qu'on vous mît dans le Château St. An-
„ ge, où vous êtes reſté juſqu'à votre
„ mort. Pouvez-vous, après cela, vous
„ comparer avec moi, qui étois ſi zélé
„ Catholique, que j'aimai mieux perdre
„ un préſent conſidérable que le Roi
„ d'Angleterre vouloit me faire, que de
„ lui donner les titres qu'il avoit uſurpés
„ ſur le Pape? J'ai refuſé une penſion
„ du Roi de Dannemarc *, parce que
„ pour être à la mode dans ſon Roïau-
„ me, il falloit embraſſer le Proteſtantiſ-
„ me. Jugez vous-même ſi je n'avois
„ pas plus de candeur & de probité que
„ vous.

„ BOR-

* *Inſtante Andrea Veſælio, viro clariſſimo & amico noſtro, oblata eſt conditio* 800. *coronatorum in ſingulos annos a Rege Daniæ, quam recipere nolui, cum etiam victus impenſam ſuppeditaret, non ſolum ob regionis intemperiem, ſed quod alio ſacrorum modo conſueviſſent: ut vel ibi male acceptus futurus eſſem, vel patriam, legem meam, majorumque relinquere coactus.* Id. *ibid. cap.* 4. *pag.* 21.

„ B O R R I.

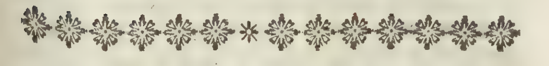
„ VOTRE Catholicité étoit une Religion
„ bien ſingulière, & votre zèle pour la
„ Divinité étoit d'un goût particulier.
„ Vous rapellez-vous que vous avez ap-
„ pris à l'Univers entier que vous étiez
„ un véritable fripon, qui trompiez tous
„ ceux avec qui vous joüiez? Et lorſque
„ vous rencontriez quelque filou plus ha-
„ bile que vous, avez-vous perdu la mé-
„ moire que vous recouriez au poignard
„ pour vous faire rendre votre argent?
„ ainſi que le cas vous arriva à Veniſe*,
„ où vous donnâtes un coup de dague
„ dans le viſage d'un homme qui vous a-
„ voit gagné toutes vos eſpèces? Cette
„ ſeule action eſt plus criminelle que tou-
„ tes mes fourberies, & ſi l'on vous a-
„ voit rendu juſtice, vous auriez été pen-
„ du, comme le fut votre fils, pour a-
„ voir empoiſonné ſa femme. Ce qu'il y
„ a de plaiſant, c'eſt que vous accuſiez
„ de tyrannie les Juges qui l'avoient
„ condamné, parce que vous croyez
„ que

* *Cum Venetiis eſſem, Natali Virginis pecuniam alea amiſi, ſequenti die reliquum. Erat autem in domo colluſoris; cumque animadvertiſſem chartas eſſe adulterinas, pugione ipſum vulneravi in facie.* Id. *ibid. cap.* 30. *pag.* 116.

„ que votre belle-fille, aiant fait cocu
„ votre fils, il étoit en droit de lui expé-
„ dier un passeport pour ce Monde-ci.
„ En vérité votre raisonnement étoit peu
„ conséquent, & s'il étoit permis à tout
„ cocu d'empoisonner sa femme, on ver-
„ roit avant la fin de l'année presque au-
„ tant de veufs en France, qu'il y a au-
„ jourd'hui de gens mariés. Mais, dites-
„ moi, je vous prie, pourquoi dans l'ho-
„ roscope que vous tirâtes de votre fils,
„ & dans lequel vous lui parliez de tout
„ ce qui devoit lui arriver, ne lui dîtes-
„ vous pas un mot du genre de mort qui
„ le menaçoit? Si vous en eussiez fait
„ mention, peut-être n'eût-il point été
„ pendu; il eût pris des précautions pour
„ rendre fausses vos Prophéties, & il
„ n'eût pas été aussi fou que vous le fû-
„ tes de vous laisser mourir de faim *
„ pour ne pas survivre au tems où vous
„ aviez prédit votre mort. Je doute qu'en
„ faveur de l'Astrologie, il eût voulu se
„ faire pendre, & ne pas laisser vivre sa
„ femme. Allez, votre mort seule est une
„ folie, qui surpasse de beaucoup toutes
„ les miennes. „

Je te salue, sage Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

* Voyez les *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, ou le *Théatre de la Vérité*, *Lettre huitième*, pag. 670.



LETTRE SOIXANTE-ET-UNIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

LA plus grande conſolation que j'aie, ſage & ſavant Abukibak, dans tous les malheurs qui m'arrivent, c'eſt de penſer à l'immortalité de l'ame. Ai-je quelque chagrin domeſtique, quelque maladie, auſſitôt je dis : *Ces maux ſont paſſagers, il viendra un jour un tems heureux, où la félicité que je gouterai, ne ſera plus troublée par aucune infortune. Qu'eſt-ce que cette vie, eu égard à celle qui nous eſt réſervée en ſortant de ce Monde? Dès que mon ame ſera dégagée des liens du corps, elle joüira de cet état paiſible, pour lequel elle a été véritablement créée. Son exil finira bientôt ; peut-être ſera-t-il terminé par la maladie dont je ſuis attaqué. Pourquoi donc me chagrinerai-je d'un mal leger & momentané, qui doit me conduire à un bonheur éternel?*

VOILA' comme je raiſonne, ſage & ſavant Abukibak, & je ne comprends point qu'il y ait des gens qui cherchent des raiſons pour ſe perſuader la mortalité de l'ame.

l'ame. Supposons qu'elle soit mortelle, je serois au désespoir de le savoir. Je ne trouve rien de si mortifiant, j'ôse même dire rien de si cruel, que d'être assûré qu'on rentrera un jour dans le néant. Cette pensée ne peut flatter qu'un homme que les remords de sa conscience tourmentent sans cesse, & qui, songeant aux crimes dont il est coupable, sent qu'il ne peut en éviter la punition que par son anéantissement.

Lucrece raisonne fort mal, lorsqu'il dit que la crainte des Enfers fait l'inquiétude perpétuelle de la vie, parce qu'appréhendant les approches de la mort, les plaisirs les plus sensibles sont imparfaits. * Cette crainte n'effraie point les honnêtes gens, ils comptent sur la bonté & la miséricorde de Dieu, ils se reposent sur la pureté & l'innocence de leurs mœurs.

Que les Théologiens, qui ont persécuté pendant leur vie un grand nombre de personnes vertueuses, souhaitent dans le fond de leur cœur que l'ame soit mortelle, cela ne me surprend pas. Que les Pré-

* *Et metus ille foras præceps Acherontis agendus*
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.
Lucret. *de Rerum Nat. Libr. III.*

Prélats, qui ont fait ſervir leur rang & leurs revenus à contenter toutes leurs paſſions, à ſatisfaire leur haine, leur jalouſie & leur ambition, tachent de ſe perſuader que la mort eſt la fin de l'eſprit, ainſi que du corps, il n'y a rien en cela de bien extraordinaire. Que les Souverains, qui ont tyranniſé leurs peuples, qui ſe ſont nourris du ſang de leurs ſujets, & deſalterés de leurs larmes, ſoient bien aiſes que l'immortalité de l'ame ſoit une chimère, cela eſt très naturel. Que les Miniſtres d'Etat, qui ont abuſé de leur crédit, qui ont trompé leurs maîtres, qui ont volé & pillé les particuliers, ſoient charmés d'être anéantis entiérement à leur mort, c'eſt une ſuite néceſſaire de leur manière de vivre. Mais qu'un honnête homme, qu'un Philoſophe, dont les jours ſe ſont écoulés dans la recherche de la vérité, qui a emploié tous ſes ſoins a détruire la ſuperſtition, qui a démaſqué le vice, qui a honoré la Divinité & reſpecté ſon prochain, ſoit troublé par l'appréhenſion de la mort, la choſe n'eſt pas poſſible. Il regarde l'immortalité comme le bien le plus parfait, il goute d'avance la ſatisfaction qu'il aura de joüir éternellement des biens qui ſont réſervés aux honnêtes gens.

LES *peines de l'Enfer*, dit un des plus illuſtres Philoſophes modernes, *ne regardant que les impies & les ſcélerats, pourquoi doit-*

doit-on chercher à en détruire la croiance? Il faut plûtôt s'efforcer de l'établir solidement, afin qu'elle soit comme un vautour qui ronge le cœur des criminels, & qu'elle les suive partout, ainsi qu'une furie attachée à leur personne. S'ils veulent se délivrer de cette fraïeur, s'ils souhaitent que la crainte des Enfers ne trouble point leur vie, qu'ils deviennent vertueux. Alors, bien loin que la croiance de l'immortalité de l'ame diminue leurs plaisirs, elle servira à les augmenter; ils craindront autant d'être desabusés de son immortalité, qu'ils souhaitent son anéantissement *. „ Si „ je me trompe, dit Cicéron, en admet„ tant l'éternité future de l'ame, je suis „ charmé de me tromper, & je ne veux „ point me desabuser de mon erreur pen„ dant que je vivrai. Lorsque je serai „ mort, s'il est vrai que l'ame périsse, je „ ne

* *Deinde, cum Inferorum pœnæ, qualescumque eæ sint, non nisi malos, improbos, injustos, scelestos, attineant, quid necesse est illos eximi pœnarum hujusmodi metu; cum hæc sit qualis justitiæ pars, ut hocce immani quasi vulture sub pectore alto habitante tundantur; ac nulla sit tam ferra Erinnys, nulla tam feralis Enyo, quæ adversus illas invocanda non sit, quamdiu illa patrant, ob quæ pœnas metuunt? Quod si liberari hoc metu exoptant, pravitatem igitur exuant, & a flagitiis desinant.* Philosophiæ Epicuri Syntagma, cum Refutationibus &c. *per* Petrum Gassendum, *pag.* 29. *Edit. Hag. in* 4.

» ne craindrai point que les Philoſophes, » qui ont ſoutenu cette opinion, & qui » ont terminé leur courſe, ſe moquent » de ma fauſſe crédulité dans l'autre » Monde *. »

AUX réflexions de Ciceron, permets, ſage & ſavant Abukibak, que j'en ajoute quelques-unes de Séneque. Ce Philoſophe ſe plaint à un de ſes amis de ce qu'il l'avoit empêché de croire l'immortalité de l'ame, en lui donnant de fortes raiſons de ſa mortalité. *Vous m'avez*, lui dit-il, *fait perdre tout le plaiſir que me donnoit un ſonge auſſi flatteur. C'étoit pour moi une ſatisfaction infinie de croire tout ce que diſent pluſieurs grands hommes de l'éternité de l'ame. Je goutois avec douceur des opinions qu'ils promettoient plûtôt qu'ils ne les prouvoient* †. TOU-

* *Si in hoc erro quod animas hominum immortales eſſe credam, libenter erro: nec mihi hunc errorem quo delector, dum vivo, extorqueri volo. Sin mortuus, ut quidam minuti Philoſophi cenſent, nihil ſentiam, non vereor ne hunc errorem meum mortui Philoſophi derideant.* Cicer. *de Seneſt. ad finem.*

† *Quomodo moleſtus eſt jucundum ſomnium videnti qui excitat, aufert enim voluptatem, etiamſi falſam, effectum tamen veri habentem; ſic epiſtola tua mihi fecit injuriam. Revocavit enim me cogitationi aptæ traditum, & iterum, ſi licuiſſet, ulterius juvabat de æternitate animorum quærere, imo me hercule credere. Credebam enim facile opinionibus rem magnorum virorum gratiſſimam promittentium* ma-

Toutes les perſonnes, à qui la vertu ſera chere, penſeront de la même manière que Cicéron & Séneque ; & quand il ſeroit vrai que tout périt avec le corps, elles ne voudront point recevoir, tandis qu'elles vivront, un ſentiment auſſi mortifiant. Eſt-il rien en effet de ſi cruel que de penſer qu'on rentrera pour toujours dans le néant, qu'après avoir penſé, & penſé d'une façon auſſi diſtincte & auſſi claire, on ſera à jamais privé de ces deux avantages ? Il eſt des momens, ſage & ſavant Abukibak, où je ſuis ſi épouvanté de la mortalité de l'ame, qu'il faut, pour calmer la douleur que m'inſpire cette penſée, que je recoure aux preuves de ſon éternité ; que je les repaſſe dans mon eſprit, & que je m'en ſerve pour diſſiper, le plûtôt qu'il eſt poſſible, un doute que je trouve cent fois plus capable de troubler les plaiſirs, que la crainte des ſupplices & des peines, réſervés à ceux qui auront violé les principes de la juſtice & de l'équité.

Si les hommes, ſage & ſavant Abukibak, étoient perſuadés du dogme de la mortalité

magis, quam probantium. Dabam me ſpei tantæ. Jam enim faſtidio mihi, jam reliquias ætatis infractæ contemnebam in immenſum illud tempus, & in poſſeſſionem omnis ævi tranſituris, cum ſubito experrectus ſum epiſtola tua accepta, & tam bellum ſomnium perdidi, quod repetam ſi te dimiſero & redimam. Seneca, *Epiſtola* CII.

té de l'ame, les Sciences & les beaux Arts languiroient, ou plûtôt feroient entiérement dans l'oubli. Nous vivrions presque tous comme des bêtes, uniquement occupés du moment présent; nous ne nous embarrasserions guères de laisser après nous un souvenir illustre; car quoi qu'en disent les Philosophes qui ont écrit le plus opiniâtrement contre l'immortalité de l'ame, ce desir ardent qu'ils avoient de transmettre leur nom à la postérité, est une des plus évidentes preuves de l'immortalité de l'ame. Si nous devions périr & être anéantis à la mort, il feroit impossible que notre esprit pût former un desir aussi ardent de se perpétuer dans celui de tous les autres hommes.

EPICURE, ce grand adversaire de l'immortalité de l'ame, étoit en peine de sa réputation; il travailla toute sa vie pour faire passer son nom à la plus reculée postérité, & lorsqu'il étoit à l'article de la mort, il se consoloit de quitter cette vie * par l'assûrance qu'il avoit que ses Ou-

* Voici les dernières paroles du Testament d'Epicure. *Cum ageremus vitæ beatum, & eundem supremum diem, scribebamus hæc: Tanta autem vis morbi urgebat vesicæ & viscerum, ut nihil ad eorum magnitudinem posset accedere. Compensabatur tamen cum his omnibus animi lætitia, quam capiebam memoria rationum inventorumque nostrarum.*

Ouvrages lui acquerroient une gloire éternelle.

Il faut donc avoüer, ſage & ſavant Abukibak, que cet amour de l'immortalité eſt une paſſion, qui fait une impreſſion trop forte ſur l'ame pour qu'elle n'ait rien de réel. La plus belle, la plus ſenſible, & j'ôſe ajouter la plus convainquante preuve de l'immortalité de l'ame, c'eſt l'idée que nous avons de l'immortalité: car il eſt conſtant que l'eſprit apperçoit cette immortalité, quoiqu'il ne la comprenne point clairement; une conviction intuitive l'aſſûre qu'il ne doit pas craindre d'être anéanti. Il eſt certains momens, où les plus grands Epicuriens abandonnent leur ſyſtême; leurs ames ſe révoltent malgré le joug où les fauſſes raiſons & les préjugés les ſoumettent contre un ſyſtême, dont la ſuite eſt auſſi mortifiante.

Spinosa, qui ſoutenoit avec entêtement la mortalité de l'ame, ſouhaitoit vingt fois dans la journée qu'elle pût être immortelle. Avide de gloire, & ambitieux d'acquérir une grande réputation, il penſoit ſans ceſſe au bonheur dont l'eſprit joüiroit, s'il étoit vrai qu'il pût être éternel. S'il crut qu'il périſſoit avec le corps, ce fut beaucoup plus par prévention que par une conviction parfaite.

Les

rum. Diog. Laert. *de Vita Philoſoph. in vita Epicuri. Lib. X. pag.* 413.

LES Philosophes Epicuriens prétendent que *si l'immortalité étoit le partage de notre ame, bien loin qu'elle soupirât de douleur dans le tems de sa dissolution, elle devroit au contraire regarder son départ comme un bonheur qui lui fournit le moïen de quitter, ainsi que le serpent, une dépouille vieille & incommode* *. La crainte, sage & savant Abukibak, que l'ame fait paroître en quittant le corps, est un sentiment intérieur qui marque clairement son immortalité. Elle craint alors un passage, qu'elle regardoit autrefois comme sa fin; une idée de son éternité, innée & attachée à son essence, se fait sentir. Tel, qui pendant sa vie se figuroit d'être convaincu que la nature de son ame étoit dans son sang, & par conséquent périssable, tremble à l'heure de la mort, & reconnoît combien il étoit peu assûré de son opinion. Les faux raisonnemens, les illusions, les apparences fortes si l'on veut, s'évanoüissent; il ne reste que le souvenir des crimes & la crainte de la punition.

JE suis assûré, sage & savant Abukibak, qu'il

* - - - *Quod si immortalis nostra foret mens,*
Non jam se moriens dissolvi conquereretur,
Sed magis ire foras, vestemque relinquere ut anguis,
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.
Lucret. *de Rer. Nat. Lib. III.*

qu'il n'eſt aucun Epicurien qui meure parfaitement convaincu de ſes opinions. Spinoſa prouve cette vérité, il étoit en mourant ſi peu aſſûré dans ſes ſentimens, qu'il refuſa de voir aucun Miniſtre, par l'appréhenſion de montrer quelque foibleſſe, & quelque incertitude ſur le ſyſtême qu'il avoit établi; mais il prenoit en vain ces précautions. Il ſentoit malgré lui des preuves de cette immortalité qu'il avoit combattue, & ſon doute étoit la première peine de ſes opinions.

EVITONS donc ſoigneuſement, ſage & ſavant Abukibak, de donner quelque croiance à un ſyſtême qui ne peut nous rendre heureux, ni dans ce Monde-ci, ni dans l'autre. Quand il feroit vrai que nous ſerions dans l'erreur, nous ſerons après la mort dans le même état que les Epicuriens, & nous aurons pendant la vie joüi d'une félicité & d'une ſatisfaction qui leur eſt inconnue.

JE te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.



LET-

LETTRE SOIXANTE-DEUXIEME.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE ne ſaurois approuver, ſage & ſavant Abukibak, la délicateſſe outrée de certaines gens qui condamnent les Hiſtoriens qui ont rapporté avec naïveté les débauches & les crimes de pluſieurs Princes, dont les vices ont étonné l'Univers. Je penſe que la deſcription des infamies les plus criantes devient utile au bien de la Société, & qu'elle ſert de frein aux mauvais Souverains; il n'eſt point de Tyran qui ne craigne les reproches que lui fera la poſtérité, lorſqu'il voit les portraits odieux que Suétone & Tacite ont faits de quelques Empereurs Romains, & qui ne fremiſſe, en examinant juſqu'à quel point il ſera déteſté.

LES Princes ne ſont pas les ſeuls à qui les deſcriptions vives & peu flattées ſervent utilement, les peuples peuvent en profiter beaucoup. Ils connoiſſent par-là combien grands ont été les maux de pluſieurs Nations, gouvernées par des Souverains injuſtes, cruels, laſcifs, impudiques,

ques, & ils rendent graces à Dieu de celui qu'il lui a plû leur donner. S'il eſt bon, s'il eſt équitable, ils le ſervent avec plus d'amour & de fidélité; s'il n'a que des qualités médiocres, ou ſi les bonnes ſont balancées par les mauvaiſes, ils ſupportent ſes défauts avec patience, en ſongeant qu'il y en a eu qui ont été cent fois plus mauvais & plus mépriſables.

En ſoutenant, ſage & ſavant Abukibak, que les Hiſtoriens rendent un grand ſervice à la Société civile par les portraits odieux qu'ils font des vices & des débauches des Tyrans, je ne prétends point établir qu'il ſoit permis d'inventer des faits qui n'ont jamais eu aucune réalité, & qu'il ſoit équitable de ſurcharger ceux qui ſont arrivés. Il s'en faut bien que ce ſoit-là mon ſentiment, je ſoutiens au contraire, que lorſqu'on agit d'une manière auſſi peu ſenſée, on nuit au Public, au lieu de le ſervir; car en ſe laiſſant emporter à une paſſion aveugle, & en prêtant des actions fauſſes à des perſonnes qui ne les ont jamais commiſes, on diminue le crédit des Hiſtoriens ſages & impartiaux, & bien des gens peuvent ſe figurer que puiſqu'on a inventé des calomnies pour augmenter l'horreur qu'on avoit pour la mémoire d'un Prince, on peut agir de même pour flétrir celle d'un autre.

JE ne ſaurois, par exemple, approuver bien des choſes qu'ont dit d'Eliogabale pluſieurs Hiſtoriens. Je ne doute pas un ſeul inſtant que ce Prince n'ait été un monſtre d'impudicité ; mais je ne puis croire qu'il ait fait toutes les extravagances que Lampride, Spartian, Aurele Victor, Eutrope & pluſieurs autres en racontent.

DEUX raiſons me font ſoupçonner que la moitié des actions qu'on lui attribue, ſont outrées, & qu'en les rapportant, on a mêlé le faux avec le vrai. La première, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui n'eſt pas entiérement fou, ait pû les commettre; la ſeconde, c'eſt que s'il les avoit exécutées, le peuple n'eût pas ſouffert qu'il les eût réïtérées pluſieurs fois.

POUR ſentir mieux la vérité de mon raiſonnement, il ne faut que parcourir les folies qu'on attribue à Eliogabale, & conſidérer en même tems que tous les Hiſtoriens qui les rapportent, ne diſent point que ce Prince fût inſenſé. Ils rejettent toutes ſes fautes ſur ſon amour outré pour les femmes, & ſur ſon caractère impudique. Comment auroient-ils pû faire paſſer cet Empereur pour un fou, puiſqu'ils conviennent qu'il ſut ſi bien ménager les troupes Romaines & acquérir leur amitié, ſoit par les manières généreuſes, ſoit par le nom d'Antonin qui

leur étoit extrêmement cher, & qu'il s'étoit donné fort-à-propos, qu'elles l'élurent pour leur Prince? Eſt-il probable de vouloir qu'un homme qui n'obtient l'Empire que par ſa politique, ſoit un homme privé du ſens commun? Or, il faudroit qu'Eliogabale l'eût été, s'il avoit fait tout ce qu'on lui impute. Examinons quelques-unes de ſes actions.

On dit qu'il établit dans Rome un Sénat de femmes, qui décidoit de toutes les affaires qui concernoient le beau ſexe. Ce prétendu Sénat, dont les Hiſtoriens ont fait tant de bruit, pourroit bien n'avoir été établi que comme un Tribunal, dont la juriſdiction ne s'étendoit que ſur la galanterie. On en a vû un de cette eſpèce pendant long-tems en Provence, & la *Cour d'Amour* eſt connue de tous ceux qui ont une legère teinture de l'Hiſtoire. Je croirois donc aſſez volontiers qu'Eliogabale avoit inſtitué un Sénat de femmes, auquel les Ecrivains ont attribué bien des choſes imaginaires. Si cet Empereur eût été moins adonné à ſes plaiſirs, peut-être n'eût-on jamais parlé de ce Parlement féminin, que comme d'un badinage & d'une plaiſanterie. Voions un autre fait.

On rapporte qu'Eliogabale ſe promenoit dans les rues de Rome dans un char, trainé par des lions privés. Cela me paroît très poſſible, & de nos jours, ſans

être

être Empereur, ni Souverain, on voit à Londres & à Paris beaucoup de gens qui prennent plaiſir à ſe faire trainer par de gros dogues dans de petits chariots. Mais l'on ajoute qu'Eliogabale couroit ſouvent toute la ville dans un char, auquel quatre femmes toutes nues étoient attelées en guiſe de jumens, qu'il conduiſoit lui-même dans un état auſſi indécent. J'avoüe que ce ſont-là des hiſtoires auxquelles je n'ajoute foï qu'avec peine. Si l'on diſoit ſimplement qu'il a fait une fois dans ſa vie une pareille extravagance, je penſerois qu'étant yvre, il n'eſt pas impoſſible qu'il ſe ſoit porté juſqu'à cet excès; mais l'on prétend qu'il étoit coutumier de faire ces ſortes de promenades. Je demande ce que l'on diroit dans les païs de l'Europe où l'on a pour les Princes le plus profond reſpect, ſi l'on voioit un Monarque nud dans un phaëton, courant les rues de ſa capitale, trainé par deux Italiennes à croupe maigre & dure, ou par deux Flamandes à gros tetons & feſſes tremblantes? Le peuple ne ſortiroit-il pas de ſon aveuglement? Ne reconnoîtroit-il pas combien un Prince qui fait de pareilles infamies, eſt indigne de le commander? Ne ſe ſouleveroit-il pas? Je veux que la première fois ſa ſurpriſe ne fût mêlée que d'indignation, il eſt certain que la ſeconde ſeroit bientôt ſuivie par la fureur, & qu'il lapideroit peut-être un impudique fanatique.

LES

Les Turcs ont pour leur Empereur une soumission, qui tient plus de l'esclave que du simple sujet ; cependant qu'arriveroit-il à un Grand-Seigneur qui se promeneroit dans Constantinople, traîné par des Géorgiennes toutes nues ? Je suis bien assûré qu'à sa première sortie dans un pareil équipage, les Janissaires lui ôteroient non seulement l'envie, mais même le pouvoir d'en faire une seconde.

Convenons donc, mon cher Abukibak, qu'il est impossible qu'il n'y ait quelque chose d'outré dans le reproche que les Historiens ont fait à Eliogabale.

Celui d'avoir débauché une Vestale me paroît beaucoup plus vraisemblable. On a voulu cependant rendre cette action plus odieuse qu'elle ne l'étoit ; car enfin, quelque crime qu'il y ait à séduire une Vierge, combien n'y a-t-il pas eu de gens dans ces derniers tems qui ont abusé de jeunes Nonnains, auxquels on n'a point donné tous les noms injurieux qu'on a prodigués à Eliogabale. Si cet Empereur n'eût pas eu le sort de tous ceux dont on hait la mémoire, on eût peut-être plaisanté sur son crime, comme on a badiné sur celui de plusieurs Moines égrillards, qui ont fait servir maintes Religieuses à la propagation du genre humain. Il y auroit un nombre de gens qui traiteroient de bagatelle la séduction de la Vestale ;

tale; & le pis qui pût en arriver à Eliogabale, ce seroit de donner matière à quelque Poëte d'en faire un conte dans le goût de ceux de la Fontaine. Si l'on faisoit des déclamations contre tous ceux qui ont obtenu des faveurs d'une belle Recluse, on verroit autant d'*invectives* & de *Philippiques*, qu'on voit de Livres mystiques ennuieux, & de Romans mal écrits.

On reproche encore à Eliogabale la somptuosité & la profusion dans ses repas. Je conviens qu'il étoit extrêmement sensuel & voluptueux, je condamne sa gourmandise, je la déteste si l'on veut; mais je ne puis m'empêcher de rire des fables ridicules qu'on raconte à ce sujet. On veut qu'il fit servir ordinairement à sa table des pâtés de langues de paons & de rossignols; que ne disoit-on, pour rendre moins absurde un pareil conte, que du tems de ce Prince les rossignols étoient aussi communs que les poules, & que charmés de l'honneur d'être mangés par un Empereur Romain, ils venoient de toutes les parties de l'Univers se rendre à Rome? Cependant, quand on supposeroit qu'ils auroient eu cette attention, ils n'auroient pû long-tems fournir à la quantité qu'il en falloit: il ne reste d'autre ressource que d'assûrer que les langues de rossignols croissoient de nouveau, comme les herbes & les salades, lorsqu'elles a-
voient

voient été coupées. *Des pâtés de langues de rossignols!* Grand Dieu! Si quelqu'un écrivoit aujourd'hui une pareille fable, & qu'il ne prît pas la précaution d'avertir qu'il n'exige d'autre croiance de ses Lecteurs que celle qu'on donne à des Contes des Fées, que ne diroit-on point de lui?

Je ne m'étonne point que quelques Auteurs aient voulu nourrir Eliogabale de langues de paons & de rossignols, puisqu'ils ont fait donner aux lions de ce Prince des geais & des phaisans pour unique nourriture. Il falloit que ces lions eussent peu d'appétit, ou il étoit aussi difficile de pourvoir à leur table, qu'à celle de leur maître.

Les libertés qu'Eliogabale prenoit avec des bouffons & des farceurs qu'il entretenoit, ont été justement condamnées. Rien n'est plus indigne de la majesté d'un Souverain, que de se faire une occupation journalière d'être le témoin des extravagances d'une troupe de faquins, qui n'ont que le talent d'avilir l'humanité & de la rendre méprisable. Une bête ne cherche point à faire rire une autre bête, en se rendant ridicule: jamais l'on ne vit un âne, pour gagner les bonnes graces d'un cheval, faire quelque saut comique, ou quelque grimace risible. En blâmant les Souverains qui s'abaissent jusqu'au point de favoriser les bouffons & les

les baladins, je prétends qu'on n'a pas été en droit de reprocher avec tant d'aigreur à Eliogabale ce qu'on a pardonné & toleré dans tant d'autres Princes; car il n'agiſſoit point avec ces farceurs d'une manière cruelle, telle que l'a été celle de Néron, & de quelques autres Tyrans. Il ſe contentoit de ſe divertir à leurs dépens par quelques plaiſanteries: quelquefois il leur faiſoit ſervir des mêts très délicats, & peu de jours après, il les faiſoit aſſeoir autour d'une table, où les mêmes mêts étoient repréſentés en marbre. Il obligeoit les bouffons à boire auſſi copieuſement que s'ils euſſent bien mangé, & qu'ils ſe fuſſent trouvés à un véritable feſtin. Je conviens qu'il y a dans ces actions peu de décence & de gravité, & qu'elles ſont même extravagantes; mais enfin le ſont-elles aſſez pour avoir occaſionné tout ce que l'on a dit d'Eliogabale? Combien de Souverains n'y-a-t-il pas eu qui ont fait des choſes auſſi peu dignes de la majeſté de leur rang, & auxquels on les a pardonnées comme des ſaillies enjoüées? On eſt même allé quelquefois juſqu'à leur accorder le nom d'aimable.

L'HISTOIRE la plus ſurprenante qu'on ait écrite d'Eliogabale, & qui à mon avis doit être regardée comme une fiction de Poëte, plûtôt que comme une choſe arrivée réellement, c'eſt l'opération qu'on veut

veut que ce Prince se soit fait faire pour devenir femme. On prétend qu'il fit assembler les plus habiles Médecins & Chirurgiens, & qu'il leur promit de grandes récompenses, s'ils pouvoient changer son sexe. Le miracle qu'il exigeoit des disciples d'Hipocrate, étoit assez considérable pour devoir les bien païer, s'ils pouvoient réüssir. Faire une jeune pucelle d'un vieux débauché, c'est-là une métamorphose assez difficile: cependant quelques Auteurs assûrent qu'il y eut des Chirurgiens qui entreprirent de l'exécuter; mais que ce fut au grand détriment d'Eliogabale, auquel on ôta bien le sexe masculin, mais à qui l'on ne put jamais former le féminin. L'ouverture qu'on lui fit à la place des parties qu'on avoit enlevées, aiant fort mal réüssi, il fallut qu'il prît patience, & que ne pouvant être femme qu'à demi, il se contentât desormais de se donner le nom de Bassiane, au lieu de celui de Bassian qu'il portoit avant l'opération.

En vérité ne faut-il pas être bien imbécille pour croire qu'un homme, qui, tout vicieux qu'il est, n'est point privé du sens commun, aille se figurer de vouloir devenir femme, & se fasse faire une blessure aussi infructueuse & aussi inutile que celle qu'on veut qu'Eliogabale ait ordonné qu'on lui fît? Quoi! un homme qui aimoit si fort les plaisirs de l'amour, &

& qui se servoit si bien & si avantageusement du sexe masculin, aura livré à un rasoir tout le bonheur & la félicité de sa vie, uniquement par la fantaisie de ressembler à ces femmes qu'il chérissoit tant? Cela est absurde, je ne saurois croire ce que disent les Auteurs d'un fait aussi opposé à la raison, & j'ôse dire, à l'évidence. Eliogabale s'habilloit souvent en femme, il se fardoit, & il imitoit toutes leurs manières. Quelqu'un aura dit qu'il ne manquoit à cet Empereur pour être femme entiérement, que de se faire enlever les parties qui le faisoient homme. Un Ecrivain aura outré cette pensée, & d'un coup de plume il aura lui-même fait l'opération à Eliogabale. Dix autres Auteurs auront copié ce premier; voilà comme les mensonges se perpétuent.

JE te salue, sage & savant Abukibak.



LETTRE SOIXANTE-TROISIEME.

Le Cabaliste Abukibak, *au studieux* ben Kiber.

TU penses si sagement, mon cher ben Kiber, que tu n'as point besoin de mes avis pour te conduire. Souffres ce-

pendant que je te communique, non pas en maître, mais en ami, quelques réflexions que j'ai faites sur les desirs frivoles que forment presque tous les hommes. Ils passent leur vie à souhaiter ce qu'ils n'ont point, & ne font aucun cas de ce qu'ils possedent. Il arrive que lorsqu'ils meurent, au lieu de dire qu'ils ont vécu, ils doivent dire qu'ils ont souffert, puisque rien n'est plus dur que d'envier sans cesse un bien qu'on ne peut obtenir.

Si nous refléchissons sur la plûpart des choses que nous desirons, nous reconnoîtrons que si nos souhaits étoient accomplis, peut-être nous arriveroit-il autant de mal que nous esperons de bien. Nous nous trompons souvent sur nos propres intérêts, celui qui gouverne l'Univers, les connoît bien mieux que nous-mêmes. Résigné, mon cher ben Kiber, à sa volonté toute puissante, je me soumets sans peine à tout ce qui m'arrive. Je sais que mes souhaits ne changeront point mon sort, j'évite, autant que je puis, d'en former d'inutiles. Pour me fortifier & m'entretenir dans ces principes sensés, je repasse souvent dans mon esprit qu'il n'est aucun bien qui ne pût m'être très nuisible dans la suite.

Ce que je dis paroît d'abord absurde, ou semble pour le moins un paradoxe des plus outrés; rien n'est cependant plus véritable. Qu'y a-t-il, par exemple, qui soit

soit plus naturel que de regarder la santé du corps comme une chose essentielle à la durée de la vie ? Une constitution forte & vigoureuse est pourtant moins avantageuse qu'une médiocre, & sujette de tems en tems à quelques incommodités. Hipocrate assûre qu'il n'est rien de si dangereux que de joüir d'une santé trop parfaite *, parce que la Nature aiant atteint le plus haut dégré & ne pouvant aller plus loin, il faut nécessairement qu'elle s'affoiblisse, & qu'elle perde de ses forces; & c'est ce qui cause ces maladies promptes, dangereuses, & ordinairement mortelles. Rarement voit-on un homme d'un tempérament délicat mourir de mort subite, & être sujet à des apoplexies, ou à de pareilles incommodités. D'ailleurs, il semble que plus on a de la force & de la vigueur, moins on cherche à ménager sa santé. Presque toutes les personnes, qui pendant leurs premières années ont été d'un tempérament robuste, l'ont rendu plus foible que celui des gens qui n'avoient qu'une vigueur médiocre, parce que ces derniers sont attentifs à ne rien faire qui puisse leur nuire. Ils craignent de n'entreprendre quelque chose au-dessus de leurs forces, ils veillent à leur conservation, & vieillissent ordinairement davan-

* Αἱ ἐπ' ἄκρον εὐεξίαι σφαλεραί. *Habitus, qui ad summum bonitatis attingunt, periculosi*, Hipocrat. *Aphor. III. Sect. I.*

vantage que ceux qui par leur bonne conſtitution paroiſſoient ne devoir jamais mourir. Platon me paroît très fondé, lorſqu'il a ſoutenu que les hommes les plus robuſtes n'étoient pas les plus eſtimables; mais bien ceux qui poſſédoient les qualités de la beauté & de la force dans un dégré de médiocrité.

PUISQUE nous ne pouvons deſirer la ſanté, ſans courir le riſque que l'accompliſſement de nos ſouhaits ne nous nuiſe, quel eſt le bien qui ne puiſſe nous devenir funeſte? Parcourons les choſes que les hommes ſouhaitent avec le plus d'ardeur, & nous trouverons par-tout des riſques & des revers.

UN amant amoureux d'une maitreſſe, belle, aimable, ſpirituelle, eſt beaucoup moins tranquille & moins heureux qu'un autre qui n'eſt attaché qu'à une perſonne laide, ou d'une médiocre beauté. Il eſt accablé par le nombre de ſes rivaux, qui tous envient ſon bonheur, & qui tâchent de le lui ravir, au lieu que l'autre joüit en paix de ſa conquête.

UN mari eſt dans le même cas qu'un galant. Si ſon épouſe eſt belle, chacun s'empreſſe d'en être écouté. La Fontaine a eu raiſon de dire que

Cocuage & beauté logent ſouvent enſemble.

Cependant chacun ſouhaite d'être aimé d'une belle femme. Un homme à marier prie

prie tous les jours le Ciel de lui destiner une compagne remplie de charmes, celui qui a épousé une femme laide, fait souvent des vœux pour qu'elle lui laisse par sa mort le moïen d'en prendre une jolie. Il ignore son bonheur, il envie un bien dangereux, pire que le mal qu'il se figure de souffrir.

UNE personne sensée, mon cher ben Kiber, ne sera jamais fâchée d'être le mari d'une femme qui ne soit pas jolie, pourvû qu'elle n'ait rien de dégoutant. J'ai été le témoin à ce sujet de la sage repartie d'un Philosophe. Il avoit épousé une jeune personne assez laide, un homme, la voiant pour la première fois dans une assemblée, & ne la connoissant point, s'adressa à lui pour savoir qui elle étoit. *Quelle est cette femme si laide?* lui demanda-t-il, *C'est mon épouse*, repondit avec beaucoup de sang froid le Philosophe. *Je suis charmé que vous ne la trouviez pas belle; j'aurai un rival de moins. Je voudrois bien être assûré que tout le reste des hommes pensât comme vous.*

CONVENONS, mon cher ben Kiber, que ce mari raisonnoit très sensément, & que desirer d'avoir une belle femme, souvent c'est souhaiter mille peines & mille inquiétudes. Poursuivons l'examen des principaux souhaits des hommes.

PLUSIEURS demandent au Ciel avec instance de leur donner des enfans. S'ils connoissoient les obligations, les soins, les

les chagrins d'un pere de famille, ils beniroient souvent leur stérilité & celle de leur épouse. Quel est le sort d'un pere, à qui le Ciel donne un enfant enclin à des vices honteux? Quelle douleur ne ressent-il pas des débauches & des crimes de son fils? Est-il d'état plus triste que celui d'un chef de famille, qui, après avoir travaillé pour acquérir du bien à ses enfans, voit qu'il n'a travaillé qu'à leur fournir les moïens pour être plus vicieux? Combien de peres n'y-t-il pas, qui demandent à Dieu la mort d'un enfant qui les deshonore, ou qui cherche à les deshonorer?

Je voudrois bien que ceux qui souhaitent si ardemment d'avoir une nombreuse famille, me dissent quelle assûrance ils ont que leurs enfans ne leur causeront pas un jour les plus mortelles douleurs? Tel homme fait des neuvaines à tous les Saints, & gagne toutes les Indulgences pour obtenir un fils, qui feroit trois pelerinages à pieds nuds jusqu'à St. Jaques de Compostelle, pour n'en point avoir, s'il connoissoit le caractère, l'humeur & la méchanceté de celui qu'il aura.

Il est peu d'hommes dans l'Univers qui ne desirent les richesses. Ce souhait est encore plus général que celui d'avoir des enfans, il est ordinairement cent fois plus pernicieux. Le présent le plus nuisible que le Ciel puisse nous faire, c'est de nous accorder de grands trésors, pres-

preſque toujours ſuivis de toutes les paſſions.

Ce marchand étoit ſenſé, lorſqu'il n'étoit riche que médiocrement. Il étoit occupé du ſoin de ſon commerce, il n'avoit point perdu le ſouvenir de ſon état, il vivoit comme il étoit décent qu'il vécût. Depuis qu'il a fait une grande fortune, non ſeulement il ne connoît plus ſes parens & ſes anciens amis; mais il ſe méconnoît lui-même. Il eſt occupé à ſe faire donner des ancêtres par quelque avide & affamé Généalogiſte, il ſe rend ridicule aux yeux de tous les gens ſenſés par les airs de grandeur qu'il affecte, & qui lui ſiéent auſſi peu qu'un harnois, garni d'or & de diamans, à un âne. Il eſt inutile, non ſeulement à ſa famille qu'il réduira bientôt par ſes folles dépenſes dans une ſituation très triſte; mais encore à ſa patrie qu'il ſervoit utilement lorſqu'il n'étoit que ſimple marchand, en travaillant à l'augmentation du commerce.

Ce Gentilhomme, qui vivoit il y a ſix mois dans une terre dont le revenu ſuffiſoit à ſa dépenſe & à ſon entretien, vient de recevoir un héritage conſidérable. Il a quitté ſur le champ ſon ancienne & paiſible demeure, où ſes mœurs & ſa probité n'avoient rien à appréhender. Il eſt arrivé à Paris, y a pris des équipages, des domeſtiques, un hôtel, & une maitreſſe qui va lui aider à manger les biens dont il a hérité; & lorſqu'ils ſeront

ront entiérement consumés, ceux qu'il avoit autrefois & qui lui suffisoient, auront le même sort: il sera réduit à l'aumône, pour avoir été trop riche. S'il avoit toujours eu un bien médiocre, il n'auroit jamais connu l'art & le moïen de se ruiner.

Ce Prêtre vivoit pieusement, lorsqu'il n'avoit qu'un simple Bénefice. Depuis qu'il a été nommé à une Abbaye, ses mœurs sont changées. Il a quitté le Bréviaire pour le vin de Champagne, & le Missel pour la fillette. Quand il n'avoit qu'un revenu médiocre, il ne songeoit point à des plaisirs qu'il n'eût pû gouter; actuellement il en est entiérement occupé. A peine se souvient-il de son état: il veut du moins en rendre aimables & gracieuses toutes les fonctions, il dit encore la Messe deux ou trois fois l'année pour s'amuser.

Cet Evêque auroit été un excellent Prélat, s'il eût été nommé à un Evêché de huit mille livres de rente, éloigné de cent lieuës de Paris. Il en a un de soixante ou de quatre-vingt, qui n'est qu'à une journée de la Cour; il fixe son séjour à Versailles. Le successeur des Apôtres se fait courtisan: au lieu de prêcher & de donner des bénedictions dans son diocèse, il fait des complimens & des réverences dans l'anti-chambre du Ministre.

Les honneurs, les dignités sont aussi dangereuses que les richesses, & ne changent

gent pas moins les inclinations & les mœurs. Voions un Seigneur qui n'eſt que ſimple particulier à Paris, nous le trouverons doux, poli & civil. Examinons-le à Verſailles, où il devient eſclave du Miniſtre, ainſi que tous ceux qui ſont attachés à la Cour, il eſt ſouple, inſinuant & affable. Suivons-le dans ſon gouvernement, où ſa charge lui donne le droit de commander, il eſt fier, hautain, impérieux, & à peine daigne-t-il parler à ceux qui l'environnent. Il joüe, à cinquante ou à cent lieues de Verſailles, le perſonnage d'un Roi de Théatre, auſſi parfaitement que le rolle d'eſclave lorſqu'il eſt ſous les yeux du Monarque.

CET Officier étoit aimé des troupes lorſqu'il n'étoit que Lieutenant-général: il en eſt haï depuis qu'il eſt Maréchal. Quelle eſt donc la raiſon de l'inconſtance des ſoldats? Le changement d'humeur & de caractère du Général. Le Bâton l'a rendu dur, fier, inſupportable à tous ceux qui ſont obligés d'avoir affaire à lui; il auroit toujours été aimé, s'il n'avoit jamais été Maréchal de France.

UN autre Lieutenant-général étoit eſtimé, on le regardoit comme un homme capable de remplir les premiers emplois militaires, on le citoit comme un des meilleurs Officiers de l'Europe; le Prince, le Miniſtre, la Cour étoient également prévenus en ſa faveur. Le Général en chef meurt, il lui ſuccéde. Sa réputa-

tion tombe, ſon mérite s'évanoüit; cet homme qu'on eſtimoit, perd la carte dans les moindres occaſions. Il croit toujours avoir le Prince Eugene à ſes trouſſes, une marche de quarante lieuës eſt à peine capable de le raſſûrer. Lui parle-t-on, il ne repond point; lui demande-t-on ſes ordres, il pleure. Le Souverain eſt inſtruit de ſes pleurs, il en connoît tout le danger pour l'armée & pour le Roïaume, il rappelle le Général, & lui permet de vivre tranquille à Paris, & de s'y amuſer à régler l'épaiſſeur & la hauteur des murailles des villes & des citadelles. Tandis que cet Officier avoit occupé le ſecond rang, il avoit trompé l'Europe entière, le Bâton de Maréchal de France a fait connoître que ſon véritable talent étoit celui d'obéir, & de ne jamais commander.

Plus je fais attention, mon chér ben Kiber, aux biens que nous deſirons ardemment, plus je me perſuade que nous devons craindre que la Providence ne contente nos ſouhaits téméraires. Laiſſons-la agir, ſans la fatiguer par nos demandes; elle ſait bien ce qu'il nous faut. Reſléchiſſons ſans ceſſe, pour modérer nos ſaillies d'ambition, que le marchand, le Gentilhomme, le Prêtre, l'Evêque, le Courtiſan & le Guerrier trouvent ſouvent leur malheur dans ce qu'ils penſoient devoir faire toute leur félicité.

Le Savant n'eſt pas exempt d'eſſuier le mê-

même fort, & la ſcience, mon cher ben Kiber, eſt quelquefois un préſent du Ciel auſſi nuiſible que les richeſſes. Spinoſa, Berigard, Vanin, Pomponace, & tant d'autres Philoſophes n'euſſent jamais donné dans l'Athéïſme, s'ils ne s'étoient appliqués à l'étude. Leurs connoiſſances ont été la cauſe de leur perte: *Evanuerunt in cogitationibus ſuis.* Combien d'autres Savans ont été malheureux par d'autres motifs? Les uns ont ſouffert toute leur vie, & ont été dans la miſère. S'ils ſe fuſſent appliqués à toute autre choſe qu'à la lecture, ils n'auroient point été à la veille de mourir vingt fois de faim. Les autres ſe ſont attirés des ennemis redoutables; ils n'ont pû dire la vérité, ſans révolter une foule de gens intéreſſés à ſoutenir le menſonge. Si de Thou eût écrit une Hiſtoire auſſi fauſſe, auſſi pitoiable, & auſſi menteuſe que l'eſt la *Continuation de l'Hiſtoire d'Angleterre de Rapin-Thoiras*, jamais Jéſuite, Moine, ou Ultramontain ne ſe fût aviſé de l'injurier. Si l'Auteur des *Lettres Juives* n'eût jamais fait qu'une inſipide compilation de gazettes, telle que celle que donne tous les mois le compilateur de l'*Hiſtoire de Dannemarc*, jamais un tas de grimauds & de barbouilleurs ne l'euſſent ennuié de leur fades & rampantes rhapſodies. La réputation de Voltaire fut la principale cauſe des ennemis qu'il eut.

LES talens ſont accompagnés de plu-
ſieurs

ſieurs choſes qui en diminuent le prix, ſur-tout aux yeux d'un homme qui aime la tranquillité. Il eſt quelquefois plus heureux d'être auſſi ignorant que l'Auteur des *Anecdotes Hiſtoriques & Littéraires*, que d'être auſſi ſavant que l'illuſtre Bayle. Ce dernier fut perſécuté pendant toute ſa vie ; l'autre ruine des Libraires, tue des malades, & accable le Public, & perſonne ne lui dit mot.

Je te ſalue, mon cher ben Kiber.

LETTRE SOIXANTÉ-QUATRIEME.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſage* ben Kiber.

LORSQUE je reflèchis, mon cher ben Kiber, ſur la conduite de la plus grande partie des hommes, j'excuſe, & même peu s'en faut que je n'approuve les actions & la façon de penſer de quelques perſonnes, auxquelles on donne le nom de *Miſantropes*. Le reproche qu'on leur fait, eſt une eſpèce d'éloge de leur vertu. Quel eſt le mortel véritablement vertueux, que les vices dont ce ſiécle eſt ſouillé, ne révoltent & ne rendent ſombre, chagrin & mélancholique ? C'eſt en vain qu'on prétend que dans tous les tems les hommes ont été à peu près les mê-

mêmes, & qu'on ne voit dans celui-ci que ce qu'on a vû dans les autres. Je ſoutiens que les foibles mortels n'ont jamais été auſſi fous, auſſi inſenſés, auſſi vicieux, & auſſi dignes de pitié qu'ils le ſont aujourd'hui. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût dans toutes les Nations beaucoup de ces gens qu'on appelle *Miſantropes*, pour qu'elles puſſent profiter des avis, des corrections, des plaiſanteries & des invectives de ces Philoſophes mélancholiques.

Ouï, mon cher ben Kiber, je ſuis fermement perſuadé que rien n'eſt ſi utile dans la Société civile qu'une bonne & nombreuſe quantité de *Miſantropes*; je les regarde comme les pédagogues & les précepteurs du genre humain. Une partie du monde étoit preſque tombée dans l'enfance, & l'autre dans la phréneſie; il faut mener les hommes, ou comme des enfans, ou comme des phrénetiques. Les ſimples Philoſophes, les Sages, les Savans ne ſont plus propres à leur ſervir de conducteurs, & il eſt néceſſaire qu'il y ait des gens d'un caractère plus ſingulier, plus vif & plus violent. Les précepteurs ordinaires n'étant plus de ſaiſon, il ſeroit bon qu'il y eût des cenſeurs & des correcteurs plus ſévères, en un mot des *Miſantropes*.

A quoi ſerviroient toutes les leçons de Séneque & d'Epictete auprès d'un Petit-maître? Pourroient-elles jamais le rendre ſenſé, & l'obliger à reſpecter le Public, &

& à ne point affecter de ſe rendre ridicule par des manières auſſi extraordinaires que bizarres ? Elles ne produiroient aucun effet ſur lui. Ces Philoſophes lui vanteroient en vain l'amour de la vertu, & lui peindroient vainement l'horreur du vice, il ſe moqueroit de leurs diſcours, les tourneroit en ridicule, & y répondroit peut-être en ſiflant, ou en chantant un air de quelque Opera nouveau. Mais un *Miſantrope*, accoutumé à dire durement des vérités néceſſaires, eſt l'homme qu'il faut à un fat pour le faire rentrer en lui-même. *Vous avez*, lui dira-t-il, *des manières qui m'amuſent pendant un inſtant, & qui m'ennuient enſuite. Elles ſont aſſez comiques pour exciter mes ris, mais trop fades pour pouvoir les faire durer. Vous n'êtes bon à voir qu'un moment ; encore faut-il que ce moment ſoit bien court. Voulez-vous*, continuera-t-il, *que je vous parle franchement ? Je m'étonne que vos pareils ne ſe ſoient pas encore aviſés de demander qu'on établît dans le Roïaume des prix & des récompenſes pour ceux qui ſauroient ſe rendre les plus ridicules, comme on en a fondé pour ceux qui ſavent le mieux faire des complimens. A tout prendre, vos manières ſont bien auſſi ennuieuſes que les trois quarts des Diſcours Académiques. Si l'on établiſſoit une aſſemblée où l'on recompenſât les airs affectés, les façons de penſer ſingulières, je ne doute pas que vous ne fuſſiez un des premiers à reſſentir les effets d'une Société auſſi utile. On couronneroit ſans doute*

en

en vous le mérite ſupérieur que vous avez de vous disloquer ſucceſſivement tous les membres, de tordre la bouche, de rouler les yeux méthodiquement, de parler ſans rien dire, de rire ſans ſujet, de vous affliger ſans cauſe, & de mentir avec autant de confiance & de hardieſſe, qu'un autre qui dit la vérité.

CES plaiſanteries ſanglantes, mon cher ben Kiber, prononcées d'un ton moqueur, & tel qu'eſt celui d'un *Miſantrope*, font bien plus d'impreſſion, touchent & remuent bien plus le cœur, que les plus beaux diſcours Philoſophiques. Tous les Auteurs moraux, tous les Prédicateurs n'ont jamais guéri un Petit-maître de ſes folies, & le *Miſantrope de Moliere* a plus fait de bien à la France que les *Sermons de Bourdaloüe* & les *Caractères de la Bruyere.* Puiſqu'une ſimple copie a produit tant de bien, que ne devroit-on pas eſperer des originaux?

LES hommes agiſſent preſque toujours dans toutes leurs actions par cet amour propre qui eſt inné avec eux. La meilleure manière de les corriger, c'eſt de bleſſer leur vanité, de rendre ridicules leurs vices & leurs paſſions, de leur mettre nuement & hardiment devant les yeux les défauts qu'on leur trouve. Perſonne ne s'acquitte mieux de cela qu'un *Miſantrope*; perſonne n'eſt donc plus utile au bien de la Société.

LORSQUE je vois de ces gens, qui, ſans s'em-

s'embarraſſer de ce qu'on dira d'eux, ſans craindre la haine de leurs concitoiens, de leurs collègues, de leurs camarades, frondent, condamnent, mépriſent hautement tout ce qui eſt réellement mauvais, je crois appercevoir des Médecins, qui, au milieu d'une foule de malades qui refuſent de guérir par des moïens ordinaires, ont recours, pour les ſauver, à la violence, & les forcent malgré eux de prendre des breuvages exceſſivement mauvais au goût, mais qui rétabliront leur ſanté.

QUE l'on condamne tant qu'on voudra le caractère des *Miſantropes*, je ſoutiendrai toujours qu'il eſt preſque impoſſible d'être parfaitement honnête homme ſans un peu de *Miſantropie*. Regarderai-je comme une vertu la ſervile complaiſance d'un courtiſan, toujours prêt à approuver, non ſeulement les ſottiſes de ſon Prince, mais encore celles de tous ceux de qui il attend quelque bienfait? Donnerai-je des loüanges à un jeune abbé avide d'obtenir quelque Bénefice, qui éleve juſques au Ciel les bêtiſes de ſon Evêque, qui loüe en lui des vertus qu'il n'eut jamais, & qui nomme charité la prodigalité, ſimplicité l'ignorance, & zèle divin la colère & le fanatiſme? Approuverai-je la fade adulation d'un Magiſtrat, qui, pour élever la fortune de ſes enfans, n'ôſe condamner les injuſtes manœuvres des Jéſuites, rend à la Société des honneurs dont elle
fait

ſait qu'elle eſt indigne, flatte ſes membres, & les appelle les défenſeurs de la Religion, tandis qu'au fond du cœur ſa conſcience lui crie, *Que fais-tu, Malheureux? Penſes-tu à ta conduite? Ignores-tu que tous les malheurs de la France ne ſont venus que par ceux que tu dis lui être ſi utiles?* Non, mon cher ben Kiber, je ſens que ces différens caractères me révoltent. J'aime cent fois mieux celui d'un *Miſantrope*, d'un homme dur, ſévère, impatient, impoli même, & bruſque ſi l'on veut; mais pourtant droit, ſincère, vertueux, & incapable de mentir & de feindre.

SI dans les Cours des Princes il pouvoit s'y trouver un certain nombre de *Miſantropes*, quel bonheur ne ſeroit-ce pas pour tous les peuples? Chaque Souverain auroit des organes certains, par leſquels il pourroit entendre parler la vérité. Un ſeul *Miſantrope* détruiroit dans un moment le mal qu'auroient pû faire dans un mois cinquante lâches flatteurs. Les Miniſtres, les Magiſtrats, les gens chargés des affaires trembleroient au nom du *Miſantrope* ſurveillant. *Gardons-nous*, diroient-ils, *de malverſer dans nos fonctions. Rien ne peut arrêter ce terrible Oracle de la vérité. Bientôt il ſera retentir ſa voix, & elle ira ſe faire entendre juſqu'au Trône; le Souverain ſera éclairci de nos manœuvres ſecrettes. Si nous ne craignons pas de violer les règles de la vertu & de la bienſéance, craignons du moins la langue du* Miſantrope; *& ſi nous ne pouvons*

pas être réellement honnêtes gens, tâchons de ne rien faire qui lui fasse soupçonner que nous ne le sommes pas.

QUEL malheur la France n'eût-elle pas évité, si lorsque des courtisans, intéressés à fomenter la guerre, persuaderent à François I. de passer dans le Milanes, un sage *Misantrope*, peu soigneux de plaire par de basses flatteries, eût desabusé ce Prince de vouloir passer les Alpes, & lui eût montré sans ménagement toutes les suites que pouvoit avoir son entreprise? Qu'un homme du caractère du feu Duc de Montausier eût été pour lors utile à sa patrie!

LES *Misantropes* ne seroient pas moins utiles au bonheur des Princes qu'à celui des peuples: ils apprendroient aux courtisans & aux sujets qu'ils doivent être uniquement attachés à leurs Souverains, sans partager leur zèle & leur service entre eux & leurs ministres. Je me souviens à ce sujet d'avoir lû dans quelque endroit un trait bien beau & bien singulier d'un *Misantrope* de la Cour de Louis XIII. Cet homme, qui avoit une charge assez considérable à la Cour, n'avoit jamais voulu marquer la moindre attention pour le Cardinal de Richelieu. *Je ne le crains, ni ne l'estime*, disoit-il en parlant de ce Ministre. *Je suis au Roi; je tâche de le servir le mieux qu'il m'est possible; je ne m'embarrasse pas de la haine, ou de l'amitié des autres.* Une façon de penser aussi singulière piqua

qua le Cardinal, qui attiroit à lui le plus de personnes qu'il pouvoit, & qui n'épargnoit rien pour augmenter le nombre de ses créatures. Il fit proposer par un de ses favoris à ce *Misantrope* que s'il vouloit lui dire une fois simplement, *Monsieur le Cardinal, je suis votre serviteur, & je vous prie de m'accorder votre protection*, il auroit soin de sa fortune, & seroit véritablement de ses amis. A cette proposition le *Misantrope* répondit qu'*il étoit au Roi, & point à Mr. le Cardinal; qu'il n'avoit besoin d'autre protection que de celle de son maître, & que quant à l'amitié de ce Ministre, il en faisoit si peu de cas, eu égard à celle du Roi, que si ce Prince lui ordonnoit de tuer Mr. le Cardinal, il ne tarderoit pas un quart d'heure à l'expédier.* La seule *Misantropie* est peut-être capable d'inspirer des sentimens aussi fiers, aussi nobles & aussi desintéressés. Je le repete encore, mon cher ben Kiber, pour être parfaitement honnête homme, il faut être un peu *Misantrope.*

Au reste, par le nom de *Misantrope* je n'entends point un phrénetique insupportable à lui-même & à tout le genre humain, qui hait les hommes parce qu'ils sont hommes. Je veux que le sage mélancholique dont je parle, déteste les vices, plaigne les vicieux, & qu'en les reprenant, il ait pour but de les corriger. Entre un *Misantrope*, tel que celui que nous dépeint Moliere, & ce fanatique Athénien dont Plu-

tarque fait mention, il y a une différence bien grande. C'eſt à tort qu'on donna à Timon le nom de *Miſantrope*, on devoit le nommer *la Bête féroce*, ou *l'Ours enragé.* Doit-on encore regarder comme homme celui qui a plus de férocité que le lion le plus farouche, & de cruauté que le tygre le plus altéré de ſang? Le monſtre humain dont nous parlons, demeuroit ſeul dans une maiſon de campagne auprès d'Athènes; il n'alloit dans cette ville que pour parler à Alcibiade. Pluſieurs perſonnes, s'étonnant de la préference qu'il donnoit à ce jeune Grec ſur tous les autres hommes, lui en demanderent la raiſon. *Je parle*, leur répondit-il, *quelquefois à Alcibiade, prévoiant les grands maux qu'il cauſera un jour aux Athéniens. J'aime ſon caractère, parce qu'il produira des troubles dans la République: ce n'eſt pas Alcibiade que je chéris dans Alcibiade, c'eſt le boute-feu & l'incendiaire de la Grece.*

La haine de Timon pour ſes compatriotes lui faiſoit gouter avec plaiſir tout ce qui pouvoit leur être nuiſible. On raconte que dans le jardin de ſa maiſon de campagne il y avoit pluſieurs fourches, auxquelles ceux que le déſeſpoir forçoit à ſe donner la mort, alloient ſe pendre ordinairement. Aiant deſſein de faire abattre ces fourches, & voulant faire élever un bâtiment au lieu où elles étoient, il alla auparavant à Athènes, & convoqua le

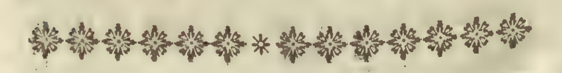
le peuple dans la place publique. Les Grecs, ſurpris d'une pareille nouveauté, accoururent en foule; ils furent mal païés de leur curioſité. Timon leur annonça qu'aiant réſolu d'abattre les fourches de ſon jardin dans quelque tems, il les en avertiſſoit, afin que ſi quelqu'un d'entre eux avoit envie de ſe pendre, il ſongeât à n'en perdre pas l'occaſion. Après cette belle & pathétique harangue, il congédia ſes auditeurs. S'ils euſſent bien fait, ils l'auroient empêché de pouvoir en faire une ſeconde dans le même goût, & l'euſſent lapidé dans le même inſtant.

IL eſt des monſtres d'inhumanité, qu'il faut étouffer le plûtót qu'il eſt poſſible, dans la crainte qu'ils ne communiquent leur venin & leur caractère à des perſonnes qui ne ſont déjà que trop enclins au mal par leur tempérament. L'eſprit de la plûpart des hommes ſe porte aiſément à l'extrême, il ne ſeroit pas étonnant que l'on eut vû dans l'ancienne Grece une Secte de phrénetiques, tels que l'étoit Timon. Que ne devoit-on pas craindre, lorſqu'on faiſoit attention à l'établiſſement de la Secte des Cyniques? Après qu'il s'étoit trouvé des gens aſſez fous, aſſez inſenſés pour pratiquer hautement, & à la vûe de tout le Public, les actions les plus infames, il n'étoit pas impoſſible qu'il ne ſe formât quelque Société, compoſée de gens qui

ſe ſeroient déclarés hautement ennemis mortels de tous les hommes, & qui ne leur auroient parlé que pour les exhorter à ſe pendre le plûtôt qu'il leur ſeroit poſſible.

CONVENONS donc, mon cher ben Kiber, que ſi les Athéniens avoient agi ſagement, ils euſſent puni de mort la harangue impertinente de Timon. Avoüons auſſi qu'entre un furieux tel que lui, & un *Miſantrope*, il y a une différence infinie. Il haïſſoit les hommes; l'autre ne hait que leurs défauts. Nous ſerions très heureux, judicieux ben Kiber, ſi nous pouvions avoir pour ami quelque ſage *Miſantrope*, qui ſans aucune complaiſance nous reprît de nos fautes, & nous forçât de nous en corriger.

JE te ſalue; porte-toi bien, & aimes toujours la probité & la ſincérité.



LETTRE SOIXANTE-CINQUIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

JE penſe, ſage & ſavant Abukibak, ainſi que toi, qu'il n'eſt rien de ſi utile au bien de la Société, au bonheur des peuples & à la fortune des Souverains que

que ces hommes rares & presque divins, dont rien ne peut ébranler la fermeté, & auxquels l'aveugle Public a donné mal à propos le nom de *Misantropes.*

TEL est le sort des véritables Sages, leurs plus belles actions ne sont souvent approuvées d'aucun particulier; ils n'en doivent esperer d'autre récompense que la douce satisfaction de faire le bien, qui est le païement des grandes ames, & le prix que la vertu est toujours sûre d'obtenir. Il arrive même quelquefois que la vérité se fait jour, perce le nuage qui l'environne, & que le Public reconnoît enfin que ce qu'il appelloit dureté, férocité, entêtement, étoit fermeté d'ame, intrépidité, grandeur de courage, & mépris génereux des honneurs qu'on ne pouvoit conserver que par la perte de sa sincérité & de sa candeur. Quelle gloire ne fut-ce point à Guillaume du Vair de se voir rendre les sceaux qu'on lui avoit ôtés une année auparavant, pour n'avoir jamais voulu sceller des Lettres de Duc & Pair pour le Maréchal d'Ancre, ni une abolition pour un de ses Gentilshommes?

LES Courtisans, fermes, sincères & véridiques, sont d'autant plus respectables, qu'à la Cour les discours libres sont d'aussi grands crimes que les actions les plus énormes. Combien de favoris n'a-t-on pas vûs, & ne voit-on pas encore tous les jours, disgraciés pour un seul mot?

Les Princes ſont ordinairement plus ſenſibles aux paroles qu'aux actions, ils pardonneront qu'on les ait mal ſervis dans pluſieurs occaſions, & ils ſe ſouviendront éternellement qu'on ait ôſé une ſeule fois leur faire ſentir leurs défauts.

Il ſeroit à ſouhaiter, ſage & ſavant Abukibak, pour le bonheur du Public qu'il y eût de vertueux *Miſantropes*, non ſeulement parmi le peuple & parmi les Seigneurs; mais encore chez les Savans. Rien ne ſeroit auſſi utile que quelques Hiſtoriens, qui, ſans craindre la perſécution qu'ils s'attireroient, ôſeroient écrire conformement à la vérité, & peindre au naturel les actions des hommes vivans. Sans doute cette noble liberté produiroit un excellent effet. Les vicieux, ſe voiant ſi hideux dans leurs portraits, auroient honte d'eux-mêmes, changeroient de conduite, & prendroient d'autres ſentimens. Quelle que ſoit la puiſſance des grands Seigneurs, pour éviter la douleur qu'ils ſentiroient d'être démaſqués aux yeux de l'Univers, ils n'auroient d'autre moïen que celui de ſe faire eſtimer; ce ſeroit vainement qu'ils voudroient recourir à la défenſe des Livres qui les flétriroient. Condamner un Ouvrage, c'eſt en augmenter le prix; il n'eſt pas de meilleur expédient pour en accroître le débit. Je vais encore plus loin, & je dis, ſage & ſavant Abukibak, que les perſécutions que ſouffre un Auteur pour avoir écrit la véri-

vérité, ne servent qu'à le rendre plus illustre & plus estimable.

S'IL est facile aux Grands de faire périr ceux qui ôsent écrire contre eux, il n'est pas en leur pouvoir de traiter les Livres de la même manière que les Auteurs, & de les proscrire également. Se flatteroient-ils d'avoir plus de pouvoir & de bonheur que ceux qui mirent Rome dans les fers? Ce que dit Paterculus à Marc-Antoine s'adresse directement à eux; ils devroient avoir sans cesse présente à l'esprit l'apostrophe de ce fameux Historien. „ Tu n'as rien fait, dit-il à ce „ Triumvir; non, dis-je, tu n'as rien „ fait, en païant le meurtrier qui a cou- „ pé la tête à Cicéron, & fermé pour „ toujours la bouche à ce divin Consul „ qui défendit pendant si long-tems le sa- „ lut public, & celui des particuliers. „ Tu lui as ravi une vie pleine de cha- „ grins, une vieillesse languissante, des „ jours, qui sous ton empire lui eussent „ été aussi à charge, que sa mort est ho- „ norable sous ton Triumvirat. Mais bien „ loin de lui ravir la gloire de ses actions „ & de ses plaidoïers, tu l'as augmentée: „ cet illustre Consul vit, & vivra éter- „ nellement dans la mémoire de tous les „ siécles. La postérité admirera avec é- „ tonnement son éloquence, elle chérira „ les discours qu'il a faits contre toi, „ pendant qu'elle détestera le meurtre „ que tu as commis, & le genre humain

 „ perira

„ perira plûtôt que le nom & la réputa-
„ tion de ce grand homme *. „

CONVENONS donc, ſage & ſavant Abukibak, que s'il y avoit des Hiſtoriens intrépides & ſincères, le ſeul moïen que les Grands auroient pour éviter de ſe voir peints auſſi mauvais qu'ils le ſont, ſeroit de devenir ſages & vertueux. De quelle utilité par conſéquent ne ſeroit-il pas qu'il y eût dans chaque païs trois ou quatre ſavans *Miſantropes* qui vouluſſent ſe charger du ſoin d'écrire l'Hiſtoire? Les gens de bien joüiroient d'avance pendant leur vie, de la réputation qu'ils auroient dans

* *Nihil tamen egiſti . . . .: nihil, inquam, egiſti, mercedem cæleſtiſſimi oris & clariſſimi capitis abſciſſi numerando, auctoramentoque funebri ad Conſervatoris quondam Reipublicæ tantique Conſulis invitando necem. Rapuiſti tu M. Ciceroni lucem ſollicitam, & ætatem ſenilem, & vitam miſeriorem te Principe, quam ſub te Triumviro mortem. Famam vero, gloriamque factorum atque dictorum adeo non abſtuliſti, ut auxeris. Vivit, vivetque per omnem ſæculorum memoriam: dumque hoc, vel Sorte, vel Providentia, vel utrumque conſtitutum rerum naturæ corpus, quod ille pæne ſolus Romanorum animo vidit, ingenio complexus eſt, eloquentia illuminavit, manebit incolume: comitem ævi ſui laudem Ciceronis trahet, omniſque poſteritas illius in te ſcripta mirabitur, tuum in eum factum execrabitur, citiuſque in Mundo genus hominum quam ea cadet.* A. Vell. Paterculi Hiſtoria Romana. *Lib. II. Cap. LXVI. pag.* 299.

dans les siécles futurs, & les méchans, les fourbes & les tyrans seroient châtiés dès aujourd'hui de leurs forfaits & de leurs crimes, dont leur rang & leur naissance les assûrent de l'impunité.

Je suis certain qu'il n'est personne, quelque endurci qu'il soit dans ses vices, qui ne fût au désespoir de connoître qu'il passeroit à la postérité pour être aussi fourbe & aussi cruel que Tibere, aussi scélerat que Néron, & aussi impudique qu'Eliogabale. Rien ne pourroit garantir de ce sort les Souverains, s'ils ressembloient à ces Princes, & qu'il y eût des Historiens du caractère que je demande. Car enfin comment feroit-on pour arrêter leur plume, & pour effacer ou obscurcir les portraits qu'ils traceroient?

Les Tyrans & les Monarques injustes se flattent en vain, s'ils esperent que les édifices superbes, les Mausolées & les Epitaphes peuvent les mettre à l'abri des reproches qu'on est en droit de leur faire lorsque l'Histoire ne rend pas bon témoignage de leurs actions? Pour savoir si un Prince a aimé la justice, a protégé & chéri ses sujets, on ne va pas consulter les Vers qu'un Poëte, païé pour mentir, a composés à la loüange de mille vertus imaginaires, & qu'un Courtisan, vil esclave des défauts de son maître, a fait graver sur la base ou le frontispice de quelque monument. Jamais personne ne s'avisa de prendre les informations de la vie

vie & du regne d'un Souverain aux Epitaphes de ſon Mauſolée. Les tombeaux ſuperbes ne ſervent au contraire, qu'à augmenter le mépris qu'on a pour ceux qu'ils enferment, lorſqu'on vient à penſer combien ils étoient peu dignes de recevoir un pareil honneur. On dit à-peu-près d'eux ce que diſoit Charles-Quint au Prieur d'un Couvent, voiant le magnifique ſépulcre d'une Dame, qui paſſoit pour n'avoir pas été aſſez dévote pendant ſa vie. *C'eſt aſſez de la pénitence qu'elle a faite dans l'autre Monde. Changez-la de place, & mettez-la dans quelque endroit où elle ne ſoit point apperçue, afin que le Public oublie des choſes dont ce tombeau le fait reſſouvenir inceſſamment.*

SUPPOSONS pour un inſtant, ſage & ſavant Abukibak, qu'il fût vrai, comme il ne l'eſt pas, que les édifices, les Mauſolées, les Epitaphes, les Inſcriptions, puſſent ſervir à la gloire des Princes, ce ſecours ſeroit bien foible pour parvenir à l'immortalité, eu égard à celui qu'on peut retirer de l'Hiſtoire. Combien de monumens n'ont point été détruits & renverſés de fond en comble, ou pour mieux dire, combien peu en reſte-t-il depuis les Tites-Lives, les Saluſtes, les Suétones, les Paterculus, &c.?

UN Prince, qui ne fonde ſa réputation & qui ne met ſa gloire à l'abri des reproches que par les ſtatues & les bâtimens, établit ſes eſperances ſur des choſes bien fra-

fragiles & bien périssables. Souvent le même jour qui met un Souverain au tombeau, voit briser toutes ses statues. Pline, parlant de celles qu'on avoit dressées à Domitien, & qu'on renversa après sa mort, rapporte que le peuple prenoit plaisir à les mettre en piéces à coups de hache, comme si chaque coup leur eût fait de la douleur. Quelle étoit la folie du Pape Paul IV. qui regardoit comme une marque certaine de l'amour du peuple Romain la statue qu'il lui avoit élevée! A peine fut-il mort, qu'il la renversa, la mit en piéces, & lui fit les plus sanglans outrages, pour se consoler de ne pouvoir en accabler l'Original qu'elle représentoit.

QU'ON examine attentivement, sage & savant Abukibak, ce qui apprécie véritablement les vices & les vertus des Grands, on verra que la seule Histoire joüit de ce droit; elle est le juge souverain des actions des Rois, ainsi que de celles des simples particuliers. Je sais qu'on pourra objecter qu'un Prince trouveroit le moïen de rendre inutile, ou du moins de diminuer l'autorité des Historiens véridiques, en leur en opposant d'autres qu'il païeroit, & qui écriroient en sa faveur. A cela je réponds qu'il seroit très aisé à la postérité de décider du mérite de ces différens Auteurs, & que ceux qui vivroient de leur tems, ne seroient point la dupe de ces Historiographes gagés. On ne l'est point actuellement, où ils le sont générale-

ralement tous; que feroit-ce donc lorfqu'il y auroit des gens qui releveroient hardiment leurs menfonges & leurs bevûes? „ Tous les hommes, dit Amelot de la „ Houffaie dans un Livre imprimé à Paris „ avec Permiffion *, tous les hommes, „ particuliérement ceux de l'Europe, com- „ me plus rafinés & plus verfés dans les „ Sciences que les autres peuples, ont au- „ jourd'hui une fi méchante opinion de la „ conduite des Princes, qu'ils ne croient „ rien de tout ce que l'on dit, ou l'on é- „ crit à leur loüange; & cette impreffion „ s'eft fi bien enracinée dans le cœur & „ dans l'efprit des peuples, que fi St. „ Paul vivoit parmi nous, & qu'il s'avifât „ de parler ou d'écrire de la fainteté vé- „ ritable de quelque Prince, il ne trou- „ veroit pas un feul homme qui voulût „ l'en croire. Et pourquoi cela? En voi- „ ci la raifon. Aujourd'hui, non feulement „ le monde civilifé, mais même le menu „ peuple fait & connoît par expérience „ qu'il eft défendu d'écrire la vérité quant „ aux actions des Princes, & que ceux „ qui le font, en font punis. Ainfi les „ peuples, perfuadés de la rigueur de ces „ défenfes, ne peuvent pas manquer de „ s'imaginer que toutes les loüanges que „ les Hiftoriens donnent aux Princes, „ font

* Tacite, avec des Notes Politiques & Hiftoriques, par Amelot de la Houffaie, *Tome II. pag.* 234. *de l'Edition de Paris, en* 1724.

„ ſont des flatteries, *parce que*, diſent-ils, „ *la crainte des peines ordonnées par les prin-* „ *ces, ôte la liberté d'écrire autrement*: au „ lieu que s'il étoit permis de mêler les „ drogues, & de faire infuſer deux onces „ de venin avec trois cens livres de ſu- „ cre, c'eſt-à-dire de publier parmi beau- „ coup de perfections quelques défauts „ qui ſont publics, chacun ajouteroit foi „ à tout le reſte, & croiroit le Prince „ doüé de toutes les vertus dont le loüe- „ roit un Hiſtorien, qui remarqueroit en „ lui quelque vice ordinaire. „

SELON ces ſages & véritables maximes, les Hiſtoriens ſincères, & les ſavans *Miſantropes* ſeroient très utiles aux bons Princes, que le Public aveugle ne diſtingue point aſſez des mauvais; & puiſque les loüanges qu'on donne aux Grands, ne paſſent pour véritables que lorſquelles ſont mêlangées de quelque blâme, il ſeroit avantageux pour ceux chez qui les vertus l'emportent de beaucoup ſur les vices, qu'on pût parler hardiment de leurs défauts legers pour conſtater la réalité de leurs excellentes qualités, qui ſans cela paſſent pour imaginaires, ainſi que celles de tous les autres Princes, que des Ecrivains flatteurs ne manquent jamais d'élever juſqu'au Ciel.

QUEL riſque eût couru Henri IV. de permettre qu'on écrivît pendant ſa vie ſon Hiſtoire avec toute la ſincérité poſſible? Les petites fautes qu'on lui eût reprochées,

chées, n'euſſent ſervi qu'à relever le luſtre de ſes éminentes vertus; elles auroient ſervi d'ombre au tableau, & euſſent donné plus de brillant & plus de relief à la beauté de ſon caractère. Sans doute qu'il eût été charmé de voir comment la vérité le peignoit aux ſiécles futurs, & qu'il ſe fût applaudi du peu de priſe que la critique la plus ſévère avoit ſur lui. Il n'eût point haï le ſincère Hiſtoriographe de ſon regne, il auroit penſé que rien ne tourne plus à la gloire d'un Héros, que d'honorer le mérite par-tout où il ſe trouve, fût-ce même chez des ennemis.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak, & te ſouhaite une parfaite ſanté.

Fin du deuxième Tome.








LETTRE
CBALIS
TOM
II




colorchecker CLASSIC
calibrite
mm